



THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

Mention : Histoire

École Doctorale Arts, Lettres, Langues

présentée par

Jean-Paul Yves LE GOFF

Préparée à BREST

EA 4249 - HCTI

FONDEMENTS HISTORIQUES DE LA THÉOLOGIE CHRÉTIENNE

Du paradigme historico-théologique au
paradigme hypothético-rationnel

Volume II - Annexes - Histoire et
historiographie

Thèse soutenue

le 8 septembre 2014

devant le jury composé de :

Bertrand LANÇON, Université de
Limoges

Directeur de thèse

Benoît JEANJEAN

Co-directeur de thèse UBO

Simon-Claude MIMOUNI

Directeur d'études, EPHE

Président du jury

Yvon TRANVOUEZ,

Professeur UBO

Sylvio Hermann DE FRANCESCHI

Directeur d'études, EPHE

Exergues complémentaires

Non pas des vérités acquises, mais l'idée d'une recherche libre.

Maurice Merleau-Ponty, Collège de France (salle d'honneur)

--

Le christianisme historique s'est affirmé de tout temps comme la religion absolue. L'histoire de ses dogmes n'autorise point une semblable prétention.

Eugène Haag, Histoire des dogmes chrétiens, 1862

--

La science, si prudent que demeure celui qui la manie, et si désireux qu'il soit de n'en blesser personne, ne se meut pas, si j'ose ainsi dire, dans le plan de la foi, mais dans celui des faits, et ses conclusions, si mesurée que reste la forme qu'on leur donne, comportent toujours une espèce de brutalité que leur imposent les faits eux-mêmes.

Charles Guignebert, L'évolution des dogmes, 1910

--

Mais la certitude que nous reconnaissons à ces faits sur lesquels repose notre foi est - et ce point ne saurait être négligé - une certitude d'ordre historique, elle participe donc des caractères ordinaires de la connaissance historique, ce qui veut dire qu'elle est relative et reste constamment sujette à révision. On peut se demander si, par là, elle n'est pas rendue impropre à servir réellement de base à la religion. Le relatif de l'histoire peut-il supporter l'absolu de la religion ?

Maurice Goguel, Jésus 1950

Le problème de l'historiographie chrétienne occidentale et orientale, consiste en ce que les auteurs tendent à voir le passé avec un parti pris acquis par l'étude de divisions culturelles et confessionnelles plus tardives.

Jean Meyendorff, Unité et division des chrétiens, 1993.

Il y a deux histoires : l'histoire officielle, menteuse, qu'on enseigne ad usum delphini ; puis l'histoire secrète, une histoire honteuse, où sont les véritables causes des événements

Balzac, les Illusions perdues (1843)

Il n'est pas de grande fondation qui ne repose sur une légende. La seule coupable, en pareil cas, c'est l'humanité qui veut être trompée.

Ernest Renan, *La Vie de Jésus* (1863)

Aucune religion, qu'elle soit religieuse ou séculière, ne ressort indemne de l'analyse du symbolique, de la transgression de la domination symbolique que représente un enseignement laïque des religions

Jean Baubérot,
in Mireille Estivalèzes, *Les religions dans l'enseignement laïque* (2005) (préface)

"La compétence de l'historien se reconnaît à ce qu'il ne donne pas pour certain ce qui est douteux..."

Arnaldo Momigliano, *Règles du jeu pour étudier l'histoire antique*,
in revue *Europe*, Janv-Fév 2008

Le fait est que rien ne fausse l'histoire comme le point de vue dogmatique traditionnel.

Albert Réville,
Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ (1905)

Il est éminemment instructif de suivre la logique interne de la croyance religieuse, même ou plutôt surtout quand elle aboutit à l'absurde. Peut-être y a-t-il un gage de la réconciliation future de la pensée indépendante et de la foi religieuse dans le fait que, lorsqu'on remonte jusqu'au principe même des évolutions de la croyance les plus directement opposées à la raison ou à l'expérience, on trouve le plus souvent à l'origine un sentiment très pur qui s'est trompé de route, mais à qui ses aberrations prolongées n'ont rien fait perdre de sa première légitimité.

Albert Réville,
Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ (1905)

Le regrettable aveuglement des dirigeants actuels de l'Église et leur refus des réformes m'obligent à exposer franchement la vérité historique sur les origines chrétiennes contre tous les oublis, les dissimulations et les camouflages qui ont cours. Pour les lecteurs catholiques traditionnels surtout, peu au fait de l'histoire, et peut-être aussi pour des évêques, cela aura un effet de désillusion. Celui qui ne s'est pas encore vu sérieusement confronté aux faits de l'histoire sera sans doute parfois effrayé de voir ce qui s'est passé partout, à quel point les institutions et les constitutions ecclésiastiques - tout particulièrement l'institution catholique romaine de la papauté - sont

"humaines, trop humaines." C'est pourtant justement cela qui signifie positivement que ces institutions et ces constitutions - y compris la papauté elle-même - sont modifiables, fondamentalement réformables. La papauté ne doit donc pas être abolie, mais rénovée dans le sens d'un servide Pierre inspiré par la Bible. Mais le système médiéval de la domination romaine doit être aboli. C'est pourquoi ma "destruction" critique est au service de la "construction", de la réforme et de la rénovation, dans l'absolu espoir qu'à l'encontre des apparences, l'Église catholique restera quand même viable au troisième millénaire.

Hans Küng *Peut-on encore sauver l'Eglise ?* Seuil, 2012, p. 11

L'étude du christianisme primitif exige à mon sens un effort particulier, que tout le monde ne paraît pas disposé a priori à consentir. L'homme d'aujourd'hui, en fût-il personnellement éloigné, le regardât-il comme étranger, n'en voit pas moins le christianisme à la façon des chrétiens de son temps – je veux dire : à partir de vingt siècles de christianisme, revendiqués ou contestés, peu importe.

Lucien Jerphagnon, *Vivre et philosopher sou l'empire chrétien.* Privat, 1983, p. 22

Quelle sorte de travail historique pouvons-nous accomplir, si le noyau de la vérité s'avère si pauvre et si stérile ?

Daniel Boyarin, *La partition du judaïsme et du christianisme,* pp. 91-93

On ne peut pas parler de Jésus de Nazareth sans crainte ni doute. D'autant qu'il s'agit, comme chacun sait, d'un personnage dont l'appréciation historique et traditionnelle est extrêmement controversée sur différents plans , et dont la question est alourdie d'exceptionnelles difficultés critiques, sans compter évidemment ses nombreux aspects idéologiques et apologétiques.

Simon-Claude Mimoni, *Jésus le Juif,*
in *Religions & Histoire*, n° 6 janvier 2006, pp 14-20

En tout cas, le judaïsme n'est nullement la "matrice " du christianisme : l'un et l'autre sont à considérer plutôt comme des jumeaux, "liés par la hanche".

Simon-Claude Mimouni,
Le judaïsme ancien du VI^e siècle avant notre ère au III^e siècle de notre ère :
des prêtres aux rabbins (2012).

Le rôle de l'intellectuel n'est pas de dire aux autres ce qu'ils doivent faire. De quel droit le ferait-il ? ... La tâche de l'intellectuel n'est pas de donner une forme à la volonté politique des autres ; elle est, à travers l'analyse qu'il effectue dans son domaine, de ne jamais cesser de mettre et remettre en question ce qui est postulé comme évident, de troubler les habitudes mentales des gens, leur faire de faire et de penser les choses, de dissiper ce qui est familier et accepté, de réexaminer les règles et les institutions et, sur la base de cette remise en question (par laquelle il effectue sa tâche en tant qu'intellectuel), de participer à la formation d'une volonté politique (dans laquelle il a son rôle à jouer en tant que citoyen.

Michel Foucault, cité par Daniel Boyarin
in " La partition du judaïsme et du christianisme », Cerf 2011, p. 391

En interprétant les textes à contre-courant, mon but n'est pas de renoncer aux produits "des grands esprits" et des grands talents " mais plutôt d'accomplir la double opération que les Rabbis eux-mêmes recommandent dans un autre contexte : "honore-les et suspecte-les. "

Daniel Boyarin, La partition du judaïsme et du christianisme », Cerf 2011, p 392

Et voici où repose la tragédie. Car la vérité est quelque chose de collectif, de social, voire de civil ; est vrai ce sur quoi nous nous mettons d'accord. Le christianisme est quelque chose d'incommunicable. Et c'est pourquoi il agonise en chacun de nous. Agonie, αγωνία, veut dire lutte. Agonise celui qui vit en luttant ; en luttant contre la vie même. Et contre la mort. (...) Ce que je vais t'exposer ici, lecteur, c'est mon agonie, ma lutte chrétienne, l'agonie du christianisme en moi, sa mort et sa résurrection à chaque moment de ma vie intime. (...) Je ne me lasserai pas de répéter que ce qui unit le plus les hommes entre eux, c'est leurs discordes. Et ce qui unit le plus un homme avec soi-même, ce qui fait l'unité intime de notre vie, c'est nos discordes intimes, les contradictions intérieures de nos discordes. On ne se met en paix avec soi-même, comme Dom Quichotte, que pour mourir.

Miguel de Unamuno, l'Agonie du christianisme, Berg International, 1996, pp. 35-38

« Incertitudes, ô mes délices, vous et moi nous en allons, comme s'en vont les écrevisses, à reculons, à reculons ».

Guillaume Apollinaire, Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée (1911)

« Je t'ai déjà dit que j'étais né plusieurs et que je suis mort un seul . »

Paul Valéry, Eupalinos ou l'Architecte (1921)

Histoire et historiographie :

**PREMIERS DOGMES CHRETIENS,
DE NICEE A CONSTANTINOPLE**

Premier des 21 conciles oecuméniques qui jalonnent l'histoire de l'Eglise catholique depuis les origines jusqu'à Vatican II, le Concile de Nicée, tenu du 20 mai au 25 juillet 325, revêt – ne serait-ce que par ce rang – une importance exceptionnelle, multipliée par différentes caractéristiques qu'il présente. D'abord, mérite-t-il le nom de concile étant pris dans l'acception que l'histoire va donner à ce terme, c'est-à-dire instance suprême du gouvernement de l'Eglise, statuant en matière de dogme, de morale, de règlements ? Et, en amont de cette question, est-il réellement le premier de cette histoire ou encore, s'il est le premier, vu la définition qui précède et la fonction qui serait celle des conciles, ne se présente-t-il pas à une date bien tardive ? De fait, une certaine tradition, très valorisée dans de nombreux livres d'histoire de l'Eglise, présente une certaine rencontre entre les tout premiers chrétiens de la génération apostolique, celle qui est décrite dans les Actes des Apôtres, chapitre 15, versets 1 à 35, tenue en 492 dans la capitale de la Judée, comme « le Concile de Jérusalem ». Si un concile se définit comme nous venons de le voir, effectivement, à l'occasion d'une telle rencontre, des problèmes fondamentaux trouvent, apparemment, une solution. Le premier semble être de savoir si le christianisme doit s'ouvrir ou non aux païens. Mais pour un historien libre de tout a priori confessionnel, la question se pose légitimement de savoir s'il s'agit bien du christianisme naissant ou d'un certain judaïsme finissant.

D'autres dates sont avancées : 19 juin- 25 août... Nous verrons que le lieu précis n'est pas non plus sans soulever des questions qui ne sont pas secondaires : palais impérial, église de la ville, salle des fêtes ou oratoire du palais... Nouveau problème par rapport à cette date. Toujours est-il que « Paul, Barnabas et quelques autres » (Actes, 15,2) rencontrent « Les Apôtres et quelques anciens » (15, 2), ainsi que Pierre (15,7) et Jacques (15, 13). On ne voit pas quelles autres autorités supérieures auraient pu s'exprimer pour déterminer les orientations de la religion nouvelle, si, à ce moment, religion nouvelle il y a. Si tel est le cas, la légitimité de ces personnages est donc pleine et entière pour décider de qui est ou n'est pas chrétien, à quels signes on peut les reconnaître et à quelles obligations ils sont soumis : circoncision (15, 1) ;

consommation de viande d'animaux étouffés, de sang, idolâtrie, immoralité (15, 2). Opportunément, le « Concile de Jérusalem » se termine par l'accréditation officielle de prédicateurs auxquels est remise « d'accord avec toute l'Eglise », une lettre de mission (15,22). Ce n'est pas sans rapport avec le travail qu'auront à faire les pères conciliaires de Nicée : dire ce que le fait d'être chrétien oblige à croire, (le Credo), qui est chrétien qui ne l'est pas (Arius, Mélèce), les rites à appliquer (date de la célébration de la Pâque), divers règlements à respecter (les canons). C'est de ce point de vue que, au regard des nombreuses controverses qui agitent les IIème et IIIème siècles, on peut s'étonner que des assemblées de ce genre n'aient pas eu lieu avant 325. Pourquoi le statut de « concile » n'est- il accordé à la rencontre de Jérusalem que par métonymie et pourquoi la quasi- totalité des histoires de l'Eglise, s'accordent- elles à réserver à Nicée, en 325, le statut de premier concile « oecuménique » ? Pourquoi pas celui d'Arles, en 314, convoqué comme celui de Nicée, par l'empereur Constantin dans des conditions qui ne sont pas sans présenter de fortes analogies avec la rencontre de 325 ? De fait, nous connaissons la tenue de différents conciles au troisième siècle (256, Carthage ; 262, Rome ; 268, Antioche ; 300, Elvire) et de nombreux « synodes », qui sont des réunions plus modestes. Qu'est- ce qui permet de dire qu'il y a « concile », plutôt que « synode », que celui- ci est « oecuménique » tandis que celui- là ne l'est pas ? Qu'est- ce qui permet de dire que le Concile de Nicée est le premier ? A supposer que l'on parvienne à répondre à une telle question, reste tout une série d'autres, que l'on peut classer en deux grandes catégories :

1) Que s'est- il passé en 325, à Nicée ?

2) Comment le sait- on ? (Avec quel degré de fiabilité ?).

Les ouvrages consacrés (en totalité ou en partie) au Concile de Nicée ne manquent pas aujourd'hui, et le lecteur désireux d'acquérir une certaine connaissance peut penser qu'il n'est limité que par le temps qu'il veut consacrer à l'étude, tant le choix peut paraître vaste, dans une première approche. Si l'on écarte, jusqu'à nouvel ordre, des livres exclusivement consacrés au Concile de Nicée (qui peuvent être couramment deux volumes), pour ne retenir que les ouvrages traitant des premiers temps de l'Eglise, donc incluant Nicée, le choix peut tout de même être encore considérable. Pour la période allant du début du XXème siècle à aujourd'hui, on peut compter quatre imposantes histoires de l'Eglise, présentant un compte- rendu relativement détaillé du concile de Nicée : celle de Louis Duchesne (3 volumes, 1910- 1911) , celle réalisée sous la direction de Fliche et Martin (21 volumes, publiés entre 1934 et 1961), celle des éditions du Seuil, publiée en 5 volumes de 1989- 1992 , enfin la monumentale histoire du christianisme, des origines à nos jours, publié par Desclée entre 1990 et 2002. Au- delà des inévitables différences de présentation, directement liées à des choix d'échelle et à des contraintes

matérielles, on recherchera des différences de représentation, des constantes et des variables possibles qui pourraient indiquer que les livres d'histoire, par leur écriture, peuvent en dire autant sur le présent du temps de leur rédaction que sur le passé dont ils veulent rendre compte.

Comment comprendre les variantes constatables d'une histoire à une autre, écrites à quelques décennies d'intervalle, sinon en se reportant aux documents qui en sont à la source ? Mais il se trouve que pour cet événement du concile de Nicée, nous disposons déjà de plusieurs histoires qui sont déjà des mises en formes, réalisées au risque des infléchissements qui peuvent être liés à la position idéologique, politique, religieuse, philosophique propre à chacun des auteurs qui se sont livrés à l'exercice. Nous avons le bonheur, concernant le concile de Nicée d'être en possession de plusieurs histoires écrites relativement peu de temps après les événements, à quoi il convient d'ajouter quelques documents émanant d'acteurs qui y furent étroitement mêlés et dont l'intention n'était pas d'écrire une histoire, mais d'influer sur le cours des choses. (Athanasie, évêque d'Alexandrie, notamment).

L'une des principales histoires qui nous livre, fidèlement ou non, un compte-rendu des faits, est l'ouvrage intitulé *La vie de Constantin* d'Eusèbe de Césarée qui est à la fois un historien, et même le premier des historiens de l'Eglise – du moins si l'on veut bien s'entendre sur les critères qui rendent un historien antique fiable pour un historien moderne – et à la fois un acteur qui fut étroitement mêlé au déroulement des faits, lesquels furent pour lui un enjeu personnel et l'amènèrent à des attitudes non dépourvues d'ambiguïté. Parmi les plus importantes décisions du concile de Nicée, on trouve la condamnation de la doctrine d'Arius, prêtre d'Alexandrie, en délicatesse avec son évêque et peut-être en rupture avec une orthodoxie préexistante. Mais cette orthodoxie préexistait-elle vraiment ? C'est l'une des questions de fond, la plus cruciale, sans doute. Les histoires modernes affirment que oui. Il n'est pas certain que les histoires antiques permettent de trancher. Et si les histoires antiques ne permettent pas de trancher, n'est-ce pas un argument suffisant pour frapper de suspicion toute la tradition historiographique qui affirme l'existence d'une orthodoxie préexistante ? La « Vie de Constantin » n'est pas la seule histoire antique qui nous rende compte du concile de Nicée. Nous sommes même, en tous cas en apparence, plutôt abondamment pourvus puisque nous avons celle de Socrate le scolastique, celle de Sozomène, celle de Théodoret ; à ces quatre histoires fondamentales s'ajoutent encore, moins exploitables pour différentes raisons, celle de Philostorge, celle de Rufin d'Aquilée et celle de Gélase de Cyzique. D'autres témoignages à finalité plus apologétique qu'historique sont encore à notre disposition : Athanasie, Ambroise, Jean Chrysostome, Léon Le Grand...

Pour s'en tenir aux quatre grandes histoires ecclésiastiques qui constituent la base de la documentation, dans quelle mesure sont-elles susceptibles de nous informer sur « ce qui s'est

réellement passé » ? Quelles relations présentent ces histoires entre elles ? Présentent-elles des lacunes plus ou moins graves au regard de notre besoin moderne de connaissance ? Présentent-elles de notables convergences ou de notables divergences ? Les quelques phrases sur lesquelles s'ouvre notre deuxième histoire ecclésiastique, celle de Socrate, illustrent très bien l'enjeu de la question et montrent, s'il en était besoin, qu'un certain nombre d'historiens antiques n'étaient nullement dépourvus d'esprit critique, si d'autres, délibérément ou non, pour des raisons ou d'autres s'en trouvaient dispensés. Tout en rendant un hommage appuyé à son prédécesseur Eusèbe, d'autant plus justifié qu'il va puiser abondamment dans ses travaux, Socrate explique en quoi « La vie de Constantin » (qui contient donc, le récit du concile de Nicée) lui semble insuffisante au regard des faits et de quelle manière il compte s'y prendre pour obtenir un résultat de meilleure qualité : « *Il n'a touché dans les livres de la Vie de Constantin que légèrement ce qui regarde Arius, parce qu'il avait plutôt dessein de faire l'éloge de ce Prince que de laisser à la postérité un récit fidèle des choses qui étaient arrivées en ce temps-là. Pour nous qui avons résolu de représenter exactement ce qui est arrivé depuis dans l'Eglise, nous commencerons par ce qu'il a omis et sans rechercher les vains ornements du discours, nous rapporterons tout ce que nous avons appris dans les livres des anciens, que ce que ce nous avons appris de la bouche de ceux qui avaient été témoins de ce qu'ils nous ont raconté* ». Voilà une déclaration d'intention méthodologique. Quant au jugement qu'il porte sur Eusèbe, il n'est que trop exact, malheureusement pour le désir d'information objective que nous pourrions avoir en la matière. Pour Eusèbe, Constantin est le représentant de Dieu sur terre, il ne saurait donc ni se tromper ni nous tromper. Dans le livre I de *La vie de Constantin* (qui fait suite à son *Histoire ecclésiastique* racontant l'histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à la fin de la dernière persécution), Eusèbe raconte comment l'empereur Constantin s'est fait chrétien, sa vision, sa première victoire, puis toute sa politique religieuse en faveur du christianisme.

C'est au chapitre LXI du livre II que commence l'évocation de l'affaire de l'arianisme qui agita d'abord toute l'Égypte, puis l'Asie mineure. Eusèbe qui, aux temps du début de la querelle publique, avait pris plusieurs fois parti en faveur d'Arius, se garde, honnêtement, de l'accabler, bien que la décision de Nicée, voulue par l'empereur, ait fait de lui le perdant. Eusèbe rend compte, d'une façon assez détaillée, des diverses interventions de l'empereur antérieures à la convocation du concile, interventions toujours présentées comme la volonté impériale d'établir la paix. C'est le livre III qui est entièrement consacré au concile, depuis la convocation jusqu'à la conclusion, avec comme on l'a dit plus haut, une notoire volonté apologétique, mais non sans livrer cependant, de très précieuses informations. Le livre III se termine par les différentes mesures prises par Constantin en faveur des chrétiens, parallèlement les mesures prises contre les

païens, le voyage de Hélène, sa mère, en terre sainte, qui découvre le Saint-Sépulcre, cependant qu'une basilique se construit à Jérusalem. Mais à en croire les derniers mots sur l'affaire de l'arianisme, la querelle est terminée avec le Concile, thèse qui est souvent reprise dans l'historiographie ecclésiastique jusqu'à aujourd'hui. En réalité, l'affaire commence, ce qui n'empêche pas Eusèbe de clore ainsi son livre III : « *Voilà comment les membres se rejoignirent pour ne plus faire qu'un même corps. Voilà comment l'Eglise catholique demeura seule, sans aucune assemblée d'hérétiques et ce merveilleux changement fut l'ouvrage de notre seul empereur très chéri de Dieu* ». Le chapitre LXXV du livre III nous raconte la fin de Constantin. Bien entendu, les fils de Constantin, Constant, Constantin II et Constance héritent non seulement de l'empire, mais aussi des qualités de leur père. Socrate le scolastique qui s'est montré sévère à l'égard d'Eusèbe fera-t-il mieux ? Il convient d'abord de remarquer qu'il fait état des sources où il va puiser : la bouche de ceux qui avaient été témoins... mais il parle aussi de livres anciens qu'il aurait consultés. Il ne peut pas s'agir d'autres histoires du concile puisqu'il écrit peu de temps après Eusèbe, les livres anciens sont donc, en conséquence, les Ecritures sacrées ou, éventuellement, les Pères de l'Eglise. Le problème sera que, précisément, ni dans l'Ancien Testament, ni dans le Nouveau, ni dans les textes des premiers pères apostoliques, on ne peut trouver quoi que ce soit qui justifie les positions des protagonistes, étant donné qu'ils débattent de questions qui ne s'étaient jamais posées avant eux, du moins sous cette forme. C'est par Socrate que nous sommes en possession du texte du Symbole des Apôtres qui, après des manipulations dont il est particulièrement difficile de suivre la trace, servira de base à une nouvelle formule de foi qui sera dite, après 381, *Credo de Nicée-Constantinople* et qui est en usage chez les catholiques d'aujourd'hui pour résumer l'essentiel de leur foi. Socrate fait état également d'un autre *Credo*, dont jusqu'alors Eusèbe s'était lui-même servi, tant pour prier que pour enseigner et dont l'abandon lui cause des angoisses dont nous ne trouvons pas la moindre trace dans son propre ouvrage, mais qui sont, dans sa lettre que nous transmet Socrate, clairement exprimées.

Non seulement existait donc un *credo* différent avec le concile de Nicée, mais il en existe de nombreux autres, toujours en pratique après Nicée, selon ce que nous apprend Socrate. En matière de rigueur de l'information, le lecteur moderne est quand même amené à se mettre rapidement sur ses gardes, puisque c'est Socrate qui lance le chiffre de 318 évêques participant, chiffre beaucoup plus élevé que celui d'Eusèbe (qui était présent), chiffre qui, lui aussi, sera repris par toute l'historiographie à venir et dont nul ne pense aujourd'hui qu'il faille y voir autre chose qu'une valeur symbolique, le 318 étant le chiffre des vassaux d'Abraham dans la Genèse (14, 14). A quelques réserves près, Socrate le scolastique semble réellement tenir ses promesses

et nous donne plusieurs documents originaux, les lettres d'Eusèbe, plusieurs lettres de Constantin à divers destinataires, d'autres lettres et surtout il suit tous les développements de l'arianisme bien au-delà de la réhabilitation de l'hérétique par Constantin lui-même, (concile d'Antioche, concile de Tyr, concile de Jérusalem, la mort d'Arius, la mort de Constantin, le concile de Sardique, le concile de Sirmium, les conciles parallèles de Rimini (Occident) et de Séleucie, (Orient), donne un état précis des politiques religieuses des différents empereurs, l'incompatibilité entre le nicéisme de Constantin et l'arianisme de Constance, l'épisode de Julien, la nouvelle incompatibilité entre les empereurs Valentinien et Valens, l'orthodoxie de Gratien, l'entrée en scène de Théodose, son baptême par un évêque orthodoxe, le concile de Constantinople. L'importance de l'Histoire ecclésiastique de Socrate est extrême. Celui qui prend la suite, Sozomène, lui doit probablement beaucoup, tout en apportant un certain nombre de compléments. Il ne faut pas trop s'illusionner sur la parfaite objectivité du récit dans la mesure où, en ouverture, l'auteur rend un hommage appuyé à l'empereur Théodose, qu'il considère comme la sagesse même et qu'il invite à polir, si bon lui semble, l'ouvrage qu'il lui présente, en ajoutant ou retranchant ce qui s'avérerait nécessaire. Dans ces conditions, puisque Sozomène sait que Théodose a fait le choix de l'arianisme, il serait surprenant que la foi de Nicée ne soit pas présentée comme l'expression même de la vérité. Mais sur le plan des faits, Sozomène est loin de se contenter de reproduire Socrate. On découvre, par exemple, le sort qui est fait aux Chrétiens en Perse sous Sapor, ainsi que l'extrême vitalité qui anime encore à la fin du IV^{ème} siècle les adversaires de Nicée.

C'est aussi l'intérêt de l'Histoire ecclésiastique de Théodoret qui, d'ailleurs, dans son introduction, se livre à une intéressante réflexion sur le rapport entre l'historien et le peintre et annonce nettement que sa motivation à écrire tient à ce que ses prédécesseurs ont omis un certain nombre de choses dont il serait regrettable, dit-il, qu'elles soient définitivement ensevelies dans l'oubli. On lui doit des récits édifiants des violences qui opposent, à la fin du IV^{ème} siècle, les différents partis (Thessalonique, Alexandrie, Temple de Sérapis). Les trois dernières histoires offrent un moindre intérêt. Celle de Philostorge aurait pu présenter un intérêt majeur, car il appartenait au camp des vaincus, les ariens. Malheureusement, nous ne la connaissons que par un abrégé, dû à la plume de Photius, le patriarche de Constantinople, qui écrit à une période beaucoup plus tardive, et dans un temps où l'arianisme a été définitivement éradiqué (mais remplacé par d'autres hérésies aux noms différents et d'autres causes de schisme). Dans ces conditions, tout en regrettant de ne pas en savoir plus, on ne peut s'étonner de lire des jugements tels que celui-ci : « *Cet ouvrage est plutôt un éloge des hérétiques et une médisance contre les orthodoxes qu'une histoire* ». Photius parle de « *l'impie Philostorge* », « *cet historien très*

infidèle », « *ce ministre du mensonge et de l'impiété* », « *cet imposteur* ». Il n'en reste pas moins que nous apprenons, par Photius que Philostorge, pour sa part, considérait qu'Eusèbe avait commis « *plusieurs erreurs* ». Quant à l'*Histoire Ecclésiastique* de Rufin d'Aquilée, c'est une traduction de celle d'Eusèbe de Césarée, à la quelle le traducteur a ajouté deux derniers livres de son crû et né vers 810, mort après 893 celle du pape Gélase de Cyzique est une compilation des histoires précédentes faite dans l'unique souci de créer une orthodoxie doctrinale. C'est, d'ailleurs, la question de fond sur laquelle nous tenterons de porter notre réflexion : l'orthodoxie doctrinale qui est de l'ordre de la théologie, discipline où, théoriquement, l'historien n'a aucune qualité pour dire ce qui est vrai ou ce qui ne l'est pas, n'est-elle pas cependant d'une nature telle qu'elle ait pu - et qu'elle puisse encore... - induire quelques infléchissements dans la présentation des faits passés, domaine de l'histoire ? L'orthodoxie théologique n'a-t-elle pas créé, au fil du temps, une sorte d'orthodoxie historique, une orthodoxie qui, du point de vue de la neutralité scientifique, n'en aurait que le nom ? L'historien libre de tout engagement confessionnel ne risque-t-il pas, à son corps défendant, de mettre en cause certains fondements de l'orthodoxie théologique, aussi éloignés que soient, en théorie, le domaine de l'histoire et celui de la théologie ? A quel pratiquant catholique pourrait-il être indifférent d'apprendre que les conditions de création du *Credo* dit de Nicée-Constantinople sont assez éloignées de celles qu'il a pu se représenter et en écoutant le prêtre de sa paroisse et, surtout, en lisant les manuels d'histoire qui lui sont proposés chez le libraire ? Ce problème des interférences entre le domaine de la foi et le domaine de l'histoire qui se pose de manière extrêmement aigüe pour les premiers pas du christianisme, l'enseignement de Jésus de Nazareth, puis le christianisme des premiers chrétiens, se pose une nouvelle fois, de manière presque dramatique, quand c'est l'établissement de l'orthodoxie officielle que l'on étudie. Si peu satisfaisantes étaient, pour les chrétiens du premier millénaire, ce que les données proprement historiques fournissaient comme base à la vérité dogmatique que dès le VI^{ème} siècle, le besoin se fit sentir de forger, en quantité, des documents complémentaires : une lettre du conseiller ecclésiastique de Constantin, Ossius, une lettre de l'évêque Macaire de Jérusalem, une lettre adressée par les légats du pape, Victor et Vincent, à Silvestre, resté à Rome, une lettre de Silvestre lui-même, les actes d'un concile fictif supposé s'être tenu à Rome pour approuver Nicée, etc.

Il est, certes, à peu près impossible, même en confrontant les histoires du IV^{ème}, et du V^{ème} siècle, en les analysant à la loupe, en comparant leurs divergences et leurs convergences, d'en arriver à la connaissance de ce qui s'est vraiment passé. En revanche, compte tenu de ce que l'orthodoxie doctrinale ne s'est pas faite en un jour, qu'elle est loin même d'être fixée à Constantinople (381), mais qu'elle se cherche encore lors du III^{ème} concile (Ephèse, 431) et du

IVème, (Chalcédoine, 451), on peut s'apercevoir qu'un certain nombre d'éléments factuels contenus dans ces histoires primitives sont en désaccord avec la doctrine. Mais ce qui est pire, c'est de constater que ces contradictions sont l'objet d'une occultation systématique dans les ouvrages disponibles aujourd'hui, quand bien même leurs auteurs prétendent faire oeuvre pure d'historien. Ainsi nous confronterons, au risque de l'hérésie académique, les quatre ouvrages de l'histoire antique et les quatre ouvrages de l'histoire moderne précédemment évoqués. Simplement à titre d'exemple, on peut consulter l'article « Concile de Nicée » de *l'Encyclopedia Universalis* pour lire sous la plume d'un maître qui a nom Henri- Irénée Marrou, cette phrase : « *On discute pour savoir quel a été le rôle effectif de Constantin au cours des débats, soit qu'il y ait pris une part personnelle et active, soit qu'il ait attendu que les évêques aient tranché des questions dépassant sa compétence* ». Pour l'histoire que l'Eglise catholique tient absolument à faire passer pour vraie, seule la seconde hypothèse est recevable. Mais l'historien dégagé de l'influence religieuse peut à bon droit se demander si le dilemme lui-même est recevable et chercher désespérément ce qui permet de faire douter de l'omniprésence de Constantin dans le concile de Nicée, de son implication personnelle totale, avant, pendant et après. Il peut se demander aussi comment le concile de Nicée peut être examiné sous cet angle sans que l'on se rapporte à ceux qui ont suivi : car si, à l'extrême rigueur, on pourrait entretenir encore un doute sur le rôle de Constantin dans le concile de Nicée, comment serait-ce possible pour celui de Théodose dans le concile de Constantinople (381), celui de Théodose II dans le concile d'Ephèse (431), celui de Marcien et de Pulchérie dans le concile de Chalcédoine (451), celui de Justinien, dans le concile de Constantinople II (553). Etc.

On comprend qu'il soit très gênant pour la théologie de constater le rôle joué par des chrétiens aussi impliqués dans le royaume de ce monde s'agissant de définir les voies pouvant mener au royaume céleste, (tel que le dogme de la consubstantialité du Fils et du Père, à Nicée, ou le dogme de la Trinité et de la « procession » des trois personnes divines, à Constantinople), cependant que, dans le même temps les papes demeuraient à Rome, à attendre les largesses fiscales et les lois qui obligerait les populations à toutes croire la même vérité ; mais il s'agit de savoir s'il est question de théologie ou d'histoire.

Note 17, page 22,
Les deux natures de Jésus-Christ

Article 463 : "La foi en l'incarnation véritable du Fils de Dieu est le signe distinctif de la foi chrétienne : "A ceci reconnaissez l'esprit de Dieu : Tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu

dans la chair est de Dieu." (1 Jn 4, 2). Telle est la joyeuse conviction de l'Église dans son commencement, lorsqu'elle chante "le grand mystère de la piété" : "Il a été manifesté dans la chair" (1 Tim 3, 16)

Article 464 : "L'événement unique et tout à fait singulier de l'Incarnation du Fils de Dieu ne signifie pas que Jésus-Christ soit en partie Dieu et en partie homme, ni le résultat du mélange confus entre le divin et l'humain. Il s'est fait vraiment homme en restant vraiment Dieu. Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme. Cette vérité de foi, l'Église a dû la défendre et la clarifier au cours des premiers siècles face à des hérésies qui la falsifiaient".

Article 465 : "Les premières hérésies ont moins nié la divinité du Christ que son humanité vraie (docétisme gnostique). Dès les temps apostoliques la foi chrétienne a insisté sur la vraie incarnation du Fils de Dieu, " venu dans la chair ". Mais dès le troisième siècle, l'Église a dû affirmer contre Paul de Samosate, dans un Concile réuni à Antioche, que Jésus-Christ est Fils de Dieu par nature et non par adoption. Le premier Concile œcuménique de Nicée, en 325, confessa dans son *Credo* que le Fils de Dieu est " engendré, non pas créé, de la même substance (homoousios) que le Père " et condamna Arius qui affirmait que " le Fils de Dieu est sorti du néant " et " d'une autre substance que le Père ".

Note 27, page 26
La résurrection, sondage

Seul un Français sur dix croit en la résurrection

Un sondage publié par *Pèlerin* à la veille des fêtes de Pâques souligne que le cœur de la foi chrétienne est loin de faire l'unanimité, même chez les catholiques

Le chiffre est sans appel : seul un Français sur dix croit en la résurrection, selon un sondage TNS Sofres/Logica publié jeudi 9 avril par l'hebdomadaire *Pèlerin*. À la question « Qu'y a-t-il pour vous après la mort ? » seuls 10 % des Français répondent en effet « la résurrection des morts auprès de Dieu », contre 7 % « la réincarnation sur terre dans une autre vie », 33 % « quelque chose, mais que je ne sais pas définir » et 43 % « rien ». Les chiffres sont sensiblement les mêmes chez les catholiques, 13% déclarant croire en la résurrection (7% en la réincarnation, 40% en quelque chose et 33% en rien). Il n'y a que chez les pratiquants réguliers que la résurrection recueille une majorité : 57% (1 % pour la réincarnation, 29% pour quelque chose », et 8% « rien »). Une perte de 9 points par rapport aux enquêtes antérieures

Par rapport à de précédentes enquêtes, ces chiffres montrent un net recul : en 1986, 19% des Français disaient croire en la résurrection, selon une enquête réalisée alors par la Sofres (- 9 points), 30% estimant qu'il n'y a rien après la mort (+ 13 points). Et si cette croyance en « rien » augmente de 8 points chez les catholiques en l'espace de vingt ans, celle en la résurrection augmente aussi de 8 points chez les pratiquants réguliers.

Comment expliquer cet éloignement des Français de ce qui constitue le noyau même de la foi chrétienne ? Pour les spécialistes interrogés par *Pèlerin*, c'est dans un sérieux déficit d'explicitation du christianisme qu'il faut chercher. « *Depuis un demi-siècle, l'Église est emmurée dans un silence radio sur l'au-delà !* », déplore ainsi le franciscain Michel Hubaut. Comme l'explique Samuel Liéven, journaliste à *Pèlerin*, « *bien souvent, les rudiments de catéchisme glanés au cours de l'enfance ne résistent guère aux épreuves imposées par la vie, notamment la perte d'un proche* ».

D'où cet appel « urgent » du théologien jésuite Bernard Sesboüé à « *mettre au point une catéchèse qui décrypte le vocabulaire à l'intention des adultes... et des futurs adultes* ». Et *Pèlerin* de mettre en avant deux pistes pour « *faire passer la résurrection du mythe à la réalité* » : un travail méthodique d'explication et la rencontre avec des témoins animés de la joie pascale.

Nicolas SENÈZE (*La Croix*, 8 avril 2009)

Note 43, page 30
La résurrection, selon le catéchisme

article 639

"Le mystère de la résurrection du Christ est un événement réel qui a eu des manifestations historiquement constatées comme l'atteste le *Nouveau Testament* "

article 643

"Devant ces témoignages il est impossible d'interpréter la Résurrection du Christ en-dehors de l'ordre physique, et de ne pas la reconnaître comme un fait historique".

Note 44, page 30
La fin du monde, selon le catéchisme

Article 675

Avant l'avènement du Christ, l'Église doit passer par une épreuve finale qui ébranlera la foi de nombreux croyants. La persécution qui accompagne son pèlerinage sur la terre dévoilera le "mystère d'iniquité" sous la forme d'une imposture religieuse apportant aux hommes une solution apparente à leurs problèmes au prix de l'apostasie de la vérité. L'imposture religieuse suprême est celle de l'Anti-Christ, c'est-à-dire d'un pseudo-messianisme où l'homme se glorifie lui-même à la place de Dieu et de son Messie venu dans la chair.

Article 677

L'Église n'entrera dans la gloire du Royaume qu'à travers cette ultime Pâque où elle suivra son Seigneur dans sa mort et sa Résurrection. Le Royaume ne s'accomplira donc pas par un triomphe historique de l'Église par un progrès ascendant, mais par une victoire de Dieu sur le déchaînement ultime du mal qui fera descendre du Ciel son Épouse. Le triomphe de Dieu sur la révolte du mal prendra la forme du Jugement dernier après l'ultime ébranlement cosmique de ce monde qui passe.

Note 48, page 32
La méthode canonique

Le terme « critique canonique » (*canonical criticism*) a été créé en 1972 par l'exégète américain J.A. Sanders, mais les bases de cette méthode avaient été jetées dès 1964 par Brevard S. Childs, désireux d'interpréter les textes bibliques dans leur « contexte canonique », en donnant de l'importance au canon des Écritures dans lequel s'exprime la foi des croyants. Cette méthode canonique (ou dogmatique) recouvre désormais une grande variété d'approches de textes bibliques. Elle se concentre sur les questions de la communauté (dans laquelle le canon a été reçu) et de l'autorité des textes. Ce questionnement est, par définition, plus théologique. Dans tous les cas, il s'agit d'interpréter les textes dans leur forme finale et dans leur contexte canonique, à l'intérieur d'un livre, puis dans le contexte plus large de l'*Ancien* ou du *Nouveau Testament*. La méthode canonique ne prétend pas se substituer à la méthode historico-critique, mais plutôt la compléter. Aujourd'hui, cette approche se trouve confrontée à plusieurs questions. Pour définir le processus canonique – à partir de quand peut-on dire qu'un texte est canonique ? -

le processus d'interprétation qui a conduit à la formation du canon doit-il être reconnu comme règle d'interprétation jusqu'à nos jours (...) Cette méthode de lecture est celle que Benoît XVI se propose de suivre, comme il l'explique dans l'introduction de son Jésus de Nazareth. Pour lui, tout le *Nouveau Testament* peut être lu dans une perspective canonique, comme témoignage de l'accomplissement dans l'événement Jésus-Christ des promesses confiées à Israël.

Claire Lesegrétin

Le Monde de la Bible, sept-oct.nov 2012, page 15

Note 51, page 33

Quelques positions de la commission Biblique Pontificale à l'époque de la crise moderniste

Réponse de la commission biblique, 19 juin 1911 Auteur, date de composition et vérité historique de l'évangile selon Matthieu.

Question 1 : (...) Peut-on et doit-on affirmer comme certain que Matthieu, l'apôtre du Christ, est réellement l'auteur de l'évangile publié sous son nom ?

Réponse : *Oui.*

Question 2 : Faut-il considérer comme suffisamment fondée par la voix de la Tradition l'opinion selon laquelle Matthieu a précédé dans sa rédaction les autres évangélistes et qu'il a composé le premier évangile dans la langue maternelle alors utilisée par les juifs de Palestine à qui cette oeuvre était destinée ?

Réponse : *Oui pour les deux parties.*

Question 4 : Peut-on soutenir au moins comme probable l'opinion de certains modernes selon lesquels Matthieu n'aurait pas été composé, au sens propre et restreint du terme, l'évangile tel qu'il nous est transmis, mais seulement une collection de dits et de paroles du Christ qu'un autre auteur, anonyme, dont ils font le rédacteur de l'évangile lui-même, aurait utilisé comme sources ?

Réponse : *Non.*

Question 6 : Étant donné que l'auteur du premier évangile poursuit un dessein principalement théologique et apologétique, (...), est-il permis d'en déduire que ceux-ci ne doivent pas être reconnus comme vrais ; ou peut-on affirmer également que les récits des actions et des paroles de Jésus qu'on lit dans l'évangile auraient subi un changement ou une adaptation sous l'influence des prophéties de l'Ancien Testament et de l'état plus développé de l'Église, et qu'ils ne seraient donc pas conformes à la vérité historique ?

Réponse : *Non pour les deux parties.*

Question 7 : Faut-il en particulier considérer comme dépourvues d'un fondement solide les opinions de ceux qui mettent en doute l'authenticité historique des deux premiers chapitres dans lesquels sont racontées la généalogie et l'enfance du Christ, ainsi que certaines déclarations de grande importance en matière dogmatique, comme celles qui ont trait à la primauté de Pierre Mt 16,17-19, à la forme du baptême transmise aux apôtres avec la mission universelle de prêcher Mt 28,19 ss., à la profession de foi des apôtres en la divinité du Christ Mt 14,33, et d'autres semblables qui apparaissent comme affirmées de façon particulière chez Matthieu ?

Réponse : *Oui.*

Réponse de la Commission biblique, 26 juin 1912. I. Auteur, date de composition et vérité historique des évangiles selon Marc et Luc

Question 1 : (...) est-il possible d'affirmer de façon certaine que Marc, le disciple et l'interprète de Pierre, et le médecin Luc, l'assistant et le compagnon de Paul, sont réellement les auteurs des évangiles qui leur sont respectivement attribués ?

Réponse : *Oui.*

Question 2 : Les arguments par lesquels certains critiques cherchent à démontrer que les douze versets de l'évangile de Marc Mc 16,9-20 n'ont pas été rédigés par Marc, mais ajoutés par une autre main, sont-ils de nature à donner le droit d'affirmer qu'ils ne doivent pas être reconnus comme inspirés et canoniques ; ou du moins qu'ils démontrent que Marc n'est pas l'auteur de ces versets ?

Réponse : *Non pour les deux parties.*

Question 3 : Est-il permis de même de douter de l'inspiration et de la canonicité des récits de Luc concernant l'enfance du Christ Lc 16,9-20 ou l'apparition de l'Ange qui reconforta Jésus et la sueur de sang Lc 22,43 s ; ou peut-on au moins montrer par des arguments solides - ce qui plaisait aux hérétiques anciens et qui plaît également à des critiques plus récents - que ces récits ne font pas partie de l'Évangile originel de Luc ?

Réponse : *Non pour les deux parties.*

Question 5 : S'agissant de l'ordre chronologique des évangiles est-il permis de s'éloigner de l'opinion corroborée par le témoignage à la fois très ancien et constant de la Tradition et qui atteste qu'après Matthieu qui, le premier de tous, composa son évangile dans la langue maternelle, Marc a écrit le deuxième, et Luc le troisième ; ou faut-il d'un autre côté considérer comme contraire à cette conception l'opinion qui affirme que le deuxième et le troisième évangile ont été composés avant la traduction grecque du premier évangile ?

Réponse : *Non pour les deux parties.*

Question 6 : Peut-on différer la date de composition des Évangiles de Marc et de Luc jusqu'à la destruction de Jérusalem ; ou parce que chez Luc la prophétie du Seigneur concernant la destruction de cette ville apparaît plus précise, peut-on soutenir que son évangile au moins a été composé après que le siège eut déjà commencé ?

Réponse : *Non pour les deux parties.*

Question 7 : Doit-on affirmer que l'Évangile de Luc a précédé le livre des Actes des Apôtres, et que puisque ce livre, composé par le même Luc Ac 1,1, était terminé à la fin de la captivité romaine de l'Apôtre Ac 28,30 s, son évangile n'a pas été composé après cette date ?

Réponse : *Oui.*

Question 8 : (...) Peut-on raisonnablement mettre en doute la conception qui tient que Marc a écrit selon la prédication de Pierre, et Luc selon la prédication de Paul, et qui affirme en même temps que ces évangélistes ont disposé également d'autres sources dignes de foi, soit orales soit aussi déjà mises par écrit ?

Réponse : *Non.*

Question 9 : Les paroles et les actions qui sont racontées de façon exacte et pour ainsi dire littéralement par Marc selon la prédication de Pierre, et qui sont présentées de la façon la plus sincère par Luc, qui dès le départ s'est soigneusement informé de tout auprès de témoins très dignes de foi puisqu'ils ont vu eux-mêmes dès le commencement et qu'ils furent des serviteurs de la Parole Lc 1,2 s réclament-elles à juste titre pour elles-mêmes cette foi historique que l'Église leur a toujours accordée ; ou au contraire ces mêmes actions et ces mêmes paroles doivent-elles être considérées comme " tant dénuées, au moins en partie, de vérité historique, soit parce que les écrivains n'étaient pas des témoins oculaires, soit parce qu'il n'est pas rare qu'on constate chez les deux évangélistes un manque d'ordre et une différence dans la succession des faits ; soit parce que, étant venus et ayant écrit plus tard, ils ont dû nécessairement rapporter des conceptions qui étaient étrangères à ce qu'ont pensé le Christ et les apôtres, ou des faits déjà plus ou moins déformés par l'imagination du peuple, ou enfin parce que, chacun selon son dessein, ils se sont laissé conduire par des idées dogmatiques préconçues ?

Réponse : *Oui pour la première partie ; non pour la deuxième.*

II. La question synoptique, ou les rapports mutuels entre les trois premiers évangiles

Question 1 : (...) Compte tenu des conceptions diverses et opposées si nombreuses des auteurs, est-il permis aux exégètes de discuter librement pour expliquer les ressemblances et les différences entre les Évangiles, et de recourir aux hypothèses de la Tradition soit écrite, soit orale, ou encore de la dépendance de l'un par rapport à celui ou à ceux qui précèdent ?

Réponse : *Oui.*

Question 2 : Doit-on considérer que maintiennent sauf ce qui a été établi plus haut ceux qui, ne s'appuyant sur aucun témoignage de la Tradition, et sur aucune preuve historique, approuvent sans hésiter l'hypothèse dite des "deux sources", laquelle tente d'expliquer la composition de l'évangile grec de Matthieu et de l'évangile de Luc à partir surtout de leur dépendance de l'évangile de Marc et d'une collection dite des paroles du Seigneur ; et peuvent-ils dès lors la défendre librement ?

Réponse : *Non pour les deux parties.*

Réponse de la Commission biblique, 12 juin 1913. I. Auteur, date de composition et vérité historique des Actes des Apôtres

Question 1 : (...) Doit-on tenir pour certain que le livre intitulé Actes des Apôtres, ou 'Praxeis Apostolon', a pour auteur l'évangéliste Luc ?

Réponse : *Oui.*

Question 2 : Peut-on par des arguments critiques(...), démontrer que le livre des Actes ne doit être attribué qu'à un seul auteur, et que, par suite, est dénuée de tout fondement l'opinion de critiques récents suivant laquelle Luc n'est pas l'auteur unique de ce livre mais qu'il faut reconnaître à cet écrit plusieurs auteurs distincts ?

Réponse : *Oui sur les deux points.*

Question 4 : Du fait que le livre lui-même, après une mention rapide des deux ans de la première captivité de Paul à Rome, se ferme brusquement, a-t-on le droit de conclure que l'auteur a écrit un autre volume aujourd'hui perdu, ou qu'il a eu l'intention de l'écrire, et dès lors peut-on reporter la date de la composition du livre des Actes longtemps après cette captivité ; ou plutôt doit-on légitimement et à bon droit en inférer que l'apôtre Luc a terminé son ouvrage aux derniers jours de la première captivité de Paul à Rome ?

Réponse : *Non sur le premier point ; oui sur le second.*

Question 5 : (...) Doit-on tenir pour certain que Luc a eu en main des sources absolument dignes de foi, qu'il les a utilisées avec soin, probité et fidélité, et qu'il peut dès lors revendiquer à bon droit une pleine autorité historique ?

Réponse: *Oui.*

Question 6 : Quant aux difficultés qu'on est accoutumé de soulever de-ci, de- là, du fait des miracles racontés par Luc, ou de certains discours qui, rapportés sous forme de résumés, passent pour fabriqués et appropriés aux circonstances, ou de certains passages en désaccord au moins apparent avec l'histoire profane ou biblique ; ou enfin de quelques récits qui semblent en contradiction avec l'auteur même des Actes ou avec d'autres écrivains bibliques, sont-elles de nature à jeter des doutes sur l'autorité historique des Actes ou du moins à l'amoindrir de quelque manière ?

Réponse : *Non.*

II Auteur, intégrité et date de composition des épîtres pastorales de l'apôtre Paul

Question 1 : (...) Doit-on tenir pour certain que les épîtres dites pastorales (...) ont été écrites par l'apôtre Paul lui-même et ont toujours été rangées parmi les épîtres authentiques et canoniques ?

Réponse : *Oui.*

Question 2 : L'hypothèse dite des fragments, introduite et proposée sous diverses formes par certains critiques contemporains qui, du reste, sans aucun motif plausible, et même en se contredisant les uns les autres, soutiennent que les épîtres pastorales ont été formées plus tard, par des auteurs inconnus, de fragments d'épîtres ou d'épîtres pauliniennes perdues et notablement augmentées, peut-elle infirmer quelque peu le témoignage précis et très ferme de la Tradition ?

Réponse : *Non.*

Question 3 : Les difficultés qu'on est accoutumé d'opposer diversement, ou du fait du style et de la langue de l'auteur, ou du fait des erreurs, principalement des gnostiques, décrites alors déjà comme des serpents qui s'insinuent (...) infirment-elles d'une manière quelconque la thèse qui tient pour établie et certaine l'authenticité des épîtres pastorales ?

Réponse : *Non.*

Question 4 : Étant donné que des arguments historiques et la Tradition ecclésiastique, (...) peut-on affirmer avec certitude que les épîtres pastorales ont été écrites entre la fin de la première captivité et la mort de l'Apôtre ?

Réponse : *Oui.*

Réponse de la Commission biblique, 24 juin 1914. Auteur et date de composition de l'épître aux Hébreux.

Question 1 : Faut-il attribuer une telle force aux doutes qui dès les premiers siècles, en raison surtout de l'abus des hérétiques, ont habité les esprits de certains en Occident au sujet de l'inspiration divine et de l'origine paulinienne de l'épître aux Hébreux que, (...) il soit permis d'hésiter non seulement à la compter parmi les épîtres canoniques - ce qui a été défini de foi - mais également à la compter de façon certaine parmi les épîtres authentiques de l'apôtre Paul ?

Réponse : *Non.*

Question 2 : Les arguments qu'on a coutume de prendre de l'absence inhabituelle du nom de Paul et de l'omission de l'exorde et de la salutation habituels dans l'épître aux Hébreux, (...) sont-ils à mêmes de réfuter de quelque manière son origine paulinienne ; ou au contraire la concordance parfaite de la doctrine et des pensées, la similitude des monitions et des exhortations, ainsi que l'accord des façons de parler et des mots eux-mêmes, (...) manifestent et confirment-ils précisément cette origine paulinienne ?

Réponse : *Non pour la première partie ; oui pour la seconde.*

Question 3 : L'apôtre Paul doit-il être considéré comme l'auteur de cette épître en ce sens qu'on doit nécessairement affirmer qu'il ne l'a pas seulement conçue et élaborée tout entière sous l'inspiration du Saint- Esprit, mais qu'il lui a donné également la forme dans laquelle elle se présente ?

Réponse : *Non, sous réserve d'un jugement ultérieur de l'Eglise.*

Réponse de la Commission biblique, 29 mai 1907 L'auteur et la vérité historique du quatrième évangile

Question 1 : La tradition constante, universelle et solennelle de l'Eglise, dès le 2ème siècle, telle qu'elle ressort principalement :

- a) des témoignages et des allusions des saints Pères, des écrivains ecclésiastiques et même des hérétiques : témoignages et allusions qui, ne pouvant dériver que des disciples ou des premiers successeurs des apôtres, sont en connexion nécessaire avec l'origine même du livre ;
- b) de l'admission en tout temps et en tout lieu du nom de l'auteur du quatrième évangile dans le canon et les catalogues de livres saints ;
- c) des plus anciens manuscrits de ces mêmes livres et de leurs plus anciennes versions en langues diverses ;
- d) de l'usage liturgique public universellement répandu dès l'origine de l'Eglise ; cette tradition constitue-t-elle, abstraction faite de la preuve théologique, une démonstration historique que l'apôtre Jean, et non un autre, doit être tenu pour l'auteur du quatrième évangile, démonstration assez solide pour qu'elle ne soit nullement infirmée par les raisons que les critiques allèguent à l'encontre ?b)

Réponse: *Oui.*

Question 2 : Les raisons internes qui se tirent du texte du quatrième évangile considéré séparément, du témoignage de l'auteur et de la parenté manifeste de cet évangile avec la première épître de l'apôtre Jean, doivent- elles être considérées comme confirmant la tradition qui attribue indubitablement à ce même apôtre le quatrième évangile ?

En outre, les difficultés qui proviennent de la comparaison de cet évangile avec les trois autres peuvent-elles étant donné la diversité du temps, du but, des auditeurs pour qui ou contre qui l'auteur a écrit, se résoudre raisonnablement comme l'ont fait, en divers endroits, les saints Pères et les exégètes catholiques ?

Réponse : *Oui, sur les deux points.*

Question 3 : Nonobstant la pratique constamment en vigueur, dès les premiers temps, dans toute l'Église, d'arguer du quatrième évangile comme d'un document proprement historique, néanmoins

en raison du caractère particulier de cet Évangile et de l'intention manifeste de l'auteur de mettre en lumière et de défendre la divinité du Christ au moyen des actes mêmes et des discours du Seigneur, ne peut-on pas dire que les faits racontés dans le quatrième évangile ont été inventés, en tout ou en partie, en manière d'allégories ou de symboles doctrinaux, et que les discours du Seigneur ne sont pas proprement et véritablement ceux du Seigneur lui-même mais des compositions théologiques de l'écrivain, bien que placés dans la bouche du Seigneur ?

Réponse : *Non.*

Note 58, page 96
Henri Persoz : Paul et Jésus

Henri Persoz signale dans son livre que Jésus ne cite que six fois des paroles de Jésus, encore le fait-il à très mauvais escient : les références sont :

- 1ère référence : I Th 4, 2
- 2ème référence : I. Th 4, 15
- 3ème référence : 1 Co, 7, 10-11
- 4ème référence : I. Co 9, 14
- 5ème référence : I Co 11, 23-25
- 6ème référence : Rm 14,14

A titre d'exemple

1/6 — I. Th. 4.2

Le "de la part de" du Seigneur Jésus ("dia" en grec) est d'ailleurs extrêmement ambigu (...) s'agit-il d'instructions qui sont considérées comme venant du Seigneur Jésus ? Ou sont-ce des instructions plus générales qui ont été données au nom du Seigneur Jésus, c'est-à-dire grâce au fait que Paul est son apôtre ? Il était courant, dans l'Antiquité, de s'appuyer de cette manière sur une personne de renom pour renforcer son propre discours. (...) Une autre façon de rendre compte de ce "dia" serait de dire : "... dans le prolongement de celles du Seigneur Jésus". (...) L'apôtre ne montre pas qu'il a entendu sur ce sujet une parole spécifique de Jésus (...) Il ne s'agit pas de signifier que c'est lui qui a parlé.

(pages 40- 41)

2/6

I. Th. 4, 15

" Le " d'après " (en grec, en...) est également ambigu. Il faut sans doute comprendre : " en relation avec un enseignement du Seigneur." (...) Malheureusement, on ne retrouve pas cet enseignement dans les évangiles. (...) Les évangiles, pourtant écrits bien plus tard, ne parlent jamais de cette question. (...) Il n'est pas impossible évidemment que la tradition relative à Jésus ait fini par comporter un enseignement tel que celui relaté par Paul ; on a supposé aussi que Paul se référait à un texte aujourd'hui perdu (...) Toujours est-il que nous n'avons pas de traces de cet enseignement dans les évangiles, ni implicitement ni explicitement et que la nature même de la question incite fortement à penser que Jésus n'a rien dit de spécial sur ce sujet qui ne prend son sens qu'un certain temps après Pâques.

(pages 42-43)

Note 120, page 68
Datation de la *Didachè*

"L'ensemble des résultats antérieurs renouvelle toute la question de la date et du lieu d'origine des Instructions des apôtres. Indépendante des écrits du *Nouveau Testament*, la *Didachè* offre, par ailleurs, tous les signes de la plus haute antiquité. Le sentiment de Lighfoot était juste : " De toute évidence, l'ouvrage remonte à une date très ancienne".

Au point où nous sommes parvenus, il ne paraît plus nécessaire de discuter l'opinion de ceux qui ont proposé une date plutôt tardive (II et IIIèmes siècles). Il est clair, en effet, que si la *Didachè* ne dépend, ni du *Nouveau Testament*, ni de *Barnabé*, ni d'*Hermas*, c'est la base même sur laquelle on a toujours cherché à s'appuyer qui se désagrège. Les arguments positifs suffisent du reste à se défendre par eux-mêmes.

On peut d'abord mettre en avant un certain nombre d'indices en soi indépendants les uns des autres, qui suggèrent vaguement une date plus haute que le IIème siècle. Leur convergence constitue un argument dont la force ne doit pas être sous-estimée.

(...) La *Didachè* est contemporaine des premiers écrits évangéliques. (...) Or, si l'on retourne au point de convergence fixé par les indices relevés jusqu'ici, on n'a aucune peine à découvrir ce moment et cette situation : nous sommes dans la première génération chrétienne (...) quelque part entre 50 et 70, compte tenu d'une certaine marge d'erreur possible à la limite inférieure. Cette date paraîtra-t-elle trop haute ? Certainement, si l'on juge sur d'autres bases que celles qui l'appuient en réalité. Mais, justement, tout est là. Il est parfaitement oiseux de discuter de la date

de la Didachè sur des arguments ramassés à fleur de terre et à portée de la main. Elle est une résultante. Pour une part, les indices qui y conduisent peuvent être isolés. Mais on ne saurait demander à ces indices, provisoirement détachés de l'ensemble de porter tout le poids de la preuve. Celle-ci repose, en fait, sur une base beaucoup plus étendue et plus profonde. (...) En dernier lieu, tout est commandé par la solution du problème textuel et littéraire. (...)

Audet, Jean-Paul, *La Didachè instructions des apôtres* - Paris : Lecoffre, 1958, pp 187-209

Note 123, page 71
Polémique sur le baptême

XII. Nous ne pouvons ignorer d'ailleurs que nul ne saurait être sauvé sans le baptême ; c'est le Seigneur qui nous le déclare lui-même par ces paroles : " Nul ne peut obtenir la vie, s'il ne renaît de l'eau. » Là dessus, certains esprits pointilleux ou téméraires proposent cette question : S'il est certain que sans le baptême il n'y a point de salut, comment est-ce que les apôtres ont pu être sauvés? car nous ne trouvons point qu'ils aient été baptisés dans le Seigneur, excepté saint Paul. De plus, si le seul Paul entre les apôtres a reçu le baptême de Jésus-Christ, il faut ou que ceux qui n'ont pas reçu ce baptême soient condamnés pour vérifier l'oracle du Sauveur, ou que cet oracle soit faux, s'ils ont été sauvés sans le baptême.

(...)

Je m'en vais donc répondre le mieux qu'il me sera possible à ceux qui nient que les apôtres aient été baptisés. Je dis d'abord : s'il est vrai, comme il paraît incontestable, que les apôtres avaient reçu le baptême humain de Jean, ils souhaitaient sans doute de recevoir le céleste baptême de Jésus-Christ, puisque ce divin Sauveur avait déclaré qu'il n'y a qu'un baptême, lorsqu'il dit à Pierre, qui se refusait de se laisser laver les pieds : « Celui qui est une fois sorti du bain n'a pas besoin d'y rentrer une seconde ». Certainement il n'aurait point parlé de la sorte à un homme qui n'aurait pas été baptisé ; et c'est une nouvelle preuve contre ceux qui prétendent que les apôtres reçurent le baptême de Jean, afin de pouvoir rejeter le baptême de Jésus-Christ. Est-il croyable que la voie du Seigneur, c'est-à-dire le baptême de Jean, n'ait pas été préparée à ceux qui étaient eux-mêmes destinés à montrer la voie du Seigneur à tout l'univers ? Jésus-Christ, tout impeccable qu'il était, a voulu néanmoins être baptisé, et des pécheurs n'auront pas besoin de l'être?

Cependant, répliquera-t-on, n'est-il pas vrai que plusieurs n'ont pas été baptisés? J'en conviens, mais ce ne sont pas assurément les disciples de Jésus-Christ : ce sont tout au plus les ennemis de la foi, entre autres les scribes et les pharisiens

(..)

Quelques autres disent que les apôtres furent suffisamment baptisés, lorsque étant dans la barque ils furent couverts des flots de la mer ; que Pierre lui-même fut assez plongé lorsqu'il marcha sur les eaux du lac de Génézareth. Pour moi, je pense au contraire qu'il y a bien de la différence entre être couvert d'eau par la violence d'une tempête, et être lavé par un acte de religion.

(...)

Enfin, que les apôtres aient été baptisés d'une manière ou d'une autre, ou qu'ils aient vécu jusqu'à la fin sans baptême, il suffit de savoir que c'est nous en particulier que regarde cet oracle de Jésus-Christ qui nous fait entendre dans la personne de Pierre qu'il n'y a qu'un baptême.

Tertullien, *Traité du baptême* (XII)

[Édité par M. Charpentier, Paris (1844)]

<http://www.tertullian.org/french/debaptismo.htm>

Note 153, page 79
Histoire écrite par les vainqueurs

L'histoire est généralement dictée par les vainqueurs. Comme les sources d'information. Comme les sources d'information principales sur le développement de la doctrine chrétienne sont les écrits des théologiens orthodoxes, la plus grande partie de ce qui a été connu de ces hérésies - du moins jusqu'au XXème siècle - est venue des œuvres de ceux qui les combattaient. La présupposition de ces œuvres était que le dépôt primitif de la foi chrétienne avait été remis par le Christ aux apôtres, et par ces derniers, à leur tour, à la lignée des évêques et des maîtres orthodoxes, tandis que les hérétiques rompaient la continuité de cette succession et s'écartaient de ce dépôt. " Les hérétiques, disait Origène, commencent tous par croire et ensuite s'écartent de la route de la foi et de la vérité de l'enseignement de l'Eglise". A quelques exceptions marginales près, les hérétiques aussi bien que les orthodoxes (si trompeur qu'il soit d'utiliser de preils termes comme s'il y avait une méthode pour déterminer *a priori* qui étaient les méchants et qui étaient

les héros) étaient tous d'accord durant les controverses de 100 à 600 pour proclamer qu'il n'y avait qu'une seule vraie doctrine, que chaque parti prétendait posséder. La vérité était une et il ne pouvait être question de pluralisme dans sa confession ; l'adversaire n'était pas seulement quelqu'un qui épousait une forme différente d'obédience chrétienne, c'était quelqu'un qui enseignait une doctrine fautive. Les hérétiques n'étaient pas moins implacables que les orthodoxes pour protester que seule leur position était correcte. (...) En tant que rupture avec la vérité de la saine doctrine, l'hérésie était une " doctrine de démons " (...) C'est néanmoins à la recherche historique moderne que nous devons d'avoir découvert que l'hérésie pouvait ne tenir qu'au fait qu'une idée survenait au mauvais moment ; l'Église primitive ne se caractérisait pas par l'unité explicite de sa doctrine ; aussi l'hérésie put-elle parfois revendiquer une plus grande antiquité que l'orthodoxie."

Pelikan Jaroslav, I *L'émergence de la tradition catholique 100-600*. PUF 1994. " pp 71-73.

Note 155, page 80,
Principales hérésies anciennes

Adoptianisme : doctrine monarchienne (voir plus bas), attribuée à Paul de Samosate au III^e siècle et à Photin de Sirmium au IV^e siècle, selon laquelle Jésus n'est qu'un homme, adopté par le Père lors du baptême et habité par le Verbe divin.

Anoméisme : radicalisation de l'arianisme par Aèce († 370) et Eunome († 395), pour qui le Fils est dissemblable (anomoios) au Père : il est engendré, donc créé.

Apollinarisme : erreur d'Apollinaire de Laodicée (IV^e siècle) chez qui le Verbe de Dieu remplace l'esprit humain du Christ.

Arianisme : hérésie d'Arius (250-336) qui refuse au Christ la pleine divinité : Jésus est une créature du Père. Condamnée à Nicée I (325).

Docétisme (du grec dokeô, « je semble ») : idée selon laquelle l'humanité du Christ n'est qu'apparente ; il a été remplacé sur la croix par quelqu'un d'autre.

Donatisme : schisme de Donat, à Carthage, refusant ceux qui avaient failli lors de la persécution de 304-305.

Ébionites : judéo-chrétiens pour qui Jésus est simplement fils de Joseph (sorte d'adoptianisme, mais sans foi au Dieu Verbe).

Encratisme (d'un mot grec signifiant «continence»): ascèse excessivement rigoureuse, comprenant notamment l'interdiction du mariage, de la nourriture carnée..

Gnosticisimes : systèmes hétérodoxes prônant le salut par la « science » révélée (gnose), réservé à certains. Les gnostiques professent un dualisme radical entre le monde des esprits et le monde des corps et affirment la prétendue révélation d'émanations à partir du Dieu bon et d'un principe mauvais (ce dernier plus ou moins identifié à la matière) aboutissant au monde actuel. On peut y associer les **Aloges** qui refusernt de voir en Jésus le Logos.

Homéens : partisans d'un arianisme (favorisé par certains empereurs) selon lequel le Fils est simplement « semblable » (homoios) au Père, sans lui être égal ni consubstantiel.

Homéousiens : une bonne partie des évêques du IV^e siècle, cherchant un compromis entre les tenants de l'homoousios de Nicée (le Fils est « de nature identique » au Père) et les ariens, proposait la formule de l'homéousios (le Fils est « de nature semblable » au Père).

Iconoclasme : mouvement religieux « briseur d'images » (de 725 à 842) pour lequel Dieu ne peut être représenté par une image ou une icône. Condamné à Nicée II (787).

Marcionisme : doctrine de Marcion († 360) qui oppose au Démiurge vindicatif de l'Ancien Testament le Dieu bon qui s'est révélé dans le Christ et, en conséquence, ne retient que l'Évangile selon Luc et certaines lettres de Paul.

Messaliens : moines schismatiques d'Orient qui, à la fin du IV^e siècle, ne voyaient de salut que dans la prière (Église et baptême étant sans importance).

Modalisme : hérésie selon laquelle Père, Fils et Esprit ne sont pas trois personnes distinctes, mais trois modes d'action ou d'apparition de Dieu (voir sabellianisme).

Monarchianisme : doctrine selon laquelle Dieu est « seul principe » (doctrine orthodoxe) et donc unipersonnel (doctrine hérétique modaliste).

Monophysisme : doctrine professée par Eutychès, moine de Constantinople (378-454), qui n'admet qu'une nature (divine) dans le Christ, la nature divine absorbant la nature humaine. Condamné au concile de Chalcédoine (451).

Monothélisme : hérésie de Sergius († 638) qui affirme une seule volonté (divine) dans le Christ. Condamnée à Constantiople III (680-681).

Montanisme : prophétisme de Montan de Phrygie (II^e siècle) qui, refusant toute autorité de l'Église, enseigne une incarnation en lui du Saint-Esprit et le retour prochain du Christ.

Nestorianisme : hérésie imputée à Nestorius, qui distingue les deux natures, dans le Christ au point d'y voir deux personnes. Condamné au concile d'Éphèse (431).

Patripassianisme : doctrine apparue au III^e siècle, selon laquelle Dieu le Père a souffert la Passion, car il est aussi le Fils.

Pneumatomaques : adversaires de la divinité du Saint-Esprit, à la suite de Macédonius († 362), condamnés à Constantinople I (381).

Pélagianisme : doctrine de Pélagie (354-427), pour qui chaque homme, libre du péché originel, peut se sauver lui-même sans le Christ.

Priscillianisme : doctrine de Priscillius (354-427), un temps évêque d'Avila en Espagne, mêlant monarchianisme (avec opposition de Dieu de l'Ancien Testament avec celui du Nouveau), docétisme et encratisme.

Sabellianisme : doctrine modaliste de Sabellius, mais aussi Noët et Praxéas au IIIe siècle, puis de Marcel d'Ancyre au IVe, pour qui le Père et le Fils se confondent.

Subordinationisme : toute théologie qui affirme que le Fils est subordonné, inférieur au Père ; l'arianisme est un subordinationisme.

Théopaschisme : à partir du Ve siècle, doctrine de la « mort de Dieu » (l'une des formules est « l'un de la Trinité a souffert dans la chair »), hérétique (et comparable au patripassianisme) si elle s'applique à la nature divine, orthodoxe si elle s'applique à la personne du Fils.

Note 192, page 95
Les Nazoréens/Nazaréens

«Tout d'abord les juifs donnèrent à leurs congénères qui s'étaient détachés d'eux des noms qui leur étaient propres, à savoir « galiléens », « nazoréens », et peut-être également « pauvres (...) Ces noms (...) Ces noms ne se sont pas imposés ; seuls « nazoréens » s'est propagé en Orient et s'y est maintenu pendant longtemps. (...) * Les premiers disciples de Jésus ont été appelés « galiléens » (Act 1, 11; 2) ; il s'agissait d'abord d'une désignation liée à leur origine géographique, mais elle devait également rendre les disciples méprisables en les présentant comme des demi-païens (...) On peut rapprocher cette qualification de « galiléens » donnée aux chrétiens de la qualification de « phrygiens » donnés aux montanistes. L'appellation « pauvres » (*ébionim*) n'est pas entièrement élucidée. Il est possible que les adversaires juifs aient appelé ainsi les fidèles du Christ parce qu'ils étaient réellement pauvres et que ces derniers en aient fait leur nom. Il est plus vraisemblable cependant que les chrétiens palestiniens se soient appelés ainsi eux-mêmes, en référence à l'*Ancien Testament*. (...) Dans l'Église pagano-chrétienne, « ébionites » devint le terme le plus courant pour désigner les judéo-chrétiens considérés comme des hérétiques . - Le nom de « nazaréens » ou de « nazoréens » (.....) : appelés jadis *Nazarenoi*, (ils sont apellés à présent

Christianoi) apparaît pour la première fois dans les *Actes* (24, 5) où Paul est appelé par son accusateur Tertullus « *chef de fil de la secte des nazoréens* ». Puisque dans les évangiles Jésus lui-même est appelé « le *Nazoréen* », il ne paraît pas douteux que par la suite ses adeptes aient été désignés ainsi par leurs adversaires. Le fait est surprenant, il est vrai, mais non sans exemple. Cependant, on le sait, la désignation de Jésus comme « le *Nazoréen* » est elle-même un problème. Ce nom est-il réellement lié à la ville de *Nazareth* (*Nazara*) ? En outre, Mt 2, 13, soulève également un problème difficile. Enfin Épiphane connaît une secte juive, préchrétienne, des *nazaréens* (*Haeresis 18*; son caractère pré-chrétien est réaffirmé de façon explicite en 29, 6), établie en Gallaaditis, Basanitis et d'autres régions transjordanienues et ayant certaines particularités ; il en distingue la secte judéo-chrétienne qui porte le même nom (*Haer. 29*), ainsi que les *nasiréens* (*Haer. 29, 5*) et remarque en outre (entre *Haer. 20 et 21*), à la fin du premier livre qu'au commencement tous les chrétiens étaient appelés nazoréens par les juifs. Enfin, il affirme qu'avant d'être appelés « *chrétiens* » à Antioche les chrétiens, pendant un certain temps, auraient été appelés également « *jesséens* », et il relie ceux-là aux *thérapeutes* de Philon. Or, on sait que pour ce qui concerne les sectes les plus anciennes précisément, Épiphane a fait les plus grandes confusions, et cela apparaît également de façon très claire ici ; on pourrait donc passer sous silence ses *nazaréens* préchrétiens si le nom de « *Nazôréen* » donné à Jésus et celui de *nazôréens* donné à ses disciples) ne soulevait pas une difficulté réelle. Elle a été perçue depuis longtemps, mais c'est W.B. Smith seulement qui, dans une conférence donnée à Saint-Louis (reproduite dans la revue *The Monist*, janvier 1905, p. 25-45) cherchera à l'écarter par une hypothèse audacieuse. Il pense que Jésus n'a aucun rapport avec Nazareth, que cette ville, en réalité, est une pure invention (due à une mauvaise interprétation du nom de nazaréen), et qu'elle a été fondée ensuite par des chrétiens ; « le *Nazaréen* » doit être compris comme un appellatif = *Nazar-ja* (*Dieu est le gardien*), au sens de « le *Sauveur* = *Jésus* », etc. Il n'y a pas lieu ici d'examiner cette hypothèse qui sera la bienvenue pour « l'histoire des religions ». Qu'il y ait là un problème non résolu est certain ; mais peut-être malgré Epiphane et Smith - la solution traditionnelle apparaîtra-t-elle pourtant comme celle qui s'impose, d'autant qu'on ne trouve rien chez les *nazaréens* préchrétiens qui rappelle les premiers chrétiens. Épiphane les caractérise ainsi (loc. cit.) : ce sont des juifs et ils vivent comme les juifs (circoncision, sabbat, fêtes ; refus du destin et de l'astronomie) ; ils reconnaissent les pères depuis Adam jusqu'à Moïse (Josué), mais ils rejettent le Pentateuque (!) ; Moïse a bien reçu une loi, mais une autre que celle qu'on connaît. C'est pourquoi ils observent la loi à l'exception des prescriptions qui concernent les sacrifices, et ils ne mangent pas non plus de viande, considérant que les livres de Moïse sont des faux. Épiphane n'en sait pas davantage. Faut-il réellement croire alors qu'il a existé avant le Christ, à

l'Est du Jourdain, une secte juive qui s'appelait « *nazaréens* » et qui interdisait les sacrifices et la consommation de viande ? Et - à supposer que cela soit crédible - quel lien a pu exister entre Jésus et eux, puisque les traits propres à cette secte juive dont Épiphanes a eu connaissance."

Harnack, Adolf von *Mission et expansion du christianisme aux trois premiers siècles*. Paris, les Editions du Cerf, 2004 (* page 494, suivi de la note de bas de page 1, pp. 494 et s., traduction Joseph Hoffmann)

Note 221, page 104,
La divinité de Jésus, selon A. Réville

La critique religieuse, longtemps si négligée en France, où pourtant, le XVII^{ème} siècle la vit naître, a reconquis depuis quelques années son droit de cité parmi nous (...) Le point de vue historique se substitue au point de vue dogmatique. J'entends par là qu'au lieu de considérer les doctrines religieuses comme autant de thèses absolues, achevées dès le premier jour, qu'il faut adopter ou rejeter *sans phrases*, on se familiarise avec l'idée que la grande loi du devenir ou du développement naturel ne leur est pas moins applicable qu'aux autres phénomènes terrestres. On n'est donc plus étonné d'apprendre qu'elles aussi ont une histoire.

Le fait est que rien ne fausse l'histoire comme le point de vue dogmatique traditionnel. Il absorbe les diversités réelles dans l'unité factice. Il ne tient aucun compte des nuances. Il confond les époques. De situations pleines de mouvement, de chaleur, d'oppositions tranchées, il fait des terrains tirés au cordeau, où tout est aligné, immobile, lapidaire. Ces illusions ne sont pas uniquement le lot des esprits asservis à l'une ou l'autre des traditions (...) On saura désormais que le dogme orthodoxe de la divinité de Jésus-Christ est une des formes - peut-être la plus logique, peut-être la meilleure, je n'en crois rien, mais je la discute pas en ce moment - dans tous les cas une forme entre plusieurs autres de la foi chrétienne ; qu'il n'a rien de primitif ni, par conséquent de nécessaire à l'existence même du christianisme ; qu'en particulier Jésus lui-même, le siècle apostolique et les deux siècles suivants s'en sont passés ; qu'il s'est formé, non de toutes pièces, mais peu à peu et sous l'influence de divers facteurs, les uns de l'ordre le plus élevé, les autres d'un caractère moins qu'édifiant ; qu'en un mot ce dogme à son histoire au sein même de la chrétienté.

Donc, lors même qu'après avoir régné pendant des siècles dans l'Église, il viendrait à sombrer lentement à notre horizon religieux, il ne faudrait nullement en conclure que le christianisme s'en va avec lui. Né sans lui, l'Évangile est parfaitement en état de lui survivre,

comme du reste il lui survit déjà dans l'âme de nombreux chrétiens des deux côtés de l'Atlantique (...) Il est éminemment instructif de suivre la logique interne de la croyance religieuse, même ou plutôt surtout quand elle aboutit à l'absurde. Peut-être y a-t-il un gage de la réconciliation future de la pensée indépendante et de la foi religieuse dans le fait que, lorsqu'on remonte jusqu'au principe même des évolutions de la croyance les plus directement opposées à la raison ou à l'expérience, on trouve le plus souvent à l'origine un sentiment très pur qui s'est trompé de route, mais à qui ses aberrations prolongées n'ont rien fait perdre de sa première légitimité. "

Réville Albert, *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, Paris, 1905. pages V à XII

Note 236, page 236
Le symbole d'Union (433)

« Nous voulons exposer ici en abrégé, et d'une manière conforme à l'Écriture et à la tradition, sans cependant rien ajouter à la foi qui a été développée à [Nicée](#), ce que nous croyons et enseignons au sujet de la Vierge Marie Mère de Dieu et sur la manière dont le fils de Dieu s'est fait homme. Nous faisons cela parce que c'est nécessaire ; nous le faisons, non pas pour introduire quelque chose mais pour satisfaire les autres. Car, ainsi que nous l'avons déjà dit, elle (la foi de Nicée) suffit parfaitement pour faire connaître la religion et pour réfuter les hérésies. Nous donnons cette nouvelle explication, non pas pour résoudre ce qui est incompréhensible, mais pour réfuter, par la confession de nos propres faiblesses, ceux qui veulent nous reprocher d'expliquer des choses qui sont au-dessus de l'intelligence humaine.

Nous professons que Notre Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, est vrai Dieu et vrai homme, composé d'un corps et d'une âme raisonnable ; qu'il a été engendré du Père avant tous les temps pour ce qui concerne la divinité, et, pour ce qui concerne son humanité, qu'il est né d'une Vierge à la fin des temps pour nous et notre salut ; qu'il est de même substance que le Père pour ce qui concerne la divinité, et de même substance que nous pour ce qui concerne l'humanité, car les deux natures sont unies l'une à l'autre. Aussi ne reconnaissons-nous qu'un seul Christ, un seul Seigneur, un seul Fils. À cause de cette union, qui est exempte de tout mélange, nous reconnaissons également que la sainte Vierge est mère de Dieu, parce que Dieu, le Logos, devenu chair et homme, s'est adjoint, à partir de la conception, le temple (l'humanité) qu'il a pris d'elle (de la Vierge).

Pour ce qui concerne les expressions évangéliques et apostoliques au sujet du Christ, nous savons que les théologiens appliquent une partie d'entre elles aux deux natures, parce qu'elles s'adressent à une seule personne, tandis qu'elles distinguent les autres parce qu'elles s'adressent à l'une des deux natures. Les expressions qui conviennent au Dieu s'adressent à la divinité, tandis que les expressions qui marquent l'abaissement s'adressent à l'humanité. »

http://fr.wikipedia.org/wiki/Symbole_d%27union

Note 248 page 119
Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper

6ème leçon :

Q 35 : *Que pouvons-nous savoir de Dieu par notre seule raison ?*

Nous pouvons, par notre seule raison, savoir que Dieu existe et qu'il a toutes les perfections.

Q 36 : *Pouvons-nous, par notre seule raison, connaître Dieu parfaitement ?*

Non, nous ne pouvons pas, par notre seule raison, connaître Dieu parfaitement parce que notre raison est bornée et que Dieu est sans bornes.

Q 37 : *Comment appelez-vous les vérités que notre raison ne peut comprendre ?*

Les vérités que notre raison ne peut comprendre s'appellent des mystères.

Q 38 : *Qu'est-ce qu'un mystère divin ?*

Un mystère divin est une vérité que nous ne pouvons pas comprendre parfaitement et que nous ne pourrions pas connaître si Dieu ne nous l'avait révélée.

Q. 39 : *Pourquoi devons-nous croire les mystères divins ?*

Nous devons croire les mystères divins, parce que Dieu qui nous les a révélés ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Catéchisme à l'usage des diocèses de France, Paris, Mame 1937, chanoines Quinet et Boyer.
http://www.catechisme.org/index_Catechisme_1947.html
La septième leçon s'intitule " Le mystère de la sainte Trinité ".

« Ce sont là les doctrines des hommes et des démons, nées de l'esprit de la sagesse mondaine pour les oreilles en prurit. Le Seigneur a traité cette sagesse de folie et il a choisi ce qui est folie, selon le monde, pour confondre la philosophie du monde même. C'est la philosophie qui fournit sa matière à la sagesse mondaine, en se faisant l'interprète téméraire de la nature divine et des plans divins. En un mot, les hérésies elles-mêmes reçoivent leurs armes de la philosophie. De là, chez Valentin, les Éons et je ne sais quelles formes en nombre infini et la Trinité humaine : il avait été disciple de Platon. De là, le Dieu de Marcion, bien préférable parce qu'il se tient tranquille. Marcion venait des stoïciens. De dire que l'âme est sujette à la mort, les Épicuriens n'y manquent pas. Pour nier la résurrection de la chair, on puise dans les leçons unanimes de tous les philosophes. Là où la matière est égalée à Dieu, c'est la doctrine de Zénon. Là où on parle d'un dieu igné, Héraclite intervient. Ce sont les mêmes sujets qui sont agités chez les hérétiques et chez les philosophes, les mêmes enquêtes que l'on enchevêtre. D'où vient le mal, et quelle en est la cause ? D'où vient l'homme, et comment est-il venu ? ou encore la toute récente question proposée par Valentin : d'où Dieu vient-il ? Eh bien, c'est de l'enthymèse et de l'ectroma !

Pitoyable Aristote qui leur a enseigné la dialectique, également ingénieuse à construire et à renverser, fuyante dans ses propositions, outrée dans ses conjectures, sans souplesse dans ses raisonnements, lutte laborieuse qui se crée à elle-même des difficultés et qui remet tout en question de peur de rien traiter à fond ! De là ces fables, ces généalogies interminables, ces questions oiseuses, ces discours qui s'insinuent comme le cancer. L'apôtre, quand il veut nous en détourner, affirme que c'est contre la philosophie (il la nomme expressément) qu'il faut nous mettre en garde. « Veillez, écrit-il, aux Colossiens, que personne ne vous trompe par la philosophie et par de vaines séductions, selon la tradition des hommes » et contrairement à la providence de l'Esprit saint.

C'est qu'il avait été à Athènes et il avait appris dans le commerce des philosophes à connaître cette pauvre sagesse humaine qui se pique de chercher la vérité, ne fait que la corrompre et, par la diversité de sectes irréductibles l'une à l'autre, se partage en une foule d'hérésies dont elle est la source. Quoi de commun entre Athènes et Jérusalem ? entre l'Académie et l'Église, entre les hérétiques et les chrétiens ? Notre doctrine vient du portique de Salomon qui avait lui-même enseigné qu'il faut chercher Dieu en toute simplicité de cœur. Tant pis pour eux qui ont mis au jour un christianisme stoïcien, platonicien, dialecticien. Nous, nous n'avons pas besoin de curiosité après

Jésus-Christ, ni de recherche après l'évangile. Dès que nous croyons, nous n'avons plus besoin de rien croire au delà. Car le premier article de notre foi, c'est qu'il n'y a rien que nous devons croire au delà".

Tertullien, de la prescription des hérétiques, VII, 1-13

Note 353, page 155
La résurrection, selon Ch. Kannengiesser

"En effet, si rien n'est plus chrétien que l'annonce pascale du Christ, rien non plus n'est plus troublant pour des chrétiens qu'un doute mêlé à cette annonce. Il nous a semblé que le " doute " rendu perceptible sous une forme accentuée dans les récents débats sur le Ressuscité, était plus instructif que l'annonce elle-même de sa résurrection, du moment qu'on désire formuler le statut actuel de la foi chrétienne. D'où vient ce doute latent, lancinant, qui mine la confiance des fidèles de tous âges et divise les esprits au sein des communautés croyantes les plus solidement établies, dès lors qu'une interrogation tant soit peu critique s'attache désormais au mystère de Pâques ? D'une part, les termes du message pascal semblent à beaucoup trop figés : on se transmet des stéréotypes sans aucune véritable initiative de la pensée quitte à cacher cette infirmité de la foi derrière une imagerie festive vite frelatée. Il faut avoir le courage de reconnaître que de très larges portions du peuple des Églises, du côté catholique encore plus que chez les protestants, continuent de prendre les récits du matin de Pâques transmis par les évangélistes au pied de la lettre.

(...)

« Une véritable " interprétation " de ces récits paraîtrait sacrilège d'entrée de jeu (...Et c'est bien, d'autre part, ce qui rend périlleuse notre mise au point : la foi en son statut global, l'attitude croyante en sa pleine réalisation ecclésiale et intellectuelle se trouve ébranlée, semble-t-il, là où des chrétiens s'interrogent de nos jours sur la résurrection du Christ. Comment l'originalité native de la foi chrétienne ne s'évanouirait-elle pas, si le mystère du Ressuscité ne prête plus qu'à des paraphrases sans conviction ? Le manque complet d'une interprétation créative au niveau des lectures du Nouveau Testament entraîne ce vide de la prédication, cette absence de " message " là où l'Annonce a perdu son identité d'origine. Et toute l'usure ainsi dénoncée d'un Évangile captif de la parole morte des croyants va de pair avec l'effondrement de combien d'institutions ecclésiastiques ! Peu ou prou on se voit affronté à la crise générale des Eglises, si l'on essaie de réfléchir à la nature des questions liées actuellement au dogme chrétien de Jésus mort et

ressuscité pour le salut des hommes (...) Une intelligence renouvelée du *Nouveau Testament* est requise de tous côtés, telle que les résultats critiques de l'exégèse contemporaine puissent s'intégrer aux convictions foncières des chrétiens. Une ouverture sur l'irréligion et l'athéisme de ce temps paraît indispensable au coeur même de cette découverte restaurée du sens de l'Évangile, puisque nous vivons notre aventure de croyants sous le signe de l'Occident éloigné de Dieu (...)

" Que veut dire : Jésus est ressuscité d'entre les morts " ? Tout un programme paraît inclus dans le simple fait de poser cette question. Faudrait-il ne pas la poser ? Le christianisme serait une religion supérieure aux autres parce qu'il se rattacherait à des " faits " divins hors de question. En un premier temps, Dieu lui-même serait venu sur terre pour agir et laisser des preuves incontestables de son action. En un second temps et pour toujours, des croyants annonceraient les prodiges de l'intervention divine. Ainsi le christianisme serait la religion privilégiée entre toutes, l'unique religion vraie, puisque lui seul porterait le message de l'acte personnel de Dieu se faisant histoire. La résurrection de Jésus viendrait clore l'initiative historique de Dieu selon une logique conforme aux lois générales de l'histoire du salut évoquée par les nombreux auteurs de la Bible. Dans ce cas, " *Jésus est ressuscité d'entre les morts* " voudrait simplement dire que Dieu a mené son œuvre à bon terme. (...) Mais, l'annonce, " *Jésus est ressuscité d'entre les morts* " a été faite par des hommes, rien que par des hommes, et dans des conditions qui se laissent retrouver (...)

" Que veut donc dire pour nous l'annonce du Christ ressuscité ? (...) Ainsi la résurrection de Jésus signifie d'abord, aux origines premières du christianisme comme de nos jours, une libération hors des servitudes du passé et pour un avenir décisif. (...)

" Dans le domaine religieux, la longévité de certaines institutions est prodigieuse. Rien ne ressemble plus à une forme de cléricalisme que le cléricalisme d'une autre religion. Le Ressuscité a pris et il prend encore figure évangélique en libérant ses fidèles de certaines institutions qui ne veulent pas mourir au sein de leur tradition religieuse. Il s'oppose, comme tel, à toute la magie " cléricale ". Avec le kérygme apostolique proclamant la résurrection de Jésus, cesse la répétition des dits et gestes du passé religieux et s'ouvre un avenir de foi renouvelée (...) D'une manière plus précise, cette résurrection signifie une innovation radicale du regard des croyants (...) Le sens aigu de la foi au Ressuscité est donc là en ces jours présents : emplir de confiance nos yeux qui se portent vers l'horizon du III^{ème} millénaire après Jésus-Christ (...) nous donnant de voir la caducité de tout ce qui est caduc dans nos Églises et nous laissant percevoir les signes avant-coureurs du christianisme futur (...)

« Là où s'effondrent les structures dogmatiques les plus vénérables, où des liturgies célébrées durant des siècles deviennent soudain impraticables, où des formes de vie et des modes de pensée millénaires changent en l'espace d'une génération, pour ne pas dire en moins de dix ans, le sens original et intact du mystère de Jésus, ressuscité fait naître chez les fidèles une conception neuve de la religion. (...)Le sens véritable d'une annonce actuelle du Ressuscité passe par l'épreuve de la mort ecclésiale. En d'autres termes, l'annonce du Christ ressuscité suppose que nous partions du fait, enfin perçu et correctement interprété de la mort institutionnelle qui a frappé nos Églises et qui ne cesse de briser les cœurs des meilleurs d'entre leurs fils. (...)

Aujourd'hui et demain, nous sommes conviés à mourir avec le Christ en cette réalité ecclésiale qui se réclame de lui. Puis nous serons peut-être appelés à témoigner de sa résurrection. Mais les temps auront changé. la question de la résurrection de Jésus invite les théologiens à construire de nouvelles synthèses doctrinales. Elle provoque les exégètes à des recherches et des discussions relevant de leur compétence. Elle se pose pour tous les chrétiens comme une mise en question de leur foi. Quel sens prend donc la notion même de la foi chez un croyant témoin de cette aiual ? Comment celle-ci garantit-elle l'originalité de notre démarche chrétienne ? Où pouvons-nous reconnaître dans notre Église son caractère résurrectionnel ? Quel langage inventer pour partager entre frères d'une même foi notre perception actuelle du mystère de Jésus ressuscité?

Kannengiesser Charles, *Foi en la Résurrection, résurrection de la foi*, Paris, 1974, pp 13,17, 18, 19, 23

Note 361 page 158
Divinité-Résurrection

A/Enquête sur une notion qui soulève la perplexité.

" Benoît XVI Joseph Ratzinger consacre le dernier chapitre de son ouvrage sur *Jésus de Nazareth* à la Résurrection. Celle-ci est au cœur de la foi chrétienne. Elle ne s'impose pas d'évidence (...) Il commence pourtant par une affirmation pour le moins étonnante. Les récits de la Résurrection ne nous apprennent rien sur ce que peut être la résurrection ! Il en est ainsi, explique-t-il, parce que les témoins « furent tout simplement dépassés par la réalité » , par une expérience radicalement nouvelle et unique (...) (...) Une lecture attentive de ces textes permet

dans un premier temps de préciser ce que n'est pas la Résurrection de Jésus. Tout d'abord elle n'est pas la simple réanimation d'un cadavre. Certes, cela serait déjà spectaculaire, mais sans intérêt puisque " *pour le monde en général et pour notre existence, rien ne serait changé* ". Le cadavre revenu à la vie, comme dans le cas de Lazare, ne fait que reprendre le cours d'une existence normale. Or, selon le témoignage de l'Écriture, Jésus n'est pas revenu vers la vie biologique, mais il en est sorti vers une vie différente, nouvelle, d'où il se manifeste (...) " *La résurrection de Jésus, écrit Benoît XVI, fut l'évasion vers un genre de vie totalement nouveau, vers une vie qui n'est plus soumise à la loi de la mort et du devenir, mais qui est située au-delà de cela - une vie qui a inauguré une nouvelle dimension de l'être-homme.*" Elle n'est pas seulement un événement singulier - comme pour Lazare - mais elle a une signification nouvelle : " *Dans la Résurrection de Jésus, une nouvelle possibilité d'être homme a été atteinte, une possibilité qui intéresse tous les hommes et ouvre un avenir, un avenir d'un genre nouveau pour les hommes.*" Benoît XVI parle encore de la Résurrection comme d'un " *saut qualitatif radical par lequel s'ouvre une nouvelle dimension de la vie, de l'être-homme* ", d'un événement qui commence dans l'histoire et " *fait éclater dans le domaine de l'histoire et va au-delà de celle-ci.*

*Le Monde de la Bible hors été 2011 intitulé La divinité de Jésus en débat
largement consacré à la critique du tome 2 du Jésus de Nazareth de Benoît XVI.
"La difficile notion de Résurrection", par Dominique Greiner...", pp 11-12*

B/ Benoît XVI invoque les protestants et entame avec eux une discussion.

« Comme pour le premier volume, qu'il prolonge, il ne faut pas chercher dans ce livre une recherche historique sur Jésus : pour Benoît XVI, le Jésus de l'histoire et le Jésus des Évangiles ne font qu'un (...) Sur la résurrection, Benoît XVI nous gratifie de belles pages, fines et bien informées (...) « *Si, dans la Résurrection de Jésus, il ne s'était agi que du miracle d'un cadavre réanimé, cela ne nous intéresserait, en fin de compte, en aucune manière,* » , affirme le pape. La résurrection relève d'une autre réalité : quelque chose de totalement différent s'est produit. En même temps, pour Benoît XVI, elle reste un « fait » historique, ce qu'évidemment l'historien ne pourra jamais affirmer (...) Finalement, s'il nous fallait marquer un écart avec les propos de Benoît XVI, ce serait l'absence de toute dimension critique assignée à l'histoire. Alors que pour Benoît XVI, l'histoire ne peut confirmer la foi de l'Église, pour l'exégète et pour le théologien protestant, la recherche de la vérité historique – dont on sait les limites et la part d'illusoire – est indispensable pour préserver la théologie et l'Église de cette coïncidence avec la vérité qui est le risque de toute appropriation religieuse. »

Note 363, page 164,
Deux résurrections dans l'Ancien Testament

I.

"Après ces événements, il arriva que le fils de la maîtresse de la maison tomba malade, et sa maladie fut si violente qu'enfin il expira. Alors elle dit à Élie : *"Qu'ai-je à faire avec toi, homme de Dieu ? Tu es donc venu chez moi pour rappeler mes fautes et faire mourir mon fils ?"* Il lui dit : *"Donne-moi ton fils"* ; il l'enleva de son sein, le monta dans la chambre haute où il habitait et le coucha sur son lit. Puis il invoqua Yahvé et dit : *"Yahvé, mon Dieu, veux-tu donc aussi du mal à la veuve qui m'héberge, pour que tu fasses mourir son fils ?"* il s'étendit trois fois sur l'enfant et il invoqua Yahvé : *"Yahvé, mon Dieu, je t'en prie, fais revenir en lui l'âme de cet enfant !"* Yahvé exauça l'appel d'Elie, l'âme de l'enfant revint en lui et il reprit vie. Élie le prit, le descendit de la chambre haute dans la maison et le remit à sa mère ; et Elie dit : *"Voici que ton fils est vivant."* La femme lui répondit : *"Maintenant, je sais que tu es un homme de Dieu et que la parole de Yahvé dans ta bouche est vérité"*.

I Rois, 17-24

II.

"L'enfant grandit. Un jour, il alla trouver son père auprès des moissonneurs et il dit à son père : *« Oh ! ma tête ! ma tête ! »* et le père ordonna à un serviteur de le porter à sa mère. Celui-ci le prit et le conduisit à sa mère ; il resta sur ses genoux jusqu'à midi et il mourut. (...) Il (Géhazi) revint au-devant d'Élisée et lui rapporta ceci : *"L'enfant ne s'est pas réveillé"* . Élisée à son tour arriva à la maison ; là était l'enfant, mort et couché sur son propre lit. Il entra, ferma la porte sur eux deux et pria Yahvé. Puis il monta sur le lit, s'étendit sur l'enfant, mit sa bouche contre sa bouche, ses yeux contre ses yeux, ses mains contre ses mains, il se replia sur lui et la chair de l'enfant se réchauffa. Il se remit à marcher de long en large dans la maison, puis remonta et se replia sur lui, jusqu'à sept fois : alors l'enfant éternua et ouvrit les yeux. Il appela Géhazi et lui dit : *"Fais venir cette bonne Shunamite."* Il l'appela. Lorsqu'elle arriva près de lui, il lui dit : *"Prends ton fils."* Elle entra, tomba à ses pieds et se prosterna à terre, puis elle prit son fils et sortit".

II Rois (18-37)

Comment s'est conduit le Seigneur à l'égard des choses du monde ? Alors qu'il était dans la chair et après qu'il se fut révélé comme Fils de Dieu, il a circulé dans ce lieu où tu demeures, parlant de la loi de la nature - je veux plutôt dire " la mort ". Mais le Fils de Dieu, Rhéginos, était Fils d'homme et renfermait les deux choses à la fois, possédant l'humanité et la divinité, afin, d'une part, de vaincre la mort du fait qu'il était Fils de Dieu et d'autre part, que par le Fils de l'homme se produisit le rétablissement dans le Plérome. C'est qu'il préexistait d'en haut, comme semence de la Vérité, avant que n'existât cet assemblage cosmique où des Seigneuries et des Divinités se sont multipliées (...) Le Sauveur a englouti la mort - tu ne dois pas rester dans l'ignorance - car il a dépouillé le monde périssable, il l'a échangé pour un Éon impérissable et il est ressuscité, ayant englouti le visible par l'invisible et il nous a ouvert la voie de notre immortalité. Alors donc, comme l'Apôtre l'a dit, nous avons souffert avec lui, et nous nous sommes levés avec lui et nous sommes montés au ciel avec lui. (...) Cependant, si nous existons visiblement en ce monde, c'est ce monde que nous portons comme un vêtement, alors que nous sommes ses rayons. Et comme nous sommes retenus par lui jusqu'à notre couchant - c'est-à-dire notre mort en cette vie - nous sommes attirés au ciel par lui ; comme les rayons par le soleil, sans être empêché par rien. Telle est la résurrection spirituelle, qui absorbe la psychique tout aussi bien que la charnelle. Pourtant, si quelqu'un n'y croit pas, il ne peut en être persuadé, car c'est le domaine de la foi, mon fils, et non celui de la persuasion : celui qui est mort ressuscitera. (...)

Mais certains veulent savoir, dans la recherche de ce qu'ils recherchent, si celui qui est sauvé, quand il abandonne son corps, sera sauvé immédiatement. Que nul ne doute de cela ! Comment les membres visibles, une fois morts, ne seraient pas sauvés, puisque les membres vivants qui sont en eux sont censés ressusciter ? Qu'est-ce donc que la résurrection ? C'est la révélation, à tout instant, de ceux qui sont ressuscités (...) Car si tu te souviens avoir lu dans l'Évangile qu'Élie est apparu ainsi que Moïse avec lui, ne suppose pas que la résurrection est une illusion. Ce n'est pas une illusion, mais c'est la Vérité. Bien davantage, au contraire, convient-il de dire que le monde est une illusion plutôt que la résurrection, elle qui est arrivée par notre Seigneur, le Sauveur Jésus-Christ. Et que t'apprendre maintenant ? Ceux qui vivent mourront. En quelle illusion vivent-ils ! Les riches sont devenus pauvres et les rois ont été renversés : tout change. Illusion que le monde, pour ne pas décrier ses affaires davantage ! Mais la résurrection n'est pas de cette sorte, car elle est la Vérité, elle est ce qui est fermement établi, et la révélation

de ce qui est et elle est le changement des choses et une transformation en nouveauté. Car l'incorruptibilité se déverse sur la corruption et la lumière se déverse sur l'obscurité elle l'absorbe, et le Plérôme emplit la différence. Tels sont les symboles et les ressemblances de la résurrection. Voilà ce qui produit le Bien.

Ecrits Gnostiques, *Le Traité sur la Résurrection*, La Pléiade, 2007, pp 99-108

Note 365, page 166
Évangile selon Philippe

Ceux qui disent que le Seigneur est mort d'abord, puis qu'il est ressuscité sont dans l'erreur, car il est ressuscité d'abord, puis il est mort " (...)

Il y en a certains qui ont peur de ressusciter nus ; c'est pourquoi ils veulent ressusciter dans la chair. Mais ils ne savent pas que ce sont ceux qui sont revêtus de la chair qui sont nus. (...)

Jésus les a tous pris grâce à un subterfuge, car il n'est pas apparu tel qu'il était, mais c'est tel qu'on serait capable de le voir qu'il s'est montré. C'est à tous qu'il est apparu, aux petits sous l'aspect d'un petit ; il est apparu aux anges sous l'aspect d'un ange et aux hommes sous l'aspect d'un homme. C'est pourquoi son Verbe est resté caché à tous. Certains l'ont vu en croyant se voir eux-mêmes (...)"

Ecrits gnostiques, Pléiade, Gallimard 2007, *L'Évangile selon Philippe* (pp 349- 350)

Note 366, page 166
La sagesse de Jésus-Christ

Après sa résurrection d'entre les morts, ses douze disciples et sept femmes qui étaient assidus à son enseignement, montèrent en Galilée sur la montagne dite " de moisson et de joie ". Comme ils étaient perplexes au sujet du fondement du tout, de l'économie, de la providence sainte, de la vertu des autorités, au sujet de toutes choses que le Sauveur avait accomplies parmi eux - mystère de l'économie sainte - , le Sauveur se manifesta à eux, non pas sous sa forme première, mais en celle de l'Esprit invisible.

Son apparence était comparable à celle d'un grand ange lumineux. Je ne puis décrire son aspect ; nulle chair mortelle ne peut en être le support, sauf une chair parfaitement pure, d'un caractère spécifique, comme celle qui nous l'a fait connaître sur le mont dit " des Oliviers" , en

Galilée. Il dit : "*Paix à vous ! La paix qui est la mienne, je vous la donne !*" Ils furent tous saisis d'étonnement et prirent peur.

Le Sauveur sourit et leur dit : "*Sur quoi méditez-vous Pourquoi êtes-vous dans le doute ? Que cherchez-vous ?*" Philippe répondit : "*Nous méditons sur le fondement du tout et l'économie du Sauveur*". Il reprit : "*Je veux que vous sachiez tous que les hommes engendrés sur la terre, depuis la fondation du monde jusqu'à maintenant n'ont pas trouvé Dieu, bien qu'ils aient pensé à chercher qui il est et comment il est. Parmi eux, les sages firent des spéculations basées sur le gouvernement du monde et (son) mouvement ; mais leurs spéculations ne sont pas parvenues à saisir la vérité. (...) Or, moi, c'est de la lumière infinie que je suis venu, moi qui la connais, pour vous enseigner l'exacte vérité (...)* Matthieu lui dit : "*Christ, personne ne peut trouver la vérité, sinon par ton intermédiaire. Enseigne-nous donc la vérité*". Le Sauveur répondit : "*Celui qui est, l'Indicible, nulle principauté ne l'a connu, nulle autorité, nul pouvoir subalterne, nulle puissance, nulle créature depuis la fondation du monde ne l'a connu jusqu'à maintenant , si ce n'est lui seul et aussi celui qui lui plaît, grâce à moi qui suis venu de la lumière primordiale. Dès maintenant, il se fera connaître à vous par mon intermédiaire. C'est moi le Grand Sauveur. L'Indicible est immortel. Il est éternel parce qu'il est sans engendrement, car quiconque est engendré périra. Or, l'Inengendré n'a pas de commencement, car quiconque a un commencement a une fin. Et personne ne règne sur lui. Il n'a pas de nom, car celui qui a un nom est la rédemption d'un autre. Il est innommable. Il n'a pas de forme humaine, car celui qui a un nom est la rédemption d'un autre. Il est innommable. Il n'a pas de forme humaine, car celui qui a une forme humaine est la créature d'un autre. Il a une apparence spécifique, non pas comme vous en avez vu ni comme vous en avez reçu, mais une apparence étrangère, transcendant toutes réalités et supérieure aux totalités, dotée de perceptions illimitées, qui se contemple elle-même. Il est illimité. Il est incorruptible. Il est insaisissable. Il possède la pérennité. Rien ne lui ressemble. Il est bienveillant et immuable. Il est indéfectible. Il est éternel. Il est bienheureux. Il est inconcevable. Il se conçoit lui-même. Il est incommensurable. Il est inaccessible. Il est parfait puisque sans déficience. Il est bienheureux et sans impureté. C'est " le Père du tout " qu'on l'appelle*". (...) Matthieu lui dit : "*Comment l'Homme est-il venu à l'existence ?*" Le Sauveur parfait répondit : "*Je veux que vous sachiez que le Père né-de-lui-même, créé-de-lui-même, celui qui se révéla avant tout, dans l'infini, plein de lumière irradiante, indicible, a conçu le commencement pour que sa représentation accède à l'existence comme une grande puissance. Spontanément, la lumière de ce commencement se révéla en un premier Homme immortel androgyne, afin que, par cet immortel, les hommes pussent atteindre le salut et s'éveiller de l'oubli grâce à l'interprète envoyé qui est auprès de vous jusqu'à ce que prenne fin la pauvreté*"

des brigands. Sa compagne est la Sagesse, la grande, destinée par le Père autogénéré, depuis le commencement en lui, à former une union.(...)

Alors Barthélémy lui dit : " *Comment a-t-on appelé l'Homme et le Fils de l'Homme dans l'Évangile ? Et ce fils, de qui est-il ?* " Celui qui est saint répondit : " *Je veux que vous compreniez qu'il est le premier Homme et qu'on l'appelle " le Géniteur, leur Intellect ". Il conçut avec la mère, la Sagesse, sa compagne et donna vie à son fils, le premier géniteur androgyne, dont le nom masculin est "Premier Géniteur", "le Fils de Dieu" - c'est-à-dire le Christ. Son nom féminin est "Première Génitrice", "la Sagesse", la "Mère du tout" ; certains l'appellent l'Amour ". (...)* " *Le premier géniteur, on l'appelle " Le Christ ". Parce qu'il détient l'autorité de son père, il se créa une multitude d'anges innombrables pour son service, grâce à l'esprit et à la lumière. »*

Ses disciples lui dirent : " *Christ, instruis-nous sur le Père appelé " L'Homme ", afin que nous aussi connaissions exactement sa Gloire.*" Le Sauveur répondit : " *Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! Le Père, le premier géniteur, on l'appelle "Adam, l'Œil de la lumière, parce qu'il a jailli de la lumière. Tout son royaume appartient à la lumière irradiante et à ses anges saints, indicibles et sans nombre. (...)* »

A nouveau, ses disciples dirent : " *Christ, dis-nous clairement comment les préexistants sont descendus depuis les immortels vers le monde mortel "*. Le Sauveur parfait répondit : " *Le Fils de l'Homme se mit d'accord avec la Sagesse, sa compagne et se fit connaître comme une grande lumière androgyne. Son aspect masculin, d'une part, est appelé " Le Sauveur ", " le Géniteur universel ". Par ailleurs, son aspect féminin, c'est " la Sagesse ", "La Génitrice universelle" ; certains l'appellent "La Confiance". Quiconque doit venir au monde est envoyé par lui comme une goutte venant de la lumière vers le monde du souverain universel, afin d'être gardé par celui-ci."*

Ecrits gnostiques, Pléiade, Gallimard 2007 -- Sagesse de Jésus-Christ, pp 631, 632, 633, 637, 639, 640, 641, 642.

Note 367, page 167

Le livre de la Résurrection de Barthélémy

Or, le Seigneur ressuscita d'entre les morts, le troisième jour (...) Le dimanche matin, alors qu'il faisait sombre encore, les saintes femmes sortirent pour aller au tombeau : Marie de Magdala et Marie de Jacques, celle qu'il avait sauvée des mains de Satan, et Salomé la tentatrice et Marie - celle qui sert - et Marthe, sa sœur, et Suzanne, la femme de Chouza, l'intendant

d'Hérode, qui s'était éloignée du lit conjugal, et Bérénice, celle dont l'écoulement de sang avait cessé à Capharnaüm, et Lia la veuve, celle dont Dieu avait ressuscité le fils d'entre les morts, et la femme pécheresse à qui le Sauveur avait dit : *" Tes nombreux péchés te sont pardonnés, va en paix !"* Elles se tenaient dans le jardin de Philogène le jardinier dont le Sauveur avait guéri le fils, Simon, au moment où il descendait de la montagne des Oliviers avec tous ses apôtres.

Marie dit à Philogène : *" Si c'est vraiment toi, je ne te connais!"* Philogène lui dit : *" Tu es Marie, la mère de Thardamarimath »* , ce qui se traduit par *" la joie, la bénédiction et l'allégresse "*. Marie lui dit : *" Si vraiment c'est toi qui as enlevé le corps de mon Seigneur, dis-moi où tu l'as déposé et moi, je l'emporterai "*.

Philogène lui dit : *"ô , ma soeur ! quelles sont ces paroles que tu prononces, ô vierge sainte du Christ ! Car, dès le moment où les Juifs ont crucifié Jésus, ils n'ont pas cessé de courir à la recherche d'un tombeau sûr pour l'y déposer, à cause de ses disciples, de peur qu'ils ne viennent et ne l'emportent en secret, de nuit. « Alors moi, je leur ai dit : " Il y a un tombeau à proximité de mon jardin potager, apportez-le et déposez-le dedans. Moi je veillerai sur lui. « Mais je pensais dans mon cœur : " Quand les Juifs s'en iront pour regagner leurs maisons, j'entrerai dans le tombeau de mon Seigneur, je l'emporterai et je lui appliquerai des aromates et une quantité de parfums "*. Alors, ils l'apportèrent et ils l'y déposèrent, ils scellèrent le tombeau et ils regagnèrent leurs maisons.

Alors, au milieu de la nuit, je me levai, je me rendis devant la porte du tombeau de mon Seigneur, et j'y trouvai l'armée entière des anges qui était déployée. Le premier rang, celui des chérubins, était de douze mille. Le deuxième rang, celui des séraphins, était de treize mille. Le troisième rang, celui des Puissances, était de vingt mille. Et le quatrième rang encore, celui des vierges, était de trente mille. Ils étaient des milliers de milliers, ceux qui l'entouraient, et des myriades de myriades, ceux qui étaient assemblés près de lui. Un grand char de feu se tenait là, resplendissant de lumière. Et douze vierges étaient debout sur le char, chantant des hymnes dans la langue des séraphins qui répondaient à toutes : *" Amen ! Alleluia "*.

Alors, je vis aussi les sept firmaments du ciel s'ouvrir l'un après l'autre. Le Père sortit des hauteurs et de sa tente de lumière. Il vint au tombeau du Sauveur et le ressuscita d'entre les morts. Toutes ces gloires, je les ai vues, ô ma sœur Marie. Si je n'avais pas vu là Pierre, le grand interprète de Jésus, qui me saisit et me secourut, j'aurais certainement défailli et je serais mort, en raison de ces grands mystères et de cette grande gloire d'aspect multiple que j'ai vue. Ô, Marie, ma sœur, que vais-je faire jusqu'à ce que j'aïlle en ce lieu-là ?" Voilà ce que Philogène dit à Marie.

Le Sauveur vint en leur présence, monté sur le grand char du Père de l'Univers, il s'écria dans la langue de sa divinité : " *Mari Khar Mariath !* " ce qui se traduit par : "*Mariham, la Mère du Fils de Dieu !* " Or, Marie comprit la signification de la parole et elle dit : " *Hrambounei Kathiathari Miöth* ", ce qui se traduit par : "*Le Fils du Tout-Puissant, le Maître et mon Fils !*"

Il lui dit : " *Salut ma mère ! Salut mon arche sainte ! Salut, toi qui as porté la vie du monde entier ! Salut mon vêtement saint, dont je me suis enveloppé ! Salut mon vase d'eau, plein et saint ! Salut ma mère, ma maison, ma demeure ! Salut ma mère, ma ville, mon refuge ! Salut, toi qui as reçu en toi les sept éons en une créature unique. Salut, ô ma mère, la sagsse assignée au Paradis du septième ciel*", ce qui se traduit par « . *Je te le dis, ô ma mère, celui qui t'aime aime la vie ! Salut, toi qui as porté la vie de l'Univers dans ton ventre !*

Ô, ma mère, lève-toi et va dire à mes frères que je suis ressuscité d'entre les morts. Dites-leur : "J'irai vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu et vers mon Seigneur qui est votre Seigneur. Et souvenez-vous de toutes les paroles que je vous ai dites. Car je viendrai vers vous demain, à l'aube, qui est aussi l'heure où j'étends ma main droite de lumière pour que le soleil se lève sur la terre. C'est aussi l'heure où, assis à la droite de mon Père, j'agite mon vêtement spirituel pour que la rosée du Paradis du septième ciel descende sur la terre entière, que celle-ci s'enivre et donne des fruits de vie".

Ecrits apocryphes chrétiens I. Pléiade Gallimard 1997 , Le Livre de la Résurrection de Barthélémy - pp 318-325.

Note 370, page 167
L'Épître des Apôtres

Nous savons donc qu'il est celui qui a été crucifié dans les jours de Ponce Pilate et du prince Archelaüs, qui a été crucifié entre deux voleurs et avec eux il a été descendu du bois de la croix, et a été enseveli en un lieu nommé Qarânjo, où trois femmes sont allées, Sara, Marthe et Marie de Magdala. Elles ont apporté des aromates, afin d'en imprégner son corps, pleurant et se lamentant de ce qui était arrivé. Alors qu'elles approchaient de la tombe, elles trouvèrent la pierre à l'endroit où on l'avait roulée depuis la tombe ; elles ouvrirent la porte, mais ne trouvèrent pas son corps.

Tandis qu'elles se lamentaient et pleuraient, le Seigneur leur apparut et leur dit : " *Ne pleurez pas, c'est moi qui suis celui que vous cherchez ! Que l'une de vous aille vers vos frères et*

leur dise : "Venez, le Maître est ressuscité des morts ! " Marie vint vers nous et nous informa. Mais nous lui avons dit : " *Qu'y a-t-il entre nous et toi, ô femme ? Celui qui est mort et a été enseveli, peut-il donc vivre ?*" Et nous ne l'avons pas crue quand elle affirmait que notre Sauveur était ressuscité des morts. Elle s'en retourna alors vers notre Seigneur et lui dit : " *Aucun d'entre eux ne m'a crue, quant à ta résurrection.*" Et il lui dit : " *Qu'une autre de vous aille le leur redire.*" Sara vint et nous raconta la même chose, mais nous l'avons accusée de mensonge. Elle s'en retourna vers notre Seigneur, et lui parla comme Marie.

Le Seigneur dit alors à Marie et à ses sœurs : " *Nous-mêmes, allons vers eux !* " Et il vint et nous trouva tandis que nous nous voilions la face. Et nous avons douté, et nous n'avons pas cru que c'était lui. C'était lui cependant. Aussi nous dit-il : " *Venez et ne craignez rien. C'est moi, votre Maître, que toi, Pierre, tu as renié trois fois avant que le coq ne chante ; et maintenant, me renieras-tu à nouveau ? Ne me reconnaissez-vous pas, moi qui vous ai annoncé ce qui se rapporte à mon corps, à ma mort et à ma résurrection ? Afin que vous reconnaissiez que c'est bien moi, Pierre, mets ta main dans le trou de mes mains, et toi, Thomas, dans mon côté, et toi aussi, André, vois si mon pied foule la terre et y laisse une empreinte. Car il est écrit dans le prophète : "Un spectre, un démon, ne laisse pas d'empreinte de pas sur la terre."*

Nous l'avons donc touché pour reconnaître qu'il est vraiment ressuscité dans son corps. Puis nous sommes tombés sur notre face devant lui, en lui demandant pardon et l'implorant, car nous ne l'avions pas cru. Alors notre Seigneur et Sauveur nous a dit : " *Relevez-vous, que je vous révèle ce qui est sur la terre et ce qui est en haut dans les cieux et votre résurrection qui a sa place dans le royaume des cieux. C'est pour cela que mon Père m'a envoyé, pour que, vous et ceux qui croient en moi, je les y fasse monter* ".

Ecrits apocryphes chrétiens I, Pléiade, Gallimard, 1997 - Epître des Apôtres -pages 369, 371,

379

Note 372, page 168
L'Évangile de Pierre

Or, les scribes, les pharisiens et les anciens s'étaient réunis à la nouvelle que tout le peuple murmurait et se frappait la poitrine en disant " *Si à sa mort ces très grands signes se sont produits, voyez combien il était juste*". Les anciens furent effrayés et allèrent chez Pilate le prier en ces termes : " *Donne-nous des soldats pour garder son tombeau durant trois jours, de peur*

que ses disciples ne viennent le dérober et que le peuple ne s'imagine qu'il est ressuscité des morts et qu'il ne nous fasse du mal." Pilate leur donna le centurion Pétronius avec des soldats pour garder le sépulcre ; et, avec eux, les anciens et les scribes allèrent au tombeau. Et, ayant roulé une grande pierre avec le centurion et les soldats, tous ceux qui étaient là la placèrent ensemble contre la porte du tombeau. Et ils y apposèrent sept sceaux et, après avoir dressé là une tente, ils montèrent la garde. De bon matin, à l'aube du sabbat, une foule vint de Jérusalem et des environs pour voir le tombeau scellé.

Or, dans la nuit où commençait le dimanche, tandis que les soldats montaient à tour de rôle la garde par équipes de deux, il y eut un grand bruit dans le ciel. Et ils virent les cieux s'ouvrirent et deux hommes, brillant d'un éclat intense, en descendre et s'approcher du tombeau. La pierre, celle qui avait été poussée contre la porte, roula d'elle-même et se retira de côté. Et le tombeau s'ouvrit et les deux jeunes gens entrèrent. Alors, à cette vue, les soldats réveillèrent le centurion et les anciens, car eux aussi étaient là à monter la garde. Et, tandis qu'ils racontaient ce qu'ils avaient vu, à nouveau ils virent : du tombeau sortirent trois hommes, et les deux soutenaient l'autre, et une croix les suivait. Et la tête des deux atteignaient jusqu'au ciel, alors que celle de celui qu'ils conduisaient par la main dépassait les cieux. Et ils entendirent une voix venue des cieux qui dit : " *As-tu prêché à ceux qui dorment ?* " Et on entendit une réponse venant de la croix : " *Oui* ". Alors, ils se mirent à débattre entre eux s'il fallait s'en aller et exposer ces faits à Pilate. Et tandis qu'ils réfléchissaient encore, on vit les cieux s'ouvrirent et un homme descendre et entrer dans le tombeau.

Après avoir vu cela, le centurion et son entourage se rendirent en hâte chez Pilate pendant la nuit, abandonnant le tombeau qu'ils gardaient ; et ils racontèrent tout ce qu'ils avaient vu, en proyer à une grande inquiétude et disant : " *Vraiment, il était le Fils de Dieu* ". Pilate répondit : " *Pour moi, je suis pur du sang du Fils de Dieu, c'est vous qui en avez décidé ainsi* " (...) Alors Pilate ordonna au centurion et aux soldats de ne rien dire".

Ecrits apocryphes chrétiens. Gallimard Pléiade, 1997 -- Evangile de Pierre, pp 251- 253

Note 3372, page 168
Marie-Madeleine au tombeau

Le dimanche, au petit matin, Marie Madeleine, disciple du Seigneur - effrayée à cause des Juifs, qui étaient enflammés de colère, elle n'avait pas fait au tombeau du Seigneur ce que les

femmes ont coutume de faire pour les morts qu'elles aiment - prit avec elle ses amies et se rendit au sépulcre où il avait été déposé. Et elles craignaient d'être vues par les Juifs et disaient : "*Bien que, le jour où il a été crucifié, nous n'ayons pas pu pleurer et nous frapper la poitrine, qu'au moins maintenant nous le fassions à son tombeau ! Mais qui donc roulera pour nous la pierre placée contre la porte du sépulcre, afin que, une fois entrées, nous nous asseyions auprès de lui et que nous fassions ce qui se doit ? Car elle était grande, cette pierre ! Et nous craignons qu'on ne nous voie. Même si nous ne pouvons pas entrer, jetons au moins à la porte ce que nous apportons en mémoire de lui, pleurons et frappons-nous la poitrine jusqu'à notre retour à la maison*". Et s'en étant allées, elles trouvèrent le tombeau ouvert et, s'étant approchées, elles se penchèrent pour y regarder ; et elles virent là, assis au milieu du tombeau, un jeune homme beau et revêtu d'une robe resplendissante, qui leur dit : "*Pourquoi êtes-vous venues ? Qui cherchez-vous ? Ne serait-ce pas celui qui a été crucifié ? Il est ressuscité et s'en est allé. Si vous ne croyez pas, penchez-vous et voyez la place où il était déposé. Il n'y est pas. En effet, il est ressuscité et s'en est allé là d'où il a été envoyé*". Alors, les femmes, effrayées, s'enfuirent.

Or, c'était le dernier jour des Azymes et beaucoup de gens s'en retournaient à la maison, la fête terminée. Nous, les douze disciples du Seigneur, nous pleurons et étions dans l'affliction. Et chacun, affligé par ce qui était arrivé, rentra à la maison. Quant à moi, Simon Pierre et à André, mon frère, nous prîmes nos filets et nous allâmes à la mer; et il y avait avec Nous, Lévi, fils d'Alphée, que le Seigneur..."

Écrits apocryphes chrétiens. Gallimard Pléiade, 1997 -- Évangile de Pierre, pp 253-254

Note 373, page 168
La Résurrection d'Er le Pamphylien

Ce n'est point, dis-je, le récit d'Alkinoos que je vais te faire, mais celui d'un homme vaillant, Er, fils d'Arménios, originaire de Pamphylie. Il était mort dans une bataille ; dix jours après, comme on enlevait les cadavres déjà putréfiés, le sien fut retrouvé intact. On le porta chez lui pour l'ensevelir, mais le douzième jour, alors qu'il était étendu sur le bûcher, il revint à la vie ; quand il eut repris ses sens il raconta ce qu'il avait vu là-bas. Aussitôt, dit-il, que son âme était sortie de son corps, elle avait cheminé avec beaucoup d'autres, et elles étaient arrivées en un lieu divin où se voyaient dans la terre deux ouvertures situées côte à côte, et dans le ciel, en haut,

deux autres qui leur faisaient face. Au milieu étaient assis des juges qui, après avoir rendu leur sentence, ordonnaient aux justes de prendre à droite la route qui montait à travers le ciel, après leur avoir attaché par devant un écriteau contenant leur jugement ; et aux méchants de prendre à gauche la route descendante, portant eux aussi, mais par derrière, un écriteau où étaient marquées toutes leurs actions. Comme il s'approchait à son tour, les juges lui dirent qu'il devait être pour les hommes le messager de l'au-delà, et ils lui recommandèrent d'écouter et d'observer tout ce qui se passait en ce lieu. Il y vit donc les âmes qui s'en allaient, une fois jugées, par les deux ouvertures correspondantes du ciel et de la terre ; par les deux autres des âmes entraient, qui d'un côté montaient des profondeurs de la terre, couvertes d'ordure et de poussière, et de l'autre descendaient, pures, du ciel ; et toutes ces âmes qui sans cesse arrivaient, semblaient avoir fait un long voyage ; elles gagnaient avec joie la prairie et y campaient comme dans une assemblée de fête. Celles qui se connaissaient se souhaitaient mutuellement la bienvenue et s'enquéraient les unes qui venaient du sein de la terre, de ce qui se passait au ciel, et les autres qui venaient du ciel, de ce qui se passait sous terre. Celles-là racontaient leurs aventures en gémissant et en pleurant, au souvenir des maux sans nombre et de toutes sortes qu'elle avaient soufferts ou vu souffrir au cours de leur voyage souterrain - voyage dont la durée est de mille ans -, tandis que celles-ci, qui venaient du ciel, parlaient de plaisirs délicieux et de visions d'une extraordinaire splendeur. Elles disaient beaucoup de choses, Glaucon, qui demanderaient beaucoup de temps à être rapportées. Mais en voici, d'après Er, le résumé. Pour tel nombre d'injustices qu'elle avait commises au détriment d'une personne, et pour tel nombre de personnes au détriment de qui elle avait commis l'injustice, chaque âme recevait, pour chaque faute à tour de rôle, dix fois sa punition, et chaque punition durait cent ans - c'est-à-dire la durée de la vie humaine - afin que la rançon fût le décuple du crime. Par exemple ceux qui avaient causé la mort de beaucoup de personnes - soit en trahissant des cités ou des armées, soit en réduisant des hommes en esclavage, soit en prêtant la main à quelque autre scélératesse - étaient tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux qui au contraire avaient fait du bien autour d'eux, qui avaient été justes et pieux, en obtenaient dans la même proportion la récompense méritée. Au sujet des enfants morts dès leur naissance, ou n'ayant vécu que peu de jours, Er donnait d'autres détails qui ne valent pas d'être rapportés. Pour l'impiété et la piété à l'égard des dieux et des parents, et pour l'homicide, il y avait, d'après lui, des salaires encore plus grands.

Platon, *La République*, Livre X.

Je repris donc mon discours en ces termes : Thespésios, natif de Soli, en Cilicie, ami intime de ce Protogène que nous avons vu ici ayant passé sa première jeunesse dans le libertinage, eut bientôt dissipé tout son patrimoine. Réduit à la misère, il devint injuste; et, dans le regret d'avoir perdu son bien, il eut recours, pour s'enrichir, aux voies les moins honnêtes. (...) Aussi acquit-il en peu de temps, sinon beaucoup de richesses, au moins une réputation bien établie de méchanceté et de scélératesse.

Mais rien ne le rendit plus fameux que la réponse que lui fit faire l'oracle d'Amphiloque. Il avait, dit-on, envoyé demander au dieu s'il vivrait mieux à l'avenir qu'il n'avait fait par le passé. L'oracle répondit que cela irait beaucoup mieux après sa mort. La prédiction s'accomplit en quelque sorte peu de temps après. Étant tombé d'un endroit assez élevé, la tête la première, il n'eut point de blessure grave, mais seulement une contusion qui le fit s'évanouir. On le crut mort ; mais trois jours après, comme on se préparait à l'enterrer, il revint à lui. Il reprit en peu de jours ses esprits et ses forces, et il se fit dans sa vie le changement le plus merveilleux. Dans toute la Cilicie, on ne connut point de son temps d'homme plus juste dans les affaires, plus religieux envers les dieux, plus sûr pour ses amis, et plus redoutable aux ennemis. Tous ceux qui l'avaient connu désiraient de savoir la cause d'un changement si prodigieux, qu'on ne pouvait attribuer à un motif ordinaire. Et cela était vrai, comme on peut en juger par ce qu'il raconta lui-même à Protogène, et à d'autres amis non moins estimables. (...)

De là, ils allèrent voir les supplices des criminels ; ils furent frappés d'horreur à la vue de tant de maux et de douleurs. Bientôt Thespésios y reconnut, avec la plus grande surprise, plusieurs de ses parents, de ses amis et de ses proches, qui, condamnés aux tourments les plus cruels et les plus ignominieux, l'appelaient en gémissant, et versaient des torrents de larmes. Il y vit enfin son propre père, qui, sortant d'une caverne profonde, couvert de plaies et de cicatrices, lui tendait les mains. (...)

Thespésios, saisi de frayeur, n'osa pas demander grâce pour son père; il voulut même retourner sur ses pas et prendre la fuite. Mais tout à coup, au lieu de ce guide complaisant qui l'avait conduit jusque-là, il aperçut des figures hideuses qui le poussèrent en avant et le forcèrent de parcourir le reste de l'espace. (...)

Jusque-là Thespésios n'avait été que simple spectateur de tous ces objets ; mais comme il était sur le point de s'en retourner, il éprouva toutes les angoisses de la frayeur. Une femme d'une beauté et d'une taille admirables le prit par la main, en lui disant : « *Approchez, je veux que vous*

conserviez parfaitement le souvenir de tout ce que vous venez de voir. » En même temps elle fit mine de le toucher avec une petite baguette rougie au feu, et semblable à celle dont les peintres se servent (...) mais un autre l'en empêcha. Alors il se sentit saisi par un vent violent et impétueux qui, l'entraînant avec force, le fit rentrer dans son corps, et il ouvrit les yeux au moment même où on allait l'ensevelir . "

Plutarque, *Sur les délais de la justice divine* (XXII et suivants) traduction de Victor Bétolaud

<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Plutarque/delaisdelajustice.htm>

Note 375 page 169
La résurrection d'Aelius Aviola--

Rome ne vit pas non plus sans étonnement les funérailles d'Aelius Aviola. Regardé comme mort et par les médecins et par la famille, il était demeuré quelque temps exposé à terre avant qu'on le portât sur le bûcher. Dès que le feu eut touché son corps, il s'écria : "*Je suis en vie*", et il implora le secours de son gouverneur qui était resté seul auprès de lui. Mais déjà, enveloppé par les flammes, il ne put échapper à son destin. L'on a pu assurer que L. Lamia, ancien préteur, avait également parlé sur le bûcher. (An de R. 711.)

(...) 1. Ces prodiges deviennent presque moins étonnants à côté de celui d'Er de Pamphylie. Cet homme, d'après le récit de Platon, resta dix jours parmi les morts tombés dans un combat. Placé sur le bûcher deux jours après avoir été enlevé du champ de bataille, il revint à la vie et raconta des choses étonnantes qu'il avait vues pendant sa mort.

Valère Maxime, *Faits et paroles mémorables*, I, VIII, 12

<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/valere/livre1.htm#8r>

Note 379, page 170
la résurrection du phénix

Mais si les païens ne croient pas à nos écrits et ironisent, que leur prophétesse, la Sibylle, les convainque alors, puisqu'elle leur dit textuellement : "*Mais quand tout sera déjà poussière et cendre, et que le dieu immortel aura éteint le feu qu'il a allumé, les os et la cendre des hommes, le même dieu à nouveau les façonnera ; il redressera à nouveau les mortels, tels qu'ils étaient*

auparavant ; et alors aura lieu le jugement où dieu lui-même rendra justice, jugeant à nouveau le monde (...) » Si donc elle aussi confesse la résurrection, ne nie pas la nouvelle naissance et distingue les hommes pieux des impies, les païens n'ont aucune raison de ne pas prêter foi à nos Écritures. Et pourtant ils ont des récits qui laissent apparaître bien distinctement la résurrection, mais ils ne croient pas à ce qu'eux-mêmes racontent. Car, à ce qu'ils disent, il existe un oiseau, seul de son espèce et qui prouve de façon éloquente la résurrection ; ils disent qu'il n'a pas de femelle et qu'il est unique dans la création ; ils l'appellent phénix. Ils racontent que tous les cinq cents ans il vient en Égypte sur ce qu'on appelle l'autel du soleil ; il apporte une grande quantité de cinnamome, de casse et de baume ; tourné vers l'Orient, à ce qu'ils disent, priant le soleil, il prend feu spontanément et devient cendre ; de la cendre renaît un ver qui, sous la chaleur, prend la forme d'un jeune phénix ; ensuite, une fois capable de voler, celui-ci se rend en Arabie, pays qui se trouve au-delà de la province d'Égypte. Si donc, comme ils le disent la preuve de la résurrection est donnée par un oiseau sans raison, pourquoi récusent-ils sottement nos propos, quand nous confessons que celui qui par sa puissance amène le néant à l'existence est aussi capable d'amener à la résurrection ce qui s'est décomposé? "

Les Constitutions Apostoliques, Livre V, 7, 15-18

Traduction de Marcel Metzger

Note 383, page 172

La résurrection et l'évêque Synésius

Dieu lui-même et la loi m'ont donné une épouse de la main sacrée de Théophile. Je le déclare donc hautement, je ne veux point me séparer d'elle ; je ne veux point non plus m'approcher d'elle furtivement, comme un adultère... Je désire, je veux avoir un grand nombre d'enfants vertueux. Voilà ce qu'il ne faut pas laisser ignorer à celui de qui dépend la consécration. Enfin il est un point sur lequel on n'a rien à apprendre à Théophile, mais qu'il est bon cependant de lui remettre en mémoire. Il est malaisé, pour ne pas dire impossible, d'arracher de notre esprit les convictions que la science y a fait entrer. Or tu sais que la philosophie repousse beaucoup de ces dogmes admis par le vulgaire. Cette résurrection, objet de la commune croyance, n'est pour moi qu'une allégorie sacrée et mystérieuse, et je suis loin de partager les opinions de la foule.

Je pourrai bien accepter l'épiscopat, si les obligations qu'il m'impose me permettent de faire chez moi de la philosophie, d'exposer ailleurs des mythes; si je puis, sans détruire, sans édifier aucune croyance, laisser chacun dans ses idées préconçues. Je ne cesserai de le répéter, j'estime

que le sage, tant que la nécessité ne l'y contraint pas, ne doit ni imposer ses sentiments, ni se laisser imposer ceux d'autrui. Non, si je suis appelé à l'épiscopat, je n'irai point, j'en prends à témoin Dieu et les hommes, prêcher des dogmes auxquels je ne croirai pas. Dieu est la vérité même, et je ne veux pas l'offenser.

Mes doctrines sont le seul point où je ne pourrai me faire violence. Depuis mon enfance j'ai aimé les chevaux ? s'il faut m'en priver, je me résignerai cependant, si Dieu l'ordonne. Je déteste les soucis des affaires ; pourtant, quoi qu'il doive m'en coûter, je supporterai les procès et les tracasseries de toute espèce, pour m'acquitter, selon la volonté de Dieu, de mon laborieux ministère. Mais jamais je ne consentirai à dissimuler mes convictions ; ma langue ne sera pas en désaccord avec ma conscience. Il faut que le vénérable Théophile sache à quoi s'en tenir sur mon compte. Il me permettra de continuer ma vie et de philosopher comme je l'entends ; ou s'il veut que je sois évêque, il n'aura plus le droit de me juger et de me déposer. Fais en sorte que mes amis connaissent bien mes sentiments, et que par eux Théophile en soit instruit.

Synésius, *Lettre 110*

Traduction H. Druon

<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/synesius/lettres.htm>

Note 387, page 174

Le discours néo-apologétique sur la résurrection

Question : Mais, est-ce qu'il n'y a pas là, avec cette idée de « rencontre » un risque de subjectivisme, dans le sens d'une résurrection qui n'a pas de réalité historique et qui dépend seulement de l'annonce et du témoignage ?

E.C. : Il y a un rapport à l'histoire, mais il faut bien le situer. L'événement de Pâques, considéré comme résurrection du Christ, n'est pas un événement qui relève de l'histoire au sens de faits objectivement constatables : ce que nous pouvons saisir historiquement, c'est la foi pascale des premiers disciples. Il s'ensuit que la question de l'historicité de la résurrection doit être reposée non pas à partir de faits objectivement constatables, mais en fonction d'une nouvelle compréhension de l'histoire. Ce qui doit être déclaré historique, c'est l'événement fondateur qui constitue l'expérience que les témoins attestent et les conséquences qui s'en suivent. (...)

J.D.C. : Il y a une formule célèbre du théologien Rudolf Bultmann qui consiste à dire que « *Jésus est ressuscité dans le kérygme* ». Autrement dit, il est ressuscité dans le langage qui l'annonce, dans le geste qui déclare le tombeau vide. Cette formule a fait l'objet de nombreuses

critiques notamment de la part de ceux qui veulent donner à la résurrection un certain caractère d'objectivité, une historicité, certes pas au sens où l'on peut constater banalement un fait, mais quand même comme une réalité qui appartient au tangible, à ce qui se passe vraiment dans notre temps et notre espace. (...) C'est le cas, par exemple, des travaux de Wolfhart Pannenberg (...) Il vient requérir la recherche historique comme certitude et non pas la foi. Je trouve ce rapport à l'histoire difficilement recevable et on peut imaginer que Bultmann lui aurait répondu que toute objectivation de la résurrection a pour effet de la dégrader en preuve et donc d'annuler le registre de la foi. Or, en régime chrétien, la résurrection est ce qui, à strictement parler, doit être constitué comme le lieu d'un « croire » , non pas au sens faible d'une croyance, mais au sens fort d'un événement. (...) Je suis d'accord sur ce point avec Elian Cuvillier : ce n'est absolument pas un événement historique constatable. L'événement de la résurrection coïncide avec le surgissement d'un nouveau sujet. (...) C'est ce qui fait la vérité de la résurrection dans le christianisme. (...) C'est de cette façon que je comprends ce que dit Bultmann à propos d'un Jésus qui est ressuscité dans le kérygme. Il veut dire qu'il y a ce qui se passe dans le langage, c'est-à-dire ce qui constitue cet événement dans le langage, même si c'est pour y inscrire ce qui échappe au dire et qu'il faut pourtant énoncer. Le signifiant « résurrection » n'est pas séparable de cet acte qui consiste en soi-même la façon dont on a été rencontré, modifié, et ouvert à la nécessité de dire.

Jean-Daniel Causse, Elian Cuvillier,
Traversée du christianisme, Paris, Bayard, 2013
pp 205-208

L'éternel pasteur et gardien de nos âmes [1 P 2, 26], pour perpétuer l'œuvre salutaire de la Rédemption, a décidé d'édifier la sainte Église dans laquelle, comme en la maison du Dieu vivant, tous les fidèles seraient rassemblés par le lien d'une seule foi et d'une seule charité. C'est pourquoi, avant d'être glorifié, " *il pria son Père* ", non seulement pour les Apôtres, " *mais aussi pour ceux qui croiraient en lui, à cause de leur parole, pour que tous soient un, comme le Fils et le Père sont un* " [Jn 17, 20 sv.]. De même qu'il " *envoya* " les Apôtres qu'il s'était choisis dans le monde, " *comme lui-même avait été envoyé par le Père* " [Jn 20, 21], de même il voulut qu'il y eût en son Église des pasteurs et des docteurs " *jusqu'à la fin du monde* " [Mt 28, 20].

Pour que l'épiscopat fût un et non-divisé, pour que, grâce à l'union étroite et réciproque des pontifes, la multitude entière des croyants fût gardée dans l'unité de la foi et de la communion, plaçant le bienheureux Pierre au-dessus des autres Apôtres, il établit en sa personne le principe durable et le fondement visible de cette double unité. Sur sa solidité se bâtirait le temple éternel et sur la fermeté de cette foi s'élèverait l'Église dont la grandeur doit toucher le ciel (1). Parce que les portes de l'enfer se dressent de toutes parts avec une haine de jour en jour croissante contre ce fondement établi par Dieu, pour renverser, s'il se pouvait, l'Église, Nous jugeons nécessaire pour la protection, la sauvegarde et l'accroissement du troupeau catholique, avec l'approbation du saint concile, de proposer à tous les fidèles la doctrine qu'ils doivent croire et tenir sur l'institution, la perpétuité et la nature de la primauté du Siège apostolique, sur lequel repose la force et la solidité de l'Église, conformément à la foi antique et constante de l'Église universelle, et aussi de proscrire et de condamner les erreurs contraires, si pernicieuses pour le troupeau du Seigneur.

Ch. 1 : L'institution de la primauté apostolique dans le bienheureux Pierre

Nous enseignons donc et nous déclarons, suivant les témoignages de l'Évangile, que la primauté de juridiction sur toute l'Église de Dieu a été promise et donnée immédiatement et directement au bienheureux Apôtre Pierre par le Christ notre Seigneur. C'est, en effet, au seul Simon, auquel il avait déjà été dit : " *Tu t'appelleras Céphas* " [Jn 1,42], après que celui-ci l'avait confessé en ces termes : " *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant* ", que le Seigneur adressa ces

paroles solennelles : " *Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jonas, car ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux ; et moi, je te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel* " [Mt 16, 16 sv.]. Et c'est au seul Simon Pierre que Jésus, après sa résurrection, conféra la juridiction de souverain pasteur et de chef suprême sur tout son troupeau en disant : " *Pais mes agneaux, pais mes brebis* " [Jn 21,15 sv.].

Cette doctrine si claire des saintes Écritures se voit opposer ouvertement l'opinion fautive de ceux qui, pervertissant la forme de gouvernement instituée par le Christ notre Seigneur, nient que Pierre seul se voit vu doté par le Christ d'une primauté de juridiction véritable et proprement dite, de préférence aux autres Apôtres, pris soit isolément soit tous ensemble, ou de ceux qui affirment que cette primauté n'a pas été conférée directement et immédiatement au bienheureux Pierre, mais à l'Église et, par celle-ci, à Pierre comme à son ministre.

Si quelqu'un donc dit que le bienheureux Apôtre Pierre n'a pas été établi par le Christ notre Seigneur chef de tous les Apôtres et tête visible de toute l'Église militante ; ou que ce même Apôtre n'a reçu directement et immédiatement du Christ notre Seigneur qu'une primauté d'honneur et non une primauté de juridiction véritable et proprement dite, qu'il soit anathème.

Ch. 2 : la perpétuité de la primauté du bienheureux Pierre dans les Pontifes romains

(...)

Dès lors, quiconque succède à Pierre en cette chaire reçoit, de par l'institution du Christ lui-même, la primauté de Pierre sur toute l'Église. "

(...)

Si donc quelqu'un dit que ce n'est pas par l'institution du Christ ou de droit divin que le bienheureux Pierre a des successeurs dans sa primauté sur l'Église universelle, ou que le Pontife romain n'est pas le successeur du bienheureux Pierre en cette primauté, qu'il soit anathème.

Ch. 3 : Pouvoir et nature de la primauté du Pontife romain

C'est pourquoi, Nous fondant sur le témoignage évident des saintes Lettres et suivant les décrets explicitement définis de nos prédécesseurs, les Pontifes romains, comme des conciles généraux, Nous renouvelons la définition du concile œcuménique de Florence, qui impose aux fidèles de croire que " *le Saint-Siège apostolique et le Pontife romain possèdent la primauté sur toute la terre ; que ce Pontife romain est le successeur du bienheureux Pierre, le chef des*

Apôtres et le vrai vicaire du Christ, la tête de toute l'Église, le père et le docteur de tous les chrétiens ; qu'à lui, dans la personne du bienheureux Pierre, a été confié par notre Seigneur Jésus-Christ plein pouvoir de paître, de régir et de gouverner toute l'Église comme le disent les actes des conciles œcuméniques et les saints canons (...) »

Si donc quelqu'un dit que le Pontife romain n'a qu'une charge d'inspection ou de direction et non un pouvoir plénier et souverain de juridiction sur toute l'Église, non seulement en ce qui touche à la foi et aux mœurs, mais encore en ce qui touche à la discipline et au gouvernement de l'Église répandue dans le monde entier, ou qu'il n'a qu'une part plus importante et non la plénitude totale de ce pouvoir suprême ; ou que son pouvoir n'est pas ordinaire ni immédiat sur toutes et chacune des églises comme sur tous et chacun des pasteurs et des fidèles, qu'il soit anathème.

Ch. 4 : Le magistère infaillible du Pontife romain

La primauté apostolique que le Pontife romain, en tant que successeur de Pierre, chef des Apôtres, possède dans l'Église universelle, comprend aussi le pouvoir suprême du magistère : le Saint-Siège l'a toujours tenu, l'usage perpétuel des Églises le prouve, et les conciles œcuméniques, surtout ceux où l'Orient se rencontrait avec l'Occident dans l'union de la foi et de la charité, l'ont déclaré.

(...)

Car le Saint Esprit n'a pas été promis aux successeurs de Pierre pour qu'ils fassent connaître, sous sa révélation, une nouvelle doctrine, mais pour qu'avec son assistance ils gardent saintement et exposent fidèlement la révélation transmise par les Apôtres, c'est-à-dire le dépôt de la foi.

(...)

Ce charisme de vérité et de foi à jamais indéfectible a été accordé par Dieu à Pierre et à ses successeurs en cette chaire, afin qu'ils remplissent leur haute charge pour le salut de tous, afin que le troupeau universel du Christ, écarté des nourritures empoisonnées de l'erreur, soit nourri de l'aliment de la doctrine céleste, afin que, toute occasion de schisme étant supprimée, l'Église soit conservée tout entière dans l'unité et qu'établie sur son fondement elle tienne ferme contre les portes de l'enfer.

Mais comme en ce temps, qui exige au plus haut point l'efficacité salutaire de la charge apostolique, il ne manque pas d'hommes qui en contestent l'autorité, Nous avons jugé

absolument nécessaire d'affirmer solennellement la prérogative que le Fils unique de Dieu a daigné joindre à la fonction pastorale suprême.

(...)

Le Pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire lorsque, remplissant sa charge de pasteur et de docteur de tous les chrétiens, il définit, en vertu de sa suprême autorité apostolique, qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être tenue par toute l'Église, jouit, par l'assistance divine à lui promise en la personne de saint Pierre, de cette infaillibilité dont le divin Rédempteur a voulu que fût pourvue son Église, lorsqu'elle définit la doctrine sur la foi et les mœurs. Par conséquent, ces définitions du Pontife romain sont irréformables par elles-mêmes et non en vertu du consentement de l'Église.

Si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la présomption de contredire notre définition, qu'il soit anathème.

IIème constitution dogmatique *Pastor Aeternus*

Ier concile du vatican (XXème concile oecuménique) 4ème session (18 juillet 1870)

Note 391, page 178

Primauté : les attestations évangéliques

1) "Arrivé dans la région de Césarée de Philippe, Jésus interrogeait ses disciples : "Au dire des hommes, qui est le "Fils de l'homme ? " Ils dirent : " Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Elie ; pour d'autres encore, Jérémie, ou l'un des "prophètes". Il leur dit : " Et vous, qui dites-vous que je suis ? " Prenant la parole, Simon-Pierre répondit : " Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant." Reprenant alors la parole, Jésus lui déclara : " Heureux es-tu, Simon, Fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et la Puissance de la Mort n'aura pas de force contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aux cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aux cieux ".

Matthieu, 16,13-19

Le Seigneur dit : " Simon, Simon, Satan vous a réclamé pour vous secouer dans un crible comme on fait pour le blé. Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne disparaisse pas. Et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères."

Après le repas, Jésus dit à Simon-Pierre : " *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* " Il répondit : " *Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime* ", et Jésus lui dit alors : " *Pais mes agneaux.*" Une seconde fois, Jésus lui dit : " *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?* " Il répondit : " *Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime* ". Jésus dit : " *Sois le berger de mes brebis.*" Une troisième fois, il dit : " *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?* " ; Pierre fut attristé de ce que Jésus lui avait dit une troisième fois : " *M'aimes-tu ?*" Et il reprit : " *Seigneur, toi qui connais toutes choses, tu sais bien que je t'aime.*" Et Jésus lui dit : " *Pais mes brebis* ".

Jean 21, 15-17

Et il est apparu à Céphas, puis aux Douze.

Paul, 1 Cor. XV, 5

"La Communauté des Élus qui est à Babylone vous salue, ainsi que Marc, mon fils".

1ère Epître de Pierre

Note 402, page 182
La découverte des reliques de saint Paul

Le Vatican se réjouit d'avoir identifié les reliques de l'apôtre Paul

De Jean-François LE MOUNIER (AFP) – 29 juin 2009

CITE DU VATICAN (AFP) —

Les ossements retrouvés dans le sarcophage vénéré depuis des siècles comme celui de l'apôtre Paul ont été datés au carbone 14 et sont ceux d'un homme ayant vécu au Ier ou au IIème siècle de notre ère, ont conclu les archéologues au grand soulagement du Vatican.

Pour Benoît XVI qui en a fait la révélation dimanche, il ne fait désormais plus de doute que ces reliques sont celles de Saint Paul.

"*Tout ceci semble confirmer la tradition unanime et incontestée qu'il s'agit de restes de l'apôtre Paul*", s'est réjoui le pape en faisant part de sa " *profonde émotion* ".

La presse italienne qualifie lundi la nouvelle d' "historique" et se félicite que des preuves scientifiques viennent étayer une tradition multi-séculaire qui fait de la basilique Saint-Paul-hors-les-murs le lieu de la sépulture de Paul martyrisé, selon la tradition, entre 64 et 67 de notre ère sur la route d'Ostie, à l'ouest de Rome.

Issue une famille juive de Tarse (Asie Mineure), Saül (Paul dans la tradition chrétienne) s'est converti à la religion chrétienne naissante après en avoir pourchassé les premiers adeptes. Il a été l'évangéliste des peuples païens du pourtour de la Méditerranée. Un premier petit édifice mortuaire, construit au Ier siècle sur le lieu présumé de sa décapitation, a été remplacé à partir de 392 par la gigantesque basilique Saint-Paul-hors-les-murs bâtie sous les règnes des empereurs Valentinien II, Théodose et Arcadius.

Le sarcophage, mis au jour par des fouilles sous le maître autel de la basilique en 2002 mesure 255 cm de long sur 125 cm de large et 97 cm de haut. L'épaisseur de la pierre est de 12 cm. Depuis fin 2006 une ouverture a été pratiquée pour permettre aux visiteurs d'apercevoir la tombe.

Benoît XVI a précisé que le sarcophage avait fait " récemment " l'objet d'une analyse scientifique à l'aide d'une sonde qui avait permis de retrouver au milieu de " minuscules fragments d'os " en même temps que des " fragments d'un précieux tissu de lin de couleur pourpre, laminé d'or fin, et d'un tissu de couleur bleu avec des filaments de lin ". " La présence d'encens rouge et de substances protéiques et calcaires " a aussi été révélée, a ajouté Benoît XVI. Selon le cardinal Andrea Cordero Lanza di Montezemolo, archiprêtre de Saint-Paul-hors-les-murs, " nous savions depuis un an et demi (...) qu'il s'agissait des reliques de Saint Paul, mais nous ne l'avons pas dit plus tôt parce que c'était une annonce que seul pouvait faire le Saint Père" .

Le cardinal est le gardien de cette gigantesque basilique, ornée des portraits en médaillon de tous les papes, presque aussi visitée que le Vatican." *Je suis très satisfait que le petit nombre de gens qui étaient dans ce secret pontifical l'ont fidèlement maintenu*", a confié le cardinal au quotidien *La Repubblica*. « *Hier ,nous vénérions ce lieu par tradition, (...) alors maintenant avoir la certitude qu'il s'agit véritablement des restes de l'Apôtre ne peut que nous remplir de joie* " , affirme le cardinal qui se dit "très soulagé parce que cela (lui) enlève un poids énorme". Selon le prélat, les scientifiques qui ont étudié les ossements ne savaient pas qu'ils provenaient du sarcophage de Saint Paul.

" *Je peux seulement vous dire qu'ils font partie d'un centre de recherches hautement spécialisé qui travaille hors du Vatican* " , a-t-il ajouté invoquant le "secret pontifical" pour en taire le nom.

" Le Saint Père nous autorisera à ouvrir tout le sarcophage, révèle-t-il cependant, mais ce sera un travail long et délicat parce qu'il est dans une roche très épaisse et qu'il faut éviter de lui infliger le moindre dommage".

Copyright © 2013 AFP. Tous droits réservés

Note 442, page 195
Le Comité Pontifical pour les sciences bibliques

Une commission cardinalice pour l'étude des sciences historiques, mise en place par Léon XIII en août 1883, c'est-à-dire aux premiers temps de la crise moderniste, fut transformée le 7 avril 1954 en ce Comité pontifical pour les sciences historiques.

Il est toujours en fonction. Philippe Levillain y faisait une conférence le 3 octobre 2012. Au début de son pontificat, le 7 mars 2008, Benoît XVI y prononçait un discours dans lequel il comparait le temps de Léon XIII et l'époque actuelle, disant qu'il fallait défendre l'Église contre une historiographie qui lui était hostile : Dans son discours, le pape rappelait qu'en réponse à une historiographie hostile au christianisme et à l'Église, Léon XIII avait encouragé l'étude des archives du Saint-Siège ouvertes en 1880. Ce pape était *« convaincu que les recherches et la présentation de la véritable histoire de l'Église ne pourraient que lui être favorables »*.

Aujourd'hui, il ne s'agit pas simplement de réagir à un courant scientifique hostile, poursuivait-il car c'est *« l'historiographie elle-même qui traverse une crise profonde et qui doit lutter pour sa survie dans une société imprégnée de positivisme et de matérialisme. Ces deux idéologies, expliquait Benoît XVI, ont conduit à un enthousiasme effréné pour le progrès qui, animé par des découvertes spectaculaires et des succès techniques, malgré les expériences désastreuses du siècle dernier, détermine la conception de la vie de larges secteurs de la société. »* « Ainsi, regrettait le souverain pontife, *le passé semble seulement un arrière-plan obscur sur lequel le présent et l'avenir resplendissent avec des promesses trompeuses* ». « *A ceci est encore liée l'utopie d'un paradis sur la terre, en dépit du fait que cette utopie se soit montrée fausse* », notait le pape avant de regretter l'aspect *« typique de ce courant : le désintérêt pour l'histoire »* et *« la marginalisation des sciences historiques »*.

La mise à l'écart de la recherche historique, déplorait Benoît XVI, « *produit une société (...) oublieuse de son propre passé, (...) dépourvue de critères acquis par l'expérience* » et qui « *n'est plus en mesure d'envisager une cohabitation harmonieuse et un engagement commun pour la réalisation d'objectifs à venir* ». Inévitablement, « *une telle société se révèle particulièrement vulnérable à la manipulation idéologique* ».

Ce « *danger* », expliquait le pape « *augmente toujours plus à cause de l'ampleur excessive donnée à l'histoire contemporaine, surtout lorsque les recherches dans ce secteur sont conditionnées par une méthodologie inspirée du positivisme et de la sociologie* ». « *Des époques entières* » sont « *ignorées* », ajoutait-il , relevant qu'à de « *nombreux niveaux d'étude, l'enseignement de l'histoire commence après la Révolution française* ».

Cette attitude, concluait le souverain Pontife, produit « *une société qui ignore complètement son passé et se retrouve privée de mémoire historique* ». Le pape précisait encore « *la gravité d'une telle conséquence comme la perte de la mémoire qui provoque chez l'individu la perte de son identité* », et il en va de même pour « *la société dans son ensemble* ». « *Même lorsqu'il ne s'agit pas de l'histoire strictement ecclésiastique, l'analyse historique appartient à la description de l'espace vital dans lequel l'Église conduit sa mission de siècle en siècle. Il est indubitable, concluait le Saint-Père, que la vie et l'action ecclésiale ont toujours été déterminées, facilitées ou conditionnées par les contextes historiques. L'Église n'est pas de ce monde, mais vit en lui et pour lui* ».

http://www.fsspx.org/fr/la-foi-enseignement/magistere/papes/benoit-xvi/monde/a_benoit-xvi-denonce-une-societe-qui-se-coupe-de-son-passe/
et
<http://www.e-deo.info/e-deo/il-etait-une-foi/notre-eglise/nouvelles-du-vatican>

§

Note 471 page 209
Pierre et Paul à Rome : points de vue divers

I

L'histoire de Pierre après son départ de Jérusalem est mal connue. Seuls quelques épisodes en émergent hors de l'obscurité ; ça et là encore, quelques hypothèses plausibles ; mais on retrouve la certitude à la fin qui fut romaine indiscutablement. Le séjour de saint Pierre à

Antioche, après l'assemblée de Jérusalem, est hors de conteste (...) Plus assuré encore est le passage de Pierre à Corinthe (...) Les faits et gestes de Pierre à Rome demeurent ignorés de nous. Deux choses seulement sont certaines, c'est qu'il y est venu et que, après y avoir gouverné l'Église, il y a terminé sa carrière apostolique par le martyr sous Néron. Encore le fait même de la venue de Pierre à Rome demande-t-il à être bien établi, puisqu'il a été contesté ; contestations soulevées au temps de la Réforme par la polémique protestante contre la primauté romaine et qui n'ont jamais cessé depuis lors, mais dont il faut observer tout de suite que le nombre des critiques, même les plus opposés au catholicisme, qui les soutiennent, va toujours en diminuant.

HISTOIRE DE L'EGLISE depuis les Origines jusqu'à nos jours / Sous la direction de *FLICHE* (Augustin) et *MARTIN* (Victor) / Tome I L'ÉGLISE PRIMITIVE ... (pp 225_228)

II

De fait, l'essentiel de ce que l'on peut établir avec certitude à propos de Pierre tient dans le sous-titre du remarquable ouvrage qu'O. Cullmann lui a consacré, à savoir qu'il fut disciple, apôtre et martyr. Cela suffit pour évoquer quelles furent les grandes étapes de sa vie mais ne permet en aucun cas d'écrire sa biographie détaillée. Certes, l'analyse critique des sources dont nous disposons offre la possibilité d'aller plus avant dans le domaine de la reconstitution historique. Nous nous sommes efforcé de le faire dans un précédent essai consacré à Pierre et à l'Église primitive de Jérusalem : *D'un Temple à l'autre*. Nos propres conclusions relatives au Pierre historique serviront d'ailleurs de fondements à la reconstruction que nous proposerons ici, dans le cadre d'une enquête qui voudrait constituer la suite logique de notre précédent travail. Toutefois, nous sommes bien conscient que les résultats auxquels nous sommes parvenus déjà, tout comme ceux auxquels nous parviendrons dans le cadre de cette étude, ne sauraient être tenus pour définitifs. Nous ne revendiquerons donc pour eux rien d'autre que le statut de pilotis sans lesquels il serait vain de tenter d'édifier quoi que ce soit sur le terrain toujours mouvant de l'histoire. Au demeurant, la vocation de l'historien ne consiste-t-elle pas à proposer une image toujours provisoire du passé, à poursuivre une quête qui ne progresse que par ratures successives. Nous nous appliquerons cependant à formuler des thèses nettes. Les " pilotis " apparaîtront encore plus visibles. Cela permettra au lecteur de ne jamais perdre de vue la part d'hypothèse inhérente à notre entreprise et, le cas échéant, de déceler des défauts à la base de l'édifice. Mais le champ d'enquête que nous voudrions couvrir ici, à savoir les deux premiers siècles de notre ère, nous amènera à nous intéresser au moins autant au devenir de Pierre qu'à son histoire.

Au lieu de chercher à déterminer les contours d'un visage, pour reprendre un des termes de notre citation initiale, nous nous efforcerons de mettre en lumière l'évolution de l'image, ou plutôt des images, du prince des apôtres, en suivant leurs trajectoires au cours de ces deux siècles. Dans le cadre d'une telle démarche, point ne sera besoin d'évaluer prioritairement la fiabilité de tel témoignage relatif à Pierre, sa conformité avec que l'on peut entrevoir du personnage historique. Il importera d'abord de traiter ce témoignage en tant que tel, de prendre en compte l'image ou les images de l'apôtre qu'il fait apparaître et de tenter de comprendre pourquoi, à un moment et dans un milieu donnés, on l'a ou les a fait valoir. Dans cette perspective, même un texte aberrant au premier abord pourra s'avérer d'une grande richesse parce que révélateur des intérêts particuliers d'un groupe qui n'aura pas hésité à enrôler Pierre pour légitimer ses convictions, ses idées, ses pratiques ou son mode de fonctionnement. Confronté à d'autres documents, il nous permettra de déterminer les enjeux auxquels a été associée la gigue du prince des apôtres au cours des premiers siècles.

Christian Grappe

Images de Pierre aux deux premiers siècles / Paris : 1995 (pp 11-12)

Voir aussi :

Christian Grappe

D'un Temple à l'autre, Pierre et l'Église primitive de Jérusalem

Paris 1992

III

Les Temps apostoliques, (Jean Dauvillier) Sirey,

Le Christ a institué lui-même les organes essentiels de la hiérarchie de l'Église, le Collège des Douze Apôtres, que continuera l'épiscopat et la primauté de Pierre, fondement de la primauté de l'Église romaine. Il a établi cette hiérarchie en même temps qu'il fondait l'Église, de sorte qu'il est impossible de les dissocier. Toutes les organismes essentiels de l'Église sont donc en place aux temps apostoliques. Mais cette constitution revêt d'abord un aspect provisoire ; puis elle évoluera vers son aspect définitif, qui est déjà atteint dans une large mesure à la fin du 1er siècle" (page 47)

(...)

"Le Christ a lui-même conféré la primauté à l'apôtre ..." (page 718)

(...)

Comme cette primauté n'est pas attachée à la seule personne de Pierre et est destinée à se perpétuer, son successeur à la tête de l'Église de Rome la recueille tout naturellement. Sans

doute, dans l'Antiquité, cette primauté est plus sentie que définie, suivant l'expression de Duchesne et elle reste parfois assez lointaine. Mais, à l'occasion, les évêques de Rome l'exercent efficacement et jamais le principe n'est contesté, aussi bien en Orient qu'en Occident".

Dauvillier Jean , *Les temps apostoliques, Premier siècle* (Histoire du Droit et des Institutions de l'Eglise en Occident, t II, Paris Sirey, 1970

Commentaire

Jean Gaudemet fait un compte rendu de ce livre dans *Annales, Économies, Sociétés civilisations*, année 1973, volume 28, numéro 4, pp 959-962, et conclut en ces termes : « *le but de Jean Dauvillier, qui s'est montré peut-être parfois un peu " hardi", était de " tracer sa voie dans une forêt où les épines abondent. Il l'a fait avec l'honnêteté du savant "* .

IV.

" Pour éclairer les origines de l'Église de Rome, les sources chrétiennes ne sont pas d'une grande aide " (p 175) (...) " Rien dans la documentation que nous possédons n'indique que Pierre a contribué à la fondation de la communauté chrétienne de Rome. Quant à sa venue et à son séjour dans cette ville, un seul point peut être tenu pour à peu près assuré : Pierre a subi le martyre à Rome pendant la persécution de Néron. On ignore tout du reste : quand Pierre est venu à Rome, la durée de son séjour, ce qu'il y a fait et quel rôle il a exercé dans la communauté locale (...) Le martyre de Pierre à Rome, si l'on s'en tient à la plus ancienne documentation, n'est attesté que de façon indirecte." (p. 177)

" A Césarée de Philippe, le Christ établit l'Apôtre Simon, fils de Yöna, " premier " du collège apostolique " (page 144) (...) " Ça a été un paradoxe de la part de certains exégètes (...) de prétendre que ce passage a été interpolé. Tout concourt à l'authenticité. (...) " Saint Pierre a-t-il exercé son apostolat en Asie mineure ? (...) De toute façon, Pierre intervint dans la plénitude de son autorité, assuré de voir ses écrits accueillis avec vénération par des chrétiens qui, du reste, étaient en grande partie des païens convertis.. Nous ignorons quand et comment sa communauté de Rome a été fondée "(page 277) (...) Le témoignage le plus ancien qui remonte au 1er siècle, vers 95, émane de saint Clément (...) Clément parle d'événements qui se sont produits de son temps et sont connus de sa génération. Un fait incontestable s'en dégage (...) C'est dire que Pierre et Paul ont été martyrisés parmi nous, dans notre Église, à Rome. Peut-on en tirer d'autres indications - plus conjecturales - sur les circonstances de leur martyre, c'est ce que nous verrons plus loin " (p. 280) " Nous pouvons tenir pour une certitude le martyre de saint Pierre à Rome.

La lettre de Clément fait bien apparaître qu'il a péri au cours de la persécution déclenchée par Néron (...) Pouvons-nous soupçonner dans quelles circonstances saint Pierre fut arrêté pour être condamné et supplicié ? (...) (p. 284) Pierre et Paul sont donc morts martyrs à Rome (...) (p. 285) (...) Or, les fouilles de 1939-1949 ont découvert les restes de ce trophée. Certes, elles n'ont pas permis de retrouver le corps même de saint Pierre. Comment aurait-ce été possible ? Mais ces fouilles (...) apportent un nouveau témoignage d'ordre archéologique à la venue de Pierre à Rome" (page 290)

Histoire du christianisme, (14 volumes)
sous la direction de J.M. Mayeur, Ch. et L. Piétri, A Vauchet, M. Venard
Tome 1, *Le nouveau peuple (des origines à 250)*

V.

"On ignore à quel moment l'apôtre parvint à Rome et le rôle exact qu'il put jouer parmi les chrétiens de la ville (...) En tout cas, Pierre reçut le martyre à Rome, tout comme Paul : les témoignages antiques sont sur ce point unanimes.

Histoire générale du christianisme (2 volumes) , sous la direction de Jean-Robert Armogathe
, 1er volume, p. 628, Michel Yves Perrin

VI.

" C'est pourquoi, tout considéré, je conclus que le témoignage de Clément romain, touchant la mort de Pierre à Rome reste très incertain ; c'est le mieux qu'on en puisse penser ; et qu'il y a toutes les chances pour qu'il ne signifie pas du tout ce qu'on y prétend trouver. Tout seul, il est incapable de justifier la tradition".

Guignebert Charles, *La primauté de Pierre*, op.cit . page 276

« La tradition relative à la mort de Pierre à Rome n'est, dans ses origines, qu'hésitations, incertitudes, contradictions; des auteurs qui devraient en savoir long sur elle, tels Justin et Irénée, n'en disent rien et il me paraît invraisemblable qu'elle repose sur un authentique fait historique. "

« La première partie de cette étude nous a conduits à une affirmation très nette et que nous avons le droit de croire inébranlable : S. Pierre n'a point reçu du Christ un pouvoir de juridiction sur ses frères ; durant l'âge apostolique, ce pouvoir ne lui a jamais été reconnu (...) Et tout d'abord, voici quelques certitudes : il est impossible d'accepter que Pierre soit venu dans la ville pour y fonder l'Église ; il est impossible qu'il y ait paru avant l'année 63, date à laquelle Paul disparaît de l'histoire ; il est impossible qu'il en ait gouverné la communauté durant 25 ans ; la légende de Simon, qui l'y conduit avant 63, n'a aucune consistance (...)

Au vrai, à côté des "théories" de Baur, de Lipsius, voire de Hilgenfeld, il reste des faits que ces érudits ont mis en lumière et qui ne sont point favorables à la " théorie " traditionnelle; rejetons donc les " élucubrations" et gardons les constatations ; elles suffisent à faire révoquer en doute la légende romaine de S. Pierre. S'il est exact que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, il n'est sans doute pas matériellement impossible que l'Apôtre ait terminé sa carrière dans la Ville, mais, dans l'état actuel de notre documentation, pas un texte ne l'atteste d'une manière satisfaisante, et tous les textes, mis ensemble, ne parviennent pas à s'accorder pour en fonder seulement une vraisemblance acceptable (...) J'entends bien qu'il répugne à la foi catholique romaine de ne pas être instruite de ce qu'elle considère comme l'essentiel sur l'homme qui a fini par occuper une telle place dans l'Église qu'elle ne saurait, sans en paraître ébranlée dans quelques-uns de ses fondements, ne point le distinguer des obscurs Apôtres galiléens qui furent pourtant ses égaux ; mais ce sont là considérations étrangères à l'histoire.

Guignebert Charles : *La primauté de Pierre et la venue de Pierre à Rome*
pp-- 365-379

VII.

"Il est bien difficile de penser qu'il puisse y avoir là une tradition historique. On a bien plutôt l'impression d'être en présence d'un développement rhétorique utilisant quelques données fournies par les Épîtres ou par les Actes (...) Comment, dans ces conditions, écarter l'idée que sur Paul ni sur Pierre Clément n'a rien su directement, mais qu'il est entièrement sous la dépendance des Épîtres".

Goguel Maurice *L'Église primitive*, pp 207-208

VIII

Lors de mes années d'études à Rome, j'ai pu entendre une très sage histoire de l'Église catholique romaine : elle me laissa insatisfait (...) Commençons par le début (...) Pierre fut-il le premier pape ? Anamnèse : Rome, même la Rome des papes, ne s'est pas faite en un jour. Sans doute, dès le début, l'Église de la capitale de l'Empire - depuis toujours remarquable par sa bonne organisation et ses actions caritatives - a joué un rôle important. Elle eut un poids décisif comme havre de l'orthodoxie face aux gnomes et aux hérésies, pour formuler la profession de foi du baptême, délimiter le canon des écrits néotestamentaires et finalement - comme ville du tombeau des deux plus grands apôtres, Pierre et Paul – pour former la tradition apostolique de la succession. Mais qu'est-ce que l'histoire permet de vérifier de tout cela ? Que Pierre était à Rome, le Nouveau Testament n'en dit pas un traître mot. Il parle encore moins d'un successeur de Pierre (ni que cela se passa à Rome). D'après la tradition de Matthieu, c'est la foi de Pierre dans le Christ, et non un quelconque successeur, qui est à jamais devenu le " roc " ou le fondement permanent de l'Église (Matthieu, 16, 18) D'un autre côté, déjà vers 96, la Lettre de Clément ainsi que les lettres d'Ignace d'Antioche attestent d'un séjour et du martyre de Pierre à Rome. Cette tradition est donc ancienne et surtout sans concurrents. (...) De toute façon, l'épiscopat monarchique ne fut introduit à Rome que relativement tard. Vers 160, on érigea des monuments commémoratifs pour Pierre et Paul, qui a probablement été tué lui aussi lors de la persécution des chrétiens par Néron. Les tombeaux des deux principaux apôtres sont donc la raison décisive d'une certaine primauté de l'Église de Rome. Malgré cela, Rome n'est en aucune façon, " *la mère de toutes les Églises* " (...)

Hans Küng, *Peut-on encore sauver l'Église* (Seuil, Paris, 2012) pp 61-63

Note 498, page 225
Affermissement de la primauté

« S'il y a eu, comme vous le dites, faute de leur part (Athanasie et Marcel), il fallait juger l'affaire selon les canons de l'Église et non pas comme cela a été fait. Vous deviez nous écrire à tous, afin que soit décrété ce qui était juste. Il s'agissait d'évêques et d'églises qui ne sont pas n'importe lesquelles, mais des églises qui ont été gouvernées par les apôtres eux-mêmes. Au sujet de l'Église d'Alexandrie, en particulier, pourquoi ne nous a-t-on pas écrit ? Ignorez-vous donc que

la coutume était qu'on nous écrive d'abord et que, de là, soit proclamé ensuite ce qui est juste (...) ce que je signifie, c'est ce que nous avons reçu du bienheureux apôtre Pierre ».

Lettre de Jules Ier aux évêques orientaux, au sujet du concile romain de 341.

Source : Denzinger : *Symboles et définitions de la foi catholique, Enchiridion Symbolorum*

<http://catho.org/9.php?d=g0>

Note 501 page 229
Un canon conciliaire

Can. 3a L'évêque Ossius dit : cela aussi (..doit être ajouté.): qu'aucun évêque ne voyage d'une province à une autre province dans laquelle se trouvent des évêques, à moins qu'il n'y soit invité par ses frères, de manière que nous n'ayons pas l'air d'avoir fermé la porte de la charité.

A cela aussi il faut pourvoir : si dans une province un évêque devait avoir un litige avec un autre évêque, son frère, qu'aucun des deux n'appelle à l'aide des évêques d'une autre province. Mais si un évêque a été condamné dans une cause et s'il pense que sa cause est bonne pour être jugée à nouveau, honorons s'il vous plaît la mémoire du très saint apôtre Pierre : que ceux qui ont examiné la cause, ou bien les évêques qui résident dans la province voisine, écrivent à l'évêque de Rome ; et si celui-ci juge qu'il faut réviser le procès, qu'il soit révisé et qu'il: donne des juges. Si par contre il estime la cause telle qu'on ne doive pas reprendre ce qui a été fait, ce qu'il aura décidé sera confirmé. Cela plaît-il à tous ? Le synode répondit : oui.

Concile de Sardique (343 ou 347)

(Recension latine)

§

Note 501, page 229
L'histoire est l'information sur le passé

" Pour la plupart, les universitaires enseignent encore l'histoire de la littérature, l'histoire des sciences, l'histoire du droit et l'histoire des religions sans liaison avec l'histoire générale. Pourtant, j'aperçois quelques dangers, qui ne sont pas de pure théorie, dans la responsabilité que les historiens ont assumée en devenant, pour la première fois dans l'histoire, des éducateurs de la jeunesse. Autrefois, l'historien enseignait à l'occasion. Il essayait d'expliquer à des adultes la manière dont telle ou telle situation s'était créée et comment les gens y avaient joué leur rôle. Il n'ignorait pas qu'il parlait à des gens dont les convictions et les critères d'action provenaient de croyances religieuses et philosophiques bien enracinées, ou tout au moins de préjugés bien enracinés.

L'historien lui-même, quoi qu'il pût lui arriver de dire en un moment d'irréflexion, ne prétendait pas avoir exploré les mystères de la vie humaine ni être capable de remplacer les réponses de la religion, de la philosophie ou des sciences naturelles. Comme il parlait à des esprits mûrs, il lui fallait apporter la preuve de ses assertions. Il savait qu'il perdrait toute autorité si on le prenait en flagrant délit de mensonge. La vérité (je ne me lasse pas de le répéter) telle était sa devise. Il serait ridicule de dire que les historiens ont perdu le sentiment de leurs limites et le sens de leurs responsabilités en devenant professeurs. S'il est un aspect rassurant entre tous du développement de la recherche historique aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, c'est l'invention de quantité de nouveaux moyens de vérifier les faits et de découvrir mensonges et falsifications. Les bons dictionnaires, par exemple, sont de merveilleux détecteurs de mensonges. Cela dit, l'enseignement a souvent aggravé la tentation de proposer des conclusions sans les étayer des preuves désirables. Il a aussi créé ce qui me paraît un déséquilibre entre l'interprétation des faits et la découverte des faits. (...)

S'il y a déclin du respect de la source et de l'intérêt porté à la source, il serait facile d'enrayer ce déclin en renforçant et en raffinant en proportion les méthodes de contrôle des sources ; or il existe un autre facteur dont notre historien n'est pas responsable, sans doute, mais qui se heurte à sa situation d'enseignant. Les principes ordinaires de la religion, de la philosophie et de la morale ont perdu de leur autorité. Aussi a-t-on pris l'habitude de demander à l'historien qu'il offre sa gouverne pour l'évolution future de l'humanité. Il est devenu non moins courant d'attendre de lui qu'il dispense des interprétations du passé quasi religieuses ou quasi morales, des interprétations qui sont tout à fait au-dessus des possibilités de tout historien pris comme tel. Dès qu'on se met à demander à l'historien de faire ce dont il est incapable, on l'attire dans la fâcheuse situation que nous sommes justement en train de constater. S'ensuit une confusion où il peut être facile de prétendre que la tâche de l'historien n'est pas de renseignement avec objectivité sur le passé, mais d'apporter un message pour l'avenir. C'est exactement là la position

que préfèrent ceux qui définissent l'histoire comme une branche de la rhétorique et qui dénie à l'historien la capacité de découvrir le passé, tout en attendant de lui des plans précis pour l'avenir. Otons-nous donc de tout doute possible sur le point fondamental. L'historien travaille sur des sources. La rhétorique n'est pas son affaire. L'historien doit recourir aux critères ordinaires du bon sens (...). Il ne doit pas se laisser persuader que ses critères de vérité sont relatifs et que ce qui est vrai pour lui aujourd'hui ne sera plus vrai pour lui demain. (...) Ce que je veux donner à entendre, pour finir, c'est que l'histoire doit rester, même à l'heure de l'éducation de masse, ce qu'elle était quand on l'écrivait pour un nombre limité de lecteurs adultes : à savoir, l'information sur notre passé.

Momigliano, A. *L'histoire à l'âge des idéologies*, *Le Débat*, n° 23, 1983, PP 129-146

Note 507, page 231,
La charge de la preuve

Dans un domaine comme celui-là, et avec un écart de deux mille ans, il ne peut y avoir de certitude absolue sur l'authenticité d'une parole, même pour les spécialistes. Il est donc plus réaliste de s'en tenir à l'évaluation du degré de probabilité. Précisons que le principe fondamental de la critique néotestamentaire selon lequel l'authenticité doit apporter sa preuve me semble fallacieux. Affirmer qu'en l'absence d'une preuve manifeste, un dit doit être considéré comme inauthentique me semble erroné. L'impossibilité de démontrer qu'une maxime attribuée à Jésus par les évangélistes remonte vraiment à lui ne signifie pas pour autant qu'elle est sans lien avec lui. Certes, nous n'avons aucun moyen de le prouver mais le manque de preuve n'équivaut pas automatiquement à de l'inauthenticité : il ouvre juste à une interrogation. En outre, le manque de certitude est compatible avec divers degrés de probabilités.

Vermes Geza, *l'Évangile des origines*. Paris 2004

Note 515, page 235
L'an zéro 508 du christianisme (Bande sonore émission « Apocalypse » 2008

1) Timothy David Barnes

Université de Toronto

Il n'y a pas d'an zéro : il n'y a jamais eu d'an zéro. Il y a l'an 1 avant Jésus-Christ et l'an 1 après Jésus-Christ, Mais si l'on veut situer précisément le début de cette ère, il faut l'identifier à un événement. Denys le Petit (470-540) a cru pouvoir dater la naissance de Jésus, mais il s'est trompé.. Le Christ est né quatre ans avant notre ère. Le point de départ de notre ère ne peut pas être la crucifixion, parce qu'on n'a jamais pu la dater de manière certaine. Si on veut fixer un point de départ, je crois que ça devrait être le 25 juillet 306, date de l'accession de Constantin au Trône ou encore, le 18 septembre 324, date de la défaite de Licinius, selon la coutume qui voulait qu'une ère commence avec une victoire. Mais une ère doit commencer à partir d'un événement précis...

2) Robin Lane-Fox

University of Oxford

Croyez-vous ou non que Jésus soit ressuscité d'entre les morts . Ils ont cherché son corps. Mais y avait-il seulement un corps ? Voilà l'an zéro du christianisme. Il n'est pas nécessaire de se disputer sur les détails : ou il est ressuscité d'entre les morts, ou toute l'histoire est fausse. A mon sens, elle permet une merveilleuse étude des relations humaines. Mais elle est totalement fausse. C'est faux parce que l'an zéro n'était pas l'an zéro. Cela me touche. C'est tragique de voir tous ces gens qui ont une foi extraordinaire, prêts à mourir pour quelque chose qui n'est pas vrai. Et ce n'est pas vrai parce que l'an zéro repose sur cette question fondamentale : la tombe était-elle vide, se sont-ils trompés de tombe ? Est-il ressuscité ? Tout le reste est secondaire.

3) Frédéric Amsler,

Université de Lausanne

Alors, ça ... bien malin qui pourrait y répondre...parce que quand on demande quand commence le christianisme, on a toutes sortes de réponse, mais généralement c'est avant Théodose, tout de même, hein.

On peut répondre : au moment de la naissance du Christ ; bon, très bien ! on sait pas quand il est né, puis, est-ce qu'il est né chrétien, hein ? Ça, c'est encore une autre question, il est né,

évidemment, juif, donc il faut mettre un peu plus tard la naissance du christianisme ; alors, généralement, on la met aux alentours de la mort et de la résurrection du Christ, en disant : c'est à partir de ce moment-là qu'on a confessé Jésus comme Seigneur, comme Messie, donc, c'est à ce moment-là que commence le christianisme. Le problème, c'est que si le christianisme commence après la mort de Jésus, eh bien, Jésus, il n'est pas chrétien. Donc certains se disent : il faudrait mettre le début du christianisme un peu plus tôt. Enfin, on peut débattre à l'infini. Et d'autres disent : le christianisme, il existe à partir du moment où il y a une Église constituée, où il y a les institutions, donc déplacent le début du christianisme au...enfin, au deuxième siècle ; enfin, c'est pas très gentil pour ceux qui ont précédé de ne pas les considérer comme des chrétiens...

Donc, n'est-ce pas, l'an zéro du christianisme, c'est une question théorique intéressante, parce qu'elle a plusieurs réponses, puis, et puis, il n'y en a pas une qui s'impose. La question de savoir si le christianisme ne doit pas être considéré comme existant seulement à partir du moment où il existe une Église constituée est traitée particulièrement à la légère. D'autre part, cette hypothèse est associée à une période qui serait le IIème siècle. Si on voulait traiter cette question sérieusement et non sur le mode plaisant, il faudrait se demander si cette Église constituée peut être considérée comme existant au IIème siècle ou bien s'il ne faut pas encore attendre deux siècles de plus, c'est-à-dire mettre son apparition au IVème siècle.

4) Paula Fredriksen

Boston University

Le christianisme est né à différentes occasions. On peut considérer la mission de Jésus comme sa première naissance. Il naît à nouveau après la crucifixion de Jésus quand les apôtres ont annoncé sa résurrection et son retour. Il est né encore une fois au deuxième siècle, quand les intellectuels chrétiens, venus du paganisme pensent selon la philosophie grecque et interprètent la Septante de manière allégorique. Le christianisme naît de nouveau avec Constantin et encore avec Théodose. Avec le temps, se constitue une forme institutionnalisée de christianisme, un christianisme qui ressemble formellement à celui que prêchait Jésus, mais qui, en fait par plusieurs étapes l'a rendu très différent selon les communautés... Par exemple, l'idée égalitaire de la communauté millénariste n'a rien à voir avec la structure hiérarchisée du pouvoir romain. La hiérarchie n'est jamais égalitaire.

--

5) Daniel Marguerat

Faculté de théologie protestante, Lausanne

« Pour moi, l'an zéro du christianisme n'est pas l'avènement d'une religion d'Etat. Ca n'est pas Constantin. Euh... parce qu'il existait bien auparavant, il s'est pensé et organisé, compris comme une entité religieuse bien avant. Pour moi, la naissance du christianisme intervient là où le signale Luc, l'auteur des *Actes des Apôtres*, c'est le moment où le christianisme se décline dans des communautés où se retrouvent dans la même croyance juifs et non juifs, c'est à dire que se réalise dans ces communautés, ce qui était inimaginable pour Israël, proprement inimaginable, sauf à la fin des temps, c'est-à-dire le rassemblement de l'humanité entière face au Dieu d'Israël. J'entends le rassemblement de l'humanité entière, Juifs et non-Juifs, considérés comme des individus de valeurs égales. Cela, Israël l'avait espéré pour la fin des temps. Dans la Jérusalem eschatologique, mais seulement pour la fin des temps, et au moment où le christianisme le réalise, c'est à proprement parler une révolution théologique. C'est une révolution théologique où à mon avis se dessine, se construit une nouvelle identité religieuse. La tentative d'un de ses neveux (Constantin), Julien l'Apostat, de rétablir les cultes païens fait long feu et en 380, l'Empereur Théodose décrète le christianisme religion officielle de l'empire, une décision capitale dans l'histoire de l'antiquité tardive et dans l'histoire du christianisme :

6) Glen Bowersock

Université of Princeton

Je crois que le plus important dans le développement du christianisme que nous connaissons en Occident a été la conversion de Constantin Sans cela le reste ne serait jamais arrivé. Ce qui s'est passé en 380 est évidemment important, mais rien ne serait arrivé si Constantin ne s'était pas converti. La gigantesque diffusion du christianisme à la fin de l'Antiquité, l'apparition des moines, le grand pouvoir des évêques, - ils sont devenus plus puissants que les empereurs dans certains cas, tout ceci présuppose ce qui s'est passé au temps de Constantin. Ce qui s'est passé plus tard l'a renforcé. Mais, sans la conversion de Constantin, tout cela aurait été inimaginable.

—

7) Christoph Marksches

Humbolt Universität zu Berlin

Étant donné le caractère massif des conversions au christianisme et l'importance du rôle public des chrétiens, on peut très bien imaginer que s'il n'y avait pas eu Constantin, un autre empereur aurait fait plus tard la même chose que lui. On peut se demander combien de temps il aurait fallu avant qu'un membre de la maison impériale devienne chrétien. Aurait-il fallu attendre encore un siècle ? C'est toujours délicat pour un historien d'imaginer si les choses se seraient passées autrement... Que se serait-il passé s'il n'y avait pas eu Constantin ... moi, je fais l'hypothèse qu'un autre empereur se serait converti cinquante ou cent ans plus tard.

8) Paul Veyne

Collège de France

Non : je suis de l'avis exactement opposé .S'il n'y avait pas eu Constantin, le christianisme aurait cessé d'être persécuté : on avait vu que ça ne menait à rien, mais serait resté une secte d'avant-garde, qui n'aurait pas mordu sur la population. Pourquoi aurait-elle mordu sur la population ? Il a fallu que Constantin établisse ce réseau d'évêchés qui a pris la population en main. Autrement, non. Un croyant est certainement persuadé que sa religion était promise ...euh...mais il faut vraiment être croyant pour le croire et encore même un croyant peut penser que l'histoire a été bien faite pour favoriser le christianisme ...après tout, c'est ce que disait Constantin, « *on m'a donné le rôle de faire triompher le christianisme. Je suis le serviteur du Seigneur.* » Pourquoi pas ? Il suffit de tenir Constantin pour un personnage providentiel. Mais croire qu'il y a un dynamisme interne dans une religion aussi exigeante, aussi compliquée qui...euh..., je ne peux pas y croire, et du reste, il n'y a qu'à voir comment trois siècles plus tard, il sera anéanti par l'Islam, religion beaucoup plus simple. Trois siècles plus tard, la moitié des provinces chrétiennes de l'Empire romain, les plus anciennement christianisées, le Maghreb, la Syrie, l'Anatolie, vont devenir musulmans. Les gens ont changé de religion comme de chemise.

9) Pierre-Antoine Bernheim

Fondation Noesis, London

On peut admettre que si Julien, Julien l’Apostat, n’avait pas , n’était pas mort aussi jeune, euh, peut-être aurait-il pu, euh, changer le cours des choses. Bon. La majorité des historiens, souvent d’inspiration chrétienne ne le pensent pas. Mais, après tout, rien ne semble définitif, dans ces domaines, Et on le voit très bien avec les succès fulgurants de l’Islam, où les retournements de population ont été assez forts.

Alors, si l’on parle de succès, malgré tout, une première réflexion, c’est qu’ils ont réussi dans une certaine mesure parce qu’ils étaient les plus persévérants. Et, si on me permet la comparaison, on dit toujours que ceux qui ont le plus de succès avec les femmes, c’est pas nécessairement les plus séduisants, c’est ceux qui sont les plus tenaces et les plus persévérants, et de ce point de vue-là, les chrétiens l’ont certainement été.

10) Yves Modéran,

Université de Caen

On voit bien que le mouvement de progression du christianisme s’est accéléré au cours du IIIème siècle. La conversion de Constantin se situe dans ce courant. Après la conversion de Constantin, après 312, , là où nous pouvons avoir des chiffres, là où on peut essayer de ...s’appuyer notamment sur les effectifs, de l’épiscopat, on voit bien que le mouvement continue, mais il n’y a pas d’accélération absolument brutale, il n’y a pas une rupture de rythme, dans beaucoup de régions, la courbe conserve la même pente, elle s’accélère peut-être un peu, ici et là, mais on ne voit pas véritablement une rupture immédiate et ça se comprend très bien au fond puisque la conversion de Constantin n’implique absolument l’interdiction des autres cultes. Constantin de ce point de vue reste fidèle à l’Édit de Galère de 311. Il s’appuie sur le christianisme certes ; le christianisme est non seulement toléré, mais il va être couvert de faveurs, à partir de la fin de 312, les églises chrétiennes vont être couvertes de faveurs à partir de la fin de 312 mais les cultes païens n’ont pas été réellement interdits, ils ne le seront qu’à la fin du IVème siècle, avec les lois de Théodose en 391, 392

11) Winrich LOHR

Universität Hamburg

Il faudrait d’abord préciser de quel christianisme il s’agit. Si l’on parle du christianisme, religion officielle, avec son orthodoxie qui pourchasse et excommunie ses adversaires, les hérétiques, alors on peut dire que l’année 380 marque la naissance de cette religion d’État. Mais le christianisme de l’an 380 arrive après une longue phase de préparation. Il n’aurait pas été

possible sans la victoire de Constantin au Pont Milvius en 312, sans la décision de Constantin de favoriser le christianisme, il ne serait jamais devenu une religion d'État. L'an 380 marque l'aboutissement de ce qui avait été entrepris sous Constantin.

12) Eric Junod,

Université de Lausanne

380, c'est un édit dans lequel l'Empereur Théodose dit que le véritable christianisme, c'est celui qui est professé à Rome et à Alexandrie, curieusement, il ne mentionne pas encore Constantinople, mais il a des raisons de ne pas mentionner Constantinople, parce qu'il s'apprête à déloger l'évêque de Constantinople qui est un arien. Donc on peut comprendre que Constantinople ne soit pas nommé. Et dans le fond, il dit : « *Voilà ce qu'est la véritable religion chrétienne* » Donc, l'empereur qui définit ce qu'est la religion chrétienne. Et ce qu'est l'hérésie, inversement, c'est un acte, un pas de plus par rapport à la reconnaissance du christianisme par le pouvoir impérial. En 392, il y a un autre décret, qui est rendu, toujours par Théodose, à Constantinople, et qui est, l'interdiction du paganisme, en fait. Qui me paraît être, je dirais, un pas plus important encore. A tout prendre, s'il fallait faire encore de Théodose un symbole, moi je prendrai l'année 395 qui est la mort de Théodose. C'est-à-dire qu'à la mort de Théodose, quelque chose s'achève et quelque chose commence qui est la distinction entre l'Orient et l'Occident, entre deux cultures, l'une grecque, l'autre autour du latin, et plus tard les langues occidentales et deux formes de christianisme qui auront beaucoup de difficultés à communiquer et qui ont encore aujourd'hui beaucoup de formes de, de.....de peine à communiquer, la mort de Théodose, c'est la fin de l'empire d'Orient et d'Occident, il n'y aura plus jamais cet empire-là, en fait. Donc, Théodose est très important, il conclut, d'une certaine manière, la controverse, où c'est sous son règne que, symboliquement, se conclut la controverse trinitaire, c'est symboliquement là que le pouvoir, euh, énonce ce qu'est le véritable christianisme, et croit pouvoir dénoncer, par conséquent, l'hérésie qui s'en distingue, autour de la foi trinitaire, où il combat le paganisme, c'est donc une étape capitale bien sûr, mais c'est pas un an zéro, c'est une continuation.

13) Maurice Sachot,

Faculté de théologie catholique de Strasbourg

L'an zéro du christianisme, pour moi, c'est l'année 380 ; Le 28 février 380, date de l'Édit qui fait de la religion chrétienne la religion de l'empire ou pour l'empire et non pas l'année présumée de la naissance de Jésus. C'est cette année-là qui constitue le christianisme comme

religion ; comme religion, j'entends, car si l'on entend christianisme au sens strict, ce serait la période hellénistique, mais si l'on entend christianisme au sens général, l'équivalent de religion chrétienne, c'est la date qui fait de la religion chrétienne l'instance instituante de la société, elle devient instance instituante, reconnue comme telle en plénitude et ayant, on va dire, presque pleins pouvoirs pour piloter les choses et c'est cette date-là qui va mettre fin à la situation antérieure de la civilisation occidentale, c'est-à-dire, d'une certaine façon, au monde romain, au monde grec en partie, ou en tous cas, le monde grec qui est en tous cas le monde qui est constitutif de cette période n'est pas le même qu'avant, même si sur cette période les uns et les autres ne se sont pas rendus compte de la transformation qui avait lieu. qui a eu lieu en 380. Pour moi, ce n'est pas la naissance de Jésus qui change les choses ; elle n'a rien changé, bien sûr ; elle est au départ d'une dynamique et d'un mouvement qui deviendra la religion chrétienne, mais si on veut voir les faits, l'effet de la religion chrétienne sur la société, sa prise de possession, c'est l'année 380.

Note 515, page 235
Christianité et christianosphère

Précisément, l'ouvrage de Maurice Sachot, « *Quand le christianisme a changé le monde* », invite à poser la question de la terminologie puisque l'auteur forge un néologisme sur lequel va reposer toute sa démonstration, celui de « christianité ». Il définit la christianité dans ces termes : « *Par christianité, nous n'entendons pas une abstraction (...) mais une entité concrète historique, (...) Cette christianité ne saurait être réduite aux religions chrétiennes. Elle recouvre l'ensemble civilisationnel et culturel dans lequel le christianisme a été la force fédératrice jusqu'à l'organiser en chrétienté et qui, aujourd'hui, se déploie sous des formes sécularisées ou laïcisées* ».

Il importe de ne pas confondre les notions de christianisme, de chrétienté et de *christianité*. La *christianité*, selon Maurice Sachot englobe des valeurs qui semblent opposées au christianisme. C'est ce qu'il entend par *les formes sécularisées ou laïcisées*. La laïcité elle-même est un produit de la *christianité*. En évoquant les civilisations antiques antérieures, évidemment, à l'apparition du christianisme, Maurice Sachot remet en cause la notion de « racines chrétiennes de l'Europe » d'une manière telle qu'elle pourrait nourrir avec bonheur celle un peu parente mais très autonome de « racines anciennes de l'Europe ». La *christianité*, en s'appuyant sur les civilisations antiques, donc les divers systèmes de pensées des civilisations antiques, les a, en même temps, rendues caduques.

Il n'est pas jusqu'à l'Islam – ici, l'auteur se réfère implicitement, à une thèse soutenue en 2005 à l'Université de Strasbourg sur les possibles racines judéo-chrétiennes de l'Islam par Edouard-Marie Gallez – qui n'ait été, au moins en partie, modelé dans la *christianité*.

J'aimerais avoir l'opportunité d'en dire plus à ce propos, ainsi qu'à la notion de « *force fédératrice* » de la christianité, évoquée cette fois, dans une perspective d'avenir ; également la notion d' « *emprise tautologique* » sans quoi on ne comprend pas l'intérêt de ce concept nouveau que propose l'auteur, ainsi que l'analogie avec, au centre de gravité de la civilisation occidentale, la « *force du trou noir* », « *par définition invisible mais qui n'en entraîne pas moins les mouvements de la galaxie* ». J'ajouterais volontiers : *une force qui absorbe en son sein insondable et sans possibilité de retour tous les éléments qui gravitaient autour*. Autre néologisme utilisé dans ce livre, celui de *christianosphère*. Il s'inspire de celui de *médiasphère*, créé par le médiologue Régis Debray, dont Maurice Sachot souvent se réclame. La *christianosphère* est la sphère où s'exerce l'*emprise tautologique* de la *christianité*. Personne n'y échappe (du moins dans la société occidentale), croyants chrétiens, croyants d'autres religions, agnostiques, athées. Je rappelle aussi que la médiologie de Régis Debray s'occupe essentiellement des processus de transmission. L'historiographie est une modalité de transmission de l'histoire qui est l'objet de la transmission. Sans nécessairement adopter les positions de l'un et de l'autre de ces deux auteurs, je pense que les notions de médiasphère et de christianosphère sont d'un grand intérêt dans le cadre d'une réflexion sur l'historiographie des origines du christianisme. Je quitterai, beaucoup trop vite malheureusement, le livre de Maurice Sachot en signalant que le titre de son 3^{ème} chapitre est : « L'Occident, société duale, date de naissance, 28 février 380 ». Or, Maurice Sachot était présent à l'avant-dernier épisode de la série « Apocalypse », diffusé le 20 décembre 2008, sous le titre : « L'an zéro du christianisme ». (...)

Un examen rigoureux des origines du christianisme d'un strict point de vue historique peut donner l'impression finale que la religion ment (au moins sur ses origines). Il s'agit, en fait, de la rencontre de deux types de vérité, la vérité historique et la vérité religieuse, laquelle en l'occurrence ne peut que déboucher sur le conflit et c'est dans ce conflit qu'un troisième type de vérité peut apporter son aide.

Trois registres de vérité ; trois différentes natures de vérité. La vérité philosophique se fonde sur un raisonnement juste appliquant des règles strictes supposées bonnes et prenant pour base un ou des axiomes, c'est-à-dire des principes non démontrables, mais admis et que parfois, souvent, on oublie d'explicitier. La vérité historique repose sur la notion de la preuve de ce que l'on dit avoir eu lieu a eu lieu effectivement. La vérité religieuse (ou théologique) repose sur

l'idée de la Révélation (du moins dans les trois monothéismes) et de l'exactitude de l'interprétation. C'est dans la notion de Révélation et d'interprétation que la vérité religieuse rencontre la vérité historique et la vérité philosophique.

Le Goff Jean-Paul Yves , *Implications collatérales de la recherche en histoire des religions*,.

Forum des doctorants, Brest 27 avril 2010.

Note 516 , page 235,
Verbatim de la haine

A/ Revue *Certitudes* 2003

Gérard Mordillat et Jérôme Prieur se présentent comme des journalistes, cinéastes et écrivains. Ils prétendent avoir enquêté pendant de nombreuses années avant de réaliser la série *Corpus Christi* diffusée sur Arte en 1997. Sept ans après, la chaîne franco-allemande récidive, en présentant l'*Origine du christianisme* et Prieur et Mordillat préparent dès maintenant un sujet sur l'*Apocalypse*. (...) Ils n'ont pas de formation philosophique, théologique ou biblique. Ils sont encore moins des historiens ou des exégètes. Ils font parler les spécialistes en les scénarisant selon un plan bien précis. Ils ont une thèse qu'ils habillent, qu'ils crédibilisent, grâce à ce scénario.

Ce sont donc avant tout des metteurs en scène ou plutôt des monteurs. Ils montent, ils construisent un nouvel évangile. Pour cela, il faudra déconstruire, déstructurer, détruire, manipuler les écritures, les évider, les expurger de ce qui ne convient pas, aggraver ce qui pourrait accuser. Il faudra retrancher des paroles du Christ, en ajouter d'autres et les juxtaposer à des faits sans rapport. Avec cette technique qu'il faut analyser en détail, on fait dire tout et son contraire à n'importe qui.

On le verra, nos deux pseudo-spécialistes sont plutôt des idéologues, formés dans le doux nid du journalisme gauchisant. Ils se livrent à un véritable noyautage intellectuel des origines chrétiennes parce qu'ils ont entrepris de faire exploser le christianisme. En réalité on est en face de militants, animés par une haine non dite et qui ont mis de côté toute objectivité. Ils ont tenté de cacher leurs présupposés idéologiques en les camouflant derrière une surprenante et puissante tribune médiatique.

Nous devons pourtant remercier Prieur et Mordillat. Ils révèlent les limites de l'exégèse historico-critique. A force de grossir le trait, ce dernier enfle et la pseudo-explication qu'ils proposent explose sans coup férir. Nos deux compères agissent sur commande. (...)

(...)

Premier message : Jésus est exécuté sur décision des autorités romaines...

(...)

Second message : Tous les chrétiens sont juifs ; Jésus aurait eu horreur des chrétiens

(...)

Troisième message : l'antijudaïsme est inscrit dans le Nouveau Testament

(...)

Quatrième message : le christianisme est une école à l'intérieur du judaïsme, identifiée par référence à ce Galiléen qui se dit « messie ». Mais c'est un prophète parmi d'autres. Sa succession est une foire d'empoigne, une lutte dynastique pour le pouvoir. (...) La place manque pour recenser tous les mensonges, toutes les omissions, toutes les distorsions auxquels se sont livrés nos deux compères dans leur dernier livre *Jésus après Jésus*. Voici en attendant comme un échantillon de leur savoir-faire. Manifestement lorsque nous parlons d'Évangile, eux et nous, ce n'est pas le même texte que nous avons sous les yeux. Ici, chaque phrase est une nouvelle invention, chaque affirmation une nouvelle fiction : « *Jésus est peut-être plus marginal que les autres prophètes. Dans les textes cohabitent un Jésus tout amour et toute colère, qui déclare par exemple : qu'on m'amène mes ennemis et qu'on les égorge en ma présence ou qui parle à ses disciples en les vouant à l'Enfer éternel ! Dans les églises et les sermons, on ne fait jamais état de ces paroles redoutables. L'histoire de Jésus est d'abord une histoire de famille, il a des sœurs, Jacques est son frère, et sa succession est d'abord une affaire dynastique. La conviction de Jésus et de ceux qui l'entourent est que le Royaume qu'il annonce est terrestre et non pas céleste.*

(...) dans *Paris Match* du 22 avril 2004. Irène Frain, sans mollir écrit dans le même journal pour présenter nos deux faussaires, que leur travail contribue à « *encourager le lyrisme et la foi* ». C'est sans doute une manière de les lire. Nous n'avons pas, quant à nous, la même conception du lyrisme et nous voyons trop bien que, de foi, il n'est pas question dans ces lignes. En réalité nos deux auteurs qui prétendent faire une enquête sur le Christ et les origines du Christianisme se conduisent non en journalistes et en cinéastes mais en policiers. C'est sur le mode policier que s'effectue cette enquête prétendument scientifique. La thèse est présupposée : il s'agit de mobiliser le moindre indice qui puisse lui donner quelque crédit. Comme les indices sont faibles, on interroge les textes inlassablement, et en les torturant, en les triturant en tous sens, on finit par

leur faire dire ce que l'on en attendait. En fait de police, il faut le préciser mais vous l'aviez compris, nous sommes en présence d'une police politique, nous en reconnaissons les méthodes. Ce sont des procureurs, des " commissaires politiques " pour reprendre le terme qu'ils appliquent à l'apôtre Pierre dans la citation de *Paris Match* que nous vous avons mise sous les yeux. Ils tiennent leur coupable dès le début, le Christ et sa secte ; à l'image d'un Beria sous Staline, ou des Romains lors des persécutions des premiers siècles, il faut faire circuler des rumeurs mensongères, démonétiser, stigmatiser, anathématiser. On désigne les coupables à la vindicte populaire ; l'enquête n'est alors que de pure forme, l'instruction est partielle ou n'existe pas, les témoins sont enfermés dans un jeu de questions qui incluent et dirigent elles-mêmes les réponses. Les procès-verbaux sont truqués. L'essentiel, c'est d'arriver au bout, c'est-à-dire de faire parler les textes de n'importe quelle manière, de faire avouer les coupables à n'importe quel prix. Pour y parvenir, on va donc créer une fiction qui aura la saveur du réel. C'est que les cinéastes sont au moins spécialistes de quelque chose : ce sont des as du trucage. C'est ce qui leur permet de décréter avec autant d'assurance et d'autorité des conclusions irréversibles selon eux et qui sont manifestement contraires à ce que l'on peut lire dans les Écritures. Ce que Prieur et Mordillat écrivent dans *Jésus après Jésus* est encore plus frappant, éclairant d'un jour nouveau, ou plutôt pétrifiant dans une nuit glaciale, les origines prétendument homicides du christianisme.

Commentaire : On trouve l'intégralité de cet article, à l'URL suivante :

<http://certitudes.free.fr/nrc15/nrc15025.htm>

Il est d'abord paru dans la revue « Certitudes », juillet-août-septembre 2003 – n°15, dirigée par l'abbé Guillaume de Tanouarn et qui, aujourd'hui, n'existe plus ; elle fut remplacée par le magazine « Objections » qui connut lui-même une courte existence ; mais l'organisme éditeur, le Centre Saint-Paul, (tendance « Fraternité Saint Pie X ») existe toujours : <http://www.cccsp.fr>

B/ *France Catholique*, 2009

Voilà longtemps que j'attendais une réplique argumentée à l'entreprise de Jérôme Prieur et Gérard Mordillat, telle qu'elle se déroule depuis trop longtemps sur *Arte*. Jean-Marie Salamito, qui enseigne l'histoire du christianisme antique à Paris IV-Sorbonne, réplique avec la vigueur nécessaire à nos deux bretteurs qui continuent à faire illusion à tout un public. Celui-ci croit qu'on lui sert le décryptage décisif des origines du christianisme qui auraient été masquées par l'Église. Le climat anticlérical et antichrétien qui règne en certains milieux médiatiques favorise

ce genre d'offensive. Et souvent, une invraisemblable pusillanimité empêche les chrétiens de dire leur fait à des manipulateurs qui prétendent maîtriser une science qui n'est pas la leur. Toute objection leur est d'ailleurs insupportable. J'ai pu le constater moi-même, il y a quelques années, lors d'une brève confrontation sur *France 3*. Il était nécessaire qu'un spécialiste comprenne enfin le dossier pour démonter la méthode, révéler les procédés derrière la mise en scène impressionnante qu'ils réactivent à chaque étape de leur parcours.

Sous le masque de l'objectivité, la parole largement accordée à quarante-quatre invités prestigieux (des universitaires, des biblistes, des savants), nos deux compères entendent développer leur propre thème à propos du livre de *l'Apocalypse* : " *L'histoire du christianisme antique serait celle de la longue trahison de Jésus par ceux qui se réclamaient de lui.* " –

Gérard Leclerc

France Catholique, 12 janvier 2009

<http://www.france-catholique.fr/Salamito-demasque-Prieur-et.html>

Note 473, page 211

La controverse Mordillat-Prieur-Salamito

DÉBAT FILMÉ - 10/12/08

- G.Mordillat et J.Prieur débattent avec l'historien Jean-Marc Salamito
-
- Le 6 novembre 2008, ARTE, en partenariat avec *Le Monde de la Bible* et *Pèlerin*, organisait au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme une projection publique suivie d'un débat avec les réalisateurs Gérard Mordillat et Jérôme Prieur et l'historien Jean-Marc Salamito, professeur d'Histoire du Christianisme Antique à Paris-Sorbonne (Paris IV), auteur d'un article polémique sur la série «L'Apocalypse».
-
- Les réalisateurs avaient souhaité publier un droit de réponse dans "Le Monde de la Bible", en réaction à l'article écrit par Jean-Marc Salamito. Ce droit de réponse n'avait pas été accordé. C'est pourquoi le débat filmé (ci-dessous) commence avec la lecture du texte par les réalisateurs.
- Le montage s'organise autour de cinq thématiques.
 - 1. Droit de réponse
 - 2. Des scientifiques manipulés.
 - 3. Une source en débat.

- 4. Séparation Juifs-Chrétiens.
- 5. Une approche idéologiques

Voir :

- <http://www.arte.tv/fr/g-mordillat-et-j-prieur-debattent-avec-l-historien-jean-marc-salamito/2284960,CmC=2285794.html>



Note 518, page 235
Une approche impressionniste

(...) En juxtaposant les interventions de quarante-quatre spécialistes appartenant à un certain nombre de nationalités, parlant devant un fond sombre, sans que l'on entende les questions auxquelles ils répondent, et en se refusant à tout exercice de synthèse de leur propos, on procède nécessairement à une déconstruction de l'histoire, et *a fortiori* de l'histoire sainte. L'impressionnisme décomposa la réalité en touches de couleur, mit fin à la ligne et aboutit à l'art abstrait. La juxtaposition des discours des spécialistes met fin au règne de la problématique historique, et aboutit mécaniquement à renforcer les discontinuités au détriment des continuités. Selon le point de vue que l'on adopte, on peut s'en féliciter ou s'en inquiéter.

Dire qu'il est bien imprudent de livrer ainsi sans précaution les interrogations des spécialistes au grand public est pire qu'une marque de mépris : c'est une illusion grave sur le but du travail de recherche, dont le bénéfice ne doit jamais revenir uniquement au seul chercheur (...)

Quoiqu'il en soit de la validité de cette formule, qui ne représente pas nécessairement une réalité d'ordre historique, comme c'est d'ailleurs le cas de toutes les formules, c'est à une véritable entreprise de déconstruction des origines et des évolutions multiples du christianisme jusqu'au IV^{ème} siècle que se livrent les réalisateurs dont toute l'habileté consiste à mettre à contribution des spécialistes, la plupart étant des théologiens chrétiens enseignant dans des facultés de théologie catholiques ou protestantes, en Europe, en Israël ou aux Etats-Unis.

En soi, cette entreprise de déconstruction est évidemment légitime mais à condition qu'elle demeure dans les strictes limites de la connaissance scientifique et non pas qu'elle développe une quelconque perspective idéologique. Or, c'est ce qui se produit par moment, notamment par les interventions ayant une apparence opportune de la " *voix off* " qui rythment toute la série.

Toutefois, avoir donné la parole aussi bien aux chercheurs issus du judaïsme que du christianisme, comme ce fut le cas aussi pour les deux premières séries, constitue l'une des leçons les plus importantes de cette émission documentaire pour grand public motivé.

Régis Burnet et Simon C. Mimouni *Religions & Histoire*, n° 24 - Janvier-février 2009 pp 72-73

Note 520, page 236,
Apocalypse : « *Nous ne sommes pas manipulés* »

Nous sommes une quarantaine de chercheurs de toutes disciplines et de tous pays à avoir participé au travail mené par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur sur l'histoire des origines du christianisme, en particulier *l'Apocalypse* série d'émissions diffusées en décembre sur Arte. Et nous sommes surpris de voir Maurice Sartre (1) reprendre pour l'essentiel (*le Monde* du 27 mars) l'argumentaire polémique que développe son collègue Jean-Marie Salamito dans l'ouvrage *les Chevaliers de l'Apocalypse ; réponse à MM. Prieur et Mordillat*.
(...)

Pourquoi prétendre que Prieur et Mordillat « *se trompent lourdement en considérant les récits de martyre comme des témoignages sans valeur historique* » ? Plusieurs de nos collègues américains, anglais, italiens, allemands, français ont l'occasion d'insister sur la valeur « historique » de ces récits, mais aussi sur leur fonction de propagande interne. Si les deux auteurs

envisagent essentiellement le monachisme (dans l'essai *Jésus sans Jésus, la christianisation de l'Empire romain*, qu'ils signent parallèlement chez Seuil) comme un phénomène de « protestation contre la collaboration entre l'Eglise et l'Empire », il est excessif de les accuser de faire « fausse route ». C'est au contraire bien faire prendre conscience au public des innombrables tensions internes propres au début du christianisme, et notamment du changement de nature qui se produira lorsque l'Empire va se rapprocher de l'Église, au point de devenir la religion d'État de l'Empire à la fin du IV^e siècle... Dire qu'il y a eu « travail du temps », comme l'écrit le professeur Sartre, certes, mais « rupture » tout autant : ce qui ne constitue pas « une thèse antichrétienne » !(...) »

Savoir si ces divergences étaient inéluctables est une autre question. Aussi la série propose-t-elle nombre d'hypothèses de travail qui ne sont ni plus ni moins « neutres » que celles de tel ou tel historien. Ainsi défend-elle certaines idées auxquelles nous ne souscrivons évidemment pas tous... Mais prétendre qu'il faut sortir le spectateur « de l'état hypnotique où le plongent les séries de Mordillat et de Prieur » est une affirmation complètement gratuite. Dire que les chercheurs répondent à des questions que le téléspectateur ignore, que le seul lien vient de la voix off, qu'aucune discussion n'a lieu directement entre spécialistes laisse entendre sournoisement que nous aurions été « manipulés » ?

Soyons sérieux ! Ne saurait-il exister qu'une seule forme de transmission de la parole savante, alors que chaque épisode nous propose un débat contradictoire ? Donner à voir et à entendre qu'il existe rarement une vérité unique en histoire, c'est le premier mérite de l'œuvre entreprise depuis des années par Mordillat et Prieur dans une exigence formelle et intellectuelle suffisamment rare à la télévision pour être reconnue. Cette entreprise à laquelle nous sommes fiers d'avoir collaboré par nos multiples points de vue mérite le large succès qu'elle a rencontré. Il nous paraît injuste de ternir la qualité de cet extraordinaire travail de connaissance et de réflexion. Une telle réussite devrait être montrée en exemple dans les universités du monde entier et apparaître comme un encouragement puissant à dépassionner l'histoire des débuts du christianisme.

PIERRE-ANTOINE BERNHEIM Fondation Noésis (Londres), **PAULA FREDRIKSEN** Université de Boston, **ROBIN LANE-FOX** université d'Oxford, **YVES MODERAN** université de Caen, **MARCO RIZZI** université catholique de Milan, **GUY STROUMSA** université hébraïque de Jérusalem, **MICHEL TARDIEU** Collège de France, **PAUL VEYNE**, Collège de France

Note 522, page 237,
Controverse Isaac-Marrou

Mais de là à déduire avec eux que, malgré cette " manipulation des sources " - de sources qui nous sont inconnues - malgré l'imprécision forcée " des détails ", il est possible néanmoins de garantir l'historicité des événements, d'atteindre une forme plus souple d'historicité, non, je me refuse à faire ce saut périlleux ; cette gymnastique d'assouplissement, cette dialectique (à la mode) ne me dit rien qui vaille. Vouloir bâtir sur de tels fondements une construction historique quelconque est peut-être une œuvre de foi, de science certainement pas. Vieil homme à l'ancienne mode ou plutôt profondément insoucieux de toute mode, je le dis nettement, et crois qu'il faut le dire, c'est plus franc : en toute honnêteté, sur un tel terrain documentaire, nous ne pouvons atteindre aucune certitude , nous sommes et restons en pleine conjecture, de l'espèce la plus conjecturale qui soit nous ne pouvons pas " garantir l'historicité des événements" , car il n'y a pas deux formes d'historicité, il n'y en a qu'une".

Jules Isaac, *Genèse de l'antisémitisme, essai historique*, page 341

Note 524, page 212,
Un danger mortel pour les orthodoxes

" De nos jours, la pensée active et féconde paraît comme un danger mortel aux orthodoxes" (...)" Ni les confessionnels, ni les polémistes n'ont désarmé. Les premiers, non contents d'entretenir de tous leurs efforts dans l'esprit de ceux qui les écoutent, et ils sont nombreux, la conviction que les chercheurs libéraux viennent en ennemis de la foi, d'autant plus dangereux qu'ils semblent désintéressés, organisent dans leurs écoles et dans leurs livres une contre-histoire chrétienne. J'entends qu'affectant d'adopter sans réserves les méthodes de la critique scientifique, ils les appliquent à leur manière et de telle sorte qu'elles les conduisent toujours - ô miracle - à des conclusions conformes aux affirmations de la Tradition. Et, aux jugements des hommes mal avertis, cette histoire-là vaut l'autre. De leur côté, les polémistes anticléricaux tirent à leur avantage les constatations des savants. Il est impossible de les en empêcher. Mais la science chrétienne n'y gagne pas beaucoup de considérations et même encourt, dans l'esprit public, des

risques de confusion très fâcheuse. Et toujours reparaît la vieille opinion que " *tout cela, c'est l'affaire des curés* ", ou de leurs adversaires. Le sage ne s'en étonne pas outre mesure, car il sait qu'il faut beaucoup de temps pour dissiper les apparences. "

Guignebert Charles, *Le Christianisme antique*, Paris 1921. (pp 17 et 27-28)

"Les propositions qui consistent à considérer que le christianisme aurait pu naître, durer et se développer sans la réalité de l'existence terrestre de Jésus (...) atteignent les fidèles des diverses confessions chrétiennes comme un intolérable outrage et ils les traitent de sacrilèges extravagants , les critiques non confessionnels eux-mêmes ont bien du mal à ne pas les accueillir comme des paradoxes excessifs, tant l'atavisme leur a rendu familière et quasi indiscutable l'association de la personne de Jésus à l'origine de la religion".

Charles Guignebert *Le problème de Jésus* (1914)

Note 535, page 239,
Socrate et la critique

Socrate :

Maintenant c'est à Meletos, cet honnête homme si dévoué à la cité, à ce qu'il assure, et à mes récents accusateurs que je vais essayer de répondre. Faisons comme si nous avions affaire à des accusations nouvelles et donnons-en le texte comme pour les premières. Le voici à peu près : « *Socrate, dit l'acte d'accusation, est coupable en ce qu'il corrompt la jeunesse, qu'il n'honore pas les dieux de la cité et leur substitue des divinités nouvelles.* » Telle est l'accusation ; examinons-en tous les chefs l'un après l'autre.

(...)

Voyons; que disent mes calomniateurs? Car il faut mettre leur accusation dans les formes, et la lire comme si, elle était écrite, et le serment prêté : Socrate est un homme dangereux, qui, par une curiosité criminelle, veut pénétrer ce qui se passe dans le ciel et sous la terre, fait une bonne cause d'une mauvaise, et enseigne aux autres ces secrets pernicieux.

(...)

Socrate :

Tâchons de répondre à Meletos, cet homme de bien, si attaché à sa patrie, à ce qu'il assure. Reprenons cette dernière accusation comme nous avons fait la première; voici à peu près comme elle est conçue : *Socrate est coupable, en ce qu'il corrompt les jeunes gens, ne reconnaît pas.. la religion de l'état, et met à [la place des extravagances démoniaques.* Voilà l'accusation; examinons-en tous les chefs l'un après l'autre.

(...)

Meletos :

Je t'accuse de ne reconnaître aucun dieu. (...)

Socrate :

Mais il s'en faut bien, Athéniens, qu'il en soit ainsi. Je crois plus aux dieux qu'aucun de mes accusateurs; et je vous abandonne avec confiance à vous et au dieu de Delphes le soin de prendre à mon égard le parti le meilleur et pour moi et pour vous.

Platon, *Apologie de Socrate*
(11 b , 19b, c , 24b, c , 24c , 26d ,35d)

Note 546, page 245
L'histoire des religions absente de l'Université

Lettre ouverte

Madame la Ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche,

Monsieur le Ministre de l'éducation,

Nous voudrions vous faire part d'un manque intellectuel et scientifique dans l'enseignement supérieur, qui a des conséquences manifestes dans l'enseignement secondaire. On assiste à une focalisation croissante sur les questions religieuses et culturelles dans notre société laïque. Or, tout ceci croît sur un terreau d'ignorance entretenu par un jardinier pourtant rigoureux et sourcilieux. Et ce jardinier, c'est l'enseignement public français, laïc et scientifique, du secondaire au supérieur.

En effet, l'enseignement laïc en France est loin d'aborder historiquement les religions. La laïcité à la française serait bien étrange pour un voyageur persan qui tenterait de comprendre sa logique et ses enjeux. L'observateur de Montesquieu aurait quelque difficulté notamment à saisir le paradoxe existant dans l'enseignement laïc et qui consiste à lutter contre tout obscurantisme en détournant le regard. Car l'institution publique française a purement et simplement rejeté aux marges de l'enseignement l'histoire des religions.

Pourtant, les choses avaient plutôt bien commencé au début de la III^e République lorsqu'en 1886 on créa la cinquième section de l'École Pratique des Hautes Études (Paris, Sorbonne), section appelée des « Sciences religieuses », dévolue à l'histoire des religions, donc à une connaissance scientifique nettement distincte des études de théologie. Malheureusement, après plus d'un siècle, il n'existe toujours pas de départements consacrés à ce domaine dans les universités publiques. Le plus regrettable est qu'il n'y a pas même d'historiens des religions recrutés à ce titre dans les départements d'histoire de ces universités !

Lors de la toute récente publication des postes de maîtres de conférences pour l'année 2012 sur le site gouvernemental *Galaxie*, deux profils universitaires seulement spécifiaient une étude de l'histoire religieuse (en sus de l'histoire politique ou culturelle) : ils portaient sur l'époque moderne et la toute fin du Moyen Âge. Pour ce qui est de l'Antiquité, sans surprise, l'essentiel des postes concernait l'histoire grecque et l'histoire romaine en général, c'est-à-dire sans spécification, comme pour mieux induire qu'il s'agit bien des deux piliers idéologiques de la République, d'ailleurs enseignés dans le secondaire à deux niveaux : en classe de sixième et de seconde générale. Or, l'enseignement supérieur, à la différence de l'enseignement secondaire, ne peut se contenter de participer à la formation du citoyen, il doit aussi ouvrir l'étudiant au monde historique le plus vaste possible.

On a dit et répété que le cœur du problème se situait au niveau de l'enseignement secondaire, sans jamais réellement évoquer l'enseignement supérieur (de la licence aux concours d'enseignement). La carence dans l'enseignement secondaire est indiscutable, mais pas seulement de la manière qu'on l'a cru, qui ne voulait souligner que l'absence d'enseignement du « fait religieux » – notion d'ailleurs plus phénoménologique qu'historique et anthropologique – dans les collèges et les lycées. Les élèves rencontrent pourtant bien des questions d'histoire des religions dans les programmes d'histoire des classes de sixième (histoire du judaïsme et du christianisme antique) et de cinquième (histoire de l'islam), voire de seconde générale (chrétienté médiévale). Le problème repose surtout sur le fait que les professeurs certifiés et agrégés nouvellement nommés n'ont bien souvent jamais suivi de cours universitaire dans ces domaines complexes – l'origine antique de systèmes religieux – non dépourvus d'enjeux. Le plus

regrettable donc – nous y revenons –, ce n'est pas tant le défaut d'histoire des religions dans les programmes du secondaire que l'absence presque totale de cours de cette sorte dans les universités pour former les futurs enseignants à ces questions (comme cela se fait par exemple à l'Université de Lausanne depuis désormais vingt ans) !

Dans le cadre général d'une refondation de l'enseignement en France, repenser l'enseignement secondaire ne servirait à rien si, en amont, l'enseignement universitaire n'était pas ouvert à des domaines de connaissance et de recherche incontournables comme l'est l'histoire des religions. Ce domaine est d'autant plus incontournable que les religions se déclinent aussi au présent et qu'il importe d'en connaître l'histoire en exerçant simultanément le « regard éloigné » de l'anthropologue : c'est ainsi qu'on saisira au mieux les traits culturels les plus saillants, comme certains « tabous » qui suscitent encore les incompréhensions culturelles d'aujourd'hui, génératrices de xénophobie.

Madame la Ministre, Monsieur le Ministre, nous voulons attirer votre attention sur ce manque, afin que l'Université française donne enfin une place réelle aux religions et au religieux dans les départements d'*histoire*. Il n'est pas digne d'un grand pays intellectuel et scientifique comme la France que cet aspect de l'histoire soit maintenu dans l'obscurité, alors qu'il est en pleine lumière chez nos voisins européens et en Amérique du Nord : il est temps de faire de notre concept de laïcité un atout scientifique. Il est par ailleurs injustifiable de ne pas former largement à ces questions complexes des étudiants qui, pour certains, auront à les aborder face à des élèves avides de connaissances historiques rigoureuses dans ce domaine. Là réside, nous semble-t-il, le véritable esprit laïc.

P.S : Le problème évoqué ne peut d'ailleurs se réduire à l'histoire des religions. Pour l'Antiquité, l'Orient est peu présent dans les départements d'histoire, et l'on ne peut penser seulement à la Mésopotamie, il importe par exemple aussi d'enseigner l'Arabie préislamique de mieux en mieux connue. Mais cela n'est pas tout. Depuis deux décennies au moins, les connaissances sur la Gaule celtique, donc préromaine, ont été entièrement renouvelées grâce à l'archéologie. Pourquoi donc ne pas enseigner ce que l'on sait, non évidemment « nos ancêtres les Gaulois », mais la civilisation des Celtes en rapport avec le monde romain ? Les universités, dans le cadre de la loi sur leur autonomie, ne pourraient-elles pas proposer un savoir pluriel, ouvert sur le monde (l'Afrique précoloniale, l'Extrême-Orient, la Mésoamérique, etc.), et s'éloigner de savoirs quelque peu préétablis trop dépendants des questions de l'agrégation (lesquelles en seraient elles-mêmes heureusement transformées) ?

Christophe **Batsch** (Université de Lille 3) Hélène **Benichou-Safar** (UMR 8167 Orient et Méditerranée) Françoise **Briquel-Chatonnet** (CNRS) Pierre **Bordreuil** (CNRS) Claude **Calame** (EHESS) Pierre **Chiron** (Université de Paris-Est) Alain **Desreumaux** (CNRS) François **Dingremont** (post-doctorant) Cécile **Dogniez** (CNRS) François **Flahault** (CNRS) Stella **Georgoudi** (EPHE) Sylvie-Anne **Goldberg** (EHESS) Jean-Marie **Husser** (Université de Strasbourg) Renée **Koch-Piettre** (EPHE) Christophe **Lemardelé** (UMR 8167 Orient & Méditerranée) Annick **Martin** (Université de Rennes 2) Ron **Naiweld** (CNRS) Hedwige **Rouillard-Bonraisin** (EPHE) Francis **Schmidt** (EPHE) Arnaud **Sérandour** (EPHE)

<http://blogs.mediapart.fr/edition/les-invites-de-mediapart/article/191212/lhistoire-des-religions-absente-de-luniversite>

Note 560, âge 240

Politique et histoire, le dialogue de sourds continue

" (...) le 24 avril 2012, à l'occasion du 97^e anniversaire du génocide arménien, les deux candidats sont allés successivement promettre qu'ils ne s'en tiendraient pas à la décision du Conseil constitutionnel et qu'ils reviendraient sur la possibilité de voter une loi sanctionnant la négation du génocide arménien. Dès le début de mars, le sénateur Kaltenbach avait d'ailleurs repris l'initiative en proposant de créer un groupe d'étude destiné à examiner la possibilité d'introduire une telle loi. Une initiative de François Hollande est probable. Elle a été promise, et la nomination de Christine Taubira au poste de garde des sceaux ne laisse pas augurer un avenir tranquille pour nous.

Dans cette affaire, *Liberté pour l'histoire* a joué un rôle important et combatif. Je rends hommage tout particulièrement à Robert Badinter pour son appui et à Jean-Pierre Sueur pour sa netteté, son éloquence et son courage.

Je pense que François Hollande nous sollicitera parce que c'est un homme de consensus et que, pendant cette bagarre, j'ai eu l'occasion de lui parler au téléphone. Il venait de lire un entretien que j'avais donné à Libération, et il savait que j'avais été convoqué par le sénateur Kaltenbach, dans des conditions d'ailleurs tout à fait défavorables et à la limite de légalité. (...) J'ai essayé de téléphoner à nouveau à Hollande, mais il était trop occupé. Nous en sommes restés

là. Je l'ai croisé pendant sa campagne, et il m'a fait part de son désir de me voir après l'élection pour reprendre la discussion.

Comme je pense que nos rapports sont bons, je ne tiens pas à entamer son quinquennat par un geste d'hostilité. Je crois à sa sincérité et je pense qu'il a pris cette attitude par conviction personnelle et non pour des raisons électorales. Je voudrais, avec votre accord, lui suggérer de s'en tenir à la loi-cadre de Bruxelles et de mettre à jour notre législation avec la législation européenne. Ce serait pour lui une porte de sortie honorable, mais Robert Badinter aura peut-être une autre piste à nous suggérer. Je lui laisse la parole pour commenter la décision du Conseil constitutionnel.

Pierre Nora

2 juin 2012, Assemblée Générale
de l'Association *Liberté pour l'histoire*

Note 561, page 249,
L'enseignement de l'histoire, une affaire d'État

A/ Antoine Prost :

L'histoire tient dans l'univers culturel et social des Français une place éminente. Nulle part ailleurs, elle n'est aussi présente dans les discours politiques ou les commentaires des journalistes. Nulle part ailleurs elle ne bénéficie d'un statut aussi prestigieux. L'histoire est la référence obligée, l'horizon nécessaire de toute réflexion. On a dit qu'elle était une « passion française » (Philippe Joutard) ; peut-être pourrait-on même aller jusqu'à y voir une maladie nationale. (...) Les Français sont unanimes à penser que leur identité, et presque leur existence nationale, passe par l'enseignement de l'histoire (...) L'important est que, fondé ou non, le consensus français autour de la fonction identitaire de l'histoire charge les historiens d'une mission entre toutes importante et prestigieuse. Leur statut dans la société s'en trouve rehaussé, quel que soit par ailleurs, le prix de ce prestige accru. En second lieu, personne ne s'est étonné que le chef de l'État ait cru bon de donner son avis sur l'enseignement de l'histoire. Aux yeux des Français, il semble évident que cela fasse partie des devoirs de sa charge. La France est sans doute le seul pays au monde où l'enseignement de l'histoire soit une affaire d'État, avouée comme telle en Conseil des ministres (31 août 1982, par exemple), le seul où un Premier ministre n'estime pas perdre son temps en venant à qualité prononcer le discours inaugural d'un colloque sur l'enseignement de l'histoire. (Pierre Mauroy, colloque national sur l'histoire et son enseignement, Montpellier, janvier 1984).

B/ Claude Lelièvre : Qui a dit ... ?

1) « *On n'enseigne plus l'histoire, ni dans les collèges, ni dans les lycées. L'histoire c'est d'abord la chronologie : la chronologie a disparu [...]. C'est aussi la relation de faits et d'évènements, c'est faire connaissance avec de grands hommes tout autant que de s'imprégner d'idées [...]. Sans connaissance de l'histoire de France, il n'est pas de démocratie française, il n'est pas de politique républicaine [...]. C'est d'autant plus regrettable que, dans la France entière se manifeste une appétence énorme pour tout ce qui a trait à l'histoire. Votre bilan, Monsieur le Ministre, est désastreux et l'inspection générale de l'enseignement de l'histoire a créé une situation qu'il faut renverser totalement* ».

2) « *Ceux qui ont la responsabilité d'enseigner l'histoire aux jeunes Français doivent considérer que celle-ci est la mémoire d'un peuple, qu'elle confère à la nation son identité, car elle retrace la succession des épreuves, des efforts et des succès collectifs qui ont forgé sa personnalité ; qu'elle offre aux individus cet enracinement dans le temps et dans l'espace qui noue la solidarité entre les générations et crée le sentiment d'appartenance à une même communauté* ».

3) « *On a désormais des manuels d'histoire indignes, souvent ineptes, qui , sous prétexte de regroupements thématiques, inculquent à la jeunesse l'oubli du passé national, pratiquent le nivellement des valeurs, répandent le pessimisme et la résignation en prétendant ainsi disculper une classe dirigeante dont le seul langage est désormais celui de l'intérêt [...]. Il n'y a d'histoire que celle qui respecte la continuité chronologique* ».

4) « *Je suis angoissé devant les carences de l'enseignement de l'histoire qui conduisent à la perte de la mémoire collective des nouvelles générations* ».

5) « *Une offensive d'obscurantisme méchant due à l'intrusion de l'Histoire dite "Nouvelle" et à la "pédagogite"* ».

6) « *La première précaution serait peut-être de libérer l'histoire des trop nombreuses finalités auxquelles elle est assignée et qui la corsettent dans une série de missions impossibles, de programmes irréalisables [...]. Des finalités pour l'histoire, j'en verrais trois. L'histoire est d'abord connaissance. La société est "à lire comme une mappemonde" ; elle fourmille de signes venus d'ailleurs et d'avant [...] . En second lieu, l'histoire est une mémoire. Il est raisonnable qu'elle le soit [...]. Enfin c'est comme méthode que l'histoire peut être bénéfique,*

comme instrument d'analyse [...] 'C'est déjà un grand bienfait public que d'accoutumer insensiblement les hommes à examiner et non pas à croire' disait Aulard ».

Solutions:

- 1) Michel Debré le 30 mai 1980 devant l'Assemblée nationale.
- 2) Proposition de loi d'orientation sur l'enseignement de l'histoire déposée par trois députés RPR (à la suggestion de Michel Debré) à l'Assemblée nationale le 25 juin 1980.
- 3) Le député socialiste Louis Mexandeau interpellant le ministre Beullac et le gouvernement le 30 novembre 1980.
- 4) Intervention spontanée (ce n'était pas à l'ordre du jour) de François Mitterrand au Conseil des ministres du 31 mai 1983 (selon le porte parole du gouvernement Max Gallo).
- 5) L'historien Pierre Goubert, dans un livre paru en 1984 chez Perrin: " *Des enfants sans histoire. Le livre blanc de l'enseignement de l'histoire* " (préfacé par Alain Decaux).
- 6) L'historienne Michelle Perrot: " *Les finalités de l'enseignement de l'histoire* " in " *Colloque national sur l'histoire et son enseignement* ", 1984, MEN.

Source :<http://blogs.mediapart.fr/blog/claude-lelievre/271112/lenseignement-de-lhistoire-quelle-histoire>

Note 573, page 255,
De la laïcité d'incompétence à la laïcité d'intelligence

« Dix ans après le rapport que j'avais remis au Ministre de l'éducation nationale, qu'est ce qu'on peut dire ?

D'abord, que ce rapport n'était pas une lubie, et encore moins une simple réaction à l'actualité, à l'événement, en fait, au septembre 2001. C'était un projet. Il a passé avec succès l'épreuve de la réalisation, qui est toujours périlleuse, et ça on le doit à tous les amis de l'IESR, à Dominique Borne, à Isabelle Saint Martin, à Jean-Paul Willaime, mais à tous les autres. Donc, j'insiste sur ce point : ce n'était pas une lubie, c'était une bataille. Nous avons gagné une bataille, nous n'avons pas gagné la guerre. Je précise tout de suite qu'il ne s'agissait pas d'une bataille pour la religion, il s'agit d'une bataille pour la laïcité. Passer, comme je le disais, d'une laïcité d'incompétence à une laïcité d'intelligence.(...)

Alors bien sûr, il y a encore des problèmes, sinon il n'y aurait pas besoin de se réunir pour en discuter. D'abord, convaincre l'ensemble des disciplines, ce qui ne va pas toujours de soi. Je pense à la philosophie, où on discerne encore certaines réticences qui, je crois, procèdent d'un malentendu sur la discipline.(...)

Sans doute y a-t-il aussi à parfaire la formation initiale des enseignants, à approfondir la différence entre le savoir et le croire. Bref, il y a encore beaucoup de travail. Donc, pour me résumer, ce projet a passé l'épreuve des faits, je l'ai dit. Il va se poursuivre, il se poursuit de jour en jour, et il faut le voir, excusez-moi, je sais qu'il y a une actualité un peu difficile, et une actualité dont l'école peut être victime parfois.

Enseigner les faits religieux, Colloque 2011, Intervention de Régis Debray

<http://eduscol.education.fr/cid56291/enseigner-les-faits-religieux-seminaire-2011.html>

<http://eduscol.education.fr/cid57038/transcription-intervention-regis-debray.html>

Note 577, page 257

Une ouverture, oui, mais insuffisante.

page 6 : "C'est toujours un domaine où se cristallisent réticences et résistances, frilosités et suspicions, entretenant en la matière les schémas du pauvre savoir de cette « laïcité d'incompétence " fustigée par Régis Debray (...) Nul doute que, dans nos structures cloisonnées et souvent figées, l'ouverture aux questions religieuses, leur traitement scolaire, les exigences d'une " laïcité d'intelligence " soient une force de libération pour les consciences et pour l'esprit civique et, à ce titre, une force subversive." **René Nouailhat**.

page 9 : "Il me semble crucial, à l'heure que nous vivons, de pouvoir faire le pont entre les principes de la foi et les exigences de la science, entre la tradition et la recherche, entre la mémoire vécue et l'histoire pensée. Le divorce grandit entre ces deux pôles et c'est bien inquiétant. Si j'en crois certaines rumeurs, et notamment les dernières déclarations du cardinal préfet de la Congrégation catholique pour l'enseignement, la visée médiatrice n'est pas toujours bien comprise. Pas plus à Rome qu'à Paris. Entre le raidissement du dicastère romain et l'amolissement du ministère français, la porte semble plus étroite que jamais. Raison de plus pour persévérer - avec vaillance et mesure. L'ouverture d'esprit déconcerte dans un premier temps et finit toujours par secouer les inerties et les hiérarchies. C'est du moins l'espérance du laïc que je suis. " **Régis Debray**.

- Deux notes de bas de page accompagnent ce texte : 1) Lire notamment ces mots de Mgr Brughès, extraits de sa contribution au symposium octobre 2009 : " (...) *Pour ces motifs, il*

revient à l'Église d'établir le contenu authentique de l'enseignement de la religion catholique à l'école, pour garantir, face aux parents et aux élèves eux-mêmes, l'authenticité de l'enseignement transmis comme catholique". 2) Aucun propos sur le sujet du ministre de l'Éducation nationale, Luc Châtel, ni dans le texte de la réforme du lycée.

Page 32 : " Il y a des cheiks, imams et muftis, ainsi que des intellectuels probres et intègres qui ne se reconnaissent nullement dans la distorsion de leur religion et dans la corruption de ses nobles préceptes. Ils le clament haut et fort, parfois au péril de leur vie. Indépendants d'esprit, ils se réclament d'une pensée libre (...) La sortie de crise passe nécessairement par la préparation d'un collège d'ulémas versés dans les connaissances théologiques. C'est d'imams sérieux et compétents dont nous avons tous besoin en France. Et leur formation n'est pas l'affaire des seuls musulmans, il incombe aussi à la République de veiller dans les départements concordataires à ce qu'un institut de théologie islamique puisse être bâti pour lui garantir son indépendance et assurer son autonomie financière. Il y va de l'intérêt supérieur de la nation que d'assumer, dans cette délicate histoire, ces responsabilités politiques audacieuses et néanmoins nécessaires, et ce, pour des raisons d'équité avec les autres cultes en présence dans le concordat et surtout pour des raisons de souveraineté de l'Etat français. (...)

Page 33 : "Il n'en demeure pas moins que la présentation du sujet est encore empreinte d'extériorité dans certains manuels scolaires (...) L'école en Occident ne peut plus décevantement enseigner qu'il n'y a pas eu d'astronomie entre Ptolémée et Tycho Brahé. Elle ne peut plus sérieusement soutenir que la médecine s'est développée à l'école de Salerne et à Montpellier directement depuis l'œuvre hippocratique et la pratique de Galien... Il est curieux de constater que la philosophie s'étend de manière linéaire depuis Héraclite et les présocratiques jusqu'à Sartre, sans l'apport essentiel des philosophes musulmans hellénisants. L'islam n'a pas redécouvert le classicisme athénien. Il en fut directement légataire. Il est héritier de l'hellénisme de par la proximité géographique et la continuité historique. (...) Ce n'est que par la science et la connaissance, par l'acquisition du savoir et par l'instruction que l'on pourra endiguer la déferlante obscurantiste.

Ghaleb Bencheikh, *président de la Conférence mondiale des religions pour la paix.*

page 34 : " Le rôle de la connaissance critique du fait religieux pour la construction d'une nouvelle conscience civique dans les sociétés démocratiques pluralistes d'aujourd'hui demeure un impensé largement partagé dans l'action politique de tous les régimes politiques contemporains,

y compris bien sûr, les plus modernes et les plus laïcisés d'entre eux (...) on sait que l'histoire critique comparée des systèmes de pensée théologiques des trois versions du monothéisme demeure un vaste champ de la connaissance laissé en friche par deux disciplines, théologie et philosophie qui, à part de rares mais fécondes exceptions, ont cessé de communiquer depuis les premiers combats menés en Europe des les XVI-XVIIème siècles contre le cléricalisme catholique. L'histoire fait plus que la philosophie pour limiter les ravages de ce qu'on nomme le " retour du religieux " , sous la forme des intégrismes et des fondamentalismes. (...) Si j'insiste sur cette donnée importante de l'histoire des idées et des systèmes de pensée, c'est parce que les États démocratiques ont renoncé à leur obligation de veiller au meilleur avenir de la raison, tandis que les États obscurantistes et prédateurs postcoloniaux ont détourné à leur profit les fonctions psycho-socio-culturelles du fait religieux hérité de la période prémoderne. (...) Ainsi, toute politique neuve de gestion du fait religieux par la recherche scientifique approprié et un système éducatif totalement repensé est rejetée à plus tard, après la lutte victorieuse d'un mal dont on refuse de faire la généalogie à la manière si lucide et insistante de *Humain trop humain, Par delà le bien et le mal, le gai savoir...* Leçon de Nietzsche se battant déjà pour les Nouvelles Lumières, leçon oubliée en Occident, sauf chez les professeurs de philosophie...

Mohamed Arkoun

page 42 : " Marqué par les blessures de l'histoire nationale, le blocage socio-culturel et éducatif français quant au religieux tient en effet beaucoup à des obstacles épistémologiques pour l'essentiel " verrouillés " dans le monde universitaire. Mis à part d'éventuels biais idéologiques, ces derniers s'expliquent par une méconnaissance, voire un déni de la spécificité - à la fois holistique, spirituelle et expérientielle - du religieux parmi tous les faits humains. (...) Si le religieux possède une telle spécificité, son explication, sa compréhension et son interprétation exigent des méthodes, des problématiques, des références particulières autrement dit un nouveau paradigme ad hoc. ...

Eric Vinson.

page 43 : (...) Il nous semble symboliquement et concrètement important que soit mis en place un enseignement universitaire repérable et spécialisé en ce domaine. Bien sûr, on peut objecter à cela que des cursus ou des spécialistes existent déjà sur toutes ces questions à l'EPHE , à l'EHESS, en philosophie, ou en histoire. Pourtant la création d'une chaire de sciences des religions aurait une fonction symbolique et concrète d'une grande importance. Elle permettrait de

considérer la religion comme un objet de savoir qu'aucun domaine ne peut totalement englober.
(...)"

Jean-Pierre Rosa.

page 43 : "(...) La création d'une chaire d'histoire des religions à l'université de Strasbourg en 1919 est typique de ce conflit originel entre cette discipline et la religion dominante de son temps, le christianisme, tel qu'il fut vécu en France. Mais elle est également révélatrice de la situation ambiguë de cette discipline au sein de l'Université. D'abord discipline phare d'une science historique et laïque des religions, plus ou moins directement engagée dans le processus de sécularisation, après un long règne paisible et prospère dans le courant du XXème siècle sous l'égide d'une laïcité apaisée, elle se voit depuis une vingtaine d'années sollicitée pour la transmission d'une culture religieuse et convoquée à la défense d'une laïcité que certains perçoivent aujourd'hui comme "assiégée". Ce faisant, elle n'a pour autant rien renié de ses méthodes de recherche ni de ses principes herméneutiques. Ce nouvel engagement contre l'ignorance religieuse et, à l'opposé, contre les discours fondamentalistes, montre peut-être qu'aucune laïcité ne saurait fonctionner sans une connaissance approfondie et objective de la religion de l'autre, sans une distance critique à l'égard de sa propre identité religieuse. "

Jean-Marie Husser.

Page 56 : " Croire n'est pas savoir. Cette distinction est au fondement de l'esprit critique qui veut et doit séparer les domaines et, pour ce faire, déjouer l'illusion consistant à prendre une croyance pour un savoir (...) Introduire la clarté, la précision et l'exactitude dans des zones ordinairement dévolues tantôt aux frissons de l'ineffable, tantôt aux inculcations dogmatiques, c'est un hommage rendu aux meilleures traditions pédagogiques comme à la déontologie critique. Et ce n'est certainement pas un mauvais service prêté aux hommes et femmes de foi. L'important est qu'athées comme croyants puissent trouver de quoi éclairer leur jugement."

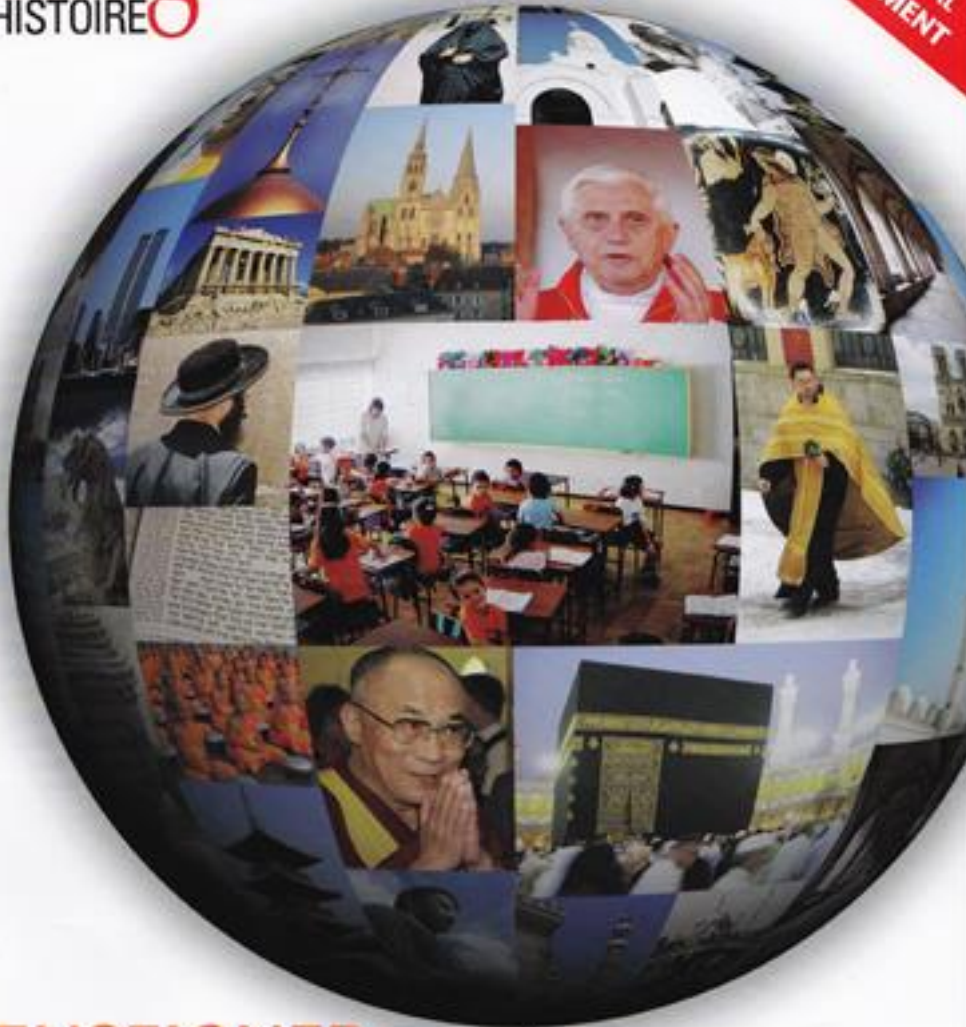
Régis Debray

ENSEIGNER LE FAIT RELIGIEUX

Hors -Série 1 - mars 2010 de *Religions & Histoire*

Religions & HISTOIRE

NUMÉRO SPÉCIAL
ENSEIGNEMENT



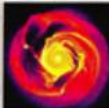
ENSEIGNER
LE FAIT RELIGIEUX

L 14214 - 1H - F. 7,80 € - RD



RCP
837

Tout sur la science du vin > 107



Mathusalem, la planète qu'on n'attendait pas > 96

Demain, l'élé sera vivante

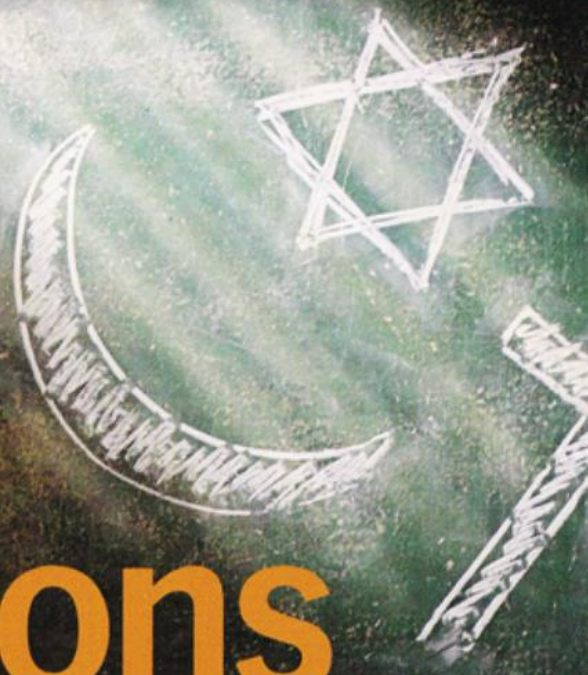
FRANCE METRO 3,50€-DOM 4,30€-BEL 4€-CH 7,5 FS-FIN 5,70€-AND 3,50 €-CAN 5,50 \$-CAN-ESP 5,10€-GR 3,8€-ITA 3,40€-LUX 4€-MAR 2€-MAY 6€-PORT CONT 3,60€-A 4,30€-SPM 4,30€-TUN 3 300 DTU-TOM 1 220XPF-POLYFR - 1 300XPF



Moïse > 50

Jésus > 54

Mahomet > 58



ENQUÊTE

Religions à l'école

On y enseigne de fausses vérités !

L'ANTIMATIÈRE CONTRE LE CANCER > 64

JUDAÏSME QUAND LE MYTHE DEVIENT VÉRITÉ HISTORIQUE

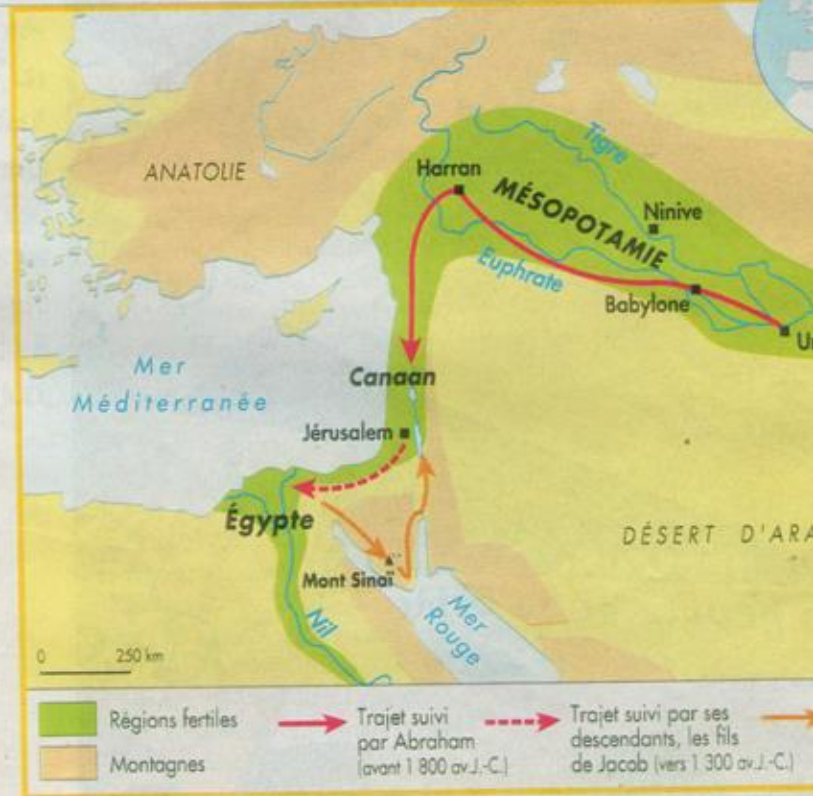
Traitement faussement scientifique

> Le "périple des Hébreux" apparaît fidèlement re-tracé sur cette carte. Or, cartes et autres frises chronologiques sont des outils qui compilent des données *a priori* avérées. Ce que raconte la Bible le serait-il ? Le traitement le fait ici croire, validant une vision héroïque de l'histoire, alors que les migrations des peuples obéissent à des circonstances complexes que les historiens ont justement mission d'établir.

Formulation tendancieuse

✓ Le rôle de la science est-il de "confirmer" "l'histoire du peuple hébreu", sous-entendu telle que la Bible la rapporte ? Il faut ici le croire...

SITUER DANS L'ESPACE



Le périple des Hébreux et l'installation en Palestine

L'histoire du peuple hébreu est souvent confirmée par les documents provenant des peuples voisins et par des fouilles archéologiques.

→ l'islam, des éditeurs et des auteurs de manuels scolaires. Nous avons enfin recueilli l'avis de l'historienne Suzanne Citron, spécialiste de l'enseignement de l'histoire et des manuels scolaires.

Il ressort globalement qu'au fil des pages, on amalgame croyance et fait religieux. Le contenu des textes, leurs commentaires, l'iconographie, les

titres et les légendes renforcent la confusion. Concrètement, seules les trois grandes religions monothéistes – judaïsme, christianisme, islam – ayant droit de cité dans les programmes, les manuels leur réservent à chacune un traitement qui leur est propre. Voilà pourquoi nous les aborderons séparément, dans l'ordre chronologique de leur genèse.

Dans les programmes scolaires, le judaïsme n'est abordé qu'à ses débuts et à travers la Shoah. Entendez, rien ou presque !

LES PATRIARCHES, DES PERSONNAGES DE CHAIR ET DE SANG

Notre analyse porte sur la naissance du judaïsme, événement fondateur des civilisations animées à l'or

CHRISTIANISME UNE HISTOIRE OFFICIELLE ET À SENS UNIQUE

Magnard 6^{ème} page 38

1 Reconstitution du Temple de Salomon.

Entrée entre deux colonnes de bronze, tournée vers l'Est

Réserve d'eau portée par douze bœufs en bronze

Le « Saint des Saints » où se trouve l'arche d'Alliance contenant les tables de la Loi

Le « Saint » où se trouvent l'autel des parfums et l'autel des offrandes

Nathan 2^{ème} page 34

1 AUX ORIGINES DU CHRISTIANISME

A. Une « terre promise »

■ Jésus est né en Palestine, une région du Proche-Orient située entre la Méditerranée à l'ouest et le fleuve Jourdain à l'est (voir carte page 32). Cette région, à l'histoire tourmentée, est peuplée par les Hébreux[®]. La vie et la religion de ce peuple nous sont essentiellement connues par l'Ancien Testament[®] ou Bible hébraïque, un ensemble de récits divers, d'abord transmis oralement puis rédigé en hébreu entre le IX^e et le III^e siècle avant notre ère, enfin traduit en grec à la fin du III^e et au début du II^e siècle avant notre ère. Les manuscrits les plus anciens ont été retrouvés par hasard en 1947 à Qumrân, sur les bords

Lecture orientée

- < Dans cette leçon sur les origines du christianisme (qui couvre dans le manuel une double page), pas une seule fois n'apparaît le mot "judaïsme" et chaque événement est présenté selon une perspective uniquement chrétienne.
- ▲ Ailleurs, le plan du soi-disant Temple de Salomon (voir page précédente) fait apparaître des anges, une lecture très chrétienne ayant transformé la représentation des "keroubim" (monstres ailés, gardiens, en hébreu) en celle d'angéliques "chérubins"...

→ En ce qui concerne le christianisme, un poids particulier lui est systématiquement accordé et, le plus souvent, il est considéré comme un système religieux de référence et présenté d'entrée de jeu sous une forme mature. Mais comment comprendre les persécutions des martyrs si on dé-

crit le christianisme au stade impérial, qu'il n'acquiert qu'à partir du IV^e siècle ? Face à une religion toute en rituels extérieurs, le christianisme à cette époque est peu ritualisé. Il engage la conscience personnelle, s'inscrit dans la sphère intime. Sa dimension spirituelle très forte, sa pas-

sion exclusive choquent les Romains et troublent l'ordre public de la cité, qui repose grandement sur l'aspect institutionnel de la religion romaine. Ce choc des cultures religieuses n'est jamais évoqué. Il aurait pourtant permis d'analyser plus finement le rapport de force entre Romains et premiers chrétiens, et l'inversion de celui-ci. De la répression qui s'exer-

ISLAM

UNE VISION CONTAMINÉE PAR L'INTERPRÉTATION



Borobas-S / page 20

1 Le Dôme du Rocher à Jérusalem (688-691)

Le monument a été construit par-dessus le rocher sur lequel Abraham devait sacrifier son fils et d'où Mohammed serait monté au ciel sur sa jument.

Des partis pris

< Le monument étant bien réel, le rocher et le sacrifice d'Abraham ne peuvent que l'être aussi...

> "Islam" ne signifie pas "soumission", mais "se remettre à" dieu. Et dire qu'il s'agit d'une "religion révélée" légitime un point de vue de croyant. Enfin, la révélation de Mahomet est présentée dans le commentaire comme une intervention extérieure : le prophète "reçoit en songe" la visite d'un ange. Le caractère fictif du récit est occulté.

Mahomet et la diffusion

Comment est née une religion appelée islam

A Comme le judaïsme ou le christianisme

En 611, un caravanier arabe, Mahomet s'endort dans une grotte du mont Hira près de La Mecque. Il reçoit en songe la visite d'un ange qui lui demande de prêcher une soumission totale et confiante en un dieu unique. Le mot islam signifie soumission.

1. La révélation

« Voici que vint à moi l'ange Gabriel : son visage était plus blanc que le lait ou la neige, ses cheveux étaient plus rouges que le corail le plus rouge. Ses mains étaient rouges comme le feu, ses ailes et ses pieds plus verts et plus brillants qu'aucune émeraude.

L'ange Gabriel vint à moi sous cette forme et me dit : " Mahomet, toi qui es le messager d'Allah, lève-toi et prépare-toi, mets ta ceinture, enveloppe ta tête et ton corps de ton voile blanc. Tu me suivras car cette nuit, Allah veut te révéler les innombrables merveilles de sa puissance et de



Machette-S / page 39

MOHAMMED

570-632



CONQUÊTE

L'Hégire 622

Le rayonnement intellectuel de la civilisation arabo-musulmane au Moyen Âge.

→ chrétiens, en passant par les croisades. Une place importante est accordée à la richesse des échanges de toute nature entre le monde islamique rayonnant et l'Occident du Moyen Âge. Marlène Nasr (3) souligne que les ouvrages scolaires divergent toutefois sur l'importance

de l'apport scientifique et technique de la civilisation islamique. Plusieurs d'entre eux mettent en avant l'emprunt des savants musulmans à la science grecque, persane, chinoise, et restent vagues sur leur apport ou le réduisent à un ajout ponctuel, tel que l'algèbre. Un éditeur (Belin, en

5*) insiste davantage sur leur contribution propre, qu'il illustre par plusieurs exemples empruntés aux mathématiques, à l'art de la navigation, à la médecine (chirurgie), à l'astronomie, et aborde la transmission de ce savoir à l'Europe.

Néanmoins, des interprétations fausses ou tendancieuses demeurent. Elles concourent généralement à

GREGORY/ARTISTBYNET

Journal télévisé Antenne 2 - 12 décembre 2012

Le mardi 11 décembre, le Haut Comité à L'intégration a remis au ministre de l'Education nationale, Vincent Peillon, un rapport, intitulé *Pour une pédagogie de la laïcité* (publié par la Documentation Française, rédigé par le philosophe Abdennour Bidar, cependant que, quelques jours, auparavant, le président de la République, décidait de créer un "observatoire de la laïcité", déjà prévu, puis annulé par Jacques Chirac en 2007.



Le même jour, dans son édition de 20 heures, le Journal Télévisé de France 2 évoquait la remise de ce rapport, en donnant la parole, chose assez rare, à trois enseignants, dans le cadre d'une courte enquête intitulée "*Nouveaux tabous à l'école*" :

Voici quelques extraits :

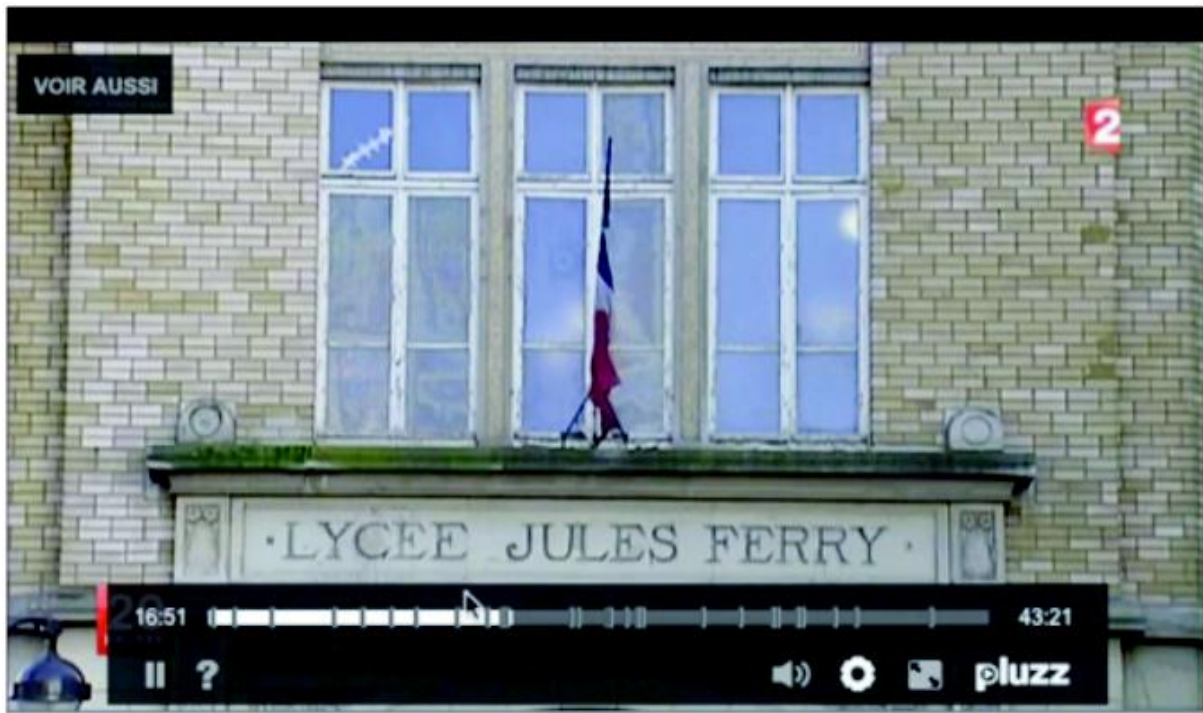
Voix de David Pujadas : 16 :28/16:51

- Eh bien ce manuel doit permettre à tous les enseignants et aux directeurs d'écoles de trouver les réponses aux questions posées de plus en plus, semble-t-il, sur les menus, sur les tenues

notamment, et vous allez voir également que des professeurs disent avoir de plus en plus de mal à traiter certains thèmes en classe, tels que les croisades, la shoah, la colonisation; les propos, les pressions viennent des élèves, mais aussi de leurs parents. Enquête de Anne Ponsinet et Philippe Turpaud.



Voix d'Anne Ponsinet : "Y a-t-il des questions interdites dans l'école de Jules Ferry ? Les opinions et croyances des élèves menacent-elles les enseignements ?" Pour cette enseignante de FDP, la réponse est non, mais certains points de son cours, comme la théorie de l'évolution de Darwin choquent parfois les convictions religieuses des élèves, qui le disent :



17 :12 :

Voix de Valérie Sipahimalani, professeur de sciences et vie de la terre :



- En général, ça sort comme un cri du cœur : "Madame, je ne suis pas un singe". Tout dépend de l'endroit où tu te places. Dans certaines religions, on peut penser que l'homme a une place à part; mais dans le cadre du cours de sciences, en sciences, on a des critères de classification qui font que l'homme appartient à ce groupe-là . »



Voix de Gabrielle Deramaux ¹:

- C'est souvent qu'on me coupe la parole pour me dire : "Mais, madame, là, la Chanson de Roland, c'est un Français, lui, non ?" "Ben, oui. C'est un Français, il ne s'appelait pas comme ça, mais c'est un Français". "Mais, madame, ça pue, la France. Pourquoi on fait toujours des trucs de la France ?" (...) Il m'est arrivé de remplacer la Chanson de Roland par une autre chanson de geste où il n'était pas question de Sarrazins, oui". (18:38)



Voix d'Anne Ponsinet :

¹ Auteur de : *Collège inique (ta mère !)* - François Bourin éditeur, Paris 2012

-

Pour ce professeur d'histoire-géographie, certains points du programme sont délicats à manier, car ils ouvrent la porte à des propos racistes.

Voix de Yannis Roder, professeur d'histoire-géographie :

- J'ai eu un élève qui trouvait très bien ce que faisait Léon Blum, congés payés etc, et puis quand il a appris qu'il était juif, il s'est écrié : " Eh bien ! qu'il crève ! ". Voilà. (...) Je lui ai demandé de répéter, parce que je me demandais si j'avais bien entendu quand même, même si j'ai l'habitude d'entendre ce genre de propos. Il a tout de suite compris qu'il avait dit quelque chose qu'il ne fallait pas. Donc, il n'a pas répété. Mais j'avais très bien entendu et son voisin, très naïvement, a dit : " Il a dit : "Ah ! ben! si ! il a dit : Qu'il crève !". Et donc, là, j'ai dit : "Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'il meure, c'est un appel au meurtre. C'est très grave" – 19:04



§

19:24

Voix de Valérie Sipahimalani, professeur de sciences et vie de la terre

- Ce qu'il y a eu, pendant des années, c'est qu'on mettait un gros couvercle sur toutes ces questions-là, qui continuaient à agiter les élèves et leurs familles et parfois les enseignants. Il faut qu'elles soient traitées par l'Institution, et traitées de manière ouverte...

Abdenmour Bidar (rédacteur)

Ci-dessous quelques extraits des pages consacrées à l'enseignement de l'histoire des religions ;
(Le rapport fait 146 pages ; l'histoire des religions est traitée de la page 85 à la page 96).

La question de l'objectivité de l'histoire

L'enseignement des faits religieux en cours d'histoire requiert deux préalables. Il s'agit d'abord que l'élève prenne conscience que le cours d'histoire enseigne des connaissances ou savoirs élaborés par la démarche scientifique des historiens, et qui, comme tels, tendent à l'objectivité. À cet égard, l'élève doit avoir clairement conscience qu'il n'est pas confronté à n'importe quel type de discours, mais à un discours construit et vérifié par cette exigence d'objectivité, et il doit ainsi être amené à distinguer ce savoir d'une simple opinion.

(...)

L'histoire enseignée en classe n'est pas la série des préjugés qu'une civilisation, l'Occident en l'occurrence, aurait accumulés sur son propre passé et sur les autres grandes civilisations et cultures du monde. Préciser cela permet d'anticiper et de désamorcer par avance l'objection que l'histoire enseignée en cours serait partielle et ethnocentrique. À cette fin, il s'agit sans doute de commencer par faire prendre conscience aux élèves du statut de l'histoire, plus précisément du statut scientifique du récit historique, c'est-à-dire de sa qualité de savoir, déterminée notamment par son effort d'objectivité.

(...)

Il s'agit cependant de ne pas confondre objectivité et vérité, mais de situer précisément le degré d'objectivité que l'historien peut atteindre, sachant que celui-ci livre toujours une interprétation de son objet d'étude qui porte inévitablement la marque de sa propre situation historique, et qui correspond par conséquent toujours à une certaine représentation du réel :

(...)

En ce sens, le récit historique ne se prétend pas «objectivité pure», mais sera présenté aux élèves de telle sorte qu'ils prennent conscience qu'en tant que savoir, il n'est pas de l'ordre de l'opinion, du préjugé.

(...)

L'histoire appartient au domaine des sciences, c'est-à-dire des disciplines qui construisent des représentations du monde selon un effort et un impératif d'objectivité, par l'usage de la raison (doute, esprit critique, questionnement, argumentation, démonstration) et de méthodes rationnelles (construction d'hypothèses face au phénomène étudié, élaboration de théories, enquêtes, observations, mesures, vérifications, recherche de preuves, etc.). En tant que science construite par un effort de la raison, l'histoire élaborée par les historiens est un récit qui ne peut précisément être accusé de partialité, d'un (certain) nationalisme ou bien d'ethnocentrisme. Car ce sont là des dangers, des obstacles épistémologiques, dont l'usage de la raison doit (ou devrait) pouvoir permettre de se prémunir : partialité, nationalisme ou ethnocentrisme, sont le résultat de préjugés personnels ou culturels, ou l'expression de mobiles sentimentaux, que l'exercice de la raison, c'est-à-dire essentiellement l'usage de l'esprit critique et des méthodes scientifiques d'investigation, a permis d'identifier comme tels, de rejeter et de dépasser.

(pages 85-86)

La connaissance historique est laïque

Ce que le professeur d'histoire enseigne en classe relève ainsi de la connaissance historique, qui au même titre que tout autre discours scientifique est le résultat d'un effort d'arrachement de l'esprit à tout ce qu'il croyait savoir et tout ce qu'il aimerait croire vrai en fonction de ses préjugés culturels et personnels. Gaston Bachelard écrivait ainsi que tout discours scientifique est le résultat acquis au terme d'une «*catharsis intellectuelle et affective*», c'est-à-dire au terme d'une émancipation de l'esprit vis-à-vis de ses convictions immédiates. La science historique, au même titre que les autres sciences, est le produit du travail de la raison vis-à-vis de ce que l'on croyait savoir au départ : le métier d'historien est l'enquête de la raison qui interroge de façon critique à la fois les données qu'elle examine (témoignages, archives, vestiges, etc.) et ses propres capacités et résultats. L'objectivité de l'historien tient à la démarche qu'il s'impose de suivre.

(...)

En ce sens, la science historique est laïque, et pourra utilement être présentée comme telle, parce que laïcité signifie raison aussi bien qu'impartialité. L'impartialité de la laïcité n'est pas une

simple « abstention de jugement ». C'est une liberté de l'esprit, une libération de celui-ci vis-à-vis de ses préjugés personnels et culturels – que l'on obtient précisément par l'usage de la raison. C'est l'usage de la raison qui rend l'esprit impartial en lui apprenant à se défaire de ses préférences ou convictions subjectives. On peut parler en ce sens d'une laïcité de l'esprit qui correspond très exactement à la liberté de toute raison qui doute et qui examine.(...) pages 87-88)

Evacuer la question de la vérité des croyances

L'enseignement des faits religieux n'est pas un enseignement religieux. Il n'est pas un cours de religion. La distinction claire des deux plans, des deux registres de discours, est capitale comme condition préalable à toute leçon dans laquelle les faits religieux entrent en jeu. Il s'agit pour lui d'empêcher d'emblée qu'une ambiguïté s'installe dans l'esprit des élèves à ce sujet, de telle sorte qu'il n'y ait de leur part aucun préjugé de concurrence entre l'enseignement du professeur et la parole confessionnelle entendue en dehors de l'école, et que la réflexion commune conduite en classe se trouve par conséquent libérée de l'illusion que la culture religieuse personnelle de tel élève ou de tel groupe d'élèves se trouverait menacée par cet enseignement. Le professeur saura anticiper ce risque de confusion, source de malentendus qu'il est difficile de dissiper une fois qu'on les a laissés se former.

(...)

Cette distinction entre vérité et croyance est aussi capitale que, précédemment, la distinction entre vérité et connaissance. Le professeur qui présente les convictions religieuses de tel peuple ou de telle culture ne situe pas son propos sur le plan d'une discussion sur la vérité ou la fausseté de ces croyances. Il s'agit pour lui de le faire entendre aux élèves. La classe n'est pas le lieu d'un débat, qui peut être conduit ailleurs, sur cette question de la vérité de la croyance religieuse. Le professeur ne s'engage pas sur ce terrain. Il ne se prononce ni explicitement ni implicitement en faveur de cette prétention ou de ce postulat de vérité. Il ne dit, ni ne laisse entendre, rien non plus qui montrerait qu'il les considère comme fausses. Il explique aux élèves que l'enseignement des faits religieux peut être totalement désolidarisé de cette question, et qu'il peut avoir de multiples intérêts en dehors d'elle. (page 89)

Enseigner les faits religieux : une avancée pour la laïcité

À cet égard, l'enseignement des faits religieux ne devrait pas susciter une réticence de la part du professeur d'histoire. En effet, l'enseignement des faits religieux ne correspond pas à un recul de

la laïcité, mais au contraire à une avancée : se saisir des faits religieux au sein de l'école laïque revient à légitimer un espace pour leur étude profane, autrement dit à revendiquer et à assumer la possibilité de les mobiliser différemment, et en dehors, de leur usage religieux. (page 93)

<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/ouvrages/9782110092151-pour-une-pedagogie-de-la-laicite-a-l-ecole>

Note 592 page 263

La préhistoire du christianisme

" Tout ce qui concerne le ministère de Jésus, son enseignement, son action et le groupe de disciples qui s'est constitué autour de lui appartient non à son histoire, mais à sa préhistoire. Il est typique qu'il n'existe pas de mot pour désigner cela; c'est l'indice d'une confusion d'idées qui explique pourquoi il est si difficile d'élaborer une conception d'ensemble des origines du christianisme. Cette confusion est née de préjugés confessionnels, de l'idée admise sous des formes différentes, par le catholicisme comme par le protestantisme, que Jésus a fondé l'Eglise. (...) Elle dérive de son action, mais il ne l'a instituée ni directement ni indirectement par l'intermédiaire d'un homme, Pierre ou d'un groupe d'hommes, les Douze, à qui il aurait donné mission et pouvoir pour cela. Il ne l'a même pas prévue."

Maurice Goguel, *la naissance du christianisme*, Paris, 1946, pages _15-16

Note 617, page 274,
Évangile et tradition

Dans son avertissement, l'auteur explique que ce nouveau titre correspond à la reprise d'un ouvrage de trente ans antérieur, intitulé "*L'évangile dans l'Eglise. La tradition vivante dans la foi*". Pourquoi l'avoir remanié ? "Parce que la question de la Tradition revient au premier plan de l'actualité. Elle n'est plus seulement l'objet d'un dialogue avec les protestants, tentés de la minimiser par rapport à l'Écriture, ou avec les orthodoxes, portés à la magnifier : elle devient celui d'une grave contestation entre catholiques. Les "traditionalistes" justifient leur réticence pour ne pas dire souvent leur opposition à Vatican II au nom de la Tradition. Ils répètent après Mgr Lefebvre que ce concile doit être interprété à la lumière de la Tradition. Sur le principe on

ne peut qu'être d'accord avec eux. Mais de quelle tradition s'agit-il ? leur conception apparaît à la fois massive, naïve et statique."

Sesbouë Bernard, *L'Évangile et la tradition* page 7

Note 618, p 274
Tradition et enseignement de l'Église

Le catéchisme de 1992

Art. 75 "Le Christ Seigneur en qui s'achève toute la Révélation du Dieu très haut, ayant accompli Lui-même et proclamé de sa propre bouche l'Évangile d'abord promis par les prophètes, ordonna à ses apôtres de le prêcher à tous comme la source de toute vérité salutaire et de toute règle morale en leur communiquant les dons divins". (J, 14, 6)

Art. 76 : " La transmission de l'Évangile, selon l'ordre du Seigneur, s'est faite de deux manières : Oralement "par les apôtres, qui dans la prédication orale, dans les exemples et les institutions transpirent, soit ce qu'ils avaient appris de la bouche du Christ en vivant avec Lui et en Le voyant agir, soit ce qu'ils tenaient des suggestions du Saint-Esprit ; Par écrit : "par ces apôtres et par des hommes de leur entourage, qui, sous l'inspiration du même Esprit Saint, consignèrent par écrit le message de Salut." (*Dei Verbum*7, 2)

Art. 77 " Pour que l'Évangile fût toujours gardé intact et vivant dans l'Église, les apôtres laissèrent comme successeurs les évêques auxquels ils "transmirent leur proche charge d'enseignement". (...) ." (*Dei Verbum*7, 3)

Art. 78 " Cette transmission vivante, accomplie dans l'Esprit Saint, est appelée la Tradition en tant que distincte de la Sainte Écriture, quoique étroitement liée à elle. (...)

Art. 79 " Ainsi, la communication que le Père a faite de Lui-même par son Verbe dans l'Esprit Saint, demeure présente et agissante dans l'Église (...)

Art. 81 : " La Sainte Écriture est la parole de Dieu en tant que, sous l'inspiration de l'Esprit divin, elle est consignée par écrit". (...) (*Dei Verbum* 9, 3)

Art. 82 : "Il en résulte que l'Église à laquelle est confiée la transmission et l'interprétation de la Révélation, " ne tire pas de la seule Écriture Sainte sa certitude sur tous les points de la Révélation". (*Dei Verbum*, 9, 3)

Art. 83 : "La Tradition dont nous parlons ici vient des apôtres et transmet ce que ceux-ci ont reçu de l'enseignement et de l'exemple de Jésus et ce qu'ils ont appris par l'Esprit Saint. En effet, la première génération de chrétiens n'avait pas encore un *Nouveau Testament* écrit, et le *Nouveau Testament* lui-même atteste le processus de la Tradition vivante. Il faut en distinguer les " traditions " théologiques, disciplinaires, liturgique, listurgiques ou dévotionnelles nées au cours du temps dans les Églises locales. Elles constituent des formes particulières sous lesquelles la Grande Tradition reçoit des expressions adaptées aux divers lieux et aux diverses époques. C'est à sa lumière que celles-ci peuvent être maintenues, modifiées ou aussi abandonnées sous la conduite du Magistère de l'Église.

Article 84 : "L'héritage sacré de la foi (*depositum fidei*) contenu dans la Sainte Tradition et dans l'Écriture Sainte a été confié par les apôtres à l'ensemble de l'Église (...)"

Article 85 : " La charge d'interpréter de façon authentique la Parole de Dieu, écrite ou transmise, a été confiée au seul Magistère vivant de l'Église dont l'autorité s'exerce au nom de Jésus-Christ. (*Dei Verbum*, 10, 2) (...)"

Note 621 page 276
Tradition et vérité

La prédication de l'Église est la même partout et demeure égale à elle-même, appuyée sur le témoignage des prophètes, des apôtres et de tous les disciples, à travers le commencement, le milieu et la fin, bref à travers toute l' "économie" divine, à travers l'opération habituelle de Dieu qui effectue le salut de l'homme et réside à l'intérieur de notre foi.

Irénée de Lyon *Contre les heresies*, II.24, 1

Ainsi donc, la Tradition des apôtres, qui a été manifestée dans le monde entier, c'est en toute Église qu'elle peut être perçue par tous ceux qui veulent voir la vérité. Et nous pourrions énumérer les évêques qui furent établis par les apôtres dans les Églises, et leurs successeurs jusqu'à nous. (...) En montrant que la Tradition qu'elle tient des apôtres et la foi qu'elle annonce aux hommes sont parvenues jusqu'à nous par des successions d'évêques, nous confondrons tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, ou par infatuation, ou par vaine gloire, ou par

aveuglement et erreur doctrinale, constituent des groupements illégitimes : car avec cette Église, en raison de son origine plus excellente, doit nécessairement s'accorder toute Église, c'est-à-dire les fidèles de partout, — elle en qui toujours, au bénéfice de ces gens de partout, a été conservée la Tradition qui vient des apôtres.

Donc, après avoir fondé et édifié l'Église, les bienheureux apôtres remirent à Lin la charge de l'épiscopat ; c'est de ce Lin que Paul fait mention dans les épîtres à Timothée. Anaclet lui succède. Après lui, en troisième lieu à partir des apôtres, l'épiscopat échoit à Clément. Il avait vu les apôtres eux-mêmes et avait été en relation avec eux : leur prédication résonnait encore à ses oreilles et leur Tradition était encore devant ses yeux. (...) Sous ce Clément, donc, un grave dissentiment se produisit chez les frères de Corinthe ; l'Église de Rome adressa alors aux Corinthiens une très importante lettre pour les réconcilier dans la paix, renouveler leur foi et leur annoncer la Tradition qu'elle avait naguère reçue des apôtres, à savoir : un seul Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, etc (...). En effet, lorsqu'ils se voient convaincus à partir des Écritures, ils se mettent à accuser les Écritures elles-mêmes : elles ne sont ni correctes ni propres à faire autorité, leur langage est équivoque, et l'on ne peut trouver la vérité à partir d'elles si l'on ignore la Tradition. Car, disent-ils, ce n'est pas par des écrits que cette vérité a été transmise, mais de vive voix, (...) Mais lorsqu'à notre tour nous en appelons à la Tradition qui vient des apôtres et qui, grâce aux successions des presbytres, se garde dans les Églises, ils s'opposent à cette Tradition : plus sages que les presbytres et même que les apôtres, ils ont, assurent-ils, trouvé la vérité pure, car les apôtres ont mêlé des prescriptions de la Loi aux paroles du Sauveur ; et non seulement les apôtres, mais le Seigneur lui-même a prononcé des paroles venant tantôt du Demiurge, tantôt de l'Intermédiaire, tantôt de la Suprême Puissance ; quant à eux, c'est sans le moindre doute, sans contamination aucune et à l'état pur qu'ils connaissent le mystère secret. Et voilà bien le plus impudent des blasphèmes à l'endroit de leur Créateur ! Il se trouve donc qu'ils ne s'accordent plus ni avec les Écritures ni avec la Tradition. (...) Ainsi donc, la Tradition des apôtres, qui a été manifestée dans le monde entier, c'est en toute Église qu'elle peut être perçue par tous ceux qui veulent voir la vérité. Et nous pourrions énumérer les évêques qui furent établis par les apôtres dans les Églises, et leurs successeurs jusqu'à nous. (...)

Telle étant donc la manière dont la Tradition issue des apôtres se présente dans l'Église et subsiste parmi nous, revenons à la preuve tirée des Écritures de ceux d'entre les apôtres qui ont mis par écrit l'Évangile, Écritures dans lesquelles ils ont consigné leur pensée sur Dieu, non sans montrer que notre Seigneur Jésus-Christ était la Vérité et qu'il n'y avait pas de mensonge en lui."

Irénée de Lyon *Contre les heresies*, III.2, 3, 5

"Après avoir fondé et édifié l'Église, les bienheureux apôtres transmirent à Lin la charge de l'épiscopat... Anaclet lui succède. Après lui, en troisième lieu à partir des apôtres, l'épiscopat échoit à Clément. Clément avait vu les apôtres eux-mêmes, il avait été en relation avec eux; car il restait encore à l'époque beaucoup de gens qui avaient été instruits par les apôtres."

Irénée de Lyon *Contre les heresies*, III.3

Note 622, page 276,
La tradition en tant que source

La vérité doit obligatoirement antécéder l'erreur et provenir de ceux qui constituent la source de la Tradition

Tertullien, *Contre Marcion*, 4,7

XIX

Par qui, par l'intermédiaire de qui, quand et à qui la doctrine qui nous fait chrétiens est-elle parvenue ? Là où il apparaîtra que réside la vérité de la doctrine et de la foi chrétienne, là seront aussi les vraies Écritures, les vraies interprétations et toutes les vraies traditions chrétiennes.

XX

C'est pourquoi ces Églises, si nombreuses et si grandes soient-elles, ne sont que cette primitive Église apostolique dont elle procèdent toutes. Elles sont toutes primitives, toutes apostoliques, puisque toutes sont une. ' Pour attester cette unité ' elles se communiquent réciproquement la paix, 'elles échangent le nom de frères, elles se rendent mutuellement les devoirs de l'hospitalité' : tous droits qu'aucune autre loi ne réglemente que l'unique tradition d'un même mystère.

XXI.

Reste donc à démontrer que cette doctrine, qui est la nôtre, et dont nous avons plus haut formulé la règle, procède de la tradition des apôtres, et que, par le fait même, les autres viennent du mensonge.

XXVIII.

Au surplus ce qui se retrouve identique chez un grand nombre ne vient pas de l'erreur, mais de la tradition. Qu'on ose donc dire que ceux qui ont légué la tradition ont pu se tromper !

XXXII.

D'ailleurs, si quelques-unes osent se rattacher à l'âge apostolique pour paraître transmises par les apôtres, sous prétexte qu'elles existaient à l'époque des apôtres, nous sommes en droit de leur dire : « Montrez l'origine de vos Églises; déroulez la série de vos évêques se succédant depuis l'origine, de telle manière que le premier évêque ait eu comme garant et prédécesseur l'un des apôtres ou l'un des hommes apostoliques restés jusqu'au bout en communion avec les apôtres. » Car c'est ainsi que les Églises apostoliques présentent leurs fastes. Par exemple, l'Église de Smyrne rapporte que Polycarpe fut installé par Jean; l'Église de Rome montre que Clément a été ordonné par Pierre. De même encore, d'une façon générale, les autres Églises exhibent les noms de ceux qui, établis par les apôtres dans l'épiscopat, possèdent la bouture de la semence apostolique.

XXXVI.

Or donc, voulez-vous exercer plus louablement votre curiosité en l'employant à votre salut ? Parcourez les Églises apostoliques où les chaires même des apôtres président encore à leur place, où on lit leurs lettres authentiques qui rendent l'écho de leur voix et mettent sous les yeux la figure de chacun d'eux. [Êtes-vous tout proche de l'Achaïe : vous avez Corinthe. N'êtes-vous pas loin de la Macédoine : vous avez Philippes ; si vous pouvez aller du côté de l'Asie : vous avez Ephèse ; si vous êtes sur les confins de l'Italie, vous avez Rome, dont l'autorité nous apporte aussi son appui. Heureuse Église ! les apôtres lui ont versé toute leur doctrine avec leur sang. Pierre y subit un supplice semblable à celui du Seigneur. Paul y est couronné d'une mort pareille à celle de Jean (Baptiste). L'apôtre Jean y est plongé dans l'huile bouillante : il en sort indemne et se voit relégué dans une île.

Tertullien, *De la prescription des hérétiques*

Édité par P. de Labriolle, 1907

<http://www.tertullian.org/french/depraescriptione.htm>

" Si moi ou tout autre, voulait prendre sur le fait les sophismes des hérétiques, éviter de tomber dans leurs pièges, et demeurer dans une foi saine, en restant sain et sans atteinte, il fallait, avec l'aide de Dieu, abriter cette foi derrière un double rempart : d'abord l'autorité de la loi divine, ensuite la tradition de l'Église catholique. (...) Et, dans l'Église catholique elle-même, il faut veiller soigneusement à s'en tenir à ce qui a été cru partout, et toujours, et par tous ; car c'est cela qui est véritablement et proprement catholique, comme le montrent la force et l'étymologie du mot lui-même, qui enveloppe l'universalité des choses. Et il en sera finalement ainsi, si nous suivons l'universalité, l'antiquité, le consentement général. Nous suivons l'universalité, si nous confessons comme uniquement vraie la foi que confesse l'Église entière répandue par tout l'univers ; l'antiquité, si nous ne nous écartons en aucun point des sentiments manifestement partagés par nos saints aïeux et par nos pères ; le consentement enfin si, dans cette antiquité même, nous adoptons les définitions et les doctrines de tous, ou du moins de presque tous les évêques et les docteurs. "

Vincent de Lérins, Commonitorium II, 1, 5 et 6

Traduction Pierre Monat.

<http://www.patristique.org/Vincent-de-Lerins-Commonitorium.html>

" Le même Papias ajoute d'autres éléments qui lui seraient venus, dit-il, par une tradition orale, telles que certaines paroles étranges et certains enseignements du sauveur ainsi que d'autres récits tout-à-faits fabuleux (...) On montre de Papias cinq livres qui ont pour titre : *Explication des sentences du Seigneur*. Irénée en fait mention comme des seuls qu'il ait écrits : « *Papias, dit-il, disciple de Jean, familier de Polycarpe, homme antique, l'atteste par écrit dans son quatrième livre ; car il en a composé cinq.* » Telles sont les paroles d'Irénée. [Cependant Papias, dans la préface de son ouvrage, ne paraît nullement avoir entendu ni vu les saints apôtres ; mais il apprend qu'il a reçu les leçons de la foi de ceux qui les avaient connus, et voici les termes dont il se sert : «

[Pour toi, je n'hésiterai pas à ajouter ce que j'ai appris des presbytres et dont j'ai fort bien conservé le souvenir, pour confirmer la vérité de mes explications. Car ce n'était pas auprès des beaux parleurs que je me plaisais, comme le font la plupart, mais auprès de ceux qui enseignaient le vrai ; je n'aimais pas ceux qui rapportaient des préceptes étrangers, mais ceux qui transmettaient les commandements imposés par le Seigneur à notre foi et nés de la vérité elle-même. Quand quelque part, je rencontrais ceux qui avaient été dans la compagnie des presbytres, je cherchais à savoir les propos des presbytres ; ce qu'avait dit André ou Pierre ou Philippe ou Thomas ou Jacques ou Jean ou Matthieu ou quelqu'autre des disciples du Seigneur; ce que disaient Aristion et Jean le presbytre, disciples du Seigneur. Je ne croyais pas que ce qu'il y a dans les livres me fût aussi profitable que d'entendre les choses exprimées par une parole demeurée vivante. »

Eusèbe, *H.E.*, III, 39
Traduction Emile Grapin
<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/eusebe/>

Note 572, page 249,
Dei Verbum et la tradition

8. La sainte Tradition

C'est pourquoi la prédication apostolique, qui se trouve spécialement exprimée dans les livres inspirés, devait être conservée par une succession ininterrompue jusqu'à la consommation des temps. Les Apôtres, transmettant donc ce qu'ils ont eux-mêmes reçu, exhortent les fidèles à garder fermement les traditions qu'ils ont apprises soit de vive voix soit par écrit (cf. *2 Th 2*, 15) et à lutter pour la foi qui leur a été une fois pour toutes transmise (cf. *Jude 3*). Quant à la Tradition reçue des Apôtres, elle comprend tout ce qui contribue à conduire saintement la vie du peuple de Dieu et à en augmenter la foi ; ainsi l'Église perpétue dans sa doctrine, sa vie et son culte et elle transmet à chaque génération, tout ce qu'elle est elle-même, tout ce qu'elle croit.

Cette Tradition qui vient des Apôtres progresse dans l'Église, sous l'assistance du Saint-Esprit ; en effet, la perception des réalités aussi bien que des paroles transmises s'accroît, soit par la contemplation et l'étude des croyants qui les méditent en leur cœur (cf. *Lc 2*, 19.51), soit par l'intelligence intérieure qu'ils éprouvent des réalités spirituelles, soit par la prédication de ceux qui, avec la succession épiscopale, ont reçu un charisme certain de vérité. Ainsi l'Église, tandis

que les siècles s'écoulent, tend constamment vers la plénitude de la divine vérité, jusqu'à ce que soient accomplies en elle les paroles de Dieu.

L'enseignement des saints Pères atteste la présence vivifiante de cette Tradition, dont les richesses passent dans la pratique et dans la vie de l'Église qui croit et qui prie. C'est cette même tradition, qui fait connaître à l'Église le canon intégral des Livres Saints ; c'est elle aussi qui, dans l'Église, fait comprendre cette Écriture Sainte et la rend continuellement opérante. Ainsi Dieu, qui a parlé jadis, ne cesse de converser avec l'Épouse de son Fils bien-aimé, et l'Esprit Saint, par qui la voix vivante de l'Évangile retentit dans l'Église et, par l'Église, dans le monde, introduit les croyants dans la vérité tout entière et fait que la parole du Christ réside en eux avec toute sa richesse (cf. *Col 3, 16*).

9. Le rapport réciproque entre la Tradition et l'Écriture

La sainte Tradition et la Sainte Écriture sont donc reliées et communiquent étroitement entre elles. Car toutes deux, jaillissant de la même source divine, ne forment pour ainsi dire qu'un tout et tendent à une même fin. En effet, la Sainte Écriture est la Parole de Dieu en tant que, sous l'inspiration de l'Esprit divin, elle est consignée par écrit ; quant à la sainte Tradition, elle porte la Parole de Dieu, confiée par le Christ Seigneur et par l'Esprit Saint aux Apôtres, et la transmet intégralement à leurs successeurs, pour que, illuminés par l'Esprit de vérité, en la prêchant, ils la gardent, l'exposent et la répandent avec fidélité : il en résulte que l'Église ne tire pas de la seule Écriture Sainte sa certitude sur tous les points de la Révélation. C'est pourquoi l'une et l'autre doivent être reçues et vénérées avec un égal sentiment d'amour et de respect

10. Tradition, Écriture, Peuple de Dieu et Magistère

La sainte Tradition et la Sainte Écriture constituent un unique dépôt sacré de la Parole de Dieu, confié à l'Église ; en s'attachant à lui, le peuple saint tout entier uni à ses pasteurs reste assidûment fidèle à l'enseignement des Apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières (cf. *Ac 2, 42* grec), si bien que, pour le maintien, la pratique et la profession de la foi transmise, s'établit, entre pasteurs et fidèles, un remarquable accord .

La charge d'interpréter de façon authentique la Parole de Dieu, écrite ou transmise, a été confiée au seul Magistère vivant de l'Église, dont l'autorité s'exerce au nom de Jésus Christ. Pourtant, ce Magistère n'est pas au-dessus de la Parole de Dieu, mais il est à son service, n'enseignant que ce qui a été transmis, puisque par mandat de Dieu, avec l'assistance de l'Esprit Saint, il écoute cette Parole avec amour, la garde saintement et l'expose aussi avec fidélité, et puise en cet unique dépôt de la foi tout ce qu'il propose à croire comme étant révélé par Dieu.

Il est donc clair que la sainte Tradition, la Sainte Écriture et le Magistère de l'Église, selon le très sage dessein de Dieu, sont tellement reliés et solidaires entre eux qu'aucune de ces réalités ne subsiste sans les autres, et que toutes ensemble, chacune à sa manière, sous l'action du seul Esprit Saint, elles contribuent efficacement au salut des âmes.

18. L'origine apostolique des Évangiles

Il n'échappe à personne qu'entre toutes les Écritures, même celles du *Nouveau Testament*, les Évangiles possèdent une supériorité méritée, en tant qu'ils constituent le témoignage par excellence sur la vie et sur la doctrine du Verbe incarné, notre Sauveur.

Toujours et partout l'Église a tenu et tient l'origine apostolique des quatre Évangiles. Ce que les Apôtres, en effet, sur l'ordre du Christ, ont prêché, eux-mêmes et des hommes de leur entourage nous l'ont, sous l'inspiration divine de l'Esprit, transmis dans des écrits qui sont le fondement de la foi, à savoir, l'Évangile quadriforme selon Matthieu, Marc, Luc et Jean.

19. Leur caractère historique

La sainte Mère Église a tenu et tient fermement et, avec la plus grande constance, que ces quatre Évangiles, dont elle affirme sans hésiter l'historicité, transmettent fidèlement ce que Jésus, le Fils de Dieu, durant sa vie parmi les hommes, a réellement fait et enseigné pour leur salut éternel, jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel (cf. *Ac* 1, 1- 2). En effet, ce que le Seigneur avait dit et fait, les Apôtres après son Ascension le transmirent à leurs auditeurs avec cette intelligence plus profonde des choses dont eux-mêmes, instruits par les événements glorieux du Christ et éclairés par la lumière de l'Esprit de vérité, jouissaient. Les auteurs sacrés composèrent donc les quatre Évangiles, choisissant certains des nombreux éléments transmis soit oralement soit déjà par écrit, rédigeant un résumé des autres, ou les expliquant en fonction de la situation des Églises, gardant enfin la forme d'une prédication, de manière à nous livrer toujours sur Jésus des choses vraies et sincères. Que ce soit, en effet, à partir de leur propre mémoire et de leurs souvenirs, ou à partir du témoignage de ceux qui « furent dès le début témoins oculaires et serviteurs de la Parole », ils composèrent leurs écrits dans le but de nous faire éprouver la « vérité » des enseignements que nous avons reçus (cf. *Lc* 1, 2-4).

Constitution dogmatique *Dei Verbum*, 18 novembre 1965

"L'examen de ce dossier [c'est-à-dire l'apparition du Christ ressuscité à la Vierge Marie dans l'Evangile de Matthieu] permet de voir comment une tradition est diversement interprétée au cours des siècles (...) Il ne paraît pas inutile de se demander comment définit-on une tradition ? Très brièvement, car la question est immense, on peut dire qu'une tradition, selon E. Nodet, est "*un jeu entre des faits, que ceux-ci soient des événements, des gestes ou des textes, et une mémoire, le tout en vue d'une communication*". (...) Une des grandes questions d'interprétation de ce passage porte évidemment sur l'identité de *l'autre Marie* (...) On rencontre, parmi les écrits retenus dans le canon du *Nouveau Testament* de nombreuses femmes portant le nom de Marie (...) De ce fait, les confusions à leur sujet ne sont pas rares, tant de la part de ces exégètes - commentateurs ou interprètes - anciens que modernes (...) Quoiqu'il en soit, c'est ainsi que l'on prend souvent Marie de Magdala pour Marie de Nazareth et vice versa. (...) Au sujet du nom de ces femmes, il n'est pas inutile de simplement rappeler ce que dit Pierre Bonnard dans son commentaire de l'Evangile selon Matthieu : "*La tradition manuscrite est si peu sûre qu'il est prudent de ne rien préciser*" (...) De ce fait, la tradition se permet d'y suppléer abondamment, le nom de ces femmes étant tellement peu assuré. Il n'est pas dans notre intention d'éclairer ici les multiples problèmes que posent ces notices évangéliques, notamment ceux touchant à l'identification historique des personnages. De toute façon, en cette matière comme en d'autres, nous avons tendance, il est vrai, à faire nôtre la très prudente remarque de Dom Augustin Calmet : "*Si la chose était de nature à pouvoir être éclaircie, elle devrait l'être à présent, puisque tant d'habiles personnages l'ont traitée*". On devrait d'ailleurs étendre cette subtile remarque à bien d'autres domaines, il faut bien le dire, où à force de chercher, on finit par s'égarer. Notre démarche relève donc essentiellement de l'histoire de la tradition, voire de l'histoire de l'exégèse. (...) La question d'une apparition du Christ ressuscité à la Vierge Marie a suscité l'engouement des chercheurs, et a été l'objet de controverses considérables, du moins à une certaine époque (...) En dehors des polémiques qu'elle occasionna dans les milieux théologiques, cette question a été relativement peu abordée d'un point de vue strictement historique. Dans l'ensemble, l'exégèse des anciens a été fort négligée par les modernes (...)

Mimouni, Simon Claude. *Les traditions anciennes sur la Dormition et l'Assomption de Marie: études littéraires, historiques et doctrinales*. 1 vol. Leiden, Pays-Bas, Etats-Unis, 2011. pp 129-134)

Note 643, page 287,
Le paradigme est un cadre de pensée

" Toute démarche mentale, même la plus simple comporte en effet des aspects implicites, des a priori. (Les a priori dont il est question ici n'ont rien à voir avec des "préjugés" ou des "prénotions" ; ils représentent plutôt des cadres ou des formes de la pensée.) Le sujet social ne perçoit pas ces a priori, sinon de façon métaconsciente. Ils sont situés à l'horizon de son argumentation. Parce qu'ils sont banals, il les traite comme allant de soi. S'il en est ainsi, c'est que le plus souvent, ils jouent un rôle à la fois indispensable et innocent : ils ne produisent pas d'effets secondaires. Mais leur présence peut aussi dans certain cas perturber les conséquences que le sujet tire d'une argumentation qui dans sa partie explicite est entièrement acceptable. Réciproquement, des idées fausses peuvent être et sont souvent fondées sur une argumentation acceptable. Dans ce cas, elles ont des chances d'être particulièrement résistantes."

Boudon Raymond : *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*. Seuil, Paris
1990, pp II-III

Note 647, page 288
Préjugés religieux et inertie des masses

Il suffit hélas de jeter un coup d'œil sur les controverses suscitées par le *Mythe de Jésus* pour se rendre compte que mes adversaires manquent, les uns des capacités requises, les autres de loyauté, mais le plus souvent des deux choses à la fois, et en tous cas de sincérité. Dans le monde des savants, on ne voit guère de bonne cause, ou supposée telle, défendue à l'aide de moyens encore insuffisants, voire pitoyables. Il devient de plus en plus évident que les adversaires manquent totalement d'arguments, et que même des érudits réputés ont subi l'influence de la perspective théologique : cette dernière leur a si bien déformé l'esprit qu'ils ne perçoivent plus même les simples enchaînements des faits. Actuellement les théologiens affectent de croire que la question du Mythe de Jésus a trouvé sa solution, et qu'eux-mêmes eux-mêmes ont triomphé dans la controverse. Il est exact que grâce à leurs méthodes tactiques, à l'influence qu'ils exercent dans la presse et à l'estime où les tient le peuple, ils ont réussi

provisoirement à endormir l'opinion et à la désintéresser du problème de Jésus, succès qui leur a été facilité par la guerre. Mais - ils ne sauraient s'illusionner à ce point - tout cela ne suffit pas pour étouffer la question.

Ce qui, en plus du préjugé religieux séculaire, avantagera toujours la partie adverse, est l'inertie des masses, leur répugnance à abandonner les méthodes routinières de la pensée qui leur ont été inculquées dès leur enfance, et de les remplacer par des méthodes plus compliquées qui imposent à l'intelligence un travail inaccoutumé. Qui donc, dans le public, connaît effectivement les évangiles ? Qui donc a plus qu'une vague notion de ce que contient le *Nouveau Testament*, plus que de lointains souvenirs datant de l'instruction religieuse ou du catéchisme, ranimés de ci de là par quelques rappels fragmentaires dus à l'audition fortuite de quelque sermon ? Aux yeux de presque tous, Jésus est simplement l'homme idéal dont chacun se fait une image à sa façon, en lui prêtant des traits puisés à des sources tout autres que les documents. Bien rares sont, en dehors des érudits spécialisés dans la matière, ceux qui se doutent de la complexité que pose la lecture des Ecritures.

Arthur Drews, *le mythe de Jésus*, p 18-19 1926

Note 654 , page 291
La « Bible » de l'étudiant

(...) L'importance toujours croissante attribuée à la connaissance historique a déterminé un perfectionnement incessant des méthodes de l'histoire. Il s'est ainsi constitué tout un art critique qu'on soupçonnait à peine il y a deux siècles et qui a pour objet de peser minutieusement les témoignages, de les confronter entre eux afin de dégager une vérité toujours plus pure et plus certaine. L'application sans cesse renouvelée de cette méthode, la rigueur toujours plus grande avec laquelle elle a été mise en oeuvre ont ébranlé bien des faits autrefois considérés comme absolument certains et, par l'effet des ruines accumulées, ont inspiré à beaucoup d'esprits un certain scepticisme qui porte sur l'ensemble de ce qui peut être objet de connaissance historique. Quoiqu'il en soit de ces conséquences, la critique historique est, à l'heure actuelle, un fait inéluctable. La mentalité critique est devenue un élément constitutif de notre esprit au point qu'il serait aussi difficile à un homme moderne de penser en dehors d'elle que de concevoir le monde d'après le système de Ptolémée. (...) Il était impossible que la foi chrétienne ne subît pas le contrecoup de ce développement général des méthodes critiques. Ce l'était d'autant moins que cette foi implique un élément historique. Qu'ils voient dans la personne de Jésus, dans son

oeuvre et dans son enseignement l'objet même ou bien seulement le modèle et comme le type idéal de la religion, tous les chrétiens s'accordent en ceci que Jésus et son Évangile, en tant que faits historiques, sont pour eux, un facteur déterminant essentiel du fait religieux. Cela suffit pour que nous puissions comprendre de quelle nature est le problème qui se pose pour tout homme, quand, sans cesser pour cela de lire sa Bible en croyant, il commence à la lire en historien, ou du moins, en apprenti historien, et que l'élément historique que contient sa foi devient objet de critique. Quelles modifications la pratique de la critique est-elle de nature à entraîner dans notre foi ? (...)

Maurice Goguel, La Bible de l'étudiant

t

Il s'agit d'une conférence faite le 6 novembre 1912 à la Faculté de théologie protestante de Paris publiée à Montbéliard, (:Impr. Montbéliardaise).

Note 658, page 293

Arrières-pensées plus ou moins idéologiques

Ce qui vient en plus compliquer encore le débat, c'est que des arrières-pensées d'ordre plus ou moins idéologiques affleurent encore bien souvent derrière les travaux de tous ces spécialistes modernes du christianisme antique. Le travail de Lane Fox se prête aisément à la critique, mais ceux qui l'attaquent ne le font pas toujours au nom de la seule vérité scientifique. Ce qui hérisse en particulier certains historiens cléricaux, ce sont les conséquences plus ou moins implicites de sa conclusion. Si en effet les chrétiens n'étaient qu'une petite minorité en 312, alors il faut forcément admettre que l'évangélisation des masses et des forces vives de l'empire, comme disait le cardinal Daniélou, a été un phénomène postérieur ; et du coup il devient difficile de dissocier ce phénomène de la conversion de Constantin et de la transformation du christianisme en religion d'État. Si on suit Lane Fox, la tentation est effectivement grande de conclure que c'est la conversion de Constantin et de l'État romain, avec tous les moyens de séduction ou de contrainte qu'il mit en place à terme, qui expliquerait le triomphe final de l'Église à la fin de l'Antiquité. En un mot, la conversion de Constantin, de conséquence, deviendrait ainsi plus ou moins la cause de la christianisation de l'empire.

D'un point de vue purement scientifique, l'hypothèse n'a évidemment rien de scandaleux, mais elle passe mal chez certains, parce qu'ils la ressentent toujours un peu comme une attaque :

ils supportent mal l'idée que la religion du Christ ne se serait pas imposée d'elle-même dans le monde romain, par ses propres vertus et sa supériorité naturelle, mais seulement parce qu'elle devint au cours du IV^e siècle religion d'État. Tout le miracle de la petite secte née en Palestine et conquérant le monde par la parole de ses fidèles, qui en fait reste très cher à toute une tradition historiographique, leur paraît s'effondrer du coup. Certes, personne ne dit les choses de façon aussi brutale, mais, à mon sens, cet aspect idéologique, de manière inavouée et parfois inconsciente, est bien en fait derrière beaucoup des débats actuels. Car la thèse traditionnelle, avec des atténuations, est encore souvent énoncée.

Modéran Yves, *La conversion de Constantin et la christianisation de l'empire romain*, conférence faite en juin 2001 devant l'Association des Professeurs d'Histoire et Géographie de Caen.--

<http://aphgcaen.free.fr/conferences/moderan.htm>

Note 597, page 259
Histoire et tradition

La forme que la doctrine chrétienne ainsi définie a prise dans l'histoire est la tradition . Comme le terme de " doctrine ", le mot de " tradition " renvoie simultanément au procès de la communication et à son contenu (...) Il y a un sens dans lequel la notion même de tradition semble incompatible avec l'idée d'histoire comme mouvement et changement. On pense en effet à la tradition comme à quelque chose d'ancien, de sacralisé par l'âge, sans changement depuis qu'il a été jadis instauré. La tradition n'a pas d'histoire, puisque l'histoire implique l'apparition, à un certain moment du temps, de ce qui n'existait pas auparavant (...) Selon l'épigramme de Page Smith, c'est quand la tradition avait perdu son autorité que " l'histoire " était appelée à la rescousse. Tout bien considéré, toutefois, le problème " tradition et histoire " apparaît comme plus complexe. Même le traditionaliste le plus doctrinaire doit se préoccuper de questions comme celles de l'authenticité d'ouvrages attribués à un écrivain ou de décrets attribués à un concile ; il doit remonter jusqu'à l'origine et à la transmission de citations qui apparaissent dans les documents de l'Église ; il doit rechercher l'assise sociale de ses textes, pour simplement comprendre le sens des mots. Il s'agit dans tous ces cas de situer historiquement les éléments de la tradition, quelquefois avec des implications

bien plus subtiles que la simple nécessité de contrôler les dates ou de vérifier des textes. L'histoire de la théologie historique, comme discipline universitaire, démontre que l'acceptation de la tradition orthodoxe n'a pas été nécessairement incompatible avec l'histoire critique, bien qu'à vrai dire cette acceptation ait souvent conduit à une lecture anachronique de l'histoire de la doctrine. Une telle lecture accommodait les premières étapes du développement aux définitions dogmatiques ultérieures au moyen de ce postulat : ce qui venait finalement à être confessé devait avoir été cru, sinon enseigné ; il devait avoir été, comme disait le cardinal Newman, " *soutenu en réalité partout depuis le commencement* ". Il est évident aussi qu'avec la naissance de la méthode moderne de recherche historique critique, nous n'avons rien vu surgir de moins qu'une nouvelle manière génétique de voir la tradition et de faire de la location dans le temps d'une formation doctrinale particulière un élément essentiel de l'intelligence de cette formulation. (...) La tradition sans l'histoire a homogénéisé toutes les étapes du développement en une seule vérité définie statiquement ; l'histoire sans la tradition a produit un historicisme qui a relativisé le développement de la doctrine chrétienne de telle sorte qu'il paraissait arbitraire de faire la distinction entre croissance authentique et aberration cancéreuse. Nous tentons, dans cette histoire, d'éviter les traquenards de ces deux méthodes (...) La tradition est la foi vivante des morts ; le traditionalisme est la foi morte des vivants (...) La présupposition théologique de cette histoire (...) est la diversité des théologies et l'unité de l'Évangile (...)"

Jaroslav Pelikan, I. L'émergence de la tradition catholique 100-600. pp. 7-10ou

Note 664, page 296

Religion élitiste et religion pour tous

I "Il n'existe qu'une religion (vraie) ; mais il peut exister beaucoup de formes de croyances. On peut ajouter que, dans les diverses Eglises qui se séparaient les unes des autres à cause de la diversité de leur genre de croyances, on peut néanmoins rencontrer une seule et même vraie religion. Il convient donc mieux (et c'est aussi plus usité) de dire : cet homme est de telle ou telle confession (juive, musulmane, chrétienne, catholique, luthérienne) que, il appartient à telle ou telle religion. Ce dernier terme même ne devrait pas équitablement s'employer quand on s'adresse au grand public (dans les catéchismes et les sermons) ; car, pour lui, il est trop savant et inintelligible ;

aussi bien les langues modernes n'offrent point de termes qui soit équivalent à cette expression. Par ce terme, l'homme du peuple entend toujours sa foi d'église qui lui tombe sous les sens, tandis que la religion se cache intérieurement et dépend d'intentions morales ; à la plupart des gens on fait trop d'honneur en disant d'eux : ils professent telle ou telle religion ; car ils n'en connaissent et n'en demandent aucune ; la foi d'église statutaire, c'est là tout ce qu'ils entendent par ce terme. (page 191)

Plus loin Kant explique que : la preuve de la vérité de la "foi d'Eglise" serait l'universalité de cette vérité, mais c'est justement ce qui lui manque. Toute "foi d'Eglise" est particulière, tout en prenant appui (paradoxalement) sur la "pure foi religieuse" qui, elle, est universelle. Cependant, ce n'est pas la "pure foi religieuse" qui sera mise en œuvre comme fondement par la foi d'Eglise mais "quelque croyance ecclésiastique historique", susceptible de satisfaire les sens, la raison, l'expérience des croyants. Tel serait le cas, selon Kant, du judaïsme, du christianisme, de l'Islam, de l'hindouisme.

A partir de là, "L'autorité de l'Écriture (...) pour unir les hommes en une Eglise constitue la croyance d'Eglise qui, en tant que foi populaire, ne saurait être négligée parce qu'aucune doctrine fondée sur la seule raison ne paraît convenir au peuple comme norme invariable et qu'il exige une révélation divine et, conséquemment, une attestation historique de l'autorité de cette dernière déduite de son origine."

L'autorité de l'Écriture va être garantie par une certaine science, détenue par des commentateurs patentés, les docteurs de la Loi, les exégètes. Or, l'Etat va s'en mêler et leur confier le soin de gérer les affaires de l'Eglise. Malgré l'existence du sentiment religieux qui échapperait à ce type de contrôle, la "foi historique" devient une "simple croyance aux docteurs de la Loi et en leur sagesse, ce qui n'est pas particulièrement à l'honneur de la nature humaine, assurément".

Toutefois, il existe un remède à cette dérive qui est "la liberté publique de conscience". (pp. 193 - 199)

Il va s'agir maintenant pour Kant d'articuler la relation entre la "pure foi religieuse" et la "foi d'Eglise" par le recours à la notion de "foi historique".

Cette foi historique n'est crédible que si on la limite à celle du ou des peuples où s'exerce la foi d'Eglise. Mais à l'intérieur de ce cadre, cette foi historique passe pour fondamentale.

Il se trouve que si, dans un cadre spatio-temporel donné on étudie la foi sous l'aspect de l'histoire, on ne manquera pas d'observer une certaine "succession des manières de croire". C'est-à-dire que même dans le cas d'une foi d'église unique, on constate qu'il y a variation.

Se livrant à diverses réflexions sur ces variations dans la foi juive, Kant en vient à se demander, comme celle-ci a pu donner naissance à la foi chrétienne. Il va donc s'interroger sur les origines du christianisme.

Pour ce qui est du passage du judaïsme au christianisme, la position de Kant est très classique : le christianisme naît du judaïsme qui en est la préparation et l'annonce.

Mais ce passage va donner naissance à une nouvelle " croyance historique " - ou " foi historique " , Kant utilise les deux expressions - " concernant l'origine et le rang, peut-être surnaturel " de la personne du Sauveur.

Or, la foi historique ne peut être assurée, vérifiée que par l'érudition, d'où l'apparition progressive de ce que Kant appelle " un public instruit " .

A partir de ce moment et dans les pages qui vont suivre, le philosophe va mettre en tension permanente la connaissance et l'ignorance.

Il prend acte de ce que les premiers propagateurs de la religion nouvelle n'établirent pas par écrit les faits (miracles entre autres) dont ils étaient à la fois les observateurs et les acteurs. " Ce n'est que plus tard seulement, après plus d'une génération, qu'ils firent des recherches sur la nature de ce changement de croyance (...) Ils n'en firent aucune concernant l'histoire de ses premiers commencements en s'en enquérant dans leurs propres annales. Depuis ces débuts jusqu'au temps où le christianisme constitua pour lui-même un public instruit, son histoire est conséquemment obscure (...)" .

A partir du moment où le christianisme se constitue un public savant, "son histoire (...) ne lui sert nullement de recommandation."

En effet, à partir de là, cette religion va se mettre à " opprimer le peuple " sous le double effet des " lourdes chaînes d'une superstition aveugle ", d'une part ; d'autre part, d'une " hiérarchie " qui va imposer à " des hommes libres ", " la terrible voix de l'orthodoxie dans la bouche d'exégètes prétentieux, seuls autorisés", le résultat étant que le monde chrétien va se diviser en "partis exaspérés".

Après diverses considérations sur le développement du christianisme oriental et du christianisme occidental, notamment dans leurs rapports avec l'Etat, puis avoir conclu qu'en dépit d'innombrables vicissitudes, l'époque actuelle était, à tout prendre, la mieux lotie pour permettre le développement du "germe de la vraie foi religieuse ", Kant en vient à souhaiter " que la raison se libère du poids d'une croyance constamment exposée au caprice des commentateurs " et que prévale "premièrement, le principe d'une équitable modération dans les jugements de tout ce qui se nomme révélation" (...) Il ne faut pas écarter la possibilité historique d'une révélation consignée dans un livre sacré qui fonderait la foi d'Église. Le second principe est que cette foi d'Église soit

enseignée et expliqué dans la finalité du développement de la morale (amenant, évidemment, à la pure foi religieuse ". C'est le devoir des souverains d'y veiller.

La foi est un saint mystère, qu'il s'agisse d'une foi inspirée par Dieu ou d'une foi inspirée par la raison. L'une et l'autre doivent conduire à pratiquer la loi divine. Mais " l'homme, comme nous le connaissons, est perverti et nullement adapté par lui-même à cette sainte loi. "

Cette loi divine, fondement moral d'une religion, " notamment d'une religion publique ", doit cependant être objet d'amour ; mais peu d'hommes sont capables de se faire un concept clair et déterminé de cette loi d'amour, et " c'est plutôt aux docteurs (comme interprètes philosophiques et érudits d'un livre saint) dans leurs rapports mutuels, de la commenter en vue de s'accorder sur sa signification, tout en n'y étant pas accessible à l'intelligence commune...

Nous approchons de l'érudition et de l'ignorance qui caractérise le fonctionnement de toute religion ; mais nous n'y sommes pas tout de suite, Kant aimant énormément les détours. Rappelons que le but de la transformation du judaïsme en christianisme était d'introduire "la pure foi religieuse ", en d'autres termes une religion mondiale universelle (p. 222), mais que les conditions historiques ont produit un christianisme constitué de divisions exaspérées.

Le Christ annonçait le royaume de Dieu, mais il est "absurde " de penser que des hommes puissent fonder le royaume de Dieu, cette tâche ne pouvant être réalisée que par Dieu lui-même. Dieu agit, en effet, en auteur de la Constitution de l'Eglise, les hommes (citoyens libres de ce royaume) étant les organisateurs de l'Eglise. L'Eglise statutaire (qui n'est pas l'Eglise véritable) aura des serviteurs, non pas des fonctionnaires, sauf à " pratiquer le faux culte " dans l'Eglise ou dans la communauté éthique sous l'autorité du bon principe (détourné).

Examinant ce que doit être le service de Dieu, Kant prend soin de distinguer la religion révélée de la religion naturelle. La seconde est le fait de croyants rationalistes (ou naturalistes). La première de croyants supra-rationalistes. Une religion peut être à la fois naturelle (objectivement) et révélée (subjectivement). Distinguer ce qui dans une religion est révélé et ce qui est naturel suppose l'existence d'une " religion savante ".

Pour étudier, de ce point de vue, la religion, nous disposons d'un livre, le Nouveau Testament. Kant se propose d'examiner le christianisme à l'aide de ce livre, d'abord, en tant que religion naturelle, puis en tant que religion révélée. (Ce qui veut dire qu'il se positionne lui-même, et positionne son lecteur, dans le cadre de la religion savante.) pp 221-249

Bien qu'ayant annoncé dans l'introduction de la quatrième partie qu'il distinguait la religion naturelle de la religion révélée et ayant consacré le premier chapitre de cette quatrième partie à la première, arrivant au second chapitre, c'est de "religion savante" qu'il va s'agir pour Kant, la

révélation étant l'objet d'une science dont la définition, sous sa plume, n'est pas forcément simple. L'adjectif "révélé", utilisé précédemment pour la religion va bientôt réapparaître, mais accompagnant un autre substantif.

La religion qui " expose comme nécessaires des dogmes qui ne peuvent être reconnus comme tels par la raison" est définie comme "un bien sacré confié à la garde des savants". Cette science repose sur un " enseignement scripturaire documenté et invariable". La foi chrétienne pure est "la foi de la raison". Autre est " la foi révélée ". La première est acceptée librement. La seconde est imposée.

Kant distingue la religion chrétienne de la foi chrétienne, laquelle ne repose pas que sur les concepts de la raison, mais sur des faits (à quoi il associe les miracles, que la raison n'accepte pas tels quels).

La foi chrétienne ainsi définie et qualifiée encore par une nouvelle expression qui est " la foi érudite " fait l'objet d'un "culte d'Eglise " qui est double, puisque associant inextricablement deux types de foi. "La foi chrétienne, en tant qu'érudite s'appuie sur l'histoire." (...) Elle pourrait être comme foi historique une foi libre théoriquement, si tout le monde était savant".

Comme ce n'est pas le cas, il s'agit d'une "foi obéissant aveuglément au commandement, c'est-à-dire sans examiner s'il s'agit d'un véritable commandement de Dieu".

" La doctrine chrétienne de la révélation ne peut débiter que par la foi inconditionnée à des dogmes révélés (cachés à la raison elle-même) continuant ensuite par la connaissance savante qui ne serait en ce cas qu'une sorte de protection contre un ennemi qui attaquerait l'arrière-garde".

Mais, en pratique, un " petit nombre de docteurs de la loi (clercs)" va plutôt, pour défendre la doctrine révélée se constituer en "avant-garde", s'appuyant sur une "science profane" inaccessible à la " longue file des ignorants (laïques)" ne connaissant pas l'Écriture. A la doctrine de la révélation, "des savants sont nécessaires, en qualité d'exégètes et de conservateurs " pour la diffuser et la rendre permanente " à l'intelligence des ignorants ". Tel, du moins, apparaît " le vrai culte de l'Eglise, sous la domination du bon principe." Il existe aussi un faux culte.

Celui-là va imposer aux ignorants comme un devoir absolu la foi en des dogmes inaccessibles autant par la raison que par l'Écriture et transformer la " foi sanctifiante" en " culte servile."

Là où l'Eglise devrait avoir des "serviteurs", elle va se doter de "fonctionnaires" qui, "pour dissimuler l'usurpation" vont "déployer une grande érudition". Notamment, la question du passage du judaïsme au christianisme, par le biais du " livre saint des juifs" ("dont l'authenticité n'est pas démontrée, tant s'en faut") va alimenter "une " science historique " où, notamment, la connaissance de la langue hébraïque est requise.

Les premiers fondateurs de la communauté chrétienne jugèrent bon d'établir la doctrine sur l'histoire des juifs, "amplifiant les articles essentiels de la foi par la tradition ou des commentaires auxquels les conciles donnèrent force légale ou qui étaient confirmés par l'érudition". (pp 259-264)

Note 675, page 302,
Jésus traditionnel, Jésus historique et Jésus réel

Jésus a-t-il existé ? (...) La question a pu certes se poser pour l'historien au début du XXème siècle : elle est cependant dépassée aujourd'hui, sauf peut-être dans une certaine presse trop marquée par l'idéologie et pas assez par la connaissance scientifique. (...) L'historien, croyant ou pas, confessionnellement engagé ou pas, se doit de ne rien affirmer sans preuve, mais il sait que les documents peuvent l'abuser et que ce qu'ils rapportent peut n'être que partiellement réel. Si l'on veut répondre d'un point de vue historien à la question posée, la difficulté à résoudre est donc celle des sources. Évidemment, les sources les plus anciennes et les plus abondantes relatives à Jésus sont originaires des communautés chrétiennes. Sans compter qu'elles ont commencé à être rédigées non pas de son vivant, mais au plus tôt une dizaine d'années après sa mort (c'est notamment le cas pour les Lettres de Paul de Tarse, entre 40 et 65 – ce témoignage, à lui seul, permet d'ailleurs d'affirmer que Jésus a bien existé et qu'il a laissé dans son entourage, un souvenir extraordinaire).

On dispose aussi de sources judéennes et de sources romaines – en réalité, ces dernières, les sources romaines ne témoignent pas de l'existence de Jésus, mais attestent que des individus se réclament de lui, et ce à Rome, dès les années 40, en dehors du témoignage de Tacite qui, lui, date des environs de 120 Le témoignage relativement concordant des sources chrétiennes les plus anciennes suffit toutefois à établir l'existence de Jésus. Naturellement, certains critiques estiment que l'on ne peut faire confiance à des sources partiales par essence. (...) Il est certain en tout cas que le personnage de Jésus de Nazareth a focalisé l'attention des historiographes antiques non-chrétiens : c'est ainsi qu'on dispose du témoignage de Flavius Josèphe, ce que l'on appelle le *Testimonium Flavianum* qui remonte avec certitude à la fin du Ier siècle (en dehors de certaines gloses marginales passées ensuite dans le texte qui, elles, sont dues à un interpolateur chrétien) qui, à lui seul, suffit à affirmer l'existence historique de Jésus.

La question de son authenticité, pour l'essentiel, ne saurait être mise en doute, à la suite notamment de l'étude publiée par Serge Bardet. (...) L'historien lorsqu'il aborde Jésus de

Nazareth sait qu'il n'est nullement en mesure de révéler ce qui a vraiment été dit ou ce qui a vraiment été fait par ce personnage à la postérité exceptionnelle. L'historien sait qu'il ne peut pas être porteur de révélations ultimes sur Jésus de Nazareth. Personne d'ailleurs ne peut prétendre à être le « détenteur » de ce personnage, ou de pouvoir retracer avec exactitude sa biographie. La première des différences entre l'historien des origines du christianisme et un auteur à succès tient précisément dans cette conscience de la précarité des connaissances historiques, et singulièrement des connaissances du Jésus de l'histoire comme du Jésus de la tradition.

On distingue de manière classique et habituelle un « Jésus de l'histoire » d'un « Jésus de la tradition ». On appelle « Jésus de l'histoire » ou « Jésus historique » la figure de Jésus telle qu'elle peut être reconstituée à partir de données historiques « neutres », c'est-à-dire non marquées par la mémoire chrétienne. On appelle « Jésus de la tradition » ou « Jésus traditionnel », les figures de Jésus telles qu'elles se sont constituées et transmises au cours du temps dans la mémoire chrétienne. Ces catégories ont été fondées en théologie et sont toujours plus ou moins utilisées. Leur emploi paraît nécessaire en histoire également, mais en leur ôtant tout le contenu idéologique qu'elles renferment. On parle aussi du « Jésus réel » : il s'agit de ce personnage unique tel qu'il a vécu en Palestine au tournant de notre ère, qui, depuis sa mort, n'est plus directement accessible – son monde intérieur, par exemple, échappera toujours à l'investigation de l'historien.

Ce qui n'empêche pas l'historien d'espérer que le portrait historique qu'il trace de Jésus de Nazareth corresponde au « Jésus réel », même s'il n'a aucun moyen de le vérifier totalement étant donné la dimension partielle et partielle de ses sources : de fait, remonter à la réalité des personnes et des événements est une difficulté sans doute difficilement surmontable pour l'historien. (...) Plus de deux siècles de recherches acharnées sur le Jésus de l'histoire comme sur celui de la tradition ont appris aux savants, qu'ils soient historiens ou théologiens, la plus extrême modestie. La quête du Jésus historique, en particulier, les a confrontés au paradoxe suivant : il semble qu'en deux millénaires tout ait été dit de Jésus, et pourtant, aujourd'hui, plus les chercheurs s'interrogent, plus ils s'aperçoivent que l'on sait peu de l'homme qui a été à l'origine du christianisme.

Nonobstant, la recherche sur le Jésus de l'histoire avance. Elle ne progresse cependant pas en accumulant de nouvelles connaissances pour les ajouter aux anciennes. Elle fonctionne plutôt en déconstruisant certaines données, précédemment estimées acquises, pour leur substituer une nouvelle approche. (...) Il faut bien constater que la plupart de ces difficultés qui se situent au niveau de l'histoire ont été largement supplées au niveau de la tradition. Par conséquent, on pourrait légitimement considérer qu'il existe un fossé désormais infranchissable entre le Jésus de

la tradition et le Jésus de l'histoire – autrement dit qu'il serait impossible à partir du Jésus de la tradition de remonter au Jésus de l'histoire. Toutefois, si l'on considère que le Jésus de la tradition repose sur le Jésus de l'histoire, il est alors possible de remonter au personnage historique, mais en procédant par des études extrêmement précises et prudentes qui ne doivent surtout pas combler les trous noirs même au risque d'apparaître comme extrêmement parcellaires ou décevantes aux yeux d'un public toujours avide de nouveautés.

Mimouni Simon-Claude, Maraval Pierre, *le christianisme des origines à Constantin*, PUF 2006,
pp 43 47

Commentaire : *Les quelques paragraphes qui précèdent sont issus de la première partie de ce livre qui a comme titre général : Jésus de Nazareth, de la tradition à l'histoire ou de la tradition à la réalité. Ce titre s'accompagne d'une note de bas de page précisant : « Ce titre veut rendre la méthode utilisée pour atteindre Jésus de Nazareth – à savoir, une méthode de type archéologique (du haut vers le bas, du plus récent au plus ancien ». Cette image renvoie à une technique bien connue qui consiste à fouiller des terrains en les creusant. Il est clair que l'archéologue ne peut partir que des couches de terrain les plus proches de la surface pour aller vers les plus profondes et non l'inverse. Il n'a pas le choix. Mais, en l'occurrence, les différentes strates contenant les débris qui livreront des informations se présentent sous la forme de sources textuelles. La question est donc de savoir ce qui parmi les sources textuelles susceptibles de révéler des connaissances sur les origines du christianisme représente le niveau le plus haut (donc le plus récent) et le niveau le plus bas (donc le plus primitif). Il s'agit, en particulier, de déterminer à quel niveau se situe le Nouveau Testament. L'historicité de Jésus-Christ se ramène, en définitive, à la valeur historique des sources textuelles qui en parlent, sachant qu'il importe de bien distinguer celles qui parlent de Jésus, celles qui parlent du Christ et celles qui parlent de Jésus-Christ.*

Note 673, page 303
Jésus inconnu comme personnage historique

Dans l'ordre des faits nus, Jésus est infiniment petit. L'histoire positive ne parvient pas à le saisir " (page 19) (...)Nous avons feuilleté le dossier historique de Jésus. Il ne contient pas une

seule pièce qui satisfasse à la critique historique la moins rigoureuse. Tout examiné, tout bien pesé, l'historien froid et grave doit conclure par un procès-verbal de défaut. Jésus est inconnu comme personnage historique. Il a pu vivre, puisque des milliards d'hommes ont vécu sans laisser de trace certaine de leur vie. C'est une simple possibilité, à discuter comme telle. Il ne suffit pas de dire, avec certains critiques : nous ne savons rien de lui, sauf qu'il a existé. Il faut dire courageusement : nous ne savons rien de lui, ni s'il a existé. Dans une recherche historique l'exactitude sévère permet seule de progresser. Or, le document qui, en bonne critique, prouverait positivement l'existence de Jésus fait défaut. Et voici l'énigme. D'un homme, dont l'existence même est douteuse, a-t-on pu faire le grand Dieu de l'Occident ?(...)

Il est un vrai juif de son époque. Il est strictement vraisemblable. Il entre dans une série suffisamment connue d'émeutiers malheureux. Son aventure modeste et sans relief éclaire, à côté d'autres plus frappantes, les origines de la grande Insurrection. Il est d'une lignée de Juifs naïfs et chimériques. Il ajoute un nom au long martyrologe de sa nation. Si on va au fond des choses, on voit qu'il est simplement vraisemblable. C'est beaucoup. Si Jésus a existé, voilà comment il peut être conçu historiquement. Mais ce n'est pas tout. Sur quoi repose en fin de compte son existence réelle ? On ne peut pas dire que ce soit sur les textes. Les textes évangéliques ne se présentent pas comme documents d'histoire. S'ils se présentaient comme tels, ils ne pourraient pas être reçus. Jésus tracé sur le poncif de Theudas et de l'Égyptien, ne sort pas d'eux directement. Il leur est plutôt imposé. (...) En suprême analyse, Jésus historique est tiré d'une induction. On le distingue mal, ou plutôt pas du tout, dans la brume douteuse où il est perdu. Il est à la limite de la visibilité, ou, pour mieux dire, au delà. Mais on le suppose, on le devine au fond du crépuscule. On le décrète d'autorité, on le postule comme indispensable, parce qu'il faut qu'un branle ait été donné au mouvement chrétien. Peu importe qu'il soit hors de la vue. Il a pu marquer très peu. Nietzsche a dit de lui : " *Un fondateur de religion peut être insignifiant. Une allumette, rien de plus !* " Loisy reprend le mot à son compte et dit en parlant des pendables mythologiques : " *Nous avons mieux à faire que de les réfuter. S'ils deviennent trop pressants, nous leur demanderons simplement : où est l'allumette ?* " C'est la dernière question. Il faut voir si le Jésus historique dessiné en pointillé explique bien les textes les plus anciens et s'il rend plus facile ou plus difficile à comprendre le grand incendie chrétien." (p.59 (...)pp 75-76)

Paul-Louis Couchoud -- *Le mystère Jésus* (1924)

Le Testimonium Flavianum

On fait généralement remonter les origines de cette controverse sans équivalent dans l'histoire littéraire à Lorenzo Valla au XV^{ème} siècle, mais en réalité, dès les premiers siècles, ce passage des Antiquités Judaïques de Flavius Josèphe pose problème. En effet, Eusèbe de Césarée en parle dans différents écrits. Dans le premier livre de son *Histoire Ecclésiastique*, parlant de Flavius-Josèphe, Eusèbe dit notamment : " *Voilà ce que Josèphe raconte de Jean-Baptiste. Dans le cours du même ouvrage il parle ainsi de notre Sauveur : « A la même époque fut Jésus, homme sage, s'il faut toutefois l'appeler un homme. Il était en effet l'auteur d'œuvres merveilleuses et le maître d'hommes qui recevaient avec joie la vérité : un grand nombre de Juifs et d'Hellènes le suivaient. [8] C'était le Christ. Les principaux de notre nation le dénoncèrent et il fut condamné au supplice de la croix par Pilate. Ceux qui l'avaient aimé lui demeurèrent fidèles et ils leur apparut le troisième jour de nouveau vivant. Les prophètes divins avaient du reste prédit, ce prodige et beaucoup d'autres merveilles qui le concernaient. La race des chrétiens qui lui doit son nom, existe encore aujourd'hui, »*^[1]

Le problème vient de ce qu'un écrivain ecclésiastique antérieur, non des moindres, Origène, parle lui aussi de Flavius Josèphe, mais précisément pour dire le contraire, à savoir que celui-ci ne reconnaît pas Jésus pour le Christ : « [Josèphe](#) qui, au XVIII^{ème} livre de son *Histoire des Juifs*, témoigne que Jean était revêtu de l'autorité de baptiser, et qu'il promettait la rémission des péchés à ceux qui recevaient son baptême. Le même auteur, bien qu'il ne reconnaisse pas Jésus pour le Christ, recherchant la cause de la prise de Jérusalem et de la destruction du temple, ne dit pas véritablement comme il eût dû faire, que ce fut l'attentat des Juifs contre la personne de Jésus qui attira sur eux ce malheur, pour punition d'avoir fait mourir le Christ qui leur avait été promis : mais il approche pourtant de la vérité, et lui rendant témoignage comme malgré soi, il attribue la ruine de ce peuple à la vengeance que Dieu voulut faire de la mort qu'ils avaient fait souffrir à Jacques le Juste, homme de grande vertu, frère de Jésus, nommé

Christ. C'est ce Jacques que Paul, le vrai disciple de Jésus, alla visiter, ainsi qu'il le dit lui-même, le considérant comme frère du Seigneur."^[2]

Origène écrivant un siècle avant Eusèbe, on est en droit de penser qu'entre les deux périodes, le passage faisant état de Jésus comme le Christ a été ajouté. Ce serait la première raison de croire à l'interpolation. La deuxième est que le critère classique sur lequel on s'appuie pour diagnostiquer une interpolation est présent dans ce passage ; il consiste en ce qu'une rupture logique semble se manifester entre les phrases précédant le passage soupçonné et les phrases qui le suit. En effet, dans le texte de Flavius-Josèphe, ce passage s'insère entre ces deux phrases qui s'enchaîneraient très bien logiquement l'une à l'autre:

- avant : *"Assaillis sans armes par des hommes bien préparés, beaucoup périrent sur place, les autres furent blessés. Ainsi finit l' émeute. "*

- après : *D'après les mêmes temps, un autre terrible coup frappait les Juifs. "*

Et entre les deux phrases, s'intercalent celles-ci, qui sont, donc, le fameux *Testimonium flavianum* : *"Et il vint vers ce temps Jésus, un homme sage, s'il faut toutefois le dire un homme. Il fut auteur d'actes merveilleux, instructeur de gens qui recevaient de bon coeur la vérité et il attira beaucoup de Juifs, beaucoup aussi du monde grec. Ce fut le Messie. Quand, sur la dénonciation de ceux qui étaient les premiers de chez nous, Pilate l'eut condamné à la croix, ceux qui l'avaient tout d'abord aimé ne cessèrent pas. Et les prophètes divins avaient prédit cela et dix mille autres merveilles sur lui. Aujourd'hui encore subsiste la secte des chrétiens, surnommés d'après lui."* Cela étant, l'argument de la rupture logique est rarement d'une rigueur absolue et l'on peut considérer que les quelques mots sur Jésus le Messie constituent une incidence très naturelle. On peut encore s'étonner que, tant qu'à parler du Messie, Flavius-Josèphe n'en ait pas dit davantage, ou encore, à la suite de Voltaire que Flavius-Josèphe, ayant tenu des propos si édifiants, ne soit pas devenu chrétien « *Les chrétiens, par une de ces fraudes pieuses, falsifièrent grossièrement un passage de Flavius Josèphe. Ils supposent à ce juif, si entêté de sa religion, quatre lignes ridiculeusement interpolées ; et au bout de ce passage ils ajoutent : Il était le Christ. Quoi ! Si Josèphe avait entendu parler de tant d'événements qui étonnent la nature, Josèphe n'en aurait dit que la valeur de quatre lignes dans l'histoire de son pays! Quoi ! ce Juif obstiné aurait dit : Jésus était le Christ. Eh ! si tu l'avais cru Christ, tu aurais donc été chrétien. Quelle absurdité de faire parler Josèphe en chrétien! Comment se trouve-t-il encore des théologiens assez imbéciles ou assez insolents pour essayer de justifier cette imposture des premiers chrétiens, reconnus pour fabricateurs d'impostures cent fois plus fortes !* » (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article *Christianisme*). Mais c'est justement ce type d'arguments issus du sens commun qui a permis à la controverse de prospérer au fil des

siècles. Il y a aussi le point de vue des érudits et sur ce plan, l'affaire se complique encore, car nous disposons de plusieurs versions des *Antiquités Judaïques* et de *la Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe en plusieurs langues, notamment le grec et le vieux-slave (slavon). Parmi toutes les versions, comme il est courant, il est presque impossible de savoir lesquelles dérivent desquelles. Il s'agit donc d'un problème vraisemblablement insoluble et pour en revenir à la dernière thèse en date, celle de Serge Bardet, il convient de rappeler qu'il a la prudence de conclure à la probabilité de l'authenticité.

Rappelons enfin que les opinions à ce sujet se classent en trois catégories :

- L'interpolation totale : Elle a pour représentants (entre autres) : [Alfred Loisy](#), [Prosper Alfaric](#), [Paul-Louis Couchoud](#), [Jacques Moreau](#), [Charles Guignebert](#), [Pierre Battifol](#), [Léon Hermann](#), [Daniel-Rops](#), [Marie-Joseph Lagrange](#), [Marcel Simon](#), [Pierre-Aimé Puech](#), [Edmond Staffer](#), [Solomon Zeitlin](#), [Pierre Geoltrain](#),

- L'interpolation partielle : En sont partisans : [Henri Wallon](#), [Ernest Renan](#), [Albert Réville](#), [Maurice Goguel](#), [Adolf Harnack](#), [Robert Eisler](#), [Giuseppe Ricciotti](#), [Shlomo Pinès](#), [Jean Daniélou](#), [Antoine Guillaumont](#), [Pierre Prigent](#), [Charles Perrot](#), [André-Marie Dubarle](#), [Mireille Hadas-Lebel](#), [John P. Meier](#)

- L'authenticité totale : Se prononcent en sa faveur : [Gustave Bardy](#), [Louis-Claude Fillion](#), [Théodore Reinach](#), [Alphonse Tricot](#), [Léon Vaganay](#), [Eugène Mayaud](#), [André Feuillet](#), [René Dragnet](#), [Franz Dornseiff](#), [Henri Cazelles](#), [Pierre Vidal-Naquet](#), [André Pelletier](#), [Étienne Nodet](#), [Serge Bardet](#).

Source : Wikipédia (sous réserve)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Testimonium_flavianum

Note 691, page 307,
Historicité de Jésus et de Paul

Pour le chercheur, Jésus est avant tout un objet d'étude. Il ne s'agit pas ici de Jésus en tant qu'homme, il échappe fort heureusement à une telle curiosité qui glisserait vers le voyeurisme. Cette perversion de la curiosité magiquement érigée en vertu dans notre monde d'images, mais bien de Jésus en tant que personnage historique attesté par un nombre significatif de textes antiques. S'il est présomptueux de prétendre rendre compte exactement des faits, l'attitude qui consiste à vouloir tendre vers l'objectivité est, on en conviendra, une valeur en soi. Il est essentiel

de bien distinguer les acceptions antique et contemporaine du mot "histoire". La prise de conscience de cette évidence entraîne une prudence intellectuelle qu'il ne faut pas confondre avec une frilosité évasive. (page 11)

En recueillant, sur le rivage, les restes dégradés de ceux qui ont pris la mer avant nous, nous en sommes, au mieux, réduits à visiter des épaves, au pire, à reconstituer pieusement des objets dont l'usage et la valeur nous échappent. Ce sentiment d'ignorance est encore plus vif lorsqu'il touche les supports de la pensée, les textes, face auxquels il faut souvent faire aveu d'impuissance intellectuelle. Cet exercice invite à la modestie, une vertu unanimement louée, mais, comme chacun le sait, peu pratiquée. (page 12)

Sur l'homme Jésus, nous ne possédons aucune source directe qui nous permette d'appréhender avec une relative certitude son milieu social, son éducation, les grandes lignes de son enseignement, les événements qui justifient, du moins selon ses ennemis, son arrestation et son exécution. La documentation qui nous est parvenue est largement postérieure à la vie du personnage, de sorte qu'il est illusoire de prétendre toucher aux faits historiques, fût-ce par une lecture orientée de ceux-ci. (page 19)

Cette pauvreté des traces historiques ne doit toutefois pas occulter le fait que, par rapport à d'autres personnages du temps, nous sommes relativement bien informés (...) le temps a fait son œuvre et la prudence nous invite à penser que... etc " "L'imaginaire et l'histoire sont incompatibles. C'est pourquoi "les histoires de Jésus" relèvent d'un genre littéraire scientifiquement impossible, mais commercialement lucratif. N'en déplaise à notre banquier, nous ne verserons pas dans la facilité historico-romanesque " (page 19)

En l'occurrence, les spéculations théologiques foisonnent tandis que les éléments historiques font cruellement défaut (...) Au-delà des considérations historiques sur le statut des sources, l'orientation résolument théologique des textes altère notre propre manière de valider un raisonnement ou d'en admettre la véracité ou l'authenticité. De façon générale, nous pensons toucher le réel (...) lorsque nous démontrons historiquement certains faits (...) La perception du réel ou la définition de l'authenticité sont différentes selon les époques concernées (...) Nous sommes obsédés par l'historique, les Anciens, eux, ne s'attachent qu'au traditionnel ; nous souhaitons recouper les sources, nos prédécesseurs s'appliquaient à les amplifier ; nous désirons l'authentique en traquant les témoignages nimbés par l'aura de la neutralité, les premiers chrétiens s'appliquaient à majorer les témoignages pour mieux justifier la splendeur de leur engagement. Nous sommes les interprètes de sources éparses qui nous sont parvenues par un processus de sélection complexe, souvent lié aux aspects communautaires et canoniques des

documents, ou au hasard des découvertes archéologiques ou savantes. Certes, nous n'abolirons jamais la double barrière du temps et de la culture, mais nous pouvons au moins prendre conscience du prisme déformant de nos propres catégories et aller à la rencontre des témoignages antiques en toute connaissance de cause (pp 22-23)

"A la lecture des témoignages des historiographes romains, il apparaît qu'aucune information historique relative à la vie de Jésus - qu'il s'agisse de ses origines familiales, de son éducation, des personnes qu'il fréquentait, des enseignements qu'il prodiguait - n'est parvenue jusqu'à nous. L'ensemble des sources montre que le nom de Jésus n'est même pas évoqué, sauf dans le Talmud de Babylone, document plus tardif, les auteurs ne manifestant jusque-là aucun intérêt pour le courant chrétien en tant que tel. (...) bien qu'attestant de la vie de certaines communautés chrétiennes, elles (ces pièces éparses précédemment mentionnées) n'apportent pas d'informations crédible sur l'homme Jésus. (pp 41-42)

En dernière analyse, il s'agit de sources tardives qui n'ont pu être rapprochées d'aucun témoignage antique sinon les sources chrétiennes auxquelles elles répondent à leur manière. La rumeur ne va-t-elle pas à l'allure d'un cheval au galop ? Les *Agrapha* et témoignages papyrologues sont des sources intéressantes car ils permettent de croiser des données transmises par la tradition (par exemple les variantes entre manuscrits) avec des textes ne faisant pas partie des témoignages traditionnels (...) Cette approche suppose que l'on est capable d'appréhender des notions comme celles de canon, de pseudépigraphe, d'apocryphe. En dernière analyse, seule l'épreuve du temps, revue et corrigée à la lumière de la critique historique, permet de tracer une ligne de démarcation précaire entre des sources reflétant les préoccupations des premières communautés chrétiennes et celles qui servirent à asseoir l'autorité de la grande Église. Une approche ouverte des débats qui entourent ces sources parallèles impose également d'adopter une attitude réservée quant aux enjeux idéologiques contemporains. Que ne ferait pas dire à Jésus pour justifier, invalider ou commercialiser telle ou telle partie d'un enseignement au mieux reconstruit, souvent imaginé, parfois fantasmé ? (pp 44-45)

Dans un passage de son *Épître aux Galates*, Paul fait directement allusion à la naissance de Jésus, né d'une femme, sujet de la Loi (juif), adopté par le Père (...) Si nous suivons ce texte capital de Paul, car premier témoignage que nous possédions sur le Jésus historique, on demeure confondu par la pauvreté des détails historiques. (...) On a spéculé sur la connaissance orale ou écrite que Paul aurait eue de Jésus et de son enseignement en interprétant II Th 4, 13 (...) De même, dans le passage de II Cor 5, 16, où Paul souligne que " *désormais il ne connaît plus personne de manière humaine* ", car même si la phrase " *nous avons connu le Christ à la manière humaine, maintenant, nous ne le connaissons plus ainsi* " a pu être interprétée comme

la possibilité d'une rencontre avec le Jésus historique, élément biographique éventuellement occulté par Paul, après son expérience mystique, il ne nous est pas possible d'étayer solidement cette hypothèse. Un passage de II Cor fournit une indication plus intéressante car ce texte fait état d'une alliance nouvelle passée entre Dieu et l'Apôtre : " *Ce n'est pas que de nous-mêmes, dit Paul, nous soyons capables de revendiquer quoi que ce soit comme venant de nous ; non, notre capacité vient de Dieu, qui nous a rendus capables d'être ministres d'une nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'Esprit, car la lettre tue, l'Esprit vivifie.*" (II Cor 3, 5-6) (...) Il n'en reste pas moins que ce texte (...) semble bel et bien confirmer que la légitimité du ministère relève du spirituel (Esprit) plus que d'un écrit. (...) Ailleurs, il parle de la mort sur la croix (...) Ph 2, 8); de même, il mentionne en Galates (...)

Ces différents passages indiquent que Paul avait une connaissance, sinon assurée, du moins générale de la vie et Jésus et de son enseignement. (...) Les témoignages épars de la vie de Jésus telle que Paul la connaissait ont été majorés en raison des enjeux qu'ils étaient supposés représenter. En fait, en lisant Paul avec attention, les éléments de la vie de Jésus dont il témoigne sont sa naissance humaine (d'une femme), son appartenance au lignage de David (la maison d'Israël), le dernier repas qu'il partagea avec ses disciples, sa mort sur la croix et l'affirmation de sa Résurrection. (...) Jésus, en tant qu'homme né d'une femme, descendant de la maison royale d'Israël, prédicateur et juste souffrant, est pour Paul indissociable du Christ ressuscité, promesse d'une vie future dont témoigne l'esprit soufflant sur les communautés. L'expérience mystique de Paul associe le Jésus historique et le Christ ressuscité et lie intimement les vies terrestre et céleste de celui auquel il a voué sa vie. (pp 56, 57, 58, 59)

Le premier auteur chrétien connu ne semble pas s'intéresser au Jésus historique sur lequel il ne livre que des informations fort générales. Les causes de cette oblitération sont difficiles à déterminer. On a avancé tour à tour que Paul ignorait tout de Jésus, que ses communautés n'étaient pas intéressées par cet aspect concret de la prédication, que les lettres de Paul étaient avant tout l'histoire d'un naufrage, qu'il était probable qu'il ait parlé de Jésus sans que nous soyons en possession des écrits, que la vie de Jésus était si bien connue qu'il était inutile de revenir sur la question, que les sources avaient été manipulées afin d'écarter des informations qui auraient remis en question les fondements ultérieurs de la foi chrétienne, etc. En dernière analyse, aucune de ces explications n'est vraiment probante. Ne faudrait-il pas plutôt penser que ce que nous nommons " Jésus historique " n'avait que peu de sens pour des communautés qui donnaient un sens différent à la notion d'histoire ? (...) Paul eut le génie de fonder son espérance dans l'amour qui abolit toutes les frontières, tous les clivages, fût-ce ceux du temps. N'est-ce pas

cet amour et le témoignage de sa présence qui, par-delà l'historique en son acception commune, transformèrent l'avorton en apôtre de Jésus et le persécuteur en missionnaire ? Paul n'eut jamais besoin de partir en quête des traces historiques de celui qui bouleversé sa vie, il vivait dans le souvenir et la certitude de sa présence. (p 80)

(...) Les premières communautés chrétiennes furent fondées, en effet, comme nous l'avons vu en abordant l'œuvre missionnaire de Paul, par des Apôtres et disciples qui pesaient de toute leur autorité sur les jeunes assemblées qu'ils avaient créées. Il y eut donc en un premier temps non pas un mais des christianismes des origines. (...) Les débats et conflits gérés et arbitrés par ceux qui avaient connu Jésus durent s'amplifier au fur et à mesure que ceux-ci disparaissaient, laissant les communautés qu'ils avaient fondé dans l'ignorance ou le doute. Il n'est donc guère étonnant que les premiers textes évangéliques soient apparus au début du dernier tiers du 1er siècle. Des bibliothèques entières ont été écrites sur la datation vraisemblable de ces documents et sur l'ordre chronologique dans lequel il faudrait imaginer leur rédaction. De façon générale et avec les réserves d'usage en des matières aussi travaillées, la majorité des exégètes considèrent Marc comme le premier Évangile (au sens chronologique) puis dans l'ordre Matthieu, Luc et Jean. Les textes auraient été écrits entre 65 (pour Marc ?) et la fin du 1er siècle pour Jean (voire début du IIème siècle) . Un schéma "canonique" doit être retenu comme base des recherches en matière néo-testamentaire. Nous le reprenons ci-après, tout en soulignant qu'il s'agit d'une construction savante. (...) "L'hypothèse la plus vraisemblable est celle de la rédaction de textes en langue araméenne (paroles et petits récits) et en langue grecque qui, associées à des narrations orales, auraient été à l'origine de la rédaction du premier texte évangélique, celui de Marc. Encore faut-il ajouter que plusieurs versions ont coexisté (...) D'un point de vue strictement historique, il faut noter que l'ensemble des textes qui nous sont parvenus, même sous une forme fragmentaire, ont été rédigés en langue grecque (...) Les textes concernés n'ont pas une vocation historique au sens où nous l'entendons (...) Si la tradition propose une lecture historique, empruntant ça et là des éléments de tel ou tel Évangile, les divergences entre les différents écrits sont considérables et portent sur des points essentiels (...) Le processus de rédaction a fait l'objet d'une majoration constante, de sorte que de Marc à Luc le récit s'enrichit et s'amplifie sans qu'il faille y voir nécessairement un élargissement du champ des références. Rudolf Bultmann parlait volontiers de "mythologisation" pour désigner le processus de rédaction qui, d'un noyau " primitif " conduisit à des écrits de plus en plus élaborés ; cette thèse n'a pas vieilli en dépit des nombreuses objections qui lui ont été adressées. (pp 83-87)

De nombreuses études se sont efforcées de montrer l'existence d'un Matthieu araméen (sur la base du style, d'études sur les mentalités, de rétro-translation, etc) (...) Ces travaux demeurent des conjectures. (p 101)

Il faut rester prudent lorsqu'on accole le terme d'"historien" au nom de Luc. D'abord, il s'agit d'une manière d'écrire l'histoire à la mode antique, ensuite son récit, que le mot histoire laisserait volontiers entr'apercevoir comme factuel et narratif, abonde en anecdotes merveilleuses et d'édification spectaculaire. Il serait plus avisé de dire que Luc souhaite inscrire la vie du premier christianisme dans l'histoire, c'est-à-dire jeter les bases de sa réalisation présente et future. Luc a le souci de la véracité, pas de l'histoire au sens contemporain (...) On date le document entre 85 et 90 (pp 120-121)

Les Évangiles synoptiques, s'ils peuvent être lus en colonnes et comparés, n'en restent pas moins différents sur le plan du fond et de la forme. Les points de divergences sont fort importants (...) Cette diversité, longtemps occultée pour des raisons théologiques, est en soi une richesse. Elle est sans conteste le meilleur témoignage que nous possédions sur la vie et la diversité du phénomène chrétien.; paradoxalement, elle atteste du Jésus historique dont la figure n'aurait pu faire l'objet d'un tel éclatement théologico-historique s'il n'y avait eu quelque soubassement historique sur lequel reposent ces constructions. Entre l'histoire d'un homme, un juste élu par Dieu en qualité de Messie, telle que la concevait prioritairement Marc, celle d'un juif pieux, fils de Dieu dans l'ordre généalogique de l'espérance messianique (...) comme le professe Matthieu, et le Dieu fait homme que Luc met en scène, une sorte de gradation ou de majoration christologique s'opère qui sera l'objet des multiples spéculations et controverses des siècles suivants. (pp 136-137)

Le texte actuel daterait de la dernière décennie du 1er siècle de notre ère. (Jean) p 142

Or, près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie de Magdala. Jésus donc voyant sa mère et se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : " *Femme, voici ton fils* ". Puis il dit au disciple : " *Voici ta mère* ". Dès cette heure-là, le disciple l'accueillit chez lui" (Jn 19, 26). Le quatrième Évangile, qui tait le nom de la mère de Jésus comme celui du disciple adopté, n'en dit pas davantage sur leur destinée commune. Toutefois, la tradition selon laquelle l'apôtre Jean est ensuite parti avec la Vierge Marie pour Éphèse, où des pèlerinages ont honoré leur mémoire à plusieurs époques, tire son origine du

texte précité. La présence de Marie, mère de Dieu, au pied de la croix n'est attestée que chez Jean. (...) Chose intéressante, l'Évangile distingue soigneusement entre la présence du disciple anonyme dans l'amour du Christ et la présence de Pierre parmi les autres disciples. p 142-148)

Force est de constater que le christianisme en général et son fondateur en particulier furent largement ignorés jusqu'à la fin du II^{ème} siècle. " (...) Le premier écrivain chrétien, Paul de Tarse, nous plonge dans une perplexité d'autant plus grande concernant le "Jésus historique », ou plutôt l'histoire, qu'il place sa vision sur le chemin de Damas au cœur de sa foi.

(...)Nous sommes donc bien informés sur le Jésus théologique, tandis que l'homme demeure voilé par la triple barrière du temps, des mentalités et des projections. La recherche dévoile le Jésus de l'histoire ; le Jésus historique se dérobe comme la ligne d'horizon se déplace au fur et à mesure que le voyageur progresse vers sa destination. Le chemin vers l'origine n'est pas frayé ; en cela, l'homme Jésus rejoint le mythe et ne peut être dissocié de la façon dont il fut perçu. (pp 193-198)

Decharneux Baudouin, *Jésus*, 2006

Note 698, page 312,
Des auteurs contestant l'historicité de Jésus

- Michaël Baigent, *L'énigme Jésus*, Paris, 2008.
- Patrick Boistier, *Jésus, Anatomie d'un mythe*, 2000 ; *Histoire secrète du christianisme*, 2010
- Nicolas Bourgeois, *Une invention nommée Jésus, l'existence de Jésus est une affirmation de foi et non d'histoire*, Paris, 2008.
- Bernard Dubourg *L'invention de Jésus*, Vol 1 *L'hébreu du Nouveau Testament*, 1987, Volume 2 *La fabrication du Nouveau Testament*, 1989.
- Jacques Chocheyras, *Les actes des apôtres Pierre et Paul, histoire, tradition et légende*. 2001
- Guy Fau, *La fable de Jésus , Le puzzle des évangiles*, 1970
- Michel Gozard, *Jésus, Une histoire qui ne peut pas être de l'histoire* 2006
- Marc Hallet, *Les origines mythiques du christianisme*, 2003
- Georges Las Vergnas *Jésus-Christ a-t-il existé ?* 1958
- Sandrick Le Maguer *Le Portrait d'Israël en jeune fille* 2008

- Maurice Mergui, *Un étranger sur le toit : les Evangiles expliqués aux juifs*, 2002 ; *Comprendre les origines du christianisme*, 2005
- Georges Ory, *Le Christ et Jésus*, 1968, *Analyse des origines chrétiennes*, 1963
- Louis Rougier, *Celse contre les chrétiens* 1977 , *La Genèse des dogmes*, 1972, *Le Conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique* 1977
- Jean-Claude Viland, *Au berceau du christianisme, un regard laïque sur l'histoire des origines* - 2010
- Marc Stéphane, *La Passion de Jésus, fait d'histoire ou objet de croyance*, Paris, Dervy-Livres, 1959
- André Wauthier, *Paroles gnostiques du Christ Jésus*, Paris 2009 - *Textes fondamentaux du séthianisme christianisé*, Paris 2009 , *L'évangile marcionite*, 1980,
- et d'autres.

A propos du livre de Marc Stéphane, La Passion de Jésus, une critique de Jean Hadot :

Le problème de l'existence historique de Jésus, né au XVIIIème siècle, a été posé dans les premières années du XXème avec une âpreté nouvelle (...) Marc Stéphane, qui est historien de profession, s'est demandé, trente ans après cette grande controverse, si les arguments des " rationalistes " avaient définitivement réfuté les thèses des " mythologues ". (...) La découverte des manuscrits de la mer Morte nous a révélé une forme de judaïsme, où l'idée du Messie souffrant tient une place considérable. Cette objection de principe étant éliminée, il importe de reprendre la question de fait : un prophète juif nommé Jésus a-t-il été crucifié sous Ponce Pilate ? L'auteur a repris en détail le dossier depuis les textes des écrivains non chrétiens du début de l'ère chrétienne jusqu'à l'Évangile de Marc (...) on se trouve " non dans le domaine de l'histoire politique romaine, mais dans celui de la légende religieuse juive " ; c'est le " Seigneur de gloire ", le " Fils de Dieu " qui est mis à mort par le " Prince de ce monde ". (...) L'Évangile de Marc, qui propose le premier un récit de la crucifixion suppose une élaboration de la tradition chrétienne primitive, qui est passée du plan purement mythique à celui de l'humanisation du personnage divin. L'impression ressentie à la lecture de l'ouvrage est d'abord une sorte de dépaysement. Ceci est dû au fait de ce qu'on pourrait appeler la " problématique " de l'auteur. Elle se situe entièrement dans la perspective des grands auteurs " rationalistes " des années 1925.

Réalisant une idée émise à l'époque par certains apologistes chrétiens, il utilise les positions de Loisy et Guignebert pour montrer que la thèse mythologique en est l'aboutissement

logique. Sans doute, à certains moments, il est en désaccord avec telle de leurs thèses. Mais c'est pour les accuser de timidité et d'illogisme et montrer comment sa propre thèse s'appuie sur leurs théories critiques et s'accorde profondément avec leurs positions fondamentales qui auraient dû les conduire à présenter Jésus comme " un dieu progressivement humanisé " et non comme un "petit émeutier juif divinisé" . L'ensemble de la discussion est présenté d'une façon vivante et on trouvera dans l'ouvrage les arguments les plus impressionnants en faveur de la thèse des mythologues. Ce qui manque, c'est un certain éclairage nouveau dû aux thèses de Bultmann et de son école. Sans doute tous les exégètes ne souscrivent pas à sa " démythisation " et n'admettent pas comme lui que " *ce qu'on peut savoir de la vie et de la personnalité de Jésus, c'est tout autant que rien*".

Mais l'influence profonde de la foi de la communauté chrétienne primitive sur la rédaction des textes du Nouveau Testament n'est plus mise en doute par personne : croyants et incroyants s'attachent à retrouver par l'intermédiaire de ces textes la tradition chrétienne primitive. On aboutit ainsi à une sorte de scepticisme portant non pas directement sur l'existence réelle du Christ, mais sur la possibilité de connaître sa vie et sa personnalité, scepticisme qui se manifeste même chez les écrivains croyants. Le problème de l'existence réelle de Jésus se trouve donc déplacé : il ne s'agit plus de discuter sur les textes chrétiens pour en tirer directement argument pour ou contre cette existence, car bien des réflexions faites par les mythologues à propos de ces textes (...) sont admises à l'heure actuelle comme des faits, qui ne contredisent nullement l'existence réelle de Jésus, mais manifestent simplement le caractère profondément traditionaliste de la foi des premiers chrétiens.

Faut-il en conclure que le problème se ne pose plus ? On pourrait le croire, quand certains affirment que " *le doute (sur ce point) ne mérite pas un mot de réfutation* " . Il se trouve, en réalité, repoussé dans un domaine où le fait historique touche de si près au donné religieux que les preuves d'ordre "historique" cèdent le pas à des arguments d'ordre " psychologique ", qu'on pourrait appeler " de convenance " : faut-il postuler, ou non, à l'origine de toute religion, un personnage historique ? La question ainsi posée étant insoluble, on en est réduit à une sorte de " mise entre parenthèses ", qui conduit les exégètes, même incroyants, à placer dans la pénombre le Jésus de l'histoire en éclairant vigoureusement le Jésus de la foi. Ce n'est certainement pas un progrès critique, mais c'est un fait. L'auteur l'a bien senti, qui, dans son dernier chapitre, en une ultime instance, appelle les croyants à une sorte de " révision déchirante " qui consisterait, sans rien enlever à la substance de la foi, à repenser la religion chrétienne en faisant abstraction du Jésus de l'histoire. Il appartient aux croyants de dire ce qu'ils en pensent. Serait-ce là, comme

l'espère l'auteur, une étape considérable sur la voie de la paix religieuse ? On peut en douter car, en ce domaine, ce sont les doctrines bien plus que les faits qui divisent les hommes.

Jean Hadot

[Revue de l'histoire des religions](#) Année 1962 Volume 161 [Numéro 161-2](#) pp. 252-254

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhr_0035-1423_1962_num_161_2_7772

Note 703, page 315

Le personnage de Yohanan Ben Zakkai

Je dois maintenant expliquer une importante hypothèse que je fais en écrivant ce texte. La voici : les écrits rabbiniques sont nécessairement un témoignage de l'époque et du lieu de leur rédaction, et pas nécessairement de l'époque et du lieu dont ils nous parlent. Ils peuvent donc servir de pièce à conviction éventuelle pour une époque antérieure mais ils sont certainement la preuve que quelque chose a été pensé ou dit au moment où le texte a été promulgué. Je qualifie cela d'hypothèse parce qu'on ne peut le prouver. L'historiographie du judaïsme à l'époque rabbinique, en même temps que ses implications dans l'histoire du christianisme, s'est fondé jusqu'à très récemment, sur l'hypothèse suivante : le type d'information historique que les légendes rabbiniques pouvaient fournir était relié en quelque sorte directement aux contenus de leurs récits, auxquels le spécialiste accordait une confiance plus ou moins grande selon sa sensibilité critique. Certes, ces spécialistes n'étaient en général ni naïfs ni dévots dans leurs buts ou leurs méthodes mais seulement très " vieille école ". (...) Une question revient périodiquement dans le cadre du Yavneh historique, elle est liée à la crédibilité d'un texte ou d'un passage donné de la littérature rabbinique ou à la récupération de son " noyau historique ". Même si cette récupération réussissait de façon convaincante, cela ne nous laisserait que de petites miettes de connaissance historique. Si nous travaillons la légende rabbinique dans l'optique d'extraire de la fiction des faits, nous en apprendrons très peu sur l'histoire du groupe rabbinique, et encore moins sur les histoires de ces autres groupes qu'il tentait de contrôler et de supprimer.

L'essai classique de Gedaliahu Alon sur le déplacement de Rabban Yohanan B. Zakkai à Yavneh permettra de clarifier ces remarques. Alon commence son article en citant l'historiographie remarquablement ingénue du XIX^{ème} siècle (des Juifs et des chrétiens) sur ce sujet. Ils étaient préparés apparemment, comme un seul homme, à accepter tout bonnement les récits du Talmud comme des " faits " et ils discutaient fort sérieusement le contenu des

négociations avec Vespasien à propos de la fondation de Yavneh. Finalement, Alon conclut que les sources historiographies rabbiniques sont en pratique sans valeur et il en vient à la conclusion plausible que Yavneh était un camp d'internement romain et Rabban Yohanan un prisonnier politique et pas davantage.

Je suis prêt à le concéder : la reconstruction d'Alon est plausible dans ce cas. Mais l'essentiel est ceci : tout ce que nous apprenons, en fin de compte est que la tradition tardive a localisé à Yavneh son site d'origine privilégié tout simplement parce que Rabban Yohanan s'y trouvait (...) mais si nous n'en savons pas plus, que savons-nous ? Quelle sorte de travail historique pouvons-nous accomplir, si le noyau de la vérité s'avère si pauvre et si stérile ? (...)

Daniel Boyarin, *La partition du judaïsme et du christianisme*, pp. 91-93

Commentaire

Ce que dit D. Boyarin des écrits rabbiniques s'appliquent aussi bien aux écrits chrétiens, à commencer par les évangiles : ils témoignent nécessairement de ce qui se dit et se pense au moment et à l'endroit de leur rédaction, mais "pas nécessairement de l'époque et du lieu dont ils nous parlent." -- Si c'est la légende rabbinique qui a donné naissance aux textes du talmud, pourquoi la légende chrétienne n'aurait-elle pas inventé les évangiles ? Si l'historiographie des juifs et des chrétiens du XIXème siècle s'est avérée " remarquablement ingénue ", que dire de l'historiographie des longs siècles qui précèdent ?

(voir une autre citation de cet ouvrage de D. Boyarin, ...note ... page...)

Note 704 page 315
Jésus Ben Ananias

« Mais il y eut un présage encore plus effrayant que ceux- là : un certain Jésus, fils d'Ananias, homme du peuple et campagnard, quatre ans avant la guerre, alors que la cité jouissait d'une paix profonde et de la plus grande prospérité, vint à la fête au cours de laquelle tous les juifs ont coutume d'élever des tabernacles à Dieu. Brusquement, dans le Temple, il se mit à crier: « Une voix de l'Orient, une voix du couchant, une voix des quatre vents, une voix contre Jérusalem et le sanctuaire, une voix contre le fiancé et la fiancée, une voix contre le peuple tout entier ! » Nuit et jour, il parcourait toutes les rues en criant ces mots. Certains citoyens de marque, exaspérés

par ces paroles de mauvaise augure le firent arrêter et rouer de coups. Mais lui, sans un mot pour se défendre ou s'adresser personnellement à tous ceux qui le frappaient, ne cessait de crier ce qu'il avait dit antérieurement. Les magistrats, ayant estimé – ce qui était vrai – que cet homme était mû par une impulsion probablement surnaturelle, le conduisirent devant le gouverneur romain. Là, déchiré de coups de fouet jusqu'à l'os, il n'adressa pas une supplication, ne versa pas une larme, mais, donnant à sa voix l'inflexion la plus lugubre possible, il répondait à chaque coup de fouet : " Malheur à Jérusalem !" Albinus, le gouverneur, lui demandant qui il était, d'où il était originaire et pourquoi il prononçait ces paroles, il ne répondit absolument rien à ces questions, mais répétait sans interruption son chant funèbre sur la cité : finalement, Albinus, le jugeant fou, le fit relâcher. Et lui, pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à la guerre, n'aborda aucun de ses concitoyens, ne fut jamais vu en train de bavarder, mais chaque jour, comme une prière apprise par cœur, il lançait son chant plaintif: « Malheur à Jérusalem ! ». Il ne maudissait pas ceux qui le frappaient jour après jour, pas plus qu'il ne bénissait ceux qui lui donnaient à manger; à tous sa seule réponse était ce sinistre présage. C'était pendant les fêtes qu'il criait le plus fort et, en répétant ces paroles pendant sept ans et cinq mois il n'eut ni extinction de voix ni fatigue, jusqu'au moment où, pendant le siège, ayant vu son présage vérifié, il put se reposer ; en effet, tandis qu'il allait et venait en criant, du rempart, avec une voix perçante: "Encore malheur à la ville et au peuple et au Temple !"; au moment où il ajoutait, pour finir, « Et malheur aussi sur moi », une pierre tirée par une baliste le frappa et le tua net: il rendit l'âme avec encore ces oracles sur les lèvres ».

Flavius-Josèphe, *La guerre des juifs*, VI, 5, 3

Note 638, page 278,
Jésus fondateur, oui ou non ?

I.

« Historiens et théologiens sont aujourd'hui d'accord sur le point suivant : Jésus est juif de part en part et ne saurait être compris en dehors de l'horizon de la religion nationale juive. Comme tel, il n'est pas le fondateur du christianisme, d'autant qu'il est erroné, anachronique de parler de christianisme avant le milieu du II^{ème} siècle. En revanche, on peut considérer Jésus, avec quelque assurance, comme le fondateur d'un mouvement de piété aux tendances prophétiques et eschatologiques assez marquées. Jésus est né à Nazareth, petit village de Galilée,

et non à Bethléem, comme le rapportent les Évangiles canoniques de l'Enfance – cette dernière tradition doit être considérée en effet comme secondaire, du fait qu'elle n'est que le produit du souci de certains théologiens chrétiens de la fin du Ier siècle...

Simon-Claude Mimouni, *Jésus le Juif, Religions & Histoire*, n° 6 janvier 2006, p 15

II.

a) Lumen gentium. (21 novembre 1964).

I.5

Le mystère de l'Église sainte se manifeste en sa fondation. En effet, le Seigneur Jésus posa le commencement de son Église en prêchant l'heureuse nouvelle, l'avènement du règne de Dieu promis dans les Écritures depuis les siècles.

I.8

Le Christ, unique médiateur, crée et continuellement soutient sur la terre, comme un tout visible, son Église sainte, communauté de foi, d'espérance et de charité, par laquelle il répand, à l'intention de tous, la vérité et la grâce

III.19

). En prêchant partout l'Évangile (cf. *Mc* 16, 20), accueilli par ceux qui l'écoutent grâce à l'action de l'Esprit Saint, les Apôtres rassemblent l'Église universelle que le Seigneur a fondée en ses Apôtres et bâtie sur le bienheureux Pierre, leur chef, le Christ Jésus étant lui-même la pierre suprême d'assise (cf. *Ap* 21, 14 ; *Mt* 16, 18 ; *Ep* 2, 20)

b)

c) Décret " *Ad Gentes* " , Paul VI, 7 décembre 1965

"Envoyée par Dieu aux nations pour être " le sacrement universel du salut" , l'Église, en vertu des exigences intimes de sa propre catholicité et obéissant au commandement de son fondateur (Cf *Mc* 16,16) est tendue de tout son effort vers la prédication de l'Évangile à tous les hommes. Les Apôtre eux-mêmes en effet, sur lesquels l'Église a été fondée, ont suivi les traces du Christ (...)"

III

: Arte 2004 : Jésus n'a pas fondé l'Eglise :

d) D. Marguerat, J.P. Lemonon :

voix-off : Peut-on considérer que Jésus est à l'origine du christianisme ? Peut-on dire qu'il a fondé l'Eglise ?

Daniel Marguerat (1'14- 2'20) Je crois qu'il faut être extrêmement clair : Jésus n'a pas fondé l'Église. Jésus n'a pas mis en place un dispositif qui, institutionnellement, serait la base de ce qu'est devenue l'Église. Jésus a vécu à l'intérieur d'Israël. Il a pensé sa théologie, c'est-à-dire son image de Dieu, à l'intérieur d'Israël et pour Israël. Jésus n'est pas le fondateur d'un schisme. Mais dans ce judaïsme palestinien extraordinairement diversifié, extraordinairement diversifié d'avant 70, Jésus est représentatif, à la manière de Jean Le Baptiste, d'une forme particulière de croyance, oui ; mais totalement à l'intérieur du judaïsme. Nous sommes d'accord. Mais c'est une forme particulière de croyance.

Jean-Pierre Lemonon (2'21-3'08)) Jésus est un fils d'Israël. Il est juif. Ce qu'il propose, c'est... pas même une nouvelle interprétation du judaïsme. Il propose de relire la tradition d'Israël et une image de Dieu de pardon. Et, en même temps avec quelques d'ouverture, bien que cela sera très développé après la résurrection, quelques signes d'ouverture en direction des païens, figurés de son temps par les publicains et les pécheurs. Alors, à mon sens, se demander si Jésus a fondé une Église, c'est dépourvu de sens, c'est faire un anachronisme. Jésus n'a pas voulu fonder une Église. Il a voulu le renouveau d'Israël.

-Mordillat et Prieur *Origine du christianisme*, Mars 2007 - Arte.

IV

Divers :

a)

Marguerat :

Question : *Jésus a-t-il voulu fonder une religion ?*

Réponse : La réponse est très clairement non. Il n'avait pas l'intention de fonder une synagogue séparée, ni une communauté sectaire. Il était un réformateur d'Israël, terre sur laquelle il a presque exclusivement concentré son action.

, *L'Express*, 22 décembre 2010-4 janvier 2011, *La grande histoire de la chrétienté*, p. 60

b) F Blanchetière

« C'est en ce sens que l'on peut être d'accord avec Joan Taylor lorsqu'elle souligne que les proto-nazaréens n'ont en rien cherché à quitter le cadre du judaïsme pour constituer quelque chose de neuf. Pas plus Jésus que Paul ne sont les fondateurs d'une nouvelle « religion » que serait le christianisme ».

Blanchetière, François. *Enquête sur les racines juives du mouvement chrétien: 30-135.*

Initiations.

Paris: les Éd. du Cerf, 2001. page 173

c) E. Haag

"Le but de Jésus-Christ ne fut point de substituer une doctrine nouvelle à une doctrine ancienne, il ne songea même pas à présenter une solution plus satisfaisante des problèmes ardu qui s'agitaient depuis des siècles dans les sanctuaires et les écoles ; ce qu'il proposa, ce fut de ressusciter l'hébraïsme, en le purifiant et en le spiritualisant. Il n'a point voulu, nous le répétons, changer les croyances ni même les rites, mais les hommes, en vivifiant en eux le sentiment moral".

Haag Eugène *Histoire des dogmes* (1862)

d) J. Turmel

"Le Christ n'a point fondé l'Église (...) Il n'avait rien de commun avec l'Église qui fit son apparition au milieu du IIème siècle"

Turmel Joseph

Histoire des dogmes Tome III, 1933, page 12

e) A. Loisy :

Jésus ne s'est pas présenté comme le fondateur d'une religion nouvelle, ni même à proprement parler comme le réformateur de la religion traditionnelle. Il est venu pour

l'accomplissement de la grande espérance, de l'espérance israélite et il ne semble pas avoir eu la pensée de répandre cette espérance là où elle n'était pas, c'est-à-dire chez les païens. Il s'adresse aux seuls Juifs, comme si l'avènement du royaume ne concernait qu'eux" . (page 129)

(...)

Maître et disciples, absorbés par leur œuvre, persuadés que le royaume céleste allait être immédiatement réalisé, ne songeaient à fonder leur religion sur un livre, ni même à fonder une religion". (page 192)

Alfred Loisy,

Jésus et la tradition évangélique, - (1910)

f) M. Goguel

f.1

Jésus n'a pas créé l'Eglise, il ne s'est pas préoccupé d'établir des institutions ou de fixer des règles qui assureraient, après sa mort, le maintien du groupe constitué autour de lui, encadreraient et dirigeraient sa vie. Sa pensée était trop dominée par l'idée de la fin imminente de l'économie actuelle pour qu'il se soit soucié de l'avenir des siens sur la terre et ait songé à l'organiser. Jésus n'a donc pas été, au sens ordinaire du mot, un fondateur de religion ; il a voulu seulement annoncer et réaliser par sa venue l'accomplissement des promesses faites par Dieu à Israël. Son évangile n'implique aucune rupture avec la tradition religieuse de son peuple. S'il a combattu les abus que les Scribes et les Pharisiens y avaient introduits, il entendait rester fidèle à l'inspiration de la Loi et des Prophètes.

Le christianisme, au contraire, a été une religion nouvelle et cela dès le lendemain de la mort de Jésus, longtemps avant le moment où l'hostilité des Juifs d'une part, la nécessité de pouvoir accueillir les païens de l'autre, eurent contraint les croyants à s'organiser en un groupement indépendant de la synagogue.

Maurice Goguel, *Jésus de Nazareth, Mythe ou histoire*, page 306, (1925)

f.2

Jésus n'a pas créé l'Église, il ne s'est pas préoccupé d'établir des institutions ou de fixer des règles qui assureraient, après sa mort, le maintien du groupe constitué autour de lui, encadreraient et dirigeraient sa vie (...) Son évangile n'implique aucune rupture avec la tradition religieuse de son peuple (...) Le christianisme, au contraire, a été une religion nouvelle et cela, dès le lendemain de la mort de Jésus ».

Maurice Goguel,... *Jésus...* 2^e édition... Paris, 1950. (page 306)

f.3

(...) c'est l'indice d'une confusion d'idées qui explique pourquoi il est si difficile d'élaborer une conception d'ensemble des origines du christianisme. Cette confusion est née de préjugés confessionnels, de l'idée admise sous des formes différentes, par le catholicisme comme par le protestantisme, que Jésus a fondé l'Église. Elle dérive de son action, mais il ne l'a instituée ni directement ni indirectement par l'intermédiaire d'un homme, Pierre ou d'un groupe d'hommes, les Douze, à qui il aurait donné mission pour cela. Il ne l'a même pas prévu. »

Maurice Goguel, Maurice, *La naissance du christianisme*, Payot, 1946, pages _15-16

g) Ch. Guignebert

g.1

Le Christ n'avait ni fondé ni voulu l'Église ; c'est là, peut-être la vérité la plus assurée qui s'impose à quiconque étudie les textes évangéliques sans parti pris et, pour tout dire, la supposition contraire fait historiquement figure d'absurdité ; toute l'ingéniosité des théologiens n'y peut rien (...) Du reste, si nous les regardons agir, ces apôtres, après la mort de leur maître, nous constatons qu'eux non plus ne songent pas à fonder l'Église ; ils demeurent attachés à la religion juive et en pratiquent le culte très exactement ; l'avenir, pour eux aussi, c'est le Royaume, ce n'est pas l'Église.

Charles Guignebert, *le christianisme antique*, 1921, pages 160-161-162

g.2

Jésus a-t-il établi, a-t-il voulu l'Église ? Sa doctrine de l'effort personnel, sa haine de la contrainte officielle semblent bien dès l'abord, exclusives d'une institution de ce genre (...)) --- Je conclus : Jésus n'a pas fondé l'Église ; il n'a pas voulu la fonder ; il n'a pas cru utile d'enfermer ses fidèles dans d'autres cadres religieux que ceux de ce judaïsme qu'il prétendait non pas détruire, mais rénover et parfaire, c'est-à-dire le Temple et la Synagogue. Comment y aurait-il même songé, puisqu'il croyait que l'aurore du Royaume allait se lever sur le monde ? En quoi une pareille institution aurait-elle été utile à l'extrême fin des temps ? (...) « Jésus n'entendait pas, on ne saurait trop le répéter, fonder une religion, mais seulement apporter au judaïsme, que le formalisme pharisien desséchait, un esprit nouveau et vivifiant. "

Guignebert, Charles. *Manuel d'histoire ancienne du christianisme*, par Charles Guignebert,...
Paris: 1906. (pages 225 et 232)

h) E. Trocmé

H.1 Jésus.

Mais Jésus lui-même peut-il vraiment prétendre à la dignité de "fondateur du christianisme" au même titre qu'à celui de Fils de Dieu ou de Christ ? C'est douteux, si l'on entend par là le créateur d'une religion nouvelle. Car Jésus prêche le Royaume de Dieu aux Juifs et à eux seuls ; il ne crée pas de son vivant d'institution nouvelle à l'exception du groupe des Douze et s'il parle de "son église", c'est au futur. Bref, le Maître agit en réformateur du judaïsme, non en fondateur d'une religion indépendante. (p. 396)

h.2 Paul

De plus, Paul diffère de Jésus sur beaucoup de points (...) Ainsi (...) Voilà bien des données qui apportent quelque consistance aux théories qui font de Paul le véritable fondateur du christianisme. Suivrons-nous donc les historiens qui soutiennent cette thèse ? La réponse à cette question sera un « non » résolu. Fondateur de nombreuses églises locales, très grand homme à beaucoup d'égards, Paul ne peut pas être considéré comme fondateur du christianisme ni même comme celui d'un pagano-christianisme d'où seraient sorties presque toutes les églises ultérieures. Bien qu'on le nomme « Apôtre des Gentils », le Tarsiote n'a nullement pris l'initiative de prêcher l'Évangile aux non-Juifs. (...) Si Paul n'apparaît pas comme le véritable fondateur du christianisme ni en sa qualité de missionnaire, ni par son apport théologique, ni en tant que créateur d'institutions nouvelles et stables, peut-on arguer de la place qu'il occupe dans le Nouveau Testament pour voir en lui l'homme-clé de la première génération chrétienne, dont les apôtres et évangélistes ne seraient que les pâles précurseurs ou les épigones ? L'homme qui a écrit la moitié des livres du Nouveau Testament et dont les lettres écrasent par leurs volumes et par leur contenu le reste de la littérature épistolaire du Ier siècle chrétien, l'individu auquel la moitié du *Livre des Actes* est consacré, comment lui contester le tout premier rôle dans la fondation de la nouvelle religion ? La raison d'être sceptique est simple. Les épîtres assurément authentiques de Paul ne représentent que la moitié de la collection placée sous son nom, moins d'un cinquième de l'ensemble du Nouveau Testament, tandis que la place privilégiée occupée par

le Tarsiote en Actes répond à des motifs apologétiques beaucoup plus qu'à une réalité historique. En d'autres termes, certains chrétiens du dernier quart du Ier siècle ont délibérément grossi le personnage afin d'orienter les Eglises de leur temps dans la direction qu'ils considéraient comme conforme à la pensée de leur grand homme. Si l'on tient compte de ce fait, on peut admettre plus facilement que Paul, personnage très important de la première génération chrétienne, n'a pas dominé celle-ci au point qu'on puisse voir en lui le vrai fondateur du christianisme (...) Par conséquent, si Paul n'est pas le fondateur du christianisme, le christianisme n'a pas de fondateur. La religion qui a fait du Christ Jésus le centre de sa foi est une création collective, dont l'origine est sans doute beaucoup plus difficile à saisir que si elle était le résultat de l'action d'un individu . Resterait à savoir si l'on peut quand même localiser, dater et comprendre la naissance de cette société religieuse organisée dont l'histoire a une telle importance pour le destin de l'humanité.

On soutiendra ici la thèse que la religion chrétienne ne s'est vraiment constituée qu'au moment où la secte juive qui voyait en Jésus le Messie a été expulsée du judaïsme par les réformateurs pharisiens qui avaient pris en main la destinée religieuse d'Israël. Cette expulsion s'est opérée progressivement, à un rythme variable suivant les régions et selon des modalités assez mal connues. Mais on peut dire que, commencée vers 75 ans, elle était achevée avant la fin du Ier siècle. (pp 394-397).

Etienne Trocmé in *Aux origines du christianisme* (sous la direction de Pierre Geoltrain), Gallimard 2000

i) Jacques Schlosser

"Il y a à la fois continuité et discontinuité entre Jésus et le judaïsme commun et entre Jésus et le christianisme. Si nous considérons le christianisme comme un système religieux qui possède tout pour fonctionner, il est évident que Jésus n'est pas le fondateur du christianisme. Si nous voyons dans le christianisme un développement ou une éclosion par rapport à ce qui existait déjà dans le mouvement de Jésus, alors nous avons quelque raison d'affirmer que Jésus est le fondateur du christianisme. Pour certains auteurs, toutefois, Jésus n'est en aucune façon un innovateur. C'est un rénovateur, et l'innovation, de ce point de vue, sera le fait des chrétiens. Jésus avait comme projet de réformer la foi d'Israël, de lui donner une nouvelle vie, une sorte de revitalisation. (...) Ma position personnelle est entre deux extrêmes. Je ne peux pas suivre ceux qui parlent d'une rupture intentionnelle, déclarée. Je ne crois pas que cette position soit historiquement fondée. Donc, je ne peux pas non plus parler sans guillemets ou sans quelque retenue de Jésus comme

fondateur du christianisme. Mais je m'écarte aussi de ceux qui réduisent l'horizon de Jésus à la restauration d'Israël. Je suis persuadé qu'il existe des continuités à la fois entre Jésus et le judaïsme, et entre le christianisme et Jésus."

Jacques Schlosser, *Que sait-on de Jésus ? Le Monde de la Bible* hors série, printemps 2009.

Note 728, page 322
Le peu que l'on sait de Jésus

Je l'ai dit et je le répète : si l'on s'astreignait, en écrivant la vie de Jésus à n'avancer que des choses certaines, il faudrait se borner à quelques lignes. Il a existé. Il était de Nazareth en Galilée. Il prêcha avec charme et laissa dans la mémoire de ses disciples des aphorismes qui s'y gravèrent profondément. Les deux principaux de ses disciples furent Céphas et Jean, fils de Zébédée. Il excita la haine des juifs orthodoxes qui parvinrent à le faire mettre à mort par Pontius Pilatus, alors procureur de Judée. Il fut crucifié hors de la porte de la ville. On crut peu après qu'il était ressuscité. Voilà ce que nous saurions avec certitude, quand même les Évangiles n'existeraient pas ou seraient mensongers, par des textes d'une authenticité et d'une date incontestables, tels que les épîtres évidemment authentiques de saint Paul, l'Épître aux Hébreux, l'Apocalypse, et d'autres textes admis de tous. En dehors de cela, le doute est permis. "

Renan Ernest, *Vie de Jésus*, in *Histoire des origines du christianisme*, Robert Laffont éditeur, p 13

Note 743, page 325
La date de la mort de Jésus

p. 161 : Comme nous le verrons plus loin, la mort de Jésus peut être fixée avec une certitude suffisante à l'an 28 (...) La date de la mort de Jésus n'a pas été l'objet d'opinions moins divergentes que celles de sa naissance tant chez les auteurs anciens que chez les critiques (1)

Note 1 de la page 161 : Les dates qui ont le plus de partisans sont 28, 29, 30 et 33 (...)

p 165 (...) Il semble que l'on pourrait déterminer la date ou les dates possibles de sa mort en calculant quelles années entre 26 et 36 la pleine lune de printemps est tombée un jeudi ou un vendredi. Des recherches faites en ce sens ont indiqué le 7 avril 30, d'après les synoptiques, le 3 avril 33, d'après Jean. (2) (...) Malgré son apparente précision, cette méthode ne peut donner que des résultats entâchés d'un tel élément d'incertitude qu'ils sont dénués de toute valeur ".

(A propos d'une parole de Jésus sur la construction du Temple se trouvant dans le quatrième évangile, Maurice Goguel tire un raisonnement complexe, quasi-impossible à résumer, d'où il conclut :)

Cela nous paraît établir que Jésus est mort à la Pâque de l'an 27 ou à celle de l'an 28, si l'on admet que l'indication de Luc 3, 2, se place tout entière entre le 1er octobre 28 et le 30 septembre 28, on aboutit à des résultats concordants qui permettent, croyons-nous, de considérer comme établi que c'est à la Pâque de l'an 28 que Jésus est mort.

Note 2 de la page 165 : "La date du 7 avril 30 avait déjà été donnée par Chavannes, *Essai sur la détermination de quelques dates de l'histoire évangélique, Revue de Théologie*, 1863, p. 228"

Plus loin, page 190, Maurice Goguel se fait plus affirmatif : "Tout ce qui est établi, c'est que Jésus est mort aux environs de la fête de Pâques de l'an 28".

Goguel Maurice : *Jésus*, Paris, 1950

Notes 748 et 750, page 328

Concepts et personnages conceptuels

I. Concepts

"Les concepts, nous le verrons, ont besoin de personnages conceptuels qui contribuent à leur définition (p 8) (...) C'est des concepts que le philosophe doit se méfier le plus, tant qu'il ne les a pas lui-même créés (p 11) (...)

"Le fond de la honte fut atteint quand l'informatique, le marketing, le design, la publicité, toutes les disciplines de la communication, s'emparèrent du mot concept lui-même et dirent : c'est notre affaire, c'est nous les créatifs, nous sommes les *concepteurs* ! (p 15) (...) Les philosophes ne se sont pas suffisamment occupés de la nature du concept comme réalité philosophique. (p 16) (...)

Il n'y a pas de concept simple. Tout concept a des composantes, et se définit par elles. Il a donc un chiffre. C'est une multiplicité, bien que toute multiplicité ne soit pas conceptuelle. Il n'y a pas de concept a une seule composante : même le premier concept, celui par lequel une philosophie "commence" a plusieurs composantes, puisqu'il n'est pas évident que la philosophie doive avoir un commencement, et que, si elle en détermine un, elle doit y joindre un point de vue ou une raison. (...) Il n'y a pas non plus de concept ayant toutes les composantes, puisque ce serait un pur et simple chaos (...) Tout concept a un contour irrégulier, défini par le chiffre de ses composantes. (...) le concept est affaire d'articulation, de découpage et de recouplement. Il est un tout, parce qu'il totalise ses composantes, mais un tout fragmentaire. C'est seulement à cette condition qu'il peut sortir du chaos mental, qui ne cesse pas de le guetter, de coller à lui pour le réabsorber. Dans quelles conditions un concept est-il premier, non pas absolument, mais par rapport à un autre ? (p. 21)

(...)

Evidemment, tout concept a une histoire (...) Mais d'autre part, un concept a un devenir qui concerne cette fois son rapport avec des concepts situés sur le même plan. (...) En effet, tout concept, ayant un nombre infini de composantes, bifurquera sur d'autres concepts, autrement composés, mais qui constituent d'autres régions du même plan, qui répondent à des problèmes contestables, participent d'une co-création. (...) Chaque concept a des composantes qui peuvent être à leur tour prises comment concepts (...) (pp 23-24) En second lieu, le propre du concept est de rendre les composantes inséparables en lui : distinctes, hétérogènes et pourtant non séparables, tel est le statut des composantes, ou ce qui définit la consistance du concept, son endo-consistance (...) En troisième lieu, chaque concept sera donc considéré comme le point de coïncidence, de condensation ou d'accumulation de ses propres composantes (...) (p 25)

(...)

Le concept set donc à la fois absolu et relatif : relatif à ses propres composantes, aux autres concepts, au plan sur lequel il se délimite, aux problèmes qu'il est censé résoudre, mais absolu par la condensation qu'il opère, par le lieu qu'il occupe sur le plan, par les conditions qu'il assigne au

problème. Il est absolu comme tout, mais relatif en tant que fragmentaire. (...) (p 26)

II. Les personnages conceptuels

Y a-t-il autre chose, dans le cas de Descartes, que le cogito créé et l'image présumée de la pensée? Il y a effectivement autre chose, un peu mystérieux, qui apparaît par moments ou qui transparait, et qui semble avoir une existence floue, intermédiaire entre le concept et le plan pré-conceptuel, allant de l'un à l'autre. Pour le moment, c'est l'Idiot : c'est lui qui dit Je, c'est lui qui lance le cogito, mais c'est lui aussi qui tient les présumés subjectifs ou qui trace le plan (...) l'idiot est un personnage conceptuel. Nous pouvons donner plus de précision à la question : y a-t-il des précurseurs du cogito ? D'où vient le personnage de l'idiot, comment est-il apparu (...) (p60)

Socrate est le principal personnage conceptuel du platonisme (...) Le personnage conceptuel n'est pas le représentant du philosophe, c'est même l'inverse : le philosophe est seulement l'enveloppe de son principal personnage conceptuel et de tous les autres, qui sont les intercesseurs, les véritables sujets de sa philosophie. Les personnages conceptuels sont les "hétéronomes" du philosophe et le nom du philosophe, le simple pseudonyme de ses personnages (...) Le personnage conceptuel n'a rien à voir avec une personnification abstraite, un symbole ou une allégorie, car il vit, il insiste. Le philosophe est l'idiosyncrasie de ses personnages conceptuels. C'est le destin du philosophe de devenir son ou ses personnages conceptuels, en même temps que ces personnages deviennent autre chose que ce qu'ils sont historiquement, mythologiquement ou couramment. (Le Socrate de Platon, le Dionysos de Nietzsche, l'Idiot de Cuse). (...) (p62-63)

(...) Les personnages conceptuels, (...) ne sont pas des personnifications mythiques, pas plus que des personnes historiques, pas plus que des héros littéraires ou romanesques (p 63)

Il (le personnage conceptuel) a des traits relationnels (...) Il a des traits dynamiques (p 69) (...) Il a des traits juridiques (...) Il a des traits existentiels (...) (p 70)

Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*

Paris Editions de minuit, 1991

Outre cette émission de 2008, on peut citer d'autres émissions plus récentes :

1)

Emission l'ombre d'un doute, *Qui était Jésus ?* Franck Ferrand, Fr 3, le 26 décembre 2012; durée : 70 minutes.

Présentation par Franck Ferrand:

« Grâce au progrès de l'histoire et de l'archéologie, il est possible d'aborder la vie de Jésus d'une autre manière. C'est sous cet aspect historique que nous allons l'aborder ce soir, avec à la clé, la redécouverte d'une figure que vous croyez connaître. Alors, qu'est-ce que l'on sait sur un plan historique de la vie de Jésus ? C'est la question que nous posons et que nous allons tenter de résoudre. »

La naissance

01'41 (voix-off) : La mère de Jésus, Marie, est très jeune, moins de vingt ans. Joseph, l'époux de Marie, est plus âgé. Il est charpentier, ou marchand de bois (...) Lorsque Jésus naît trois mages venus d'Orient, Balthazar, Gaspard et Melchior, lui offrent des présents, de l'or, de la myrrhe et de l'encens. Des bergers sont également présents et puis, au fond de l'étable, des animaux, des moutons, un bœuf et un âne. (...)

02'35 (voix-off) : Jésus, une figure exceptionnelle qui a bouleversé l'histoire de l'humanité ; son nom et son message ont fondé la religion chrétienne. Aujourd'hui, si personne ne conteste l'existence terrestre de Jésus, les événements de sa vie restent nimbés des plus profonds mystères, à commencer par ceux de sa naissance. Pour tous, l'histoire commence le 25 décembre. Mais cette date n'est sans doute pas la bonne.

03'04 : (Catherine Salles, historienne de l'antiquité romaine) : « Il n'est certainement pas né le 25 décembre ; il a dû naître probablement au moment du printemps, puisque les bergers sont dans les collines avec leurs troupeaux ».

03'10 : (Frédéric Lenoir) : « On ne sait pas exactement la date : moins 5, moins 6, pour la plupart des exégètes. »

05 :10 (Hervé Inglebert, historien) : « On a des problèmes, effectivement, de sources qui ne sont pas tout-à-fait compatibles ».

05'18 (voix-off) « Les récits religieux présentent donc des incohérences. Si Jésus est né sous le règne du roi Hérode, c'est plus de 4 ans avant la date officielle. S'il est né lors du recensement, c'est plus de six ans après. (...)

Pour éclaircir ce mystère, les scientifiques ont fait appel au ciel. (...) Or, pour les scientifiques, il existe une explication à cette « Etoile de Bethléem » (...) Il y a deux hypothèses qui retiennent l'attention des scientifiques.

06'00 (Gérard Proust, astronome) : Cette deuxième hypothèse est suffisamment solide pour justifier que des mages se soient mis en route, venant de Mésopotamie, donc venant d'Irak, et auraient marché pendant quelques semaines, donc cette période correspond, dans l'astrologie de ces mages, à non pas une astrologie basée sur la naissance, mais à une astrologie basée sur la conception, comme c'était la tradition et peut justifier donc le fait qu'ils se soient intéressés au phénomène, en pensant qu'il s'est passé dans le monde quelque chose d'important. »

07h12 : (Voix-off) : Les rois-mages, en vérité des savants et non des rois, maîtrisaient l'astronomie. Ils se trouvaient auprès du roi Hérode pour étudier cette conjonction astrale et pour lui expliquer qu'elle était censée annoncer la naissance d'un nouveau roi des juifs.»

07'40 (Gérard Proust) : « Donc, on peut situer la nativité fin septembre de l'an - 7, dans le cadre de cette conjonction, sachant que, d'autre part, il est question de bergers dans l'Evangile de Marc, qui viennent adorer l'enfant qui vient de naître ».

09'50 (Père Stéphane, responsable de la Basilique de la Nativité) : « L'étoile à 14 branches marque le lieu de naissance de Jésus (...) Après la naissance, Jésus a donc été déplacé jusque dans cette mangeoire. Au-dessus de la mangeoire se trouve encore le rocher de la grotte de la nativité. En face de la mangeoire, nous retrouvons ici l'autel des mages ; les mages, venant d'Orient, apportant l'or, l'encens et la myrrhe, l'apportent à l'enfant Jésus qui se trouvait ici. Ici, archéologie et littérature convergent pour, donc, justifier que ce lieu et donc la naissance de Jésus , à la fois la pierre et les écrits sont d'accord pour dire que, au moins le premier siècle, les chrétiens, sans aucun doute, vénèrent ici la naissance de Jésus. »

11'00 (voix-off) : Les évangiles de Matthieu et de Luc mentionnent une étable et une maison comme étant les lieux de naissance de Jésus. Nulle part, il n'est question de la grotte du Père Stéphane. Cette grotte aurait-elle pu aussi servir d'étable ? Rien n'est sûr, tout est possible (...) Sommes-nous certains que Jésus est bien né à Bethléem ? Ne s'agirait-il pas plutôt de Nazareth, comme le soutiennent certains historiens ? Là encore, les évangiles de Luc et de Matthieu semblent se contredire » (...)

12'34 (Frédéric Lenoir) : Le recensement (de Quirinus) aurait eu lieu quand Jésus aurait eu 12 ans. Donc, ça n'a aucun sens de dire qu'il est né à Bethléem. Ce qui fait qu'il est très probable que ce soit un ajout théologique et que Jésus, tout simplement soit né à Nazareth, là où vivaient ses parents. »

12'50 (voix-off) : Pendant longtemps, personne n'a évoqué l'hypothèse selon laquelle Jésus serait né à Nazareth. Il n'y avait d'ailleurs aucune preuve archéologique de l'existence de cette ville à l'époque de Jésus. Mais depuis peu, une découverte est venue renforcer l'hypothèse de Nazareth. Les archéologues israéliens ont mis à jour une maison qui daterait de Jésus. »

La maison de Marie, à Nazareth

13'30 (Yardena Alexandre, archéologue israélienne) : « C'est un peu difficile de bien se rendre compte, car les fouilles ne sont pas encore achevées. Nous avons trouvé les vestiges d'une maison. Grâce aux poteries découvertes autour et à l'intérieur de la maison, nous pouvons dire que ce site date du 1^{er} siècle avant et après Jésus-Christ. Cela correspond à l'époque où Jésus vivait. »

13'35 (Frédéric Lenoir) : « On est vraiment sûr que Jésus vient bien de Nazareth pour plusieurs raisons, d'une part, parce que, effectivement, l'archéologie a montré récemment qu'il y avait (... ?) important à Nazareth à l'époque du Christ. Il y a, également, on a découvert, il y a une trentaine d'années, une maison qui s'appelle la maison de Marie qui était un lieu de culte dès le II^{ème} siècle. Donc, ça veut dire qu'il est très probable que les premiers chrétiens vénéraient la maison où Jésus aurait vécu et serait né. Et puis, la 3^{ème} raison, c'est que dans tous les évangiles, il est appelé le nazaréen, c'est-à-dire celui qui vient de Nazareth. Et ça pose un problème, puisque, en permanence, quand, par exemple, Jésus est confronté au grand-prêtre, à Jérusalem, ils disent : « *Mais, de Nazareth, il ne peut pas sortir un prophète* ». Donc, c'était même un problème que Jésus soit né à Nazareth. Donc, au fond, pourquoi les évangiles se seraient embarrassés à parler de Nazareth, si Jésus n'était pas bien issu de Nazareth ? Il aurait bien mieux valu qu'il soit de Jérusalem ou de Bethléem, ça aurait posé beaucoup moins de problème, pour être reconnu comme le Messie. »

14'55 (voix-off) : « Alors ? Jésus de Nazareth ou Jésus de Bethléem ? Les pistes qui permettraient de découvrir son véritable lieu de naissance sont brouillées. »

16'00 (Jean-Baptiste Humbert, archéologue, dominicain) : « Ces chrétiens deviennent massifs, palpables, plus que palpables, à partir de Constantin. Constantin décide de faire une chrétienté visible et triomphante. Alors, évidemment, la terre sainte s'est couverte de lieux saints. Se sont-ils trompés ? Peut-être. Peut-être pas. Souvent ? ou pas trop souvent ? Mais, en fait, l'archéologie chrétienne commence avec Constantin. »

16'20 (voix-off) : « Dès lors, à qui se fier ? (...) Le plus ancien (évangile) a été écrit plus de quarante ans après la mort de Jésus. Les témoins oculaires dont s'inspirent les témoins de ces textes ont été les disciples de Jésus. Les évangiles ne sont donc pas des récits de première main. Pourtant, ils sont reconnus comme sources historiques. »

18'30 (Frédéric Lenoir) : « Les évangiles de Marc, Matthieu, Luc et Jean ont été reconnus comme officiels pour deux raisons : la première raison et qu'ils étaient ceux qui étaient reconnus par la tradition depuis le début, depuis la fin du premier siècle, comme les plus authentiques, donc, déjà, ils étaient très connus, alors que plein d'autres suscitaient des discussions et ne faisaient pas du tout l'unanimité. La deuxième raison, c'est que ce sont les plus anciens, ce sont ceux qui sont les plus proches des sources. »

18'35 (voix-off) : « Certains historiens considèrent ce choix comme arbitraire. Des documents importants sur la vie de Jésus figurant dans les évangiles apocryphes auraient été laissés de côté. Or, plusieurs de ces évangiles occultés sont aussi anciens que ceux reconnus par l'Église (...) »

20'00 (voix-off) : « Ainsi, les textes religieux seraient contradictoires et les textes historiques imprécis. Il faudra bien s'en contenter. »

(4) La naissance virginale

20'48 (Frédéric Lenoir) : « La plupart des croyants pensent que c'est vraiment le Saint-Esprit qui a fécondé Marie. C'est-à-dire, que le vrai père de Jésus, c'est Dieu. C'est pour cela qu'il est fils de Dieu et que, donc, il n'a que la chair de Marie. Ça, c'est un des fondements de la foi chrétienne. Mais, là, encore une fois, c'est un objet de foi et là-dessus, les historiens ne peuvent absolument rien dire. »

21'10 (voix-off) : « Dans l'antiquité, les récits de conception miraculeuse ne sont pas vraiment rares. Ils paraissent même n'étonner personne. Plusieurs héros de l'Ancien Testament sont, du reste, issus de tels phénomènes, et l'histoire de Marie n'est pas sans évoquer une autre conception miraculeuse extrêmement connue dans les temps anciens. »

21'30 (Gérald Messadié) : « Ça, c'est un thème qui est exactement celui du fondateur du zoroastrisme, Zarathoustra. Zarathoustra est né de la semence divine infusée par la foudre dans la maison de sa mère »

23'08 : (Frédéric Lenoir) : « Le plus probable, c'est que ce soit Joseph, avec qui Marie était fiancée qui soit le père de Jésus et puis certains pourront dire, peut-être, qu'elle a eu une histoire avec quelqu'un d'autre ; c'est pour ça que Joseph était troublé de voir qu'elle était enceinte. Là, toutes les hypothèses sont permises. »

23'30 (voix-off) : « A cette époque, le peuple juif attend l'arrivée d'un messie qui le délivrerait du joug romain. Pour être reconnu comme tel, ce messie doit être né à Bethléem et avoir été enfanté par une vierge ».

23'50 (Hervé Inglebert, historien de l'antiquité) : « Et donc, si jamais des juifs ont dit : « Mais, il ne peut pas être le messie puisque sa mère n'est pas vierge, automatiquement, les chrétiens ont dû dire : mais, si ! elle était vierge et à ce moment-là, ils ont dû construire tout un récit développant le thème de la virginité de Marie ».

24'12 (voix-off) : « Seule certitude des historiens : Marie était très jeune et Joseph très âgé. Le reste relève du mystère. De siècles en siècles, l'Église catholique ne cesse de multiplier par la suite les dogmes à propos de la mère de Jésus. Mais son culte était très répandu chez les premiers chrétiens ».

28'10 (voix-off) : « Il y a, décidément, peu de certitude sur la famille de Jésus. Il n'y en a pas davantage sur son enfance. Mais la période la plus mystérieuse de son existence, c'est sa jeunesse (...) Ce qui est certain, c'est que Jésus était juif et qu'il a grandi dans un monde juif hiérarchisé, segmenté, complexe.

(5) Jésus et les Esséniens

29'35 (Frédéric Lenoir) : Ce qui est quand même très probable, c'est qu'il a dû connaître les Esséniens, qui étaient une secte juive très importante (...) un groupe de gens assez extrémistes qui vivaient à Qûmran. »

30'05 (voix-off) : « Jésus y aurait peut-être séjourné. Certaines idées, certaines pratiques religieuses de la communauté essénienne sont en tous cas très proches de celles que Jésus a prêché par la suite. »

30'20 (Jean-Baptiste Humbert) : « Donc, on a, effectivement, tout un petit monde, ici, effervescent, qui ressemble beaucoup, quand même, aux premiers chrétiens. Tout le monde s'est posé la question, à un moment donné, en disant : « *Mais, c'est tellement proche du christianisme primitif, ce que l'on sait de ces sectes-là, que les deux sont liés. Ils pratiquaient un repas sacré, avec bénédiction du pain et du vin. Tout cela, quand même, sent quelque chose, il y a une passerelle commune, quoi.* »

31 :48 (Frédéric Lenoir) : Donc, on voit qu'il y a une influence très certaine de l'essénisme sur Jésus. Moi, je crois, très probablement, qu'il a dû passer quelques mois , ou quelques années de sa vie, chez les Esséniens. »

32'00 (voix-off) : « D'après les historiens et les archéologues, Jésus aurait séjourné quelques années de sa vie chez les Esséniens. Il aurait eu des idées en commun avec eux. Il aurait même repris certains d'entre elles. »

33'00 (Gérald Messadié) : « Jésus a dû postuler pour entrer chez les Esséniens et là, il a été baptisé dans le Jourdain. Bon. Un rite exclusivement, spécifiquement essénien, ça c'est formel. »

34'00 (voix-off) : "Sur la rive orientale du Jourdain, aujourd'hui en Cisjordanie, se trouve le site de Wadi-al Kharrar. Il y a cinq ans, les archéologues y ont mis à jour un vaste complexe religieux datant du IIIème siècle. Tout porte à croire qu'il s'agit là du lieu où Jésus aurait vécu et aurait été baptisé par Jean le Baptiste. »

34'04 (Rustom Mikhjian, archéologue) : « D'après quatre sources, la Bible, les témoignages chrétiens, la carte mosaïque de la terre sacrée et les découvertes archéologiques, c'est évident. C'est le lieu où Jésus a été baptisé et où la chrétienté a débuté. Là où je suis, au milieu du site en forme de croix où se faisaient les baptêmes. »

(6) La maison de Pierre à Capharnaüm

42'20 (voix-off) : « C'est en Galilée, sur les rives du Lac de Tibériade dans l'ancienne ville de garnison romaine de Capharnaüm que l'on trouve le plus de traces de Jésus et des premiers chrétiens. Dans les pierres et dans les textes ».

42'35 (Jean-Baptiste Humbert) : « On trouve quelques traces, très ténues, d'une présence chrétienne ... Capharnaüm, par exemple, est un de des plus beaux exemples qu'on cite souvent, avec une petite maison au bord du lac de Galilée qui aurait été la maison de Pierre, parce que vous aviez sur les enduits conservés d'une chambre, vous auriez des graffiti conservés, Marie, Pierre, avec des formules rituelles. Donc, nous sommes absolument sûrs qu'en cet endroit des chrétiens se sont réunis. »

43'15 (voix-off) : « C'est au-dessous de cette église moderne que se trouvent les ruines de la maison où Jésus aurait vécu, en compagnie de ses premiers apôtres dont Pierre faisait partie. »

43'22 (Père François) : « Ici, nous nous trouvons devant la maison dont la tradition voudrait que ce soit la maison de Pierre (...) Une église moderne a été construite dont l'intérêt est, précisément, de pouvoir voir la maison de Pierre qui est à ses pieds, que Jésus, justement, habitait, chez Pierre.

43'32 (voix-off) : « Or, justement, juste en face de la maison de Pierre, se trouve l'ancienne synagogue de Capharnaüm, celle dans laquelle Jésus se rendait pour célébrer les fêtes du calendrier religieux »

44'02 (Père François) : « Cette synagogue est liée, dans l'Évangile, celui de Jean, chapitre VI, où Jésus prononça un sermon, un discours sur le thème du pain de vie, l'annonce de l'eucharistie. Jean le dit : « *Tel fut l'enseignement de Jésus dans la synagogue de Capharnaüm* »^[1]

44'40 (voix-off) : « C'est ici, à Capharnaüm, que Jésus aurait accompli ses premiers miracles. Les apôtres le racontent longuement. »

45'15 (voix-off) « S'il fallait soustraire des évangiles la narration des miracles, c'est un tiers du texte qui disparaîtrait ».

45'20 (Frédéric Lenoir) « Jésus qui marche sur l'eau, qui change l'eau en vin, ça, on n'a jamais vu ça ; on ne voit pas comment on pourrait le faire, sinon à travers une intervention divine, miraculeuse, donc surnaturelle, ce qui fait qu'il n'y a que les croyants qui peuvent croire ce type de miracles. »

46'31 (Hervé Inglebert) : « Si vous voulez parler de quelqu'un et que vous voulez dire qu'il est sur-humain, qu'il est un prophète, un empereur, bref, plus qu'un humain ordinaire, alors, très logiquement, vous devez le présenter comme faisant des miracles. »

46'50 (Frédéric Lenoir) : « Certains disent qu'ils n'ont pas existé, qu'ils ont été inventés, pour que les disciples finalement essaient de convaincre les auditoires qui n'ont pas connu Jésus que Jésus était l'envoyé de dieu, qu'il était le fils de dieu, qu'il avait pouvoir sur la matière. »

47 :00 (voix-off) « Nous sommes à une époque où le merveilleux fait partie du quotidien, mais les récits fabuleux des miracles de Jésus impressionnent ceux qui les entendent. »

[1] Jean, 6, 59

(7) Conclusion

50'00 (voix-off) : « Lorsque l'archéologie vient recouper le texte des évangiles, c'est la dimension historique de Jésus qui s'en trouve renforcée »

52'00 (Hervé Inglebert) " En fait, Jésus a vraisemblablement été dénoncé aux autorités romaines par les autorités et plus précisément par les sadducéens. »

L'émission s'oriente vers sa conclusion par quelques remarques sur l'Évangile de Judas. Les derniers mots de la voix-off évitent la moindre allusion à la résurrection :

54'30 : « Mais Jésus ne réagira pas, ne se révoltera pas. Il est arrêté en pleine nuit au Mont des Oliviers par les gardes du grand-prêtre, conduit chez le préfet romain Ponce Plaste, il sera condamné et finalement crucifié. »

Cependant, un complément d'émission d'une durée de 10 minutes réunit quatre journalistes pour l'évaluation finale.

55'00 (Franck Ferrand) : « Évidemment, pour tous ceux qui croient à la résurrection, tout ce que nous venons de dire là doit avoir un côté assez anecdotique, mais vous avouerez que c'est une anecdote passionnante qui donne envie d'aller creuser un peu, notamment, à travers un certain nombre de bons ouvrages.

Les ouvrages dont il sera question dans la discussion sont :

Comment Jésus est devenu Dieu, de Frédéric Lenoir.``

Jésus, de Jean-Christian Petitfils

L'homme qui devint Dieu, de Gérald Messadié

Jésus de Nazareth, juif de Galilée, de Didier Long

La source des paroles de Jésus (Q), aux origines du christianisme, Andréas Detwiller et Daniel Marguerat (ed).

-

Le générique adresse des remerciements à :`

L'Ecole Biblique de Jérusalem

Emile Puech

Jean-Baptiste Humbert

Père Tardivy

Etienne Nodet

Centre International de Nazareth.

2)

France 2, émission Télé-matin, 24 décembre 2012, - vers 9h45. – Un sujet de Frédérick Gersal, journaliste historique :

Voix de Frédéric Gersal :

« Bethléem, c'est l'endroit où sa maman va devoir se rendre pour accoucher. On a dit : « Ils habitent Nazareth , Joseph et Marie », elle est enceinte et voilà que l'empereur Auguste qui dirige le monde méditerranéen (...) décide un recensement général de tout son empire, du monde entier ; alors, il va falloir se rendre dans la ville natale paternelle, voilà pourquoi Joseph, Marie qui est enceinte, prennent la route avec un âne, ils y vont cahin-caha, il y a des kilomètres à faire. Nazareth est à 149 kms, à peu près, au Nord de Jérusalem et Bethléem est à 6 kms au Sud. Donc, il y a plus de 150 bornes à faire, et à dos d'âne, limitation de vitesse, faut pas arriver avec de l'alcool, enfin bref, ils arrivent à Behtléem. Là, un monde fou, puisque c'est le recensement. Impossible de trouver une auberge pour s'arrêter, pour se reposer, pour se détendre. Voilà pourquoi, ils vont se retrouver dans cette étable. Et voilà comment Jésus va être emmaillotté dès sa naissance et placé dans une crèche. C'est-à-dire dans une mangeoire. On regarde les images.

(Suit une séquence sur Bethléem, tandis que sur fond de Basilique de la Nativité, F. Gersal raconte l'histoire d'Hérode Le Grand et de la Judée, par conséquent, tient des propos sur des faits effectivement historiques.)

« C'est lui qui est en place au moment de la naissance de Jean-Baptiste et de Jésus ; son règne va finir en l'an 4 de notre ère ; donc il a connu l'arrivée des rois-mages. C'est lui qui leur dit où se trouve Bethléem. Il leur dit : « *Repassez me voir, me dire qui est cet enfant qui devrait être le roi des juifs ; venez me le dire* » ; mais eux, ils vont se carapater ; ils vont passer par ailleurs ; alors, après Hérode va arriver Hérode Antipas ; Hérode Antipater, comme son père, Il va diriger la Judée, jusqu'à l'an 39 ; donc, il a connu, pratiquement toute la durée de vie de Jésus, du Christ. C'est lui qu'on va retrouver avec Ponce Pilate à la fin de la vie de Jésus. Alors Jésus est né en l'an 8, 7 avant notre ère, la date n'est pas précisée ; il meurt en tous cas en avril 30. Donc, on voit bien, 33, 34 ans... En tous cas, c'est à Bethléem que se passe ce moment important. Hérode Antipas va connaître le départ de Jésus vers le désert, avec ses parents, pour échapper à une mort certaine. On va fêter, à la fin de la semaine la fête des Saints Innocents, tous les enfants qui ont été tués à la demande d'Hérode, justement pour être sûr que ce jeune Jésus passe aussi par les armes, et il va échapper ».

3)

Egalement, l'émission Secrets d'histoire de Stéphane Bern, *Un homme nommé Jésus* diffusé le 07/05/2013 sur France 2 et rediffusé le 15 avril 2014 sur la même chaîne.

Note 675, page 278
Jésus et la discontinuité dans la continuité

Seconde affirmation : le christianisme a été initié par Jésus. Certes, il n'est pas question de considérer Jésus comme le " fondateur " de la " religion " chrétienne, termes qui, ici, seraient totalement impropres. Mais il est vraiment difficile de ne pas reconnaître qu'il fut l'initiateur du mouvement qui a, par la suite, donné naissance au christianisme et à la religion chrétienne. C'est donc vers lui qu'il convient de se tourner pour trouver la réponse. C'est lui qui permit le passage du judaïsme au christianisme. Mais l'examen de cette conviction se heurte à une difficulté majeure : la documentation dont dispose l'historien. Elle met ce dernier dans une situation particulièrement irritante. Tout d'abord, il ne dispose d'aucune documentation contemporaine qui soit extérieure au milieu chrétien, c'est-à-dire d'une documentation susceptible de fournir quelques indications non marquées par la foi sur la formation d'un mouvement qui va changer la face du monde. Le mouvement chrétien ne date pourtant pas de la préhistoire ou d'une époque sur laquelle la documentation écrite, par définition, ferait défaut. Il appartient bien à l'histoire. Il s'est même formé au sein d'un monde en mesure d'enregistrer et de commenter tout ce qui pouvait survenir de notable, le monde gréco-romain. Or celui-ci est totalement muet à son sujet. L'émergence du christianisme a complètement échappé au regard de ses fonctionnaires et de ses historiens, comme à celui des historiens juifs contemporains. Ce silence est à la mesure de l'humilité de ses origines et de l'aveuglement des puissants de ce monde, rétorqueront certains. Et d'ajouter que, de toute manière, tout ce que l'histoire officielle aurait pu en dire ne serait rien en comparaison des documents que les chrétiens ont eux-mêmes conservés de leurs origines et qui, parce qu'ils émanent de l'intérieur du mouvement, en donnent une image autrement plus profonde et plus fidèle. Sans doute, mais - seconde raison qui irrite l'historien - cette documentation chrétienne, dont les écrits rassemblés pour former le Nouveau Testament

constituent l'essentiel, n'est pas première mais seconde. Aucun texte n'émane directement de Jésus. Celui qui a provoqué la rupture dans la continuité du judaïsme n'a laissé aucun écrit de sa main. Quant à ceux qui relatent ses paroles et ses gestes, qui décrivent avec force détails les événements qui ont fait de sa vie une existence hors du commun, ils le rapportent au travers d'un filtre qui fait que l'on ne peut pratiquement jamais dissocier la part qui relève du Jésus historique de la part qui revient à la reconstruction. Ce filtre, est pour faire bref, la figure du Christ. Les sources chrétiennes ne parlent pas de Jésus, mais de Christ, ou, pour être plus exact, ne parlent de Jésus qu'en tant que Christ. Ce qui est dit *de* Jésus est indissociable de ce qui est dit *sur* Jésus. Ce n'est pas tout. Le discours que les chrétiens tiennent sur Jésus dans la figure du Christ se double d'un discours qu'ils tiennent sur eux-mêmes. La figure du Christ qu'ils construisent a donc, comme Janus deux visages : l'un qui est tourné vers le Jésus de l'histoire, l'autre qui est tourné vers les disciples, lesquels, par ailleurs, sont loin de former un groupe homogène et stable. Christ en dit autant, sinon plus, sur les chrétiens que sur Jésus. Pris dans ce jeu à double miroir à multiples facettes, l'historien se trouve donc l'impossibilité de pouvoir cerner qui fut réellement Jésus, alors même qu'il doit supposer qu'il ne fut pas un personnage quelconque, non seulement parce qu'il eut des disciples, mais plus encore parce qu'il a pu être investi de la figure du Christ et devenir l'initiateur d'un mouvement qui s'est maintenu, amplifié et imposé. Certes, grâce au labeur incessant des historiens et des exégètes qui soumettent toute la documentation disponible à une investigation historico-critique toujours renouvelée, les écrits néotestamentaires et intertestamentaires prennent de l'épaisseur : il est aujourd'hui possible de déployer une partie des faits dans l'histoire et l'espace, de distinguer des groupes et des personnes, de démêler certains fils de l'écheveau des constructions christologiques, théologiques ou ecclésiologiques. L'histoire du christianisme origine, en tant qu'histoire des premières communautés chrétiennes, sort progressivement des limbes. L'histoire du Jésus historique, en revanche, piétine. Définir sa personnalité, retrouver avec quelque certitude ce que furent ses paroles mêmes, les *ipsissima verba*, et les actes qu'il a effectivement accomplis, les *ipsissima acta*, est une tâche impossible. D'un point de vue heuristique, elle mérite sans doute d'être entreprise. Mais son terme ressemble à l'horizon : il s'éloigne au fur et à mesure que l'on s'en approche. Cela tient au principe fondamental et totalement justifié qui guide la recherche exégétique. Jésus ne peut pas être connu directement. Mais il assure le passage entre le judaïsme et le christianisme qui, eux, peuvent être en partie connus (...) Dans ce jeu de parfaites corespondances, où l'on ne sait plus finalement du judaïsme ou du christianisme, lequel est le miroir de l'autre, Jésus finit, là encore, par perdre toute consistance propre. Il n'est plus qu'un nom pour signifier la discontinuité dans une parfaite continuité. Est-il possible de sortir de cette aporie ? Est-il possible de rendre compte du

mouvement qui conduit du judaïsme au christianisme en passant par Jésus autrement qu'en termes tautologiques, chacun n'étant rien d'autre que ce qui le précède ou que ce qui le suit ? Est-il possible de mettre en évidence le processus qui a permis l'émergence et la réussite du christianisme ? Poser la question, c'est laisser entendre qu'une réponse positive peut être donnée. Il faut pour cela, non pas délaissé le contenu du message sur lequel on s'est depuis toujours focalisé, car il en fait partie, mais décentrer quelque temps le regard sur ce qui fut le vecteur principal, sur ce qui permit de fonder, dans le geste magistral effectué par Jésus, la discontinuité dans la continuité. Ce vecteur principal, nous pensons qu'il a résidé dans l'institution synagogale telle qu'elle était à l'aube de l'ère qui deviendra chrétienne."

Maurice Sachot,
L'invention du Christ, genèse d'une religion
Odile Jacob, pp 15-20

Note 678, page 289
Les variations de l'historiographie

Histoire contemporaine " : ce terme désigne généralement l'histoire d'un espace de temps appartenant à un passé très proche (...) L' " histoire non contemporaine ", ou l' " histoire du passé " serait au contraire celle qui a affaire à une histoire déjà accomplie, dont elle constitue nécessairement la critique - que celle-ci soit vieille de mille ans ou d'une heure à peine. Toutefois, à y regarder de plus près, il se pourrait que cette histoire déjà accomplie, " non contemporaine " ou " du passé " quel que que soit le nom qu'on lui donne, soit elle-même contemporaine et ne diffère point de l'autre, - pour autant qu'elle soit véritablement histoire, c'est-à-dire qu'elle ait un sens et ne résonne pas comme un discours à vide. (...) Une fois admis que la contemporanéité n'est pas le propre d'une catégorie d'histoires (ce que l'on continuera pourtant à répéter, et à juste titre, dans la classification pratique), mais qu'elle caractérise intimement toute histoire, il faut comprendre que l'histoire est liée à la vie dans un rapport d'unité (...) Il serait extravagant de parler d'une histoire dont on ne posséderait pas les documents : autant vaudrait affirmer que telle chose existe, tout en admettant qu'il manque l'une des conditions essentielles

de son existence. Une histoire non reliée aux documents serait invérifiable (...) Enfin, lorsqu'on a saisi comment la vie et la pensée s'unissent étroitement dans l'histoire, l'on n'est plus tenté de se demander si l'histoire est certaine ou si elle est utile : ce sont là des données que l'on ne connaît même plus. Ce que notre esprit produit actuellement ne peut pas être incertain. L'information qui résout un problème que la vie elle-même nous pose, ne peut pas être inutile.

Benedetto Croce, [*Théorie et histoire de l'historiographie*](#), Droz, Genève 1968 (1ère édition française). (pp 13-15)

Note 759 page 333
Les trois quêtes (ou plus ?)

Le Nouvel Observateur - Vous appartenez à ce que l'on appelle la « troisième quête » du Jésus historique, qui est née en 1970 et se montre très active aux Etats-Unis . Qu'apporte-t-elle de nouveau ?

D. Marguerat. - C'est une nébuleuse qui explore différentes directions. Elle est moins étroitement rationaliste que la première période de la recherche dite « libérale », qui était la vraie bête noire de Benoît XVI, mais aussi plus souple sur l'historicité que la seconde. Elle utilise les apports sociologiques du témoignage de Flavius Josèphe ainsi que les données des textes apocryphes. Elle est surtout marquée par le grand retour à la judaïcité de Jésus. La prise de conscience du drame de la Shoah n'y est évidemment pas étrangère. Les conflits, indéniables, de Jésus avec ses contemporains n'apparaissent dès lors plus comme des conflits avec le judaïsme, mais à l'intérieur du judaïsme. Les écrits de Qumran, retrouvés en 1947, ont bien montré l'intensité des débats théologiques et la très grande variété du judaïsme, dont on avait jusque-là dressé un portrait caricatural. Avant la destruction du Temple en 70, le judaïsme ne connaît pas d'orthodoxie. La grande découverte, c'est que Jésus est juif, et juif à 100 %. L'américain John P. Meier ajoute un « juif marginal » . En effet, c'est un juif qui va prendre une position très risquée à l'intérieur du judaïsme, notamment en discréditant le rituel de pureté au bénéfice de la loi morale et en affirmant que Dieu est un Dieu d'accueil universel.

Le Nouvel Observateur N°2220 - 24 MAI 2007

Au début de son *Histoire de l'établissement du christianisme*, Voltaire écrit : « D'épaisses ténèbres envelopperont toujours le berceau du christianisme (...) Quiconque cherche la vérité sincèrement aura bien de la peine à découvrir le temps de la naissance de Jésus et l'histoire véritable de sa vie (...) Les quatre évangiles canoniques font mourir Jésus à trente ans et quelques mois, ou à trente-trois ans au plus, en se contredisant comme ils font toujours. Saint Irénée, qui se dit mieux instruit, affirme qu'il avait entre cinquante et soixante années, et qu'il le tient de ses premiers disciples (...) Toutes ces contradictions sont bien augmentées par les incompatibilités qu'on rencontre presque à chaque page de son histoire, rédigée par les quatre évangélistes reconnus (...) Si ces énormes prodiges s'étaient opérés, quelque auteur romain en aurait parlé. L'historien Josèphe n'aurait pu les passer sous silence. Philon, contemporain de Jésus, en aurait fait mention. Il est assez visible que tous ces évangiles, farcis de miracles absurdes, furent composés secrètement, longtemps après, par des chrétiens répandus dans des villes grecques. Chaque petit troupeau de chrétiens eut son évangile, qu'on ne montrait pas même aux catéchumènes ; et ces livres, entièrement ignorés des Gentils pendant trois cents années, ne pouvaient être réfutés par des historiens qui ne les connaissaient pas. Aucun auteur parmi les Gentils n'a jamais cité un seul mot de l'Évangile (...) Ne nous appesantissons pas sur les contradictions qui fourmillent entre Matthieu, Marc, Luc, Jean et cinquante autres évangélistes (...) Ce qui est certain, c'est qu'aucun des compagnons de Jésus ne songeait alors à faire une religion nouvelle (...) Avouons-le hardiment, nous qui ne sommes point prêtres et qui ne les craignons pas, le berceau de l'Eglise naissante n'est entouré que d'impostures. Tous ces contes furent écrits dans des galetas, et entièrement ignorés de l'empire romain. Lorsqu'ensuite les moines furent établis, ils augmentèrent prodigieusement le nombre de ces rêveries ; et il n'était plus temps de les réfuter et de les confondre (...) Telle est même la misérable condition des hommes que l'erreur, mise une fois en crédit et bien fondée sur l'argent qui en revient, subsiste toujours avec empire, lors même qu'elle est reconnue par tous les gens sensés et par les ministres mêmes de l'erreur. L'usage alors et l'habitude l'emportent sur la vérité. Nous en avons partout des exemples (...).

"Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux,

Une voix plaintive et sincère.
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire.
Mon coeur est ouvert à tes yeux.
L'insensé te blasphème et moi je te vénère.
Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux".

L'Épître à Uranie

Le théisme ressemble à ce vieillard fabuleux nommé Pélías que ses filles égorgèrent en voulant le rajeunir. Il est clair que toute religion qui propose quelque dogme à croire au-delà de l'existence d'un Dieu anéantit l'idée d'un Dieu. Car dès qu'un prêtre de Syrie me dit que Dieu s'appelle Dagon, qu'il a une queue de poisson, qu'il est le protecteur d'un petit pays et l'ennemi d'un autre, c'est véritablement ôter à Dieu son existence. C'est le tuer comme Pélías en voulant lui donner une vie nouvelle (...) Pardonnons aux hommes et qu'on nous pardonne. Je finis par ce souhait unique que Dieu veuille exaucer.

Du théisme (chapitre XXVI de Histoire de l'établissement du christianisme)

Note 782, page 350

« On dirait que Tacite et Polybe se sont trompés »

Aux yeux des théologiens, les Évangiles et les livres bibliques en général sont des livres comme il n'y en a pas d'autres, des livres plus historiques que les meilleures histoires, puisqu'ils ne renferment aucune erreur. Pour le rationaliste, au contraire, les Évangiles sont des textes auxquels il s'agit d'appliquer les règles communes de la critique ; nous sommes, à leur égard, comme sont les arabisants en présence du Coran et des hadith, comme sont les indianistes en présence des védas et des livres boudhiques. Est-ce que les arabisants regardent le Coran comme infallible ? Est-ce qu'on les accuse de falsifier l'histoire quand ils racontent les origines de l'islamisme autrement que les théologiens musulmans ? Est-ce que les indianistes prennent le Lalitavistara pour une biographie ? Comment s'éclairer réciproquement en partant de principes opposés ? Toutes les règles de la critique supposent que le document soumis à l'examen n'a qu'une valeur relative, que ce document peut se tromper, qu'il peut être réformé par un document

meilleur. Persuadé que tous les livres que le passé nous a légués sont l'œuvre des hommes, le savant profane n'hésite pas à donner tort aux textes, quand les textes se contredisent, quand ils énoncent des choses absurdes ou formellement réfutées par des témoignages plus autorisés. L'orthodoxe, au contraire, sûr d'avance qu'il n'y a pas une erreur ni une contradiction dans ses livres sacrés, se prête aux moyens les plus violents, aux expédients les plus désespérés pour sortir des difficultés. L'exégèse orthodoxe est de la sorte un tissu de subtilités ; une subtilité peut être vraie isolément ; mais mille subtilités ne peuvent être vraies à la fois. S'il y avait dans Tacite ou dans Polybe des erreurs aussi caractérisées que celles que Luc commet à propos de Quirinius et de Thedas, on dirait que Tacite et Polybe se sont trompés. Des raisonnements qu'on ne ferait pas quand il s'agit de littérature grecque ou latine, des hypothèses auxquelles un Boissonnade ou même un Rollin ne songeraient jamais, on les trouve plausibles quand il s'agit de disculper un auteur sacré. C'est donc l'orthodoxe qui commet une pétition de principe quand il reproche au rationaliste de changer l'histoire parce que celui-ci ne suit pas mot à mot les documents que l'orthodoxe tient pour sacrés. De ce qu'une chose est écrite, il ne suit pas qu'elle soit vraie. (pp 7-8)

A Dieu ne plaise que nous méconnaissions les services que les théologiens ont rendus à la science ! La recherche et la constitution des textes qui servent de documents à cette histoire ont été l'œuvre de théologiens souvent orthodoxes. Le travail de critique a été l'œuvre des théologiens libéraux. Mais il est une chose qu'un théologien ne saurait jamais être, je veux dire, historien. L'histoire est essentiellement désintéressée. L'historien n'a qu'un souci, l'art et la vérité (deux choses inséparables, l'art gardant le secret des lois les plus intimes du vrai). Le théologien a un intérêt, c'est son dogme. Réduisez ce dogme autant que vous voudrez; il est encore pour l'artiste et le critique d'un poids insupportable. Le théologien orthodoxe peut être comparé à un oiseau en cage ; tout mouvement propre lui est interdit. Le théologien libéral est un oiseau à qui l'on a coupé quelques plumes de l'aile. Vous le croyez maître de lui-même, et il l'est en effet jusqu'au moment où il s'agit de prendre son vol. Alors, vous voyez qu'il n'est pas complètement le fils de l'air. Proclamons-le hardiment : les études critiques relatives aux origines du christianisme ne diront leur dernier mot que quand elles seront cultivées dans un esprit purement laïque et profane, selon la méthode des hellénistes, des arabisants, des sanscritistes, gens étrangers à toute théologie, qui ne songent ni à édifier, ni à scandaliser, ni à défendre les dogmes, ni à les renverser. (p. 9)

Je l'ai dit et je le répète : si l'on s'astreignait, en écrivant la vie de Jésus à n'avancer que des choses certaines, il faudrait se borner à quelques lignes. ..) (p.13) (*Voir note précédente...*)

Chose singulière ! Sur presque tous ces points, c'est l'école de théologie libérale qui propose les solutions les plus sceptiques. L'apologie sensée du christianisme en est venue à trouver avantageux de faire le vide dans les circonstances historiques de la naissance du christianisme"... (p. 13) Si les théologiens libéraux répugnent aux explications de ce genre, c'est qu'ils ne veulent pas assujettir le christianisme aux lois communes des autres mouvements religieux... (p 15)

La légende ne naît pas toute seule, on l'aide à naître. Ces points d'appui d'une légende sont souvent d'une rare ténuité. C'est l'imagination populaire qui fait la boule de neige ; il y a eu cependant un noyau primitif. Les deux personnes qui composèrent les deux généalogies de Jésus savaient fort bien que ces listes n'étaient pas d'une grande authenticité. (...) "Chassez l'illusion de l'histoire religieuse par une porte, elle rentre par une autre". (...) La science seule est pure ; car la science n'a rien de pratique ; elle ne touche pas les hommes; la propagande ne la regarde pas. Son devoir est de prouver, non de persuader ni de convertir. (...) Seule la science cherche la vérité pure. Seule, elle donne les bonnes raisons de la vérité et porte une critique sévère dans l'emploi des moyens de conviction. Voilà sans doute pourquoi jusqu'ici elle a été sans influence sur le peuple. Peut-être, dans l'avenir, quand le peuple sera instruit, ainsi qu'on nous le fait espérer, ne cèdera-t-il qu'à de bonnes preuves, bien déduites. (...) Bien des grandes choses n'ont pu se faire sans mensonges et sans violences. Si demain l'idéal incarné venait s'offrir aux hommes pour les gouverner, il se trouverait en face de la sottise, qui veut être trompée, de la méchanceté qui veut être domptée. Le seul irréprochable est le contemplateur, qui ne vise qu'à trouver le vrai, sans souci de le faire triompher ni de l'appliquer. (On ne manque pas de respect envers un gouvernement en faisant remarquer qu'il n'a pas pu satisfaire les besoins contradictoires qui sont dans l'homme, ni envers une religion en disant qu'elle n'échappe pas aux formidables objections que la science élève contre toute croyance surnaturelle. Répondant à certaines exigences sociales et non à certaines autres, les gouvernements tombent par les causes mêmes qui les ont fondés et qui ont fait leur force. Répondant aux aspirations de cœur aux dépens des réclamations de la raison, les religions croient tout à tout, parce qu'aucune force jusqu'ici n'a réussi à étouffer la raison. Malheur aussi à la raison, le jour où elle étoufferait la religion (...) Fausses quand elles essayent de prouver l'infini, de le déterminer, de l'incarner, si j'ose le dire, les religions sont vraies quand elles l'affirment. Les plus graves erreurs qu'elles mêlent à cette affirmation ne sont rien comparées au prix de la vérité qu'elles proclament. Le dernier des simples, pourvu qu'il pratique le culte du cœur est plus éclairé sur la réalité des choses que le matérialiste qui croit tout expliquer par le hasard et le fini". (pp. 20-21-22)

Note 794 page 359,
Décret d'excommunication du prêtre Alfred Loisy

« Le prêtre Alfred Loisy, séjournant actuellement dans le diocèse de Langres, a enseigné oralement et publié à maintes reprises des théories qui ruinent même les fondements principaux de la foi chrétienne; ce fait est déjà universellement connu. Toutefois, on conservait l'espoir que, séduit peut-être par l'amour de la nouveauté plutôt qu'entraîné par la perversité d'esprit, il se conformerait aux récentes déclarations et prescriptions du Saint-Siège en cette matière; et c'est pourquoi l'on n'avait pas recouru jusqu'ici aux sanctions canoniques plus graves. Mais le contraire s'est produit: au mépris de tout, non seulement il n'a pas renoncé à ses erreurs, mais il n'a pas craint de les confirmer avec opiniâtreté dans de nouveaux écrits et des lettres à ses supérieurs. Il est donc pleinement établi qu'après les monitions formelles il s'obstine dans sa résistance; en conséquence, la Suprême Congrégation de la Sainte et Universelle Inquisition Romaine, pour ne pas manquer à sa mission et sur mandat exprès de Notre Très Saint Père le pape Pie X, prononce la sentence de l'excommunication majeure contre le prêtre Alfred Loisy, nommément et personnellement ; elle déclare solennellement qu'il est frappé de toutes les peines encourues par les excommuniés publics et que, par suite, il est à éviter et que tous doivent l'éviter ».

Rome , 7 mars 1908, Congrégation du Saint-Office

Note 795, page 359
Le danger aux entrailles et aux veines de l'Église

Ce qui exige surtout que Nous parlions sans délai, c'est que, les artisans d'erreurs, il n'y a pas à les chercher aujourd'hui parmi les ennemis déclarés. Ils se cachent et c'est un sujet d'appréhension et d'angoisse très vives, dans le sein même et au cœur de l'Église, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils le sont moins ouvertement. Nous parlons, Vénérables Frères, d'un

grand nombre de catholiques laïques, et, ce qui est encore plus à déplorer, de prêtres, qui, sous couleur d'amour de l'Église, absolument courts de philosophie et de théologie sérieuses, imprégnés au contraire jusqu'aux moelles d'un venin d'erreur puisé chez les adversaires de la foi catholique, se posent, au mépris de toute modestie, comme rénovateurs de l'Église; qui, en phalanges serrées, donnent audacieusement l'assaut à tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'œuvre de Jésus-Christ, sans respecter sa propre personne, qu'ils abaissent, par une témérité sacrilège, jusqu'à la simple et pure humanité.

(...)

Et comme une tactique des modernistes (ainsi les appelle-t-on communément et avec beaucoup de raison), tactique en vérité fort insidieuse, est de ne jamais exposer leurs doctrines méthodiquement et dans leur ensemble, mais de les fragmenter en quelque sorte et de les éparpiller çà et là, ce qui prête à les faire juger ondoyants et indécis, quand leurs idées, au contraire, sont parfaitement arrêtées et consistantes, il importe ici et avant tout de présenter ces mêmes doctrines sous une seule vue, et de montrer le lien logique qui les rattache entre elles. Nous nous réservons d'indiquer ensuite les causes des erreurs et de prescrire les remèdes propres à retrancher le mal.

(...)

Ennemis de l'Église, certes ils le sont, et à dire qu'elle n'en a pas de pires on ne s'écarte pas du vrai. Ce n'est pas du dehors, en effet, on l'a déjà noté, c'est du dedans qu'ils trament sa ruine ; le danger est aujourd'hui presque aux entrailles mêmes et aux veines de l'Église ; leurs coups sont d'autant plus sûrs qu'ils savent mieux où la frapper. Ajoutez que ce n'est point aux rameaux ou aux rejetons qu'ils ont mis la cognée, mais à la racine même, c'est-à-dire à la foi et à ses fibres les plus profondes. Puis, cette racine d'immortelle vie une fois tranchée, ils se donnent la tâche de faire circuler le virus par tout l'arbre : nulle partie de la foi catholique qui reste à l'abri de leur main, nulle qu'ils ne fassent tout pour corrompre. Et tandis qu'ils poursuivent par mille chemins leur dessein néfaste, rien de si insidieux, de si perfide que leur tactique: amalgamant en eux le rationaliste et le catholique, ils le font avec un tel raffinement d'habileté qu'ils abusent facilement les esprits mal avertis. D'ailleurs, consommés en témérité, il n'est sorte de conséquences qui les fasse reculer, ou plutôt qu'ils ne soutiennent hautement et opiniâtrement.

(...)

13. Ainsi est ouverte la voie à la variation substantielle des dogmes. Amoncellement infini de sophismes, où toute religion trouve son arrêt de mort.

14. Évoluer et changer, non seulement le dogme le peut, il le doit: c'est ce que les modernistes affirment hautement et qui d'ailleurs découle manifestement de leurs principes. Les

formules religieuses, en effet, pour être véritablement religieuses, non de simples spéculations théologiques, doivent être vivantes, et de la vie même du sentiment religieux; ceci est une doctrine capitale dans leur système, et déduite du principe de l'immanence vitale. Ne l'entendez pas en ce sens qu'il soit nécessaire de construire les formules, surtout si elles sont imaginatives, précisément en vue du sentiment: non, leur origine, leur nombre, jusqu'à un certain point leur qualité même, importent assez peu: ce qu'il faut, c'est que le sentiment, après les avoir convenablement modifiées, s'il y a lieu, se les assimile vitalemment.

Pie X *Pascendi Dominici gregis* (extraits) 8 septembre 1907

Note 801, page 361
Les mythistes à la Sorbonne

« Jésus est un pur mythe, analogue à Osiris, Adonis, Attis, Mithra, Hermès, ou Apollon. Les apôtres, dans la mesure où ils ont existé, ne nous apparaissent qu'à travers un réseau de légendes, sans individualité bien définie. Sur Paul lui-même, nous n'avons qu'une biographie tendancieuse où les fictions abondent et des Épîtres largement interpolées (...) Le christianisme n'est pas l'œuvre fortuite d'une personnalité créatrice, mais la résultante naturelle du travail complexe et prolongé qui s'est opéré au sein d'une humble collectivité de Juifs pieux, dont l'idéal s'opposait sur des points essentiels à celui de la masse (...) C'est par les premiers chrétiens que le Christ a été conçu et mis au monde. C'est donc sur eux que nous devons porter notre attention pour nous faire de sa genèse une idée plus précise. »

Conférence du 17 décembre 1946 de Prosper Alfaric à la Sorbonne
(Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Prosper_Alfaric)

Note 802, page 362
Le décret *Lamentabili* et le sermen antmoderniste

Pie X est pape depuis 1903. Ce décret adopte le modèle du Syllabus de Pie IX (8 décembre 1864), lequel condamnait les erreurs politiques de l'époque. Il s'agit, dans Lamentabili des erreurs théologiques et historiques de l'exégèse critique. Le syllabus dénonçait

80 erreurs ; Lamentabili en dénombre 65 (Ce sont, faut-il entendre, les principales, qui selon les termes de l'auteur, ne doivent pas " s'implanter dans l'esprit des fidèles " et « altérer la pureté de leur foi " .) Comme pour le Syllabus, la formulation de ces erreurs adopte le mode positif ; c'est-à-dire que pour connaître la position de l'Église sur chacun des points invoqués, il faut inverser le mode et adopter le mode négatif.

A/ Lamentabili

Introduction :

Par un malheur vraiment lamentable, notre temps, qui ne souffre aucun frein, s'attache souvent, dans la recherche des vérités supérieures, à des nouveautés au point que, délaissant ce qui est en quelque sorte l'héritage du genre humain, il tombe dans les plus graves erreurs. Ces erreurs sont beaucoup plus dangereuses s'il s'agit des sciences sacrées, de l'interprétation de la Sainte Écriture, des principaux mystères de la foi. Or, il est vivement déplorable qu'on rencontre, même parmi les catholiques, un assez grand nombre d'écrivains qui, sortant des limites fixées par les Pères et par la Sainte Église elle-même, poursuivent, sous prétexte d'interprétation plus approfondie et en se réclamant du point de vue historique, un prétendu progrès des dogmes qui, en réalité, en est la déformation.

Mais, afin que de pareilles erreurs, qui se répandent chaque jour parmi les fidèles, ne s'implantent pas dans leur esprit et n'altèrent pas la pureté de leur foi, il a plu à N. T. S. P. Pie X, Pape par la divine Providence, de faire noter et réprover les principales d'entre elles par le ministère de la Sainte Inquisition romaine et universelle.

En conséquence, après un très soigneux examen et après avoir pris l'avis des Révérends Consultants, les Éminentissimes et Révérendissimes Cardinaux Inquisiteurs généraux en matière de foi et de mœurs ont jugé qu'il y avait lieu de réprover et de proscrire les propositions suivantes comme elles sont réprochées et prosrites par le présent Décret général :

Les erreurs des modernistes (extraits) :

2. L'interprétation des livres saints par l'Église n'est certes pas à mépriser, mais elle est soumise au jugement plus exact et à la correction des exégètes.

3. Les jugements et les censures ecclésiastiques portés contre l'exégèse libre et scientifique permettent de voir que la foi proposée par l'Église contredit l'histoire, et que les dogmes

catholiques ne peuvent réellement pas être accordés avec les origines plus vraies de la religion chrétienne.

4. Le magistère de l'Église ne peut décider du sens authentique de la sainte Écriture, même par des définitions dogmatiques.

6. Dans la définition des vérités, l'Église enseignée et l'Église enseignante collaborent de telle façon qu'il ne reste à l'Église enseignante qu'à sanctionner les conceptions communes de l'Église enseignée.

7. Lorsque l'Église proscrit des erreurs, elle ne peut exiger des fidèles aucun assentiment qui leur fasse adopter le jugement qu'elle a émis.

9. Ceux qui croient que Dieu est vraiment l'auteur de l'Écriture sainte manifestent une simplicité et une ignorance excessives.

11. L'inspiration divine ne s'étend pas à toute l'Écriture sainte de manière à prémunir contre toute erreur toutes et chacune de ses parties.

12. Si l'exégète veut s'adonner utilement aux études bibliques, il doit d'abord mettre de côté toute opinion préconçue sur l'origine surnaturelle de l'Écriture, et ne pas l'interpréter autrement que les autres documents purement humains.

13. Les paraboles évangéliques ont été arrangées avec art par les évangélistes eux-mêmes et par les chrétiens de la deuxième et de la troisième génération, qui purent ainsi rendre compte du fruit minime de la prédication du Christ auprès des juifs.

14. Dans plusieurs récits, les évangélistes n'ont pas tant rapporté ce qui est vrai que ce que, même faux, ils ont considéré comme plus profitable à leurs lecteurs.

15. Les évangiles ont été enrichis d'additions et de corrections continues jusqu'à la constitution définitive du canon; il n'y est resté dès lors qu'une trace légère et incertaine de la doctrine du Christ.

19. Des exégètes hétérodoxes ont exprimé plus fidèlement le véritable sens des Écritures que des exégètes catholiques.

20. La Révélation n'a pu être autre chose que la conscience que l'homme a acquise de sa relation à Dieu.

21. La Révélation, qui est l'objet de la foi catholique, n'a pas été achevée par les apôtres.

22. Les dogmes que l'Église présente comme révélés ne sont pas des vérités tombées du ciel, mais une interprétation de faits religieux que l'esprit humain s'est donnée par un laborieux effort.

23. Il peut exister et il a existé en fait une opposition entre les faits racontés dans la sainte Écriture et les dogmes de l'Église qui s'appuient sur eux ; si bien que la critique peut rejeter comme faux des faits que l'Église croit comme très certains.

24. On ne doit pas blâmer l'exégète qui pose des prémisses desquelles il résulte que des dogmes sont historiquement faux ou douteux, du moment qu'il ne nie pas directement les dogmes eux-mêmes.

25. L'assentiment de la foi repose en dernière analyse sur un ensemble de probabilités.

27. La divinité de Jésus Christ n'est pas prouvée à partir des évangiles, mais elle est un dogme que la conscience chrétienne a déduit de la notion de Messie.

30. Dans tous les textes évangéliques le terme " Fils de Dieu " équivaut seulement au terme "Messie", mais il ne signifie nullement que le Christ est vraiment et par nature Fils de Dieu.

31. La doctrine concernant le Christ que livrent Paul, Jean et les conciles de Nicée, d'Éphèse et de Chalcédoine n'est pas celle que Jésus a enseignée, mais celle que la conscience chrétienne a de Jésus.

33. Il est évident pour quiconque qui n'est pas guidé par des opinions préconçues, ou bien que Jésus a professé une erreur sur la venue prochaine du Messie, ou bien que la majeure partie de sa doctrine, contenue dans les évangiles synoptiques, est dépourvue d'authenticité.

35. Le Christ n'a pas toujours eu conscience de sa dignité messianique.

36. La Résurrection du Sauveur n'est pas proprement un fait de l'ordre historique, mais un fait de l'ordre purement surnaturel, ni démontré ni démontrable, que la conscience chrétienne a peu à peu fait découler d'autres données.

37. La foi dans la Résurrection du Christ a, au commencement, moins porté sur le fait même de la résurrection que sur la vie immortelle du Christ auprès de Dieu.

Lamentabili Sane Exitu [3 juillet 1907](#)

B/ Le serment antimoderniste :

(Il vise essentiellement Alfred Loisy et ceux qui se rallient à ses thèses. Tous les prêtres de France ont l'obligation de le prêter)

J'embrasse et reçois fermement toutes et chacune des vérités que l'Église, par son ministère inerrant (4) , a définies, affirmées et déclarées, principalement ces chefs de doctrine qui sont dirigées contre les erreurs de ce temps. Je me sou mets également avec toute la révérence

voulue et j'adhère de toute mon âme à toutes les déclarations et prescriptions contenues dans l'Encyclique “ *Pascendi* ” et le décret “ *Lamentabili* ”, notamment en ce qui concerne ce qu'on appelle l'histoire des dogmes. De même, je réprovoque que l'erreur de ceux qui prétendent que la foi proposée par l'Église peut être en contradiction avec l'histoire et que les dogmes catholiques dans le sens où ils sont entendus aujourd'hui sont incompatibles avec les origines les plus authentiques de la religion chrétienne. Je condamne aussi et je rejette l'opinion de ceux qui prétendent dédoubler la personnalité du critique chrétien, celle du croyant, celle de l'historien ; comme si l'historien avait le droit de maintenir ce qui contredit la foi ou comme s'il lui était loisible, à la seule condition de ne nier directement aucun dogme, d'établir des prémisses d'où découlerait cette conclusion que les dogmes sont ou faux ou douteux. Je réprovoque pareillement cette méthode d'étude et d'interprétation de l'Écriture sainte qui, faisant litière de la tradition de l'Église, de l'analogie de la foi et des règles du siège apostolique, s'inspire des méthodes de travail des rationalistes et, avec autant d'audace que de témérité, n'accepte comme suprême et unique règle que la critique textuelle. En outre, je rejette l'opinion de ceux qui prétendent que (...) le savant doit (...) interpréter les écrits de chaque Père en dehors de toute autorité sacrée, d'après les seuls principes de la science, et avec cette indépendance de jugement que l'on a coutume d'apporter dans l'étude d'un document profane quelconque.(...) Je professe être indemne de cette erreur des « *modernistes* », prétendant qu'il n'y a, dans la tradition sacrée, rien de divin ou, ce qui est bien pire, admettant ce qu'il y a de divin dans un sens panthéiste...Je soutiens avec la plus grande fermeté et soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir, la foi des Pères sur le critère certain de la vérité qui est, a été et sera toujours dans l'épiscopat transmis par la succession des apôtres.

Le serment antimoderniste (Sacrorum antistitum) 1er septembre 1910

Note 821, page 374

« Une telle histoire n'est pas possible pour le christianisme primitif »

L'histoire des origines chrétiennes et la critique du Nouveau Testament sur laquelle elle repose, sont des sciences qui ne se sont dégagées que lentement et difficilement de leurs origines théologiques ; elles ont eu longtemps, elles ont parfois encore à défendre leur droit à l'existence et là où elles l'ont conquis, elles ne sont pas toujours parvenues à se libérer entièrement de certaines manières de poser les problèmes conditionnées, à l'origine, par des préoccupations

théologiques. C'est ainsi que l'histoire de la naissance du christianisme a souvent été réduite à celle de la formation de la doctrine chrétienne (...) C'est ainsi encore que, le plus souvent, on opère comme s'il était *a priori* certain que, dans le développement du christianisme, le mouvement a été de l'unité vers la diversité alors que, si le christianisme s'est bien diversifié suivant les milieux dans lesquels il s'est développé, il s'est, à l'origine, manifesté sous des formes plus diverses qu'un examen superficiel ne le révèle. Dans son histoire la plus ancienne, on peut observer des forces qui ont tendu à le diversifier et d'autres dont l'action s'est exercée dans le sens d' l'unification et de la concentration.

Si les recherches sur les origines chrétiennes n'ont pas encore abouti à des résultats comparables à ceux qui ont été atteints dans d'autres domaines de l'histoire des religions, c'est, pour une part, parce qu'elles ont été souvent influencées fâcheusement par des préoccupations théologiques qui auraient dû en être écartées, c'est encore à cause de l'insuffisance de la documentation dont on dispose, mais c'est aussi et peut-être surtout parce que le problème à résoudre a été, généralement, posé d'une manière trop étroite.

La tâche de l'histoire est de donner une représentation schématique du passé qui explique les faits en mettant en lumière leurs connexions et leurs rapports de causalité. Une telle histoire n'est pas possible pour le christianisme primitif. Elle ressemblerait fâcheusement à ces vieilles cartes d'Afrique où, en dehors des régions côtières, quelques itinéraires étaient seulement tracés et quelques régions dessinées, sans être exactement situés les uns par rapport aux autres, de vastes zones restant blanches ou hâchurées avec l'indication " *régions inconnues*. » (...) Telle est aussi la situation des historiens du christianisme primitif, encore faut-il ajouter qu'ils ne sont pas en état de situer exactement ce qu'ils savent et d'apprécier la proportion de ce qu'ils connaissent par rapport à ce que les océans de l'oubli leur rendent inaccessible.

La documentation fragmentaire dont ils disposent est particulièrement délicate à interpréter. La rareté des textes permet de les scruter dans le plus infime détail ; c'est là un avantage à condition toutefois qu'on sache résister à la tentation d'en vouloir extraire plus qu'ils ne contiennent. Une difficulté particulière résulte du caractère de ces textes. Si on réserve le terme de littérature pour des œuvres dont les auteurs ont eu un certain souci de la forme et ont exposé ce qu'ils avaient à dire d'une manière qui pût être comprise de tout homme cultivé, les écrits du christianisme ancien devraient être qualifiés d'œuvres pré-littéraires destinées seulement à un groupe restreint et qui n'étaient pas pleinement intelligibles pour les gens du dehors.

Maurice Goguel , la naissance du christianisme, Paris, 1946, pp 14-17

Une certaine Veuve Hédýbia écrit pour demander conseil à Jérôme. Les experts datent la lettre de 407. Le Saint homme vit à Bethléem. Hédýbia, quant à elle est une gauloise, dont on ne connaît rien, sinon, par cette lettre, qu'elle a existé. On peut aussi sans prendre de risque penser que pour connaître Jérôme et lui adresser un courrier, elle appartienne probablement à la haute société (donc romanisée) . Il s'agit d'un texte assez long fait de douze questions et douze réponses.

Nous ne retiendrons que sept questions et en abrègant autant que possible les réponses extrêmement longues de Jérôme.

Q 3 : Pourquoi les évangélistes racontent-ils des faits différents à propos de la Résurrection et des apparitions du Seigneur ? Pourquoi, au dire de Matthieu, le Seigneur est-il ressuscité au soir du Sabbat, aux premières du dimanche, tandis que Marc affirme qu'il est ressuscité au matin du lendemain ?

Q. 4 : Comment, suivant Matthieu, Marie-Madeleine a-t-elle vu, le soir du Sabbat, le Seigneur ressuscité, tandis que l'évangéliste Jean rapporte que le dimanche matin, elle pleurait auprès du tombeau ?

Q 5 : Comment, suivant Matthieu, Marie-Madeleine, avec une autre Marie, prosternée aux pieds du Seigneur le soir du Sabbat – selon Jean le dimanche matin – s'entendent-elles dire : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père » ?

Q 6 : Comment, alors qu'une troupe de soldats montait la garde, Pierre et Jean sont-ils entrés librement dans le tombeau, sans qu'aucun garde les en empêchat ?

Q 7 : Comment Matthieu écrit-il (et aussi Marc) qu'il a été commandé aux Apôtres, par les femmes de précéder le Sauveur en Galilée, où ils le verraient tandis que c'est à Jérusalem que Luc et Jean rappellent qu'il a été vu par les Apôtres ?

Q 8 : En quoi consiste ce que nous lisons dans Matthieu : « les tombeaux s'ouvrirent et beaucoup de saints qui étaient morts ressuscitèrent ; puis, sortant du tombeau après sa résurrection, ils virent dans la sainte cité et apparurent à beaucoup ? »

Q 9 : Comment le Sauveur, selon Jean, insuffle-t-il l'Esprit Saint aux apôtres et, selon Luc, dit-il qu'il l'enverra après l'Ascension ?

Commentaire :

Ces questions témoignent de l'étonnement qui frappa les Chrétiens dans les premiers temps où les quatre évangiles furent réunis en un seul livre (codex) et lus ensemble, alors qu'ils n'avaient jamais été écrits dans ce but, mais pour servir chacun à l'usage de communautés particulières qui n'avaient pas de relations entre elles ; il s'ensuivit des débats dont nous avons là une trace. Encore plus instructif est la façon dont Saint Jérôme répond et qui est à la base d'une exégèse théoriquement érudite et pratiquement obscurantiste. Les réponses de Jérôme sont très longues ; c'est une caractéristique très ancienne que de diluer les difficultés dans un verbiage envahissant. Incidemment, concernant la question numéro 3, on a le sentiment que ni la veuve Hédybia, ni Jérôme ne sont en possession d'une version des évangiles correspondant exactement aux nôtres, lesquelles ne font pas apercevoir que selon Matthieu, Jésus serait ressuscité le soir du Sabbat. Cela étant, voici quelques extraits de ce que Jérôme répond à ces questions :

R 3 : Tu demandes en premier lieu pourquoi Matthieu a dit que le Seigneur était ressuscité au soir du Sabbat, tandis que Marc rapporte que sa résurrection a eu lieu le matin (...)

Double solution à ce problème : ou bien nous ne recevons pas le témoignage de Marc qui est rapporté dans de rares évangiles : presque tous les grecs n'ont pas ce chapitre final (...) Ou bien il faut répondre : tous deux ont dit vrai (...) Matthieu a parlé du moment de la Résurrection du Seigneur, c'est-à-dire du soir du sabbat ; Marc a parlé de son apparition à Marie-Madeleine, c'est-à-dire du matin du dimanche. Voici comment on doit ponctuer : « Quand il fut ressuscité », il faut retenir un peu son souffle et ajouter : « Le dimanche matin, il apparut à Marie-Madeleine ». De cette façon, celui qui est ressuscité au soir selon Matthieu est, selon Marc, apparu à Marie-Madeleine au matin du dimanche. C'est d'ailleurs ce que fait comprendre aussi Jean l'Évangéliste, quand il montre que Jésus est apparu au matin du second jour.

R 4 : Il ne faut pas penser que Matthieu et Jean aient eu des opinions différentes, mais ils ont appelé de noms différents un seul et même temps : celui du milieu de la nuit et du chant des coqs. Il est apparu le soir du sabbat aux premières lueurs du dimanche (...)

Matthieu, qui a écrit son évangile en langue hébraïque, a plutôt dit « *tard* » que « *au soir du sabbat* ». Le traducteur, trompé par l'ambiguïté du mot a traduit non pas « *tard*, mais « *au soir de* » (...) Comment rapporte-t-on de la même Marie, qui avait auparavant vu le Christ ressuscité, que par la suite, elle pleurait auprès de son tombeau ; voici ce qu'il faut dire : et seule et avec une autre, ou avec les autres femmes, au souvenir des bienfaits dont le Seigneur l'avait comblée, elle courut fréquemment jusqu'au tombeau ; tantôt, elle y adora celui qu'elle voyait, tantôt, elle pleurait l'absence de celui qu'elle cherchait. Certains, toutefois, prétendent qu'il y eut deux

Marie-Madeleine, du même village de Magdala ; l'une, dans Matthieu, a vu le Seigneur ressuscité, et l'autre, dans Jean, le cherchait absent. Or, nous lisons dans l'Évangile qu'il y avait quatre Maries : l'une est la mère du Seigneur et Sauveur, la seconde sa tante maternelle, - on l'appelle Marie de Cléopas – la troisième Marie, Mère de Jacques et de Joseph, la quatrième Marie-Madeleine ; d'autres, cependant, prétendent que la mère de Jacques et de Joseph était la tante maternelle de Jésus. Plusieurs, pour se débarrasser du problème, veulent qu'en Marc, il y ait une de ces Maries, mais qu'il n'a pas ajouté le surnom de Madeleine, que cette addition superflue est due à la faute des copistes, mais n'appartenait pas au texte primitif de l'évangéliste. Pour nous, la réponse paraît simple et évidente : les saintes femmes, ne supportant pas l'absence du Christ, ont durant toute la nuit, non pas une fois ou deux, mais fréquemment couru au tombeau du Seigneur (...) etc....

R. 5 Ce n'est pas, comme le veut Mani, et avec lui d'autres hérétiques, que le Seigneur ait changé de forme et de visage, et à volonté se soit montré sous des aspects divers et variés, mais parce que Marie, stupéfaite du miracle, prit pour le jardinier celui qu'elle recherchait avec tant de zèle. C'est pourquoi le Seigneur, à son tour, usant des mêmes mots que les anges lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » (...) Et vois quelle ignorance est la sienne (...) Et vois quel est son trouble (...) Aussi, à celle qui cherchait le vivant parmi les morts, qui par suite d'une erreur féminine et de la faiblesse inhérente à son sexe courait çà et là et cherchait le cadavre d'un supplicié alors qu'il vivait et qu'elle venait de toucher ses pieds, le Seigneur adresse ces paroles : « *Ne me touche pas, car pour toi je ne suis pas encore monté vers mon Père* » et en voici le sens : « (...) *si tu crois que je ne suis pas encore monté vers mon Père, mais que j'ai été enlevé par la fourberie des hommes, tu ne mérites pas de me toucher.* » Or, il disait cela non pour éteindre en elle le zèle de la recherche, mais pour qu'elle apprît que « *l'économie de l'assomption de la chair* » avait été changée en la gloire de la divinité et qu'elle cessât de vouloir être physiquement avec le Seigneur, puisque spirituellement elle devait croire qu'il régnait avec son Père.

R 6 : C'est sans doute pour le motif que voici (...) Une grande crainte les avait terrifiés quand ils avaient vu la pierre roulée et le tremblement de terre (...) enfin l'ange de Dieu descendu du ciel avec un visage dont l'éclat était tel qu'il imitait non les lampes ou toute lumière allumée par l'art des hommes, mais les éclairs du ciel qui illuminent toutes choses ; c'est pourquoi aussi ils purent voir dans les ténèbres. Aussi les Apôtres entrent-ils en toute liberté.

R 7 Autre chose est de se présenter aux onze disciples qui, par crainte des Juifs, se cachait à Jérusalem quand il est entré auprès d'eux, les portes étant closes et que, eux pensant qu'il apparaissait en esprit, il leur présenta ses mains et son côté (...) autre chose quand, selon Luc, il se manifesta à eux « *par beaucoup de preuves, leur apparaissant pendant quarante jours (...) puis, prenant avec un repas, il leur ordonna de ne pas s'éloigner de Jérusalem.* » Dans le premier cas, il se montrait pour consoler les cœurs, ses apparitions étaient brèves et de nouveau il échappait à leurs yeux. Dans l'autre cas, sa familiarité était telle, ainsi que la fréquence des apparitions, qu'il prenait son repas en même temps qu'eux (...) autant d'indices que sa résurrection était réelle. Mais à Jérusalem, on ne raconte pas qu'il ait rien fait de pareil.

R. 8 Il faut dire, en premier lieu, que c'est un indice du pouvoir divin en Jésus que de quitter son âme quand il le veut et de la reprendre (...) Ensuite, on peut dire, par « anagogie » : quand Jésus poussa un cri et rendit l'esprit, le voile du temple fut déchiré en deux morceaux du haut en bas : tous les mystères de la Loi furent dévoilés ; au lieu d'être tenus cachés comme auparavant, ils furent livrés à tous les Gentils. Et « *en deux morceaux* » : l'Ancien et le Nouveau Testament ; du « haut en bas » : depuis le commencement du monde (...) jusqu'à la fin du monde (...) « Et les rochers se fendirent : « Les cœurs durs des Gentils, ou encore : les rochers sont tous les oracles des prophètes qui, eux aussi, d'après le Christ-rocher, ont reçu le nom de rochers avec les Apôtres ; ainsi tout ce qui, dans ces oracles était clos par le dur voile de la Loi s'est déchiré pour être accessible aux Gentils (...) Depuis ce temps-là, Jérusalem n'est plus appelée cité sainte, mais perdant à la fois sa sainteté et son nom primitifs, on l'appelle, au sens spirituel, Sodome et Égypte. A sa place est bâtie une nouvelle cité (...) en sorte que le misérable Israël pleure sans défense sur les ruines du temple, tandis que la foule des croyants voit chaque jour s'ériger de nouveaux toits pour l'Église (...)

R 9 La solution de ce problème est très facile, si nous connaissons l'enseignement de l'apôtre Paul sur la diversité des grâces du Saint-Esprit (...) Toutes ces opérations sont l'œuvre d'un seul et même Esprit qui les partage à chacun comme il lui plait (...) Quand commence l'Évangile, l'Église est remplie de l'Esprit (...) Ce n'est pas que l'Esprit-Saint n'existât pas encore, puisque le Seigneur et Sauveur s'exprime ainsi : « Si moi, par l'Esprit-Saint, je chasse les démons... » mais l'esprit qui demeurait dans le Seigneur n'habitait pas encore tout entier dans ses Apôtres (...) Donc, l'Esprit n'était pas encore dans les Apôtres (...) Ce n'est pas non plus sans l'Esprit-Saint qu'ont prophétisé les prophètes (...) Tout ce qui est du Père et du Fils est en même temps au Saint-Esprit ; l'Esprit lui-même, parce qu'il est envoyé par le Père et vient du Christ, dans

plusieurs autres passages est appelé Esprit de Dieu et Esprit du Christ. C'est pourquoi, dans les Actes des Apôtres, ceux qui avaient été baptisés du baptême de Jean et croyaient en Dieu le Père et au Christ, sont rebaptisés, parce qu'ils ne connaissaient pas l'Esprit-Saint, ou plutôt, ils reçoivent à ce moment-là le vrai baptême.

Jérôme : *Correspondance* (Lettre CXII) Tome VI, Paris 1958 (pp.120- 163)
Traduction : Jérôme Labourt

Note 828, page 380

Le cas Laurentin, suivi du cas Petitfils, et complément sur le suaire de Turin

a) le cas Laurentin

Sous la signature de René Laurentin est parue en 1996 une *Vie authentique de Jésus-Christ*, en deux volumes le premier ayant pour sous-titre, *récit*, le second *Fondements, preuves et justifications*. (Publiés chez Fayard). Le premier volume n'a rien de particulièrement original, consistant (comme tant d'autres) en une longue paraphrase des récits évangéliques. Le second, en revanche, a peu d'équivalents, rares étant les ouvrages consacrés spécifiquement à la notion de la preuve.

René Laurentin, 96 ans aujourd'hui, voulant plaider pour le caractère profondément raisonnable du fait de croire en Jésus, prend acte des rapports problématiques qui relient la théologie à l'histoire, se définit davantage comme historien que comme théologien : "*La présente vie de Jésus, si mûrement réfléchie soit-elle, n'est pas une oeuvre d'exégèse, mais d'historien. L'exégèse et l'histoire sont deux disciplines spécifiquement différentes. L'exégèse a pour objet le texte. Et l'histoire, l'événement : la réalité de Jésus, au-delà des textes qui en témoignent.*" (2ème volume, page 20). "*L'événement est la source et le principe même de l'histoire.*" (id.page 21).

René Laurentin pense que l'opinion publique générale est très mal informée sur la nature réelle du fondateur du christianisme : "*Jésus a changé la face du monde, il continue de changer profondément des vies, des institutions, des situations. Il inspire de manière sans cesse renouvelée, l'amour, la compréhension et le service des pauvres (...)* C'est surprenant, car Jésus n'est qu'un charpentier de village, issu d'une province particulièrement méprisée (...) Il est donc

affligeant, non seulement pour des chrétiens, mais pour tout esprit sérieux, que cette existence d'une rare plénitude soit systématiquement caricaturée, désintégrée, réduite à rien, par de puissants mécanismes de rejet, si efficaces que la moitié des Français doutent de sa réalité, selon les sondages devenus la nouvelle norme de la médiocrité ambiante. Jésus ne serait peut-être qu'un rêve, un produit culturel, issu de la subjectivité. » (pages 9 et 10) -

Cette mauvaise information dont le grand public est victime, d'après R. Laurentin, a son origine dans les études bibliques du XIX^{ème} siècle et dans une fallacieuse distinction entre le *Jésus de l'histoire* et le *Christ de la foi* : " *Depuis plus d'un siècle, l'exégèse libérale allemande dissocie artificiellement le Jésus de l'histoire du Christ de la foi : dans cette perspective, le Jésus de l'histoire n'est rien. Le Christ de la foi, c'est le rêve des croyants qui ont fabriqué cette sublime figure culturelle (...)*". L'abbé Laurentin ne résiste pas à l'envie d'égratigner au passage tous ces livres qui dissocient le Jésus de l'histoire du Christ de la foi : " *Nul croyant ou historien sérieux ne les reconnaissent* " ; dans de tels ouvrages, " *les auteurs eux-mêmes ne reconnaissent que leurs propres déjections.*" La critique libérale fonctionne en deux temps : " 1) La démythologisation, où l'on met en doute " *tout ce qu'on croyait établi* ", d'où, " *il ne reste rien ou presque rien* " ; 2) La remythologisation ; celle-ci consiste à projeter sur Jésus et sur Marie d'autres " *mythes à la mode de notre époque* ". (page 12)

R. Laurentin poursuit son explication des origines de l'erreur ; elles sont, en réalité, antérieures à l'émergence de ce qu'on appelle les sciences religieuses : " *Les rationalistes idéalistes* ", en perturbant les vrais mécanismes de la connaissance (dans la foulée de Kant et de Brunschvicg) ont accredité l'idée que " *les croyants sont des rêveurs.*" Ils sont, au contraire, selon l'abbé Laurentin, ceux qui visent à la connaissance vraie, qui consiste à " *sinon atteindre la réalité* ", " *atteindre l'autre en tant qu'autre* " (...) " *La connaissance est essentiellement intentionnelle. Autrement dit, elle rejoint la réalité et la pénètre sans l'altérer, en surmontant les obstacles et les interférences, y compris l'inaliénable subjectivité (...)* (page 13) " *Si la connaissance n'est que l'action constructive du sujet connaissant, le Jésus de l'histoire devient une nébuleuse informe, et le Christ de la foi n'est qu'une fabrication laborieuse et artificielle de la communauté primitive* ".

L'abbé Laurentin a au moins le mérite d'aller au fond des choses en ce qui concerne la différence séparant l'approche historique de l'approche théologique et l'on ne s'étonnera pas que, pour lui, ce soit la seconde qui est la bonne tandis que la première est vouée à l'échec, en

l'absence du secours de la seconde. Son mérite est de ne pas s'embarrasser de diplomatie, mais de parler clair et de donner congé à l'amphibologie qui préside si souvent en la matière. René Laurentin est croyant et c'est par la croyance que l'on atteint la connaissance. Malheureusement, on entre dans une sorte de paradoxe, quand il apparaît que cette connaissance, de nature métaphysique, semble avoir besoin du secours de la connaissance historique, cependant que la connaissance historique serait impossible si la connaissance métaphysique ne venait à son secours. C'est donc bien en historien qu'il écrit, puisque ce deuxième volume de son ouvrage porte le sous-titre que l'on a vu. L'auteur revendique " *d'être réaliste en double référence aux réalités humaines et la réalité divine dont il (Jésus) est le suprême témoin.*" (page 14) Laurentin rappelle qu'en 1966, il a été appelé par la Congrégation de la foi à siéger dans une commission chargée d'évaluer l'historicité des chapitres de Luc. (page 14) Au passage, une allusion est faite au célèbre best-seller de Jacques Duquesne, lequel, malgré son positionnement très classique ne fait rien d'autre de que " *vulgariser la position d'assez nombreux exégètes officiels qui forment la foi des prêtres dans la relativité*". C'est-à-dire que quand l'auteur dénonce ces ouvrages qui présentent des caricatures de Jésus, ce n'est pas à d'éventuels auteurs négationnistes qu'il pense, mais à tous ceux n'osent aller aussi loin que lui dans leurs conclusions et favorisent, de ce fait, le triomphe du relativisme.

Comme le fera Benoit XVI dans son histoire de *Jésus de Nazareth*, René Laurentin feint de rendre hommage à la méthode historico-critique pour souligner combien elle est aujourd'hui dépassée : " *La méthode historico-critique fut sans doute un louable effort pour démêler histoire et fiction, mais aussi pour libérer l'exégèse de l'histoire, réduite à la portion congrue.*" (page 21). L'objectif de Laurentin est, une nouvelle fois, annoncé avec la plus grande clarté, ce qui fait tout l'intérêt de ce livre. Il n'y a pas de compréhension possible des origines du christianisme qui ne suive les voies de l'exégèse. Il va une nouvelle fois également s'en prendre au rationalisme. Le funeste Kant avait un prédécesseur, c'était Descartes : " *La grande illusion de ce système (le cartésianisme), c'est de tenir la critique ainsi comprise pour la voie essentielle de la science, fondée sur le doute et le soupçon. C'est là une méprise, car le doute n'est pas un chemin vers la vérité. Il est stérile et destructeur. Le scepticisme était chez les Grecs un courant marginal et méprisé. Cette conception négative de la critique est antiscientifique car les sciences progressent fondamentalement non par le doute, mais au contraire par l'audace d'hypothèses constructives et pénétrantes qui paraissent folie avant que la rigueur critique les ait confirmées et vérifiées en un second temps* " (...) *La critique historique ne sera que banalisation si elle réduit Jésus à un individu insignifiant. La vraie critique ne détruit pas son objet (fût-ce le*

Christ). Elle pénètre ce personnage hors série, qui a transformé le monde en changeant le cœur des hommes". (page 23). L'abbé Laurentin fustige sur des pages ce qu'il appelle " la déviance de la critique ".

Tout le livre va être l'illustration de ce que Laurentin considère comme " la vraie critique ". On peut immédiatement s'inquiéter de ce qu'il voit, *a priori*, dans les sources païennes une confirmation de l'historicité des évangiles : celles-ci fournissent " de précieux recoupements qui attestent la vérité plus ample et plus pénétrante des évangiles." " Les apocryphes (...) par leurs outrances et par leurs mythes font ressortir, par contraste, la vérité des évangiles " (...) Les découvertes de Qumrân, Nag Hamadi et autres lieux n'ont cessé de confirmer (...) la véracité des évangiles. La liturgie juive apporte de précieux recoupements qui datent et situent les événements ".

A propos de date, il consacrerait quelques paragraphes à la " composition" des évangiles mais ce sera pour évacuer la question. La composition des évangiles n'est pour lui, qu'un sujet d' " arrière-plan ". Quant aux dates de la rédaction proprement dite, il n'en parle simplement pas.

Le mieux est l'ennemi du bien. L'auteur aurait, normalement, dû sentir qu'il avait déjà beaucoup forcé la donne quant aux preuves qu'il allègue de l'historicité des évangiles. Mais ce n'est pas le cas. Il va maintenant en appeler à l'archéologie et après l'archéologie au linceul de Turin : " Après la grotte de Bethléem, vénérée dès l'origine, les fouilles ont identifié notamment la maison de Marie lors de l'Annonciation (...) celle de la Sainte Famille, restée sur place à Nazareth en Galilée ; celle de saint Pierre à Capharnaüm; le lieu d'élection de Jésus au bord du lac ; le Golgotha et sa tombe, toute proche. Et nous verrons que le linceul du Christ (non moins systématiquement combattu que l'Évangile) s'impose à l'objectivité. Ce sont des scientifiques du plus haut niveau, en partie non chrétiens, représentant d'innombrables disciplines, qui concluent avec le plus de fermeté à l'authenticité, les catholiques gardant toujours en ces matières leur complexe d'infériorité". (page 27)

On peut, effectivement, classer l'abbé Laurentin parmi les croyants décomplexés; mais on se gardera de traiter par l'ironie son système de conviction, d'abord parce que ses connaissances réelles forcent le respect, en dépit de l'extravagance des conclusions où sa foi le pousse ; ensuite et surtout, parce que cette foi le pousse à une sincérité qui le désinhibe totalement quand il expose les raisons de ses croyances. Sa franchise caricaturale le fait classer comme

fondamentaliste, y compris par ceux qui, pour l'essentiel, ont des conclusions semblables aux siennes, mais qui font preuve d'une bien plus grande discrétion sur les raisons qui les y amènent.

René Laurentin a quelques principes d'où découle une méthode. Parmi ces principes, le plus important est sans doute que la foi détient la clé de la vraie connaissance. Cette connaissance est d'une autre nature. Ce qu'il appelle " *l'altérité* ". *L'altérité* - c'est-à-dire, dans sa conception, la *vérité* - est accessible à condition de ne pas s'arrêter aux tentations du doute ou à l'utopie d'un savoir total, clair, sans mélange, sans obstacle. Sa méthode consiste à survaloriser toute argumentation qui conduit aux conclusions vers lesquelles sa foi (qui est, en même temps, son désir) l'oriente et occulter dans le même temps tout ce qui les contrediraient. Il croit faire de l'histoire. Il fait, en réalité, de l'apologétique. Ses ressources sont celles, inépuisables, de la rhétorique. Il fustige le scepticisme, que notre culture a, effectivement, connoté négativement. C'était déjà le cas, dit-il, chez les anciens grecs. Il oublie qu'une autre démarche de connaissance avait encore une bien plus mauvaise image de marque, c'était la sophistique. La culture qui est la nôtre semble bien moins répressive à l'endroit des sophistes modernes qu'à l'endroit des sceptiques. L'abbé Laurentin profite beaucoup de ce parti pris. Il ne fait rien d'autre, en dernière analyse, que de nier toute légitimité à la critique.

Mais l'intérêt qu'il représente serait très limité s'il ne représentait que lui-même. Ses outrances sont telles qu'il n'est même pas crédible par les historiens-théologiens de son propre camp. C'est qu'en effet ceux-ci, bien qu'animés par les mêmes principes et développant les mêmes méthodes, sont suffisamment réalistes pour nuancer, au moins dans la formulation, les conclusions auxquelles ils parviennent. Cela leur permet de passer plus aisément dans l'opinion. C'est ce relativisme dont l'abbé Laurentin les accuse. C'est cette absence de concession qui vaut à l'abbé Laurentin d'être perçu comme fondamentaliste. C'est ce qui fait son intérêt si, comme je le pense, ses principes et sa méthode sont ceux de tous les historiens-théologiens.

Faut-il rappeler que René Laurentin qui prétend écrire, en historien, une *Vie authentique de Jésus-Christ* ne s'est pas cru dépassé par la difficulté de réitérer la performance en publiant en 2008 une *Vie authentique de Marie* ? Le personnage de Marie est le plus surréaliste de toute l'histoire des origines du christianisme : conçue sans être atteinte du péché originel, elle donne naissance à un enfant sans intervention humaine, reste vierge après l'accouchement aussi bien qu'avant (ce que la théologie appelle la *virginité perpétuelle*) et monte au ciel avec son corps qui n'est pas passé par la mort (Dormition et assomption). Il faut une curieuse conception de l'histoire pour prétendre faire, dans de telles conditions, une vie authentique d'un tel personnage.

Source :

de :

<http://blogs.mediapart.fr/blog/jeanpaulveslegoff/071112/la-vie-authentique-de-jesus-christ-selon-rene-laurentin-i>

à

<http://blogs.mediapart.fr/blog/jeanpaulveslegoff/071112/la-vie-authentique-de-jesus-christ-selon-rene-laurentin-vi> --- 7 novembre 2012

b) Le cas Petitfils

[LA RECHERCHE SUR LE JÉSUS HISTORIQUE RÉCUPÉRÉE PAR UN CATHOLIQUE \(Le "Jésus" de J.C. PETITFILS\)](#)

(...)

Première évidence : la documentation de l'auteur est remarquablement étendue. Il a immensément lu, et rassemble en 630 pages des éléments éparpillés dans beaucoup de domaines. Mais son livre n'est pas (seulement) celui d'un historien de talent.

(...)

L'historien se serait-il mis au service de la réaction catholique ?

(...) Sa thèse pourrait être ainsi résumée : « Tout ce qui est écrit dans les évangiles, tout doit s'être passé comme c'est écrit ». Pour le prouver, il mélange les informations de façon stupéfiante. Pris dans une corrida, le lecteur tournoie devant un dédale de « preuves », agitées devant lui comme la cape du toréador. Entrons dans l'arène.

(...)

- L'étoile des Rois Mages (pp. 461-463) : (...)

Jésus est donc bien né en décembre, sous une étoile aussi brillante qu'éphémère, en l'an -7 ou -6. (...)

- Les phénomènes accompagnant la mort du Christ (pp. 401-407)

(...)

La multiplication des pains (pp. 226-227) ? Sa réalité est confirmée par « d'autres multiplications [miraculeuses] de vivres » qui se sont produites en Italie au 17^e s., puis en Poitou, chez le curé d'Ars et à Bourges au 19^e s..

(...) La transfiguration (p. 250) ? Elle est à « rapprocher de phénomènes de bioluminescence observés chez certains mystiques. On cite les cas de sainte Thérèse d'Avila, de saint Benoît-Joseph Labre, de saint Michel Garicoitz, de saint Séraphim de Sarov. »

(...) La prescience de Jésus ? Elle est de même nature que celle des mystiques : « Les exemples abondent... Je n'en citerai qu'un seul... celui d'une religieuse augustinienne » qui aurait eu en 1929 la vision selon laquelle elle serait un jour décorée d'une médaille militaire – ce qui se produisit bien en 1949. Sa cause de béatification est d'ailleurs introduite à Rome (note 53, p. 604).

(...) Jésus marchant sur les eaux ? (p. 230) : « Faut-il rapprocher ce prodige des phénomènes de lévitation observés chez plusieurs saints et grands mystiques ? ... On songe aux lévitations extatiques de sainte Thérèse d'Avila, de saint Jean de la Croix, de saint Joseph de Copertino, de saint Alphonse de Liguori, de saint Joseph-Benoît Cottolengo, de saint Gérard Majella, etc. » (p.601, note 31).

(...) Etc., etc. Ce qui est particulièrement pernicieux, c'est qu'on prend toujours soin de dire que l'historien n'a pas à prendre en compte ce genre de preuve. Pourquoi alors les étale-t-il avec tant de complaisance dans ses démonstrations, sinon parce qu'elles confortent sa lecture des textes ? Et qu'elles encouragent le lecteur non-averti à adhérer à ses conclusions ?

(...) Il répond : « Pourquoi vouloir rejeter d'emblée ce que la raison n'explique pas ? Des phénomènes extraordinaires, supranaturels existent... pourquoi les balayer d'un revers de la main ? » (p. 20).

(...)Soit. Mais alors qu'on ne prétende pas, en bon historien, « utiliser et croiser les sources à [ma] disposition, de manière critique, bien entendu, en [me] gardant des assemblages artificiels » (p. 27). Ni avoir « une approche rationnelle » de son sujet (p. 21).

La question des sources

(...) Depuis 17 siècles, la légende et la mythologie chrétienne coulent comme un fleuve majestueux, d'une grande beauté.

(...)Ce fleuve prend notamment sa source dans le quatrième évangile, dit selon s. Jean. C'est, affirme l'auteur, le plus fiable historiquement - ce qui est exact. Mais c'est aussi le plus philosophique et le plus splendidement théologique des quatre. Comment expliquer cette cohabitation intime dans le même texte entre détails historiques, philosophie et dogme ?

(...)Tout repose sur l'identité de son auteur.

(...)

(...)J.C. Petitfils brode à perdre haleine sur la légende qu'il a choisie d'adopter pour vraie.
(...) Ainsi, l'apôtre André en personne aurait demandé à « Jean » d'écrire son évangile, et en aurait révisé ensuite le texte avec les autres disciples, lui apportant ainsi une garantie collective d'authenticité (pp. 25, 125).

(...)Si André a inspiré Jean, l'évangéliste Luc, lui, aurait « incorporé dans son texte une partie de l'enseignement oral du disciple bien-aimé. » (p. 544). « Son récit de la pêche miraculeuse, Luc l'a très vraisemblablement entendu de la bouche de Jean. » (p. 447). Luc est « le seul évangéliste à rapporter les origines familiales du Baptiste, qu'il tient de bonne source, peut-être de Jean l'évangéliste. » (n. 18 p. 587). « Luc, auditeur de Jean, a happé [ses paroles] au vol et [les] a reproduites. » (n. 4 p. 605).

(...)Vraisemblablement, peut-être... Devant ces affirmations totalement dénuées de fondement textuel, l'exégète reste muet, confondu, atterré.

(...)Un fleuve qui prend sa source dans de telles manipulations ne peut que charrier les mythologies qui plaisent aux foules.

(...)Mais il les trompe.

Historien, ou mystificateur ?

(...)Je me contenterai maintenant d'énumérer rapidement quelques-unes parmi les nombreuses mystifications réjouissantes de l'auteur.

- Les Nazôréens ? On ne sait presque rien de cette secte juive à l'époque de Jésus, mais on sait qu'il en faisait partie. Pages 80-81, l'auteur retrace pourtant son histoire depuis le retour de l'exil à Babylone, sans donner aucune source de ce qu'il avance (il serait le premier à en savoir tant !) Pour affirmer enfin que « Jésus est à la fois un habitant de Nazareth et un Nazôréen. » (p. 81), et que sa famille constitue « le clan des Nazôréens » (p. 197).

(...)

- Pour expliquer la parole de Jésus à Pierre avant le lavement des pieds : « Celui qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver », l'auteur invente une purification préalable des disciples « dans une petite grotte au flanc du mont des Oliviers, aménagée en mikvé. Il leur restait à se purifier les pieds, couverts de poussière » (p. 297), d'où le lavement des pieds du quatrième évangile. Cette grotte, il la décrit avec un luxe de détails (n. 33 p. 609).

(...)

- Malchus, à qui Pierre tranche l'oreille, « serait le préfet des prêtres, soumis aux règles de pureté sacerdotale. Sa blessure le rendait invalide pour les fonctions du Temple, d'où le geste de Pierre » (p. 310). Astucieux Pierre !

(...)

- « Afin de faire pénétrer le corps [de Jésus dans le tombeau], les porteurs exécutent un demi-tour. Celui qui tient la tête entre le premier à reculons, en se baissant fortement. Les pieds sont ainsi disposés vers l'ouverture » (p. 419).

(...)

- La prière de Jésus à Gethsemani : Ce jardin « appartient vraisemblablement à Jean » (p. 289). « Comment les apôtres ont-ils pu raconter [la scène de la prière de Jésus à l'agonie], alors qu'ils étaient endormis ? » Qu'à cela ne tienne, « c'est après la scène des rameaux... que la scène a eu lieu, non après le dernier repas. » Pour justifier ce scoop exégétique vraiment inédit, l'auteur s'appuie sur l'autorité du pape Benoît XVI (p. 291).

(...) J'arrête là.

(...)

Les reliques de la Passion au secours du dogme

(...) J.C. Petitfils accorde autant de crédit, sinon plus, aux reliques de la Passion qu'aux textes des évangiles. Il consacre des dizaines de pages à l'examen croisé du linceul de Turin, du suaire d'Oviedo et de la tunique d'Argenteuil.

(...) Je ne me prononcerai pas ici sur le dossier controversé du Suaire de Turin. N'étant qu'un exégète, je ferai deux brèves observations à l'auteur (observations complétées et précisées dans un article ultérieur, [cliquez](#)) :

(...)

Deux derniers exemples récréatifs de son enquête :

(...)

1- Selon Matthieu, un ange serait descendu du ciel pour ouvrir le tombeau de Jésus au matin de Pâque, et « son aspect était comme l'éclair » (Mt 28,3).

(...) L'événement est-il « authentique ou symbolique », se demande M. Petitfils ? Réponse : pour l'Église, la résurrection est « un phénomène objectif en soi, donc historique, même si elle échappe... à l'Histoire. » D'ailleurs, c'est l'enseignement du pape Benoît XVI sur lequel l'auteur, en bon historien rationnel, s'appuie pour boucler son enquête (p. 435).

(...) Des preuves ? Dans le linceul de Turin. Et de citer pêle-mêle (p. 436-438) les hypothèses de la vaporographie (confirmée sur une momie vieille de 2000 ans et le suaire de saint Charbel Makhlof, mort en 1898), des radiations électromagnétiques, « un double bombardement de

protons et de neutrons, provenant de la désintégration des noyaux de deutérium présents dans le corps », aucune de ces théories « ne rendant compte de la façon dont s'est formée l'image ».

(...) Quelques lignes plus loin pourtant, « d'autres données sont aussi certaines et tout aussi mystérieuses », ce qui permet à l'auteur de conclure que « le corps [de Jésus] semble s'être dématérialisé de l'intérieur, laissant le linceul s'affaisser sur le vide. »

- Les reliques de la vraie croix, dont Daniel-Rops disait que « si on les rassemblait toutes, il y aurait de quoi remplir un paquebot ». Eh bien, M. Petitfils, lui, nous apprend que « si l'on s'en remet aux analyses [des reliques] de la cathédrale de Pise, du Dôme de Florence, de Notre-Dame de Paris et de Sainte-Croix-de-Jérusalem, le bois utilisé [pour la Croix] aurait été du pin » (p. 369).

(...) On aimerait quand même savoir si ces reliques ont conservé jusqu'à aujourd'hui la légère odeur de térébenthine qui devait flotter sur les collines de Judée.

La schizophrénie catholique

(...) Je n'abuserai pas de la patience de mon lecteur : il comprend mieux maintenant ce qu'est la schizophrénie catholique.

(...) La schizophrénie consiste à vivre dans deux mondes différents. Comme certains intellectuels catholiques, J.C. Petitfils a un pied dans d'immenses connaissances, et l'autre dans le conformisme le plus étroit.

(...) Il tricote subtilement des informations historiques ou exégétiques exactes, avec des légendes savantes destinées à conforter la soif de merveilleux de croyants, déboussolés par l'effondrement de la mythologie chrétienne.

(...) Il sait tout de la Quête du Jésus historique, mais il choisit son bord : ne publier que ce qui est catholiquement correct. Il s'attire donc la bienveillance des médias, qui connaissent la frilosité du grand public.

(...) Et ce public, ébloui par tant d'érudition, par la virtuosité des passes du toréador, soulagé enfin d'être savamment conforté dans ses nostalgies d'enfance, le public se convainc qu'il est inutile d'aller chercher plus loin.

(...) « Le Jésus de l'Histoire, auquel ses disciples renvoient, reste une énigme, un mystère insondable » (p.478). Ce mystère, m'a-t-il dit lors de notre rencontre, l'historien le reconnaît. Mais il ne peut le pénétrer.

(...) Oui, la personne de Jésus, comme toute personne humaine, est un mystère insondable – et d'abord à elle-même.

(...) Mais l'historien ne reconnaît que les zones d'ombres de l'Histoire qu'il tente d'éclairer, avec la rigueur de sa discipline.

(...) Mais l'exégète ne reconnaît que des textes du passé qu'il tente de comprendre, avec les outils dont il dispose aujourd'hui.

(...) Mystérieux, Jésus ? Certes. Comme vous, comme moi. Mais plus encore que vous et moi, car il ne cesse d'interroger nos vies, et d'illuminer la mienne.

M.B., 14 déc. 2011

Source Michel Benoit

<http://michelbenoit17.over-blog.com/article-la-recherche-sur-le-jesus-historique-recuperee-par-un-catholique-le-jesus-de-j-c-petitfils-92506995.html>

c) complément sur le Linceul de Turin :

Historia n° 372, février 2012 a consacré un dossier de synthèse à la question. D'où il apparaît que les expertises de 1988 datant le linceul du XIII^{ème} siècle n'ont pas lieu d'être remises en cause ; que le Vatican, d'ailleurs, ne les a pas officiellement contestées, tout en continuant à favoriser en pratiquer le culte du linceul comme l'a montré la dernière ostension du suaire du 10 avril au 23 mai 2010. ---- Il est à remarquer que l'un des derniers actes du pontificat de Benoît XVI, avant sa démission, a été d'autoriser une " ostension " exceptionnelle du suaire, ce qui a eu lieu, sous l'autorité de son successeur, le pape François, le 30 mars 2013 (samedi saint). A cette occasion, la chaîne de télévision KTO TV, a diffusé une émission d'une heure trente consacrée au suaire, où l'on apprend que " *les hommes de science continuent à s'interroger* ", " *le suaire demeure une énigme...*", qu'il s'agit du " *mystère le plus obscur de la foi et, en même temps le signe le plus lumineux d'une espérance qui va bien au-delà de la mort* " (Mgr Cesare Nosiglia, archevêque de Turin). A l'occasion de la cérémonie en la cathédrale de Turin, le pape François est apparu par télévision interposée pour dire notamment : " *C'est le visage d'un défunt et pourtant, mystérieusement, il nous regarde et, dans le silence, il nous parle...l'homme du suaire nous invite à contempler Jésus de Nazareth (...)* A travers le saint suaire, nous parvient la parole unique et ultime de Dieu...l'Amour fait homme incarné dans notre histoire ...Pour cela, contemplons l'homme du suaire.."

Source KTO TV :

A/ Carmignac :

Je travaille sur les manuscrits de la mer Morte depuis 1954 [...]. Ces travaux m'ont amené, depuis 1963 à traduire l'Évangile de St Marc en hébreu de Qumrân. J'ai été surpris de constater que c'était très facile. Les mots du texte grec de Marc sont dans l'ordre voulu par la grammaire hébraïque et beaucoup de tournures sont hébraïques. [...] J'ai donc voulu retraduire tout St Marc en hébreu et, en même temps, les passages parallèles de St Matthieu et de St Luc, pour les comparer. [...] Et ce à quoi j'aboutis, c'est à des conclusions assez révolutionnaires : les Évangiles ont été composés beaucoup plus tôt et d'une toute autre façon qu'on ne pense généralement dans les milieux des spécialistes. [...] En définitive, si les Évangiles synoptiques ont été écrits en hébreu, ce que je pense pouvoir démontrer, toute une tendance biblique actuelle, celle qui se réclame de Bultmann notamment, est compromise .

(...) Rudolf Bultmann est un allemand, professeur à l'Université de Marbourg. C'est plus un philosophe qu'un exégète ; ami du philosophe Heidegger, c'est sous l'influence de celui-ci, en partie au moins, que Bultmann a bâti un système qui relève plus de l'histoire des religions que de l'exégèse. Bultmann compare les récits des évangiles aux récits populaires qui peuvent exister dans les différentes religions et mythologies ; il constate que pour à peu près chacun des récits évangéliques on peut trouver des passages parallèles dans la mythologie grecque, le Bouddhisme, etc. En recourant à la notion de genre littéraire (qui est une notion juste mais à utiliser avec discernement), il fait des rapprochements entre tel fragment des Évangiles et tel texte bouddhiste, hellénique... Il en arrive ainsi à atomiser le texte biblique. Il suppose que les évangiles sont la mise bout à bout de quantités de petits récits très courts inventés par les premières communautés chrétiennes pour exprimer ce qu'elles croyaient au sujet du Christ ; par exemple elles prêtent au Christ tel miracle pour dire qu'elles le croient d'origine divine, tout puissant, capable de rendre la vie... Bref, selon Bultmann, on mythologisait en écrivant les détails de la vie de Jésus, sous l'influence de la culture hellénique. Aussi, pense-t-il, il faut maintenant « démythologiser » les Évangiles si l'on veut obtenir la réalité historique. L'Évangile, selon lui, nous permet d'atteindre la foi des communautés chrétiennes (Jésus ressuscité, Fils de Dieu, né d'une Vierge, etc.) mais non la réalité historique. Mais pour Bultmann ce n'est pas un obstacle à la foi. Disciple du philosophe

Heidegger, il prône une foi tout à fait « pure » et la foi est d'autant plus pure qu'elle ne dépend pas d'une connaissance historique. Il est plus beau, plus religieux, de croire sans motif, sans preuve. C'est ce qu'il appelle la foi pure. Tout son travail, dans sa pensée, est un travail de purification de la foi.

Quant à nous, nous disons : si Jésus n'a pas fait et dit réellement ce que nous rapportent fidèlement les Evangiles, comment pouvons-nous croire en Lui ? On rencontre ici la différence essentielle entre la foi protestante et la foi catholique. La foi des protestants est en réalité la confiance; la confiance que Dieu me sauvera et qu'il me sauve par Jésus-Christ. Cette notion de confiance peut, jusqu'à un certain point être détachée de la réalité historique. Pour les catholiques, la foi est d'abord adhésion de l'intelligence à des vérités révélées et cette adhésion n'est plus possible si les vérités révélées n'existent pas, si elles n'ont pas été révélées, si je ne puis les atteindre dans le contexte des faits historiques où elles ont été révélées. Le système de Bultmann est donc extrêmement dangereux. Malheureusement, il est vulgarisé en France et a influencé beaucoup de chrétiens. Les théories de Bultmann sont pour une part responsables de la crise que traverse l'Église actuellement. Ce qui a fait perdre la foi à certaines personnes c'est que Jésus n'est plus pour elles le Christ historique qui a vécu sur terre, qui était Fils de Dieu, vraiment homme comme nous, dont je connais les gestes et les paroles, mais un être idéalisé qu'on récupère sur le plan politico-social ou qu'on essaye d'envoyer dans les nuées... Or, ce qui frappe, c'est que toutes les théories de Bultmann ne reposent sur aucune preuve ; elles s'appuient sur l'argument de comparaison, de ressemblance entre tel récit chrétien et tel récit bouddhique, par exemple. Mais l'histoire des religions est si vaste qu'on peut toujours trouver des ressemblances entre récits provenant de religions différentes ; comparaison n'est pas raison. Il faudrait prouver qu'il y a influence directe de tel thème hellénique ou bouddhique sur le *Nouveau Testament* Bultmann ne le fait pas.

Si le travail que je poursuis en ce moment est exact dans ses conclusions essentielles, du Bultmannisme il ne reste rien. Bultmann pense en effet que les Évangiles ont été composés par les communautés hellénistiques de Corinthe, Ephèse, etc. Mais tout ceci est radicalement faux si Marc et Mathieu ont été composés en hébreu et si Luc a été écrit en dépendance de ce texte hébreu, car alors il n'y a pas d'influence des communautés hellénistiques, puisque la composition du texte n'est pas dans leur langue. Or, on peut prouver (et c'est l'objet de mon travail actuel) que Marc et Matthieu ont été écrits en hébreu, que Luc est, à la limite, du grec et de l'hébreu, et que ces textes sont passés de l'un à l'autre par tradition visuelle (leur rédacteur ayant sous les yeux un texte hébreu

écrit) et non par tradition orale... Alors, le Bultmannisme se présente comme un ensemble d'affirmations indémontrées, contredites par une enquête scientifique ».

Extrait d'une interview de l'Abbé Jean Carmignac, par le père André Boulet
(s.m.) à la *Revue des Oeuvres et des Missions marianistes* n° 27,
juillet-septembre 1976

<http://notredamedesneiges.over-blog.com/article-le-systeme-de-bultmann-est-extremement-dangereux-abbé-jean-carmignac-95391356.html>

B/ Rudolf Bultmann : En quoi les évangiles sont une légende.

Parlant des sources utilisées par Marc, Matthieu, et Luc R. Bultmann dit :

"(...) je renonce à tabler sur de telles sources comme sur des données fermes car il importe peu au fond que tel ou tel procès rédactionnel relevant de la tradition écrite se soit produit avant ou seulement dans nos évangiles, bien que la chose ne soit pas indifférente dans tous les cas.) (haut de la page 392)

page 449 : "C'est Marc qui a créé ce type de l'évangile. Le mythe de Christ confère à son livre - le livre des épiphanies secrètes - une unité qui n'est pas fondée sur la biographie mais sur le mythe du kérygme.

page 443 (fin de la rédaction du donné narratif, ou donné de la tradition... la conclusion (page 445) (page 453, phrase finale) " L'évangile est une grandeur qui relève de l'histoire du dogme et du culte. C'est tout au plus daas le roman moderne de la vie-de-Jésus qu'on pourrait voir une histoire de l'évangile comme genre littéraire".

: Section III la rédaction du donné de la tradition... (pp 389-391)

(page 299) Paragraphe ayant pour titre : "Narration historique et légende",

Bultmann écrit : "Touchant la définition des concepts, je fais observer que j'appelle légendes les morceaux narratifs de la tradition qui ne sont pas à proprement parler des histoires de miracles mais qui n'ont cependant aucun caractère historique mais un caractère religieux édifiant. (page

300) Elles contiennent aussi la plupart du temps un élément miraculeux mais pas nécessairement. C'est ainsi que la légende cultuelle de la Cène ne montre rien de miraculeux (...) Ce contexte peut être la vie du héros religieux : on a alors affaire à une légende biographique. Il peut aussi être la foi et le culte de la Communauté : il s'agit dans ce cas de légendes de foi ou de légendes cultuelles. Comme il est normal, les différentes sortes de légendes sont étroitement apparentées entre elles et avec les histoires de miracles. (...) De même, naturellement, la légende et la narration historique se mêlent dans la manière antique de raconter, bien qu'ici également la distinction de principe soit claire. Il a été possible, dans l'étude des synoptiques, de traiter séparément les histoires de miracles. Par contre, il ne me paraît pas possible de séparer les narrations historiques et les légendes, étant donné que si certains morceaux sont purement légendaires, la narration historique est, elle, tellement dominée par la légende qu'on ne peut en traiter qu'en même temps qu'on traite de cette dernière.

(page 303): le baptême :

" Sans contester que le baptême de Jésus par Jean soit historique, on n'en doit pas moins caractériser comme une légende l'histoire telle que nous l'avons (...) On pourrait être d'abord incliné à la considérer comme une légende biographique ; elle parle de la personne de Jésus (...) page 304 " La légende raconte la consécration de Jésus comme Messie ; elle n'est donc pas au fond une légende biographique, mais une légende de foi. (...) Gunkel et Gressmann interprètent l'histoire du baptême d'après le type de la " légende de l'appel du roi " et supposent que l'apparition de la colombe remonte au motif - fréquent dans la légende - selon lequel le choix du roi est décidé par un oiseau qui élit parmi le nombre des candidats celui qui convient.

Page 307 : : " L'intelligence de la légende requiert encore que l'on se demande comment la tradition en vint à choisir le baptême de Jésus comme l'instant de la consécration messianique (...) il s'ensuit que la légende du baptême ne peut avoir qu'une origine hellénistique (...)

page 308 : " Ce qui plaide finalement en faveur du fait que la légende du baptême provint de la communauté hellénistique, c'est que Q n'a manifestement pas raconté le baptême de Jésus (...) Si la légende du baptême s'est ainsi formée sous l'influence du culte chrétien, il n'y a pas à s'étonner que... etc (...)

page 309 : "légende cultuelle"

la tentation de Jésus

page 310 On a manifestement affaire ici à un rudiment d'une légende primitivement plus développée ou, s'il n'a jamais existé touchant Jésus une légende plus détaillée de la tentation, ,

aux rudiments d'un motif développé de façon circonstanciée dans une autre tradition et qui aurait pénétré dans la tradition relative à Jésus.

page 315 La confession messianique de Pierre : Le morceau est à caractériser comme une légende. L'indication de lui ne garantit d'aucune manière le caractère historique de ce qui est raconté...

page 316 : " Il s'agit donc d'une légende de foi on fait remonter la foi en la messianité de Jésus à une histoire de la première confession messianique qui a été faite par Pierre en présence de Jésus. Le Pierre historique aurait dû désigner Jésus comme le Messie à venir !

page 317 la transfiguration de Jésus : On a depuis longtemps reconnu que cette légende était originellement une histoire de Pâques. (...) page 319 : Exode 24 a-t-il influé sur la formation de la légende ? C'est douteux (...) le fait historique (qui) devient ensuite une légende messianique sous l'influence de Zach 9.9 (page 321)

l'histoire de la passion

page 321 "En toute hypothèse, ils renferment difficilement quelque chose d'historique, car, indépendamment du fait que la trahison de Judas appartient, du moins dans sa présentation concrète à la légende, (page 322), il est assuré qu'aucun renseignement authentique concernant la décision des autorités n'a été conservé mais que cette décision a été déduite des événements.

Page 323, l'onction de Béthanie : l'histoire est encore étrangère au plan de l'histoire de la passion qui est sous-jacent à l'Évangile de Marc, car elle est visiblement intercalée entre 1 s et 10 s. (...) Le remaniement qu'elle a ensuite subi a achevé d'en faire une légende biographique.

id.

la préparation du repas pascal

« La prescience de Jésus rappelle celle de I Sam 10 où Samuel prédit à Saül qui il rencontrera sur le chemin; Au bout du compte il y a toutefois probablement au fondement de la chose le motif légendaire selon lequel un être (la plupart du temps un animal) précède le voyageur et lui montre par la même la route. »

page 324 : « la prophétie de la trahison : la légende chrétienne a tiré le motif selon lequel Jésus a été trahi par un commensal (...) Le caractère légendaire de la scène ressort encore du fait que le nombre de douze est présupposé comme allant de soi...

page 325 L'institution du repas du Seigneur. « Qu'avec Mc 14, 22-25 on ait affaire à une légende culturelle, je n'ai plus besoin de le prouver après Eichorn et Heitmüller (...) Le passage de 22-25 - la légende culturelle issue des cercles hellénistiques de la sphère paulinienne - a au contraire manifestement chassé un morceau qui en tant que suite organique de 12-16 décrivait le repas

pascal. (...) page 326 chez Luc aussi on a affaire à une légende biographique, comme la référence à la passion l'indique clairement. »

page 329, L'arrestation de Jésus

(...) « Ce récit aussi est coloré de légende par le motif du traître qui donne un baiser et par les paroles de Jésus de 48 s. (...) p 330 Matthieu et Luc montrent comment l'élément légendaire s'est développé. »

page 330, « le reniement de Pierre : L'histoire de Pierre elle-même est légendaire et littéraire. Cette légende n'a pas connu, comme on l'a montré, la tradition qui se trouve dans Luc 22, 31

l'audience et la condamnation par le Sanhédrin. »

p 331 « les mauvais traitements infligés à Jésus, la remise à Pilate, la condamnation et le crucifiement (pp 332)-333) page 334 : « Matthieu n'offre aussi qu'une rédaction du texte de Marc augmentée de quelques traits légendaires. L'épisode d'Hérode et de Pilate introduit par Luc est probablement une légende (...) Dans le récit du crucifiement, il y a visiblement chez Marc, un ancien récit historique remané dans un sens légendaire...(...) Finalement, chez Luc, dans une série de manuscrits, le crucifiement lui-même a été enrichi d'un trait légendaire (l'intercession pour les ennemis : 23, 34) (page 335). »

p 335 : Les railleries à l'adresse du Crucifié : « C'est une formation légendaire issue de la preuve de prophétie (Lam 2, 15) . »

p 335, id. la mort de Jésus. Le récit est fortement déformé par la légende (...) On ne verra pas là un récit ancien, mais une légende chrétienne. (...) Ici encore, chez Matthieu, les traits légendaires sont renforcés par l'adjonction de prodiges. (p 336)

Les femmes témoins, p 336, (...) « Elles sont aussi peu historiques ici que là. »

La sépulture de Jésus Marc, 15, 42-47 « C'est un récit historique qui ne fait aucunement l'impression d'être une légende, mis à part les femmes qui apparaissent de nouveau comme témoins...Enfin, Matthieu a, en 27, 62-66, Matthieu ajouté la légende apologétiquement motivée de la garde du tombeau. »

(page 337). « Avant d'analyser la tradition restante des légendes (1), je voudrais récapituler l'histoire de la tradition de la passion ... Note 1 : C'est-à-dire les légendes de la résurrection et des récits de l'enfance... »

(page 351) « Les autres morceaux dans Mt 28 et Lc 24 font l'impression d'être un travail littéraire conscient et doivent, au moins pour partie, être caractérisées comme une production rédactionnelle. Dans Mt 28, 11-15, la tromperie des hiérarques est une légende apologétique analogue à 27, 62-66. Dans Mt 28, 16-20, la dernière apparition de Jésus est transformée en une

sorte de légende culturelle par l'ordre de baptiser qui y est joint. Dans Lc 24, 36-49, l'apparition aux disciples semble être un morceau rédigé, au fondement duquel il y a probablement une légende plus ancienne qui racontait une apparition en Galilée (...) Chez les synoptiques, l'ascension n'est pas encore racontée sous la forme d'une légende. Le remanieur des Actes y a introduit une légende de l'ascension ... »

Rudolf Bultmann : *L'histoire de la tradition synoptique*

Note 844, page 389,
Douze des cent-vingt-huit thèses de Tillich

1. "L'énoncé de foi chrétienne : "Jésus est le Christ" doit être distingué du jugement historique : "Jésus, le Christ, a existé".

2. "Le premier énoncé pose comme identiques les représentations "Jésus" et "Christ" ; le second énoncé attribue une réalité historique à cette identité présumée vraie.

(...)

6. "L'identité ainsi déterminée entre Jésus et le Christ sera présumée comme la base du christianisme dans tout ce qui va suivre".

7. "A partir de ce présumé, on se demande si l'énoncé suivant est certain : "Jésus, le Christ, existe".

8. "La preuve de cet énoncé peut être cherchée, en s'appuyant sur la représentation "Jésus" ou sur la représentation "Christ". La première approche, constitue la preuve historique, la seconde, la preuve dogmatique."

(...)

15. "Bien qu'ils admettent en principe la critique historique, ils ne l'appliquent que parcimonieusement et sur aucun point fondamental, car la position supranaturaliste ne s'y prête d'aucune façon".

17. "Les vieilles preuves supranaturalistes fondées sur la crédibilité des écrivains sacrés ne prouvent aucune certitude parce que, d'une part, elles présumont chez ceux-ci une conscience moderne de la vérité, et que, d'autre part, elles ignorent les lois de l'intuition historique".

18. "Les lois de l'intuition historique montrent que le fait décrit en 1 n'est pas arbitraire ; il est effectivement entaché de l'élément d'incertitude inhérent à tout énoncé obtenu par induction".

19 "La détermination des données extérieures se trouve ainsi grevée d'une double source d'erreurs :

a) les erreurs d'ordre purement psychologiques et physiologiques dans l'observation des premiers rapporteurs.

b) l'incertitude propre à l'établissement à partir de vestiges historiques, des données qui les ont produits et la possibilité de corrections conscientes de la réalité".

28. " Les lois de l'intuition historique confirment donc le fait scientifique en vertu duquel on ne peut, par la voie historique, obtenir de certitude à propos du Jésus historique".

29. "La preuve dogmatique infère de l'essence du Christ et de son œuvre sa réalité effective, et parce que l'équation "Jésus est le Christ doit demeurer en vigueur", elle conclut à la réalité de toute l'équation.

30 "D'emblée, par conséquent, toutes les formes de dogmatique qui n'affirment pas cette équation demeurent en réalité hors de considération.

Paul Tillich

Note 863/866, page 394 et s.
Repenser le problème

Bien sûr, nous ne sommes plus aussi naïfs que nos prédécesseurs du siècle dernier, qui n'avaient, semble-t-il, d'autre but que de montrer que Jésus ou les premiers chrétiens avaient créé un type de religion complètement original, sur lequel toute influence réelle, qu'elle soit juive ou grecque, devait être niée ! Nous savons fort bien que l'on peut découvrir de nombreuses influences derrière le christianisme primitif ; certains insistent sur l'arrière-plan juif, d'autres sur le milieu grec ou pré-gnostique. Mais tous seraient prêts à admettre que le christianisme primitif, parce qu'il avait sa propre foi, son propre culte, sa propre organisation (même si nous voulons le traiter de religion syncrétiste) était une religion indépendante : c'est cette hypothèse fondamentale que je voudrais mettre en question. Ma thèse sera qu'il n'y a pas eu de « christianisme primitif » avant 70 et qu'après cette date il a fallu au christianisme une génération entière pour se constituer en religion indépendante (...)

Où est la preuve qu'il y avait avant 70 une religion chrétienne indépendante ? Dans des sources non-chrétiennes ? (...) Qu'en est-il des sources chrétiennes (...) ? Mais est-il concevable qu'une religion indépendante ait pu naître spontanément après 70 d'un mouvement purement juif de 40 années plus jeune ? Pourquoi pas, si ce mouvement était assez fort ; tout était possible dans le judaïsme après 70. La chute de Jérusalem et la destruction du Temple en 70

constituèrent un coup terrible pour le Judaïsme, en dépit du fait qu'elles laissaient intactes les colonies juives hors de Palestine et qu'elles n'effaçaient pas la vie juive en Palestine même (...). Tout ce que nous savons, c'est que le mouvement de réforme lancé par Johanan ben Zakkai immédiatement après 70 fut assez bien reçu pour que son autorité et son interprétation de la Loi aient pu s'affirmer en moins de dix ans et devenir trente ans après la seule forme d'orthodoxie juive. (...) Même si le judaïsme était à l'époque très atteint, il est *impossible* de penser que cette rapide reprise en charge de la vie religieuse et morale d'un grand peuple nombreux, divers et dispersé n'ait pas rencontré d'opposition. Nous en savons trop peu sur l'histoire du judaïsme des dernières décennies du Ier siècle de notre ère pour pouvoir nous avancer davantage, excepté sur un point : cette opposition à l'intérieur du judaïsme fut menée, entre autres, par les chrétiens. Et nous connaissons quelques faits sur ce point par des sources rabbiniques et chrétiennes, surtout par ces dernières (...).

... Le christianisme est, presque partout, dans les premières années du IIème siècle une religion complètement indépendante qui à partir de ce moment s'intéresse surtout à ses problèmes internes (hérésies et schismes et à ses rapports avec les autorités politiques (Apologistes, etc). Ce n'est qu'à ce moment que l'on peut dire que *le christianisme primitif est pleinement constitué*, après avoir été pendant quelque 30 ans en gestation et en création. Ce qu'on appelle trop souvent « le christianisme primitif » (30-70) ne peut absolument pas, à proprement parler, être décrit comme un « christianisme », si nous voulons comprendre non seulement cette période de 40 ans, mais aussi les trois dernières décennies du Ier siècle ; la vieille et inutile querelle sur la naissance du « catholicisme primitif » le monde clairement.

Etienne Trocmé

Le christianisme primitif, un mythe historique ?

Etudes théologiques et religieuses, 1974, N° 167, volume 61, pp 15-29

Note 879, page 402
Divino afflante spiritu

Pie XII

A nos Vénérables Frères les Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques et autres Ordinaires en paix et communion avec le Siège apostolique, ainsi qu'à tout le clergé et aux fidèles de l'univers catholique :

Vénérables Frères et chers Fils, Salut et Bénédiction Apostolique

(...)

2. Mais parce que, dans les temps modernes, la divine origine des Saintes Écritures et leur interprétation correcte ont été particulièrement mises en question, l'Église s'est appliquée à les défendre et à les protéger avec encore plus d'ardeur et de soin. Aussi le saint Concile de Trente, dans un décret solennel, a-t-il déjà déclaré, au sujet de la Bible, qu'on devait en reconnaître " comme sacrés et canoniques les livres entiers, avec toutes leurs parties, tels qu'on a coutume de les lire dans l'Église catholique et tels qu'ils sont contenus dans l'ancienne édition de la Vulgate latine " (*Sessio* IV décret. I ; Ench. Bibl. n. 45). 3. Puis, de notre temps, le Concile du Vatican, voulant réprouver de fausses doctrines sur l'inspiration, a déclaré que l'Église tient les Livres Saints pour sacrés et canoniques, " non parce que, œuvre de la seule industrie humaine, ils auraient été approuvés ensuite par son autorité, ni pour cette seule raison qu'ils contiendraient la vérité sans erreur, mais parce que, écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur et ont été transmis comme tels à l'Église " (*Sessio* III cap. II, Ench. Bibl. n. 62). 4. Plus récemment cependant, en dépit de cette solennelle définition de la doctrine catholique, qui revendique pour ces " livres entiers, avec toutes leurs parties ", une autorité divine les préservant de toute erreur, quelques écrivains catholiques n'ont pas craint de restreindre la vérité de l'Écriture Sainte aux seules matières de la foi et des mœurs, regardant le reste, au domaine de la physique ou de l'histoire, comme " choses dites en passant " et n'ayant - ainsi qu'ils le prétendirent - aucune connexion avec la foi.

(...)

Nous avons jugé très opportun, d'une part, de rappeler et de confirmer ce que Notre Prédécesseur a établi dans sa sagesse et ce que ses Successeurs ont ajouté pour affermir et parfaire son œuvre ; d'autre part, d'indiquer ce que les temps présents semblent postuler, afin de stimuler de plus en plus à une entreprise aussi nécessaire et aussi louable tous les fils de l'Église qui s'adonnent à ces études.

(...)

17. Il n'y a personne qui ne soit à même de remarquer combien, au cours des cinquante dernières années, se sont modifiées les conditions des études bibliques et des disciplines auxiliaires. Ainsi, pour ne pas parler du reste, au temps où Notre Prédécesseur publiait son Encyclique *Providentissimus Deus*, c'est à peine si l'on avait commencé l'exploration de l'un ou de l'autre des sites de la Palestine au moyen de fouilles scientifiques. Maintenant les explorations de ce genre ont grandement augmenté en nombre, tandis qu'une méthode plus sévère et un art perfectionné par l'expérience nous fournissent des résultats plus nombreux et plus certains.

Quelle lumière jaillit de ces recherches pour une intelligence plus exacte et plus pleine des Saints Livres, tous les spécialistes le savent, ainsi que tous ceux qui se livrent à ces études.

(...)

20. Il appartient, en effet, à l'exégète de chercher à saisir religieusement et avec le plus grand soin les moindres détails sortis de la plume de l'hagiographe sous l'inspiration de l'Esprit Divin, afin d'en pénétrer plus profondément et plus pleinement la pensée. Qu'il travaille donc avec diligence à s'assurer une maîtrise chaque jour plus grande des langues bibliques et orientales, et qu'il étaye son exégèse avec toutes les ressources que fournissent les différentes branches de la philologie. C'est cette maîtrise que saint Jérôme s'efforçait anxieusement d'acquérir suivant l'état des connaissances de son temps

(...)

34. Notre âge, en vérité, qui soulève de nouvelles questions et de nouvelles difficultés, fournit aussi à l'exégète, grâce à Dieu, de nouvelles ressources et de nouveaux appuis. Sous ce rapport, il paraît juste de faire une mention particulière de ce que les théologiens catholiques, en suivant la doctrine des saints Pères, surtout celle du Docteur angélique et commun, ont scruté et expliqué la nature et les effets de l'inspiration biblique d'une façon plus appropriée et plus parfaite qu'on n'avait coutume de le faire dans les siècles passés.

(...)

41. Personne, toutefois, ne doit s'étonner qu'on n'ait pas encore tiré au clair ni résolu toutes les difficultés et qu'il y ait encore aujourd'hui de graves problèmes qui préoccupent sérieusement les exégètes catholiques. Il ne faut pas, pour autant, perdre courage, ni oublier que dans les disciplines humaines il ne peut en être autrement que dans la nature, où ce qui commence croît peu à peu et où les fruits ne se recueillent qu'après de longs travaux. C'est ainsi que des controverses, laissées sans solution et en suspens dans les temps passés, ont été enfin débrouillées en notre temps, grâce au progrès des études. On peut donc espérer que celles-là aussi, qui aujourd'hui paraissent les plus compliquées et les plus ardues, s'ouvriront enfin un jour, grâce à un effort constant, à la pleine lumière. (...). Que tous les ministres du sanctuaire soutiennent, dans la mesure de leurs forces, et divulguent opportunément, parmi les différents groupes et rangs de leur troupeau, les périodiques qui se publient d'une manière si louable et si utile, dans les diverses parties du globe, soit pour traiter et exposer les questions bibliques selon la méthode scientifique, soit pour adapter les fruits de ces recherches au ministère sacré ou aux besoins des fidèles. Que les ministres du sanctuaire en soient bien convaincus : toutes ces initiatives et les autres du même genre, que le zèle apostolique et un sincère amour de la parole divine trouveront appropriées à ce sublime dessein leur seront d'un secours efficace dans le

ministère des âmes. 45. Mais il ne peut échapper à personne que tout cela ne peut être convenablement effectué par les prêtres, si eux-mêmes, pendant leur séjour au Séminaire, n'ont pas reçu un amour actif et durable des Saintes Écritures. C'est pourquoi les évêques, à qui incombe la direction paternelle de leurs Séminaires, doivent veiller avec soin à ce que, en ce domaine aussi, rien ne soit omis qui puisse contribuer à cette fin. Que les professeurs d'Écriture Sainte organisent tout le cours biblique de telle manière que les jeunes gens destinés au sacerdoce et au ministère de la parole divine soient instruits de cette connaissance des Saintes Lettres et pénétrés de cet amour envers elles, sans lesquels l'apostolat ne peut guère porter des fruits abondants.

(...)

46. Ce que Nous venons de dire, Vénérables Frères et chers Fils, nécessaire en tout temps, l'est certainement beaucoup plus en ces jours malheureux, où presque tous les peuples et nations sont plongés dans un océan de calamités, tandis qu'une guerre affreuse accumule ruine sur ruine, carnage sur carnage, tandis que, par le fait des haines impitoyables des peuples excités les uns contre les autres, Nous voyons, avec une suprême douleur, s'éteindre dans beaucoup d'hommes non seulement le sens de la modération chrétienne et de la charité, mais même celui de l'humanité.

Pie XII,

Rome, 30 septembre 1943, *Divino Afflante Spiritu*

Note 885, page 403,
Instruction pour la vérité historique des évangiles

C'est pourquoi l'exégète, de même qu'il doit rechercher et exposer le sens littéral des mots, tel que l'hagiographe l'a voulu et exprimé, ainsi doit-il exposer le sens spirituel, pourvu qu'il résulte certainement qu'il a été voulu par Dieu. Dieu seul, en effet, peut connaître ce sens spirituel et nous le révéler. Or, un pareil sens, notre Divin Sauveur nous l'indique et nous l'enseigne lui-même dans les Saints Évangiles, à l'exemple du Maître, les apôtres le professent aussi par leurs paroles et leurs écrits ; la tradition constante de l'Eglise le montre ; enfin, le très ancien usage de la liturgie le déclare quand on est en droit d'appliquer l'adage connu : " La loi de la prière est la loi de la croyance.." 30. Ce sens spirituel donc, voulu et ordonné par Dieu

lui-même, les exégètes catholiques doivent le manifester et l'exposer avec le soin qu'exige la dignité de la parole divine. Qu'ils veillent religieusement, toutefois, à ne pas présenter d'autres significations métaphoriques des choses ou des faits comme sens authentique de la Sainte Écriture. Car si, dans le ministère de la prédication surtout, un emploi plus large et métaphorique du texte sacré peut être utile pour éclairer et mettre en valeur certains points de la foi et des mœurs, à condition de le faire avec modération et sobriété, il ne faut cependant jamais oublier que cet usage des paroles de la Sainte Écriture lui est comme extrinsèque et adventice. Il arrive même, surtout aujourd'hui, que cet usage n'est pas sans danger, parce que les fidèles, et en particulier ceux qui sont au courant des sciences sacrées comme des sciences profanes, cherchent ce que Dieu nous signifie par les Lettres sacrées de préférence à ce qu'un écrivain ou un orateur disert expose en jouant habilement des paroles de la Bible.

Instruction du 21 avril 1964 sur la vérité historique des Évangiles
<http://www.nrt.be/en/Instruction-du-21-avril-1964-sur-la-vérité-historique-des-Évangiles,-sui-vi-du-commentaire-par-J.-Radermakers-sj-article-1666>

Notes 890 et 891, page 409,
Historiographie et fiction

A/Réflexion sur la temporalité

" On se rappelle que la pré-compréhension du monde de l'action, sous le régime de mimésis I, est caractérisée par la maîtrise du réseau d'intersignifications constitutif de la sémantique de l'action, par la familiarité avec les médiations symboliques et avec les ressources pré-narratives de l'agir humain. L'être au monde selon la narrativité, c'est un être au monde déjà marqué par la pratique langagière afférente à cette pré-compréhension (...) Mais le problème posé par la narrativité, quant à la visée référentielle et à la prétention à la vérité, est en un autre sens plus compliqué que celui posé par la poésie lyrique. L'existence de deux grandes classes de discours narratifs, le récit de fiction et l'historiographie, pose une série de problèmes spécifiques qui seront discutés dans la quatrième partie de cet ouvrage. Je me borne ici à en recenser quelques-uns. Le plus apparent, et peut-être le plus intraitable, procède de l'asymétrie indéniable entre les modes référentiels du récit historique et du récit de fiction. Seule l'historiographie peut revendiquer une référence qui s'inscrit dans l'empirie, dans la mesure où l'intentionnalité historique vise des événements qui ont effectivement eu lieu. Même si le passé n'est plus et si, selon l'expression d'Augustin, il ne peut être atteint que dans le présent du passé, c'est-à-dire à

travers les traces du passé, devenues documents pour l'historien, il reste que le passé a eu lieu. l'événement passé aussi absent qu'il soit à la perception présente, n'en gouverne pas moins l'intentionnalité historique, lui conférant une note réaliste que n'égalerait jamais aucune littérature, fût-elle à prétention " réaliste " .

La référence par traces au réel passé appelle une analyse spécifique à la quelle un chapitre entier de la quatrième partie sera consacré. Il faudra dire d'une part ce que cette référence par traces emprunte à la référence métaphorique commune à toutes les œuvres poétiques, dans la mesure où le passé ne peut être reconstruit que par l'imagination, d'autre part ce qu'elle lui ajoute dans la mesure où elle est polarisée par du réel passé. Inversement, la question se posera de savoir si le récit de fiction n'emprunte pas à son tour à la référence par traces une partie de son dynamisme référentiel. Tout récit n'est-il pas raconté comme s'il avait eu lieu, comme en témoigne l'usage commun des temps verbaux du passé pour raconter l'irréel ? En ce sens, la fiction emprunterait autant à l'histoire que l'histoire emprunte à la fiction. C'est cet emprunt réciproque qui m'autorise à poser le problème de la référence croisée entre l'historiographie et le récit de fiction. Le problème ne pourrait être éludé que dans une conception positiviste de l'histoire qui méconnaîtrait la part de la fiction dans la référence par traces, et dans une conception anti-référentielle de la littérature qui méconnaîtrait la portée de la référence métaphorique en toute poésie. (pp 122-123 -124)

Paul Ricœur *Temps et Récit*
(Tome III)

B /Méditation sur la vérité

"On voudrait pouvoir commencer une méditation sur la vérité par une célébration de l'unité : la vérité ne se contredit pas, le mensonge est légion ; la vérité rassemble les hommes, le mensonge les disperse et les affronte. Et pourtant il n'est pas possible de commencer ainsi : l'Un est une récompense trop lointaine, il est d'abord une tentation maligne (...) (page 187) J'essaierai de montrer que l'unification du vrai est à la fois le vœu de la raison et une première violence, une faute ; nous toucherons ainsi un point d'ambiguïté, un point de grandeur et de culpabilité ; c'est précisément en ce point que le mensonge touche au plus près à l'essence de la vérité. Nous irons droit à l'aspect du problème qui concerne l'interprétation de notre civilisation. Historiquement, la tentation d'unifier violemment le vrai peut venir et est venue de deux pôles : le pôle clérical et le pôle politique : plus exactement de deux pouvoirs, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Je

voudrais montrer que la synthèse cléricale du vrai est la culpabilité de l'autorité spéciale qui s'attache pour le croyant à la vérité révélée, comme la synthèse politique du vrai est la culpabilité qui pervertir la fonction naturellement et authentiquement dominante de la politique dans notre existence historique. Je serai donc amené à esquisser quelle espèce d'autorité la vérité théologique peut exercer sur les autres plans de vérité, en quel sens " eschatologique " et non " systématique " elle peut unifier tous les ordres de vérité aux yeux du croyant. De même me faudra-t-il élucider les limites d'une philosophie de l'histoire dans sa prétention à unifier les multiples plans de vérité dans un unique " sens ", dans une unique dialectique de la vérité (...) Peut-être devine-t-on déjà que l'esprit du mensonge est inextricablement mêlé à notre recherche de la vérité, comme une tunique de Nessus collée à la stature humaine.(...) Portons-nous tout de suite au niveau de la science expérimentale ; voilà l'activité de vérité la plus connue et pourtant la plus difficile et la plus tardive. Sa manière de structurer la réalité institue un type de vérité fondamentalement solidaire de son style méthodologique.

Il a fallu d'abord que les mathématiques qui tournent le dos à la réalité visible, aient atteint une certaine maturité, puis que l'esprit ait hardiment posé que seul l'aspect mathématisable du réel était " objectif " et que les qualités perçues n'étaient que " subjectives ". (...) C'est cet événement culturel, à savoir la naissance de la science expérimentale, qui a précipité l'éclatement de la synthèse philosophico-théologique du vrai, du moins qui a rendu visible cet éclatement (...) Est-ce à dire maintenant que ce plan de vérité puisse devenir l'unique plan de référence de la vérité, et qu'il soit possible de professer une sorte de monisme de la vérité scientifique ? Le caractère élaboré de la notion de " fait " scientifique nous avertit déjà que le travail qui rend vrai - le travail de vérification - à quoi s'identifie la vérité expérimentale, est solidaire de la méthode qui règle ce travail et de la décision que prend l'esprit de définir l'objectif par le mathématisable (...) le mouvement de résorption du perçu dans l'expérimental ne peut donc être pensé jusqu'au bout, puisque le perçu continue d'être le repère existentiel de l'objectivité scientifique. Une première fois nous assistons au dédoublement de la vérité entre l'objectivité et l'existence perçue : ce dédoublement apparaît tout de suite comme un enveloppement mutuel, un " cercle ". Ceci est important pour notre interprétation ultérieure de l'unité du vrai. On ne peut réduire ce " cercle " à une "hiérarchie", l'idée la plus satisfaisante pour notre esprit de synthèse. (pp 188-190)

(...)

" Ainsi ne cesse de se pluraliser notre conscience moderne. " (pp 197-199) " Nous arrivons maintenant au point critique de toute cette réflexion. Le développement culturel issu de la pensée grecque est donc un processus de pluralisation de l'existence humaine, devenue comptable d'innombrables contrepoints. Et pourtant nous sommes voués à l'unité. Nous voulons

que la vérité soit au singulier, non seulement dans sa définition formelle mais dans ses œuvres." (page 200) Au niveau de la vie concrète d'une civilisation, l'esprit de vérité est de respecter la complexité des ordres de vérité ; c'est l'aveu du pluriel J'irai même jusqu'à dire qu'il sait discerner, entre ces ordres de vérité, des cercles, là où nous instituons prématurément des hiérarchies. (J'ai montré un de ces cercles entre le monde comme horizon de mon existence, l'objectivation scientifique de la nature, et les évaluations morales, esthétiques, utilitaires, etc. de ma vie de culture)... le "cercle" est une figure d'échec pour l'unité prématurée. (page 216)

Paul Ricœur, *Histoire et Vérité*

Notes 913, 914, 915 , pages 417 et s.
De l'historicité des Actes

A/ S.C. Mimouni

« Le travail de l'historien doit se distinguer de celui du théologien » (...) « Le travail théologien est tout aussi légitime que le travail de l'historien, mais ce dernier ne doit nullement se confondre avec le premier. Ce n'est qu'à cette condition, semble-t-il, que l'historien a des chances de dégager des éléments historiques relatifs à l'époque de la narration ou à celle de la rédaction - de la gangue de la tradition mémorielle qui s'est formée progressivement au cours des siècles qui ont suivi la composition d'un document. (...) Il convient par conséquent de distinguer de manière absolue la recherche littéraire de la recherche historique. Par ailleurs, dans tous les cas, la démarche historique ne doit pas produire des interprétations, mais des explications.» (p 71) « L'approche littéraire d'un document religieux constitue pour l'historien l'étape préliminaire. Elle a pour objectif de mettre en évidence l'intention plus ou moins réelle ou supposée, de l'auteur du document. En composant les *Actes des Apôtres* à la suite de son Évangile, il a sans nul doute projeté sur les événements et les personnages rapportés, les faits et gestes de Jésus avec une visée évidemment apologétique, à savoir, diffuser aux chrétiens un récit des origines qui leur permette de fixer leur identité religieuse, c'est-à-dire une conscience commune. On peut se demander si son intention peut discréditer la valeur historique des faits rapportés dans son œuvre : la réponse est négative, mais à condition de pouvoir exercer une critique sans concession. L'auteur des *Actes des Apôtres* connaît aussi bien son métier d'historien - dans le sens ancien du terme - que son métier de théologien". (page 75) « La valeur historique des *Actes des Apôtres* a trop souvent été contestée ou défendue pour des motifs

partisans. A l'évidence, il aura fallu beaucoup de temps aux historiens du christianisme des origines pour comprendre toutes les implications d'un fait aussi simple qu'irréfutable : d'une part, l'auteur des *Actes* n'est pas un historien au sens moderne du terme, mais plutôt un historiographe, voire un mémorialiste ; d'autre part, il est aussi un théologien qui a un message à délivrer. Il y a donc confusion des genres, en ce sens que l'auteur des *Actes des Apôtres* délivre son message théologique à partir de son discours d'historien, autant dire qu'il ne sera que le premier d'une longue lignée... « -- (page 85) « Même si, à la limite, on refuse l'historicité des événements rapportés, on est obligé de reconnaître leur caractère traditionnel, en ce sens que des communautés chrétiennes, dans les années 60-90, ont élaboré et transmis, sous une forme ou sous une autre, les traditions que l'on retrouve dans la narration des *Actes des Apôtres*... » page 90

Mimouni S.C., *les représentations historiographiques du christianisme au 1er siècle*, in *L'historiographie de l'Eglise des premiers siècles* ", sous la direction de B. Pouderon, Paris 2001

B/ Jurgen Becker

« Les *Actes* se comprennent comme la continuation du troisième évangile (...) Mais surtout, il existe des contradictions plus ou moins grandes entre les *Actes* et *Paul* qui attestent clairement que Luc, compagnon de Paul n'a pas pu en être l'auteur. Certes, Ga 1s. L témoignage majeur pour la biographie de Paul ne restitue pas la vie de Paul de façon complète, et de plus sa structure dépend pour une part de la situation en Galatie. Mais dans ce cas qui fournit un test décisif, quatre observations conduisent à trancher en défaveur des *Actes* : ils ne mentionnent pas la controverse d'Antioche. Inversement, ils font état d'un compromis lors de l'Assemblée des apôtres que Paul ne connaît pas et qu'il n'aurait pas approuvé à Jérusalem avant l'Assemblée (Ac 11, 29 s) qui selon Ga 1, 18-24 ne peut avoir eu lieu. De même la vocation de l'Apôtre est comprise de façons sensiblement différentes, aussi bien dans son contenu que dans sa conceptualité, en Ac 9 et chez Paul lui-même. D'autres observations nous donnent la même image : les *Actes* ne savent pratiquement rien des relations intenses et non sans problème entre Paul et la communauté de Corinthe (Ac 1!). Inversement, il n'y a pas traces chez Paul de son discours à l'Aéropage d'Athènes (Ac 17) et de son séjour dans cette ville. D'autre part, le discours lucanien contredit sur trop de points la théologie paulinienne. Il faut également donner un poids tout particulier au fait que les *Actes* privent le missionnaire des païens du titre d'apôtre, qui est un

élément-clé de la compréhension qu'il a de lui-même, et qu'ils font de lui en même temps un judéo-chrétien fidèle observateur de la loi (Ac 16, 1-3 ; 18, 18 ; 21, 26 s ; 26, 2s), alors qu'en réalité Paul – bien que d'origine juive vit et défend un pagano-christianisme très conséquent. A cet égard, Paul n'aurait pas manqué de ressentir très douloureusement la manière dont la circoncision de Timothée (Ac 16,3) lui est attribuée (Voir Ga 2,3 ; 5, 11 ; 6, 12-16 ; Ph, 3, 4-7).

Ces indications suffiront à confirmer ce jugement : l'auteur des *Actes*, qui a vécu au moins une génération après Paul, ne connaissait pas lui-même Paul. Indépendamment des grandes différences entre la théologie paulinienne et la théologie lucanienne dont nous avons fait presque abstraction ici, il a introduit – comme on vient d'en donner quelques exemples – des différences si importantes par rapport aux données pauliniennes et si difficiles à harmoniser avec celles-ci qu'il ne peut pas être un compagnon de voyage de l'apôtre des gentils. . Il n'a même utilisé aucune des lettres de Paul et sans doute n'a-t-il pas même connu cette correspondance. Ce qu'il sait repose sur une tradition ecclésiale générale (« légende de Paul ») telle qu'elle s'est déjà développée du vivant de l'Apôtre et dont nous avons le témoignage le plus ancien dans Ga 1, 23 s. C'est de là que l'auteur des *Actes* tire des données biographiques (par exemple Ac 13, 9 ; 16, 37-39 ; 18, 3 ; 22, 3 ; 22, 4s), la tradition relative aux persécutions (par exemple 9, 1s ; 22, 4 s) des épisodes liés à des lieux et présentés selon le style des légendes (par exemple dans Ac chap 16-18), mais surtout des légendes relatives à ses activités de thaumaturge (par exemple 19, 13 s.). Il se livre à un travail important de construction et de combinaison de ces traditions, sans être un historien au sens actuel du terme. Son apport pour une présentation de Paul et de sa vie aujourd'hui n'est donc pas immédiat et demande à être vérifié puisqu'il s'agit de faire le départ entre les éléments lucaniens de la présentation et ce qui était connu des Eglises d'une manière générale et ensuite d'examiner quant à sa fidélité historique ce qui était ainsi connu des Eglises.

Jurgen Becker *Paul, l'Apôtre des nations*

Notes 917 et 9180, page 418
Polybe et Thucydide

a) Des choses parfaitement impossibles

Quant à moi, je ne cesse de me rebeller tout au long de cet ouvrage contre cette façon d'écrire l'histoire et d'éprouver à ce sujet je ne sais quelle impatience. Il me semble qu'on fait preuve d'une niaiserie sans bornes quand on s'arrête ainsi sur des choses qui sont non seulement inconcevables pour un esprit rassis, mais aussi parfaitement impossibles. Soutenir, par exemple, qu'il y a certains corps qui, placés dans la lumière, ne projettent aucune ombre, voilà qui me

paraît proprement délirant. C'est pourtant ce qu'a fait Théopompe. Cet auteur assure que les personnes qui pénètrent dans le sanctuaire interdit aux visiteurs de Zeus en Arcadie ne font pas d'ombre. Cette histoire de statue est du même ordre. Quand il s'agit de choses qui contribuent à entretenir la piété populaire envers les dieux, on peut trouver des excuses aux historiens qui rapportent des miracles ou des légendes, mais on ne doit pas admettre qu'ils passent la mesure. Peut-être est-il difficile en toute chose de fixer la limite, mais il n'est pas impossible de le faire.

Polybe, *Histoire*, Livre XVI, 5-6

b) des traditions sans examen

Tels sont donc les résultats de mes recherches sur les temps anciens. C'est une époque pour laquelle il est difficile d'ajouter foi à tous les témoignages qui peuvent s'offrir à nous. Les hommes, en effet, acceptent et se transmettent sans examen, même quand il s'agit de leur propre pays les traditions concernant les événements du passé (...) Ainsi, au lieu de se donner la peine de rechercher la vérité, on préfère généralement adopter des idées toutes faites (...) N'allons pas faire plus de cas des poètes, qui, pour les besoins de l'art, ont grandi les événements de ce temps, ni des logographes qui, en écrivant l'histoire, étaient plus soucieux de plaire à leur public que d'établir la vérité. Les faits dont ils nous parlent sont incontrôlables. Ils se sont au cours des âges parés des prestiges de la fable, perdant ainsi tout caractère d'authenticité. Qu'on se contente donc, pour ce passé lointain d'un savoir fondé sur des données absolument indiscutables.

Thucydide *La Guerre du Péloponnèse* I, 20-21

Note 920, page 418
Quelques définitions

Diverses définitions (d'après l'ATILF)

HISTOIRE :

a) Recherche, connaissance, reconstruction du passé de l'humanité sous son aspect général ou sous des aspects particuliers, selon le lieu, l'époque, le point de vue choisi; ensemble des faits, déroulement de ce passé.

b) Évolution de l'humanité à travers son passé, son présent, son avenir.

c) Science qui étudie, relate de façon rigoureuse le passé de l'humanité; discipline scolaire, universitaire correspondante; leur contenu.

HISTORICITE :

- a) Caractère d'un fait, d'une personne qui appartient à l'histoire, dont la réalité est attestée par elle.
- b) Dimension historique, temporelle de l'existence en situation .
- c) Ensemble des facteurs qui constituent l'histoire d'une personne et qui conditionnent son comportement dans une situation donnée.

HISTORIOGRAPHIE :

Activité de celui qui écrit l'histoire de son temps ou des époques antérieures
Par métonymie : Ouvrage, ensemble d'ouvrages résultant de cette activité.

AUTHENTICITE:

Qualité de ce qui fait autorité.

Qualité de ce qui ne peut être controversé.

Certitude attachée à l'auteur d'un texte, d'une œuvre.

Certitude attachée au lieu, à l'époque, à la fabrication de quelque chose.

Conformité avec la réalité.

Qualité de ce qui est intrinsèquement et éminemment vrai, pur.

Vérité intrinsèque, qui correspond aux tendances, aux sentiments profonds de l'homme.

Valeur profonde dans laquelle un être s'engage et exprime sa personnalité.

TRADITION :

- a) Action, façon de transmettre un savoir, abstrait ou concret, de génération en génération par la parole, par l'écrit ou par l'exemple.
- b) Ce qui est ainsi transmis.
- c) Information, opinion, croyance largement répandue, mais non confirmée, qui concerne des événements ou des faits situés entre la légende et l'histoire.
- d) Doctrine, principe religieux ou philosophique.

RUMEUR :

- a) Bruit confus et assez fort produit dans une assemblée, par une nouvelle, un événement.
- b) Nouvelle sans certitude qui se répand de bouche à oreille, bruit inquiétant qui court
- c) Bruit qui court transmis de bouche à oreille avec toutes les déformations introduites par chaque individu

ON-DIT :

Rumeur, nouvelle qui se répand dans l'opinion et dont l'origine et l'authenticité sont incertaines.

MYTHE :

- a) Récit relatant des faits imaginaires non consignés par l'histoire, transmis par la tradition et mettant en scène des êtres représentant symboliquement des forces physiques, des généralités d'ordre philosophique, métaphysique ou social.
- b) Évocation légendaire relatant des faits ou mentionnant des personnages ayant une réalité historique, mais transformés par la légende.
- c) Représentation traditionnelle, idéalisée et parfois fausse, concernant un fait, un homme, une idée, et à laquelle des individus isolés ou des groupes conforment leur manière de penser, leur comportement.
- d) Construction de l'esprit, fruit de l'imagination, n'ayant aucun lien avec la réalité, mais qui donne confiance et incite à l'action.
- e) Chose rare, ou si rarement rencontrée, qu'on pourrait supposer qu'elle n'existe pas.
- f) Aspiration fondamentale de l'homme, besoin métaphysique.
- g) Modèle parfait, type idéal représentant des symboles inhérents à l'homme ou des aspirations collectives.

LÉGENDE :

Récit à caractère merveilleux, ayant parfois pour thème des faits et des événements plus ou moins historiques mais dont la réalité a été déformée et amplifiée par l'imagination populaire ou littéraire.

Représentation d'un fait, d'un événement réel, historique, déformé et embelli par l'imagination

AXIOLOGIE :

Science des valeurs philosophiques, esthétiques ou morales visant à expliquer et à classer les valeurs :

VALEUR :

- a) Caractère mesurable prêté à un objet en fonction de sa capacité à être échangé ou vendu ; prix correspondant à l'estimation faite d'un objet.
- b) Évaluation d'une chose en fonction de son utilité sociale, de la quantité de travail nécessaire à sa production, du rapport de l'offre et de la demande.
- c) Sens, signification que prend un mot dans un contexte donné; effet littéraire, effet de sens produit par un mot dans un contexte donné.
- d) Qualité objective correspondant à un effet souhaité, à un but donné; efficacité, validité d'une chose.

Note 921, page 418
Caractéristiques de l'histoire antique

Le domaine spécifique de l'activité de l'historien est fourni par l'existence des informations et documents sur le passé, qui doivent être interprétés et combinés pour savoir et comprendre ce qui est arrivé. Les problèmes spécifiques de l'historien résultent de la relation entre ce que sont les sources et ce qu'il veut savoir. Pour le reste, l'historien, comme n'importe quel mortel, est susceptible d'être soumis à vérification parce qu'il peut être " falsifié " ; en d'autres termes, il peut se tromper et on peut lui montrer qu'il s'est trompé. Une méthodologie historique dans le domaine de l'antiquité est pour l'essentiel une discussion sur la manière correcte d'interpréter les sources qui nous sont parvenues de l'antiquité elle-même : textes littéraires, épigraphiques, papyrologiques, monnaies, témoignages archéologiques, vocabulaire même des langues classiques (...) Ainsi pour certains historiens grecs de première importance, comme Thucydide ou Polybe, la connaissance directe acquise en étant présent aux événements ou en interrogeant des personnes qui y ont été présentes (la fameuse *autopsie*) était la meilleure source d'information : aussi leurs histoires étaient-elles de préférence des histoires contemporaines. Nous avons cessé de considérer les événements contemporains comme particulièrement dignes de l'histoire : nous nous intéressons aux aspects du passé les plus variés. Mais les questions sur la valeur de l'observation directe des événements continuent à nous concerner pour trois raisons (...) Dans tous les cas, nous voulons savoir : 1. Ce que dit le témoignage au niveau de la communication immédiate, 2. par quel moyen on peut s'assurer de son authenticité et de sa fiabilité, 3. dans quel

contexte historique il s'inscrit, c'est-à-dire ce qu'il signifie si on le combine correctement avec d'autres informations.

La différence entre un romancier et un historien est que le romancier est libre d'inventer les faits (même s'il peut les mêler à des faits réels dans un roman historique-, tandis que l'historien n'invente pas les faits. Puisque le métier d'historien consiste à recueillir et interpréter des documents pour reconstruire et comprendre les événements du passé, s'il n'y a pas de documents, il n'y a pas d'histoire. Si les documents s'avèrent insuffisants au regard de ce que l'on veut savoir, l'histoire sera insatisfaisante (...) La rareté des documents implique que l'histoire sera moins bonne, mais n'interdit pas toute forme d'histoire, du moins hypothétique. Tout document, même le plus suspect, invite à une interprétation, sollicite l'esprit de l'historien qui formule des tentatives d'explication, des hypothèses, jusqu'à ce que l'une de ces hypothèses lui paraisse assez convaincante pour être présentée comme la meilleure interprétation du document en question.

La compétence de l'historien se reconnaît à ce qu'il ne donne pas pour certain ce qui est douteux et qu'il ne généralise pas un cas isolé. Dans certains cas, l'historien doit dire : je ne comprends pas. Dans certains autres, il risquera avec hésitation une hypothèse. Mais il ne suffit pas qu'une hypothèse soit plausible. L'hypothèse avancée doit être plus plausible que toutes les autres hypothèses. Avant de proposer une hypothèse, l'historien doit faire l'effort de rechercher et d'évaluer les hypothèses alternatives. Tout historien sérieux, quand il doute, consulte ses collègues, surtout les collègues qui ont la réputation d'être sceptiques et intransigeants. "*Dis-moi qui sont tes amis et je te dirai quel historien tu es*". La caractéristique du travail historique est donc d'être une série infinie de transitions entre le degré zéro de la connaissance, dû à l'absence totale de documents, et la connaissance parfaite (mais inaccessible) procédant de l'examen exhaustif et de la compréhension parfaite de toute la documentation. (...)

Pour tout type de document existe la possibilité d'une falsification, c'est-à-dire par un individu qui a l'intention délibérée de tromper. La falsification peut aussi bien être contemporaine que postérieure de plusieurs siècles. Dans le premier cas, la falsification a souvent une dimension de propagande, tandis que dans le second elle peut avoir pour seul objectif le profit (comme les faux modernes de vases et de monnaies grecques). (...) Cela fait partie de la méthode historique que d'élaborer des techniques afin de déceler les falsifications. (...) L'historien est libre de choisir son problème, libre de choisir ses hypothèses de travail, libre de choisir le mode d'exposition dans lequel il développera ses résultats. Il est libre enfin de se bercer de l'illusion qu'il raconte non pour comprendre, mais pour le pur plaisir de raconter : pour raconter, il n'en devra pas moins avoir compris quelque chose. L'historien est en outre entièrement libre de décider quels documents lui sont nécessaires : s'il néglige quelque

témoignage incontournable, ses collègues le lui feront savoir rapidement, et sans ménagement. L'historien est libre surtout d'importer dans une recherche toute la richesse de ses convictions et de ses expériences. S'il est juif, chrétien ou musulman de confession, il introduira naturellement sa foi dans ses recherches. Si c'est un disciple de Marx, de Max Weber, de Jung ou de Braudel, il adoptera naturellement la méthodologie de son maître (...) La liberté de l'historien s'arrête quand il doit interpréter un document. Tout document est ce qu'il est : il faut le traiter en tenant compte de ses caractéristiques. Une simple maison ne deviendra pas un sanctuaire parce que l'historien est croyant. Et Hérodote ne devient pas un témoin de la lutte des classes parce que l'historien qui l'étudie est marxiste. (...) Reste le principe qu'un document est d'autant mieux compréhensible qu'il est moins isolé, à charge pour l'historien d'exercer son discernement pour décider quels sont les documents vraiment analogues à utiliser dans la comparaison (...) Deux des plus redoutables tentations auxquelles l'historien est soumis sont d'interpréter les textes trop rapidement et d'en déduire des conséquences qu'ils ne comportent pas. Mais il est aussi dangereux de s'imaginer que ce qui n'est pas documenté n'a jamais existé, ou que ce qui est normal en un certain temps et en un certain lieu est également valable pour les autres lieux et les autres époques. (...) Tout le travail de l'historien se ramène à ses sources (...) L'historien replace ce qui a survécu dans un monde qui n'a pas survécu (...) L'historien comprend la situation dans laquelle le texte a été écrit (...) L'historien comprend les hommes et les institutions, les idées, les croyances, les émotions, les besoins d'individus qui n'existent plus...

Momigliano Arnaldo, *Règles du jeu pour étudier l'histoire antique*, in revue *Europe, Historiens de l'antiquité*, n° 945-946, Janvier-Février 2008 pp 9-19, texte de 1973

Note 924, page 420
Histoire de Romulus (Tive-Live)

La naissance

[I, 3]

(6) Ascagne a pour successeur Silvius son fils, né, je ne sais par quel hasard, au fond des forêts. (7) Il est père d'Énée Silvius, qui a pour fils Latinus Silvius. Celui-ci fonda quelques colonies; ce sont les Anciens Latins (...)

Puis se succèdent de père en fils, Alba, Atys, Capys, Capétus, Tibérinus (...)

9) Tibérinus a pour fils Agrippa, qui lui succède et transmet le trône à Romulus Silvius. Ce Romulus, frappé de la foudre, laisse le sceptre aux mains d'Aventinus. Ce dernier, enseveli sur la colline qui fait aujourd'hui partie de la ville de Rome, lui donna son nom. (...)

(...) (11) Amulius chasse son frère, et monte sur son trône : et, soutenant un crime par un nouveau crime, il fait périr tous les enfants mâles de ce frère : sous prétexte d'honorer Rhéa Silvia, fille de Numitor, il en fait une vestale; lui ôte, en la condamnant à une éternelle virginité, l'espoir de devenir mère.

[I, 4] (1) Mais les destins devaient sans doute au monde la naissance d'une ville si grande, et l'établissement de cet empire, le plus puissant après celui des dieux. (2) Devenue par la violence mère de deux enfants, soit conviction, soit dessein d'ennoblir sa faute par la complicité d'un dieu, la Vestale attribue à Mars cette douteuse paternité. (3) Mais ni les dieux ni les hommes ne peuvent soustraire la mère et les enfants à la cruauté du roi : la prêtresse, chargée de fers, est jetée en prison, et l'ordre est donné de précipiter les enfants dans le fleuve.

(6) Ces lieux n'étaient alors qu'une vaste solitude. S'il faut en croire ce qu'on rapporte, les eaux, faibles en cet endroit, laissèrent à sec le berceau flottant qui portait les deux enfants : une louve altérée, descendue des montagnes d'alentour, accourut au bruit de leurs vagissements, et, leur présentant la mamelle, oublia tellement sa férocité, que l'intendant des troupeaux du roi la trouva caressant de la langue ses nourrissons

(...)

La mort

[I, 15]

(6) Tels sont, à peu près, les événements militaires et politiques du règne de Romulus. Ils s'accordent assez avec l'opinion de la divinité de l'origine de ce roi, et ce qu'on a écrit touchant les circonstances miraculeuses qui suivirent sa mort. Rien ne dément cette opinion,

(...)

[I, 16]

(1) Après ces immortels travaux, et un jour qu'il assistait à une assemblée, dans un lieu voisin du marais de la Chèvre, pour procéder au recensement de l'armée, survint tout à coup un orage, accompagné d'éclats de tonnerre, et le roi, enveloppé d'une vapeur épaisse, fut soustrait à tous les regards. Depuis, il ne reparut plus sur la terre. (2) Quand l'effroi fut calmé, quand à l'obscurité profonde eut succédé un jour tranquille et pur, le peuple romain, voyant la place de Romulus inoccupée, semblait peu éloigné de croire au témoignage des sénateurs, lesquels, demeurés près du

roi, affirmaient que, pendant l'orage, il avait été enlevé au ciel. Cependant, comme si l'idée d'être à jamais privé de son roi l'eût frappé de terreur, il resta quelque temps dans un morne silence. (3) Enfin, entraînés par l'exemple de quelques-uns, tous, par acclamations unanimes, saluent Romulus, dieu, fils de dieu, roi et père de la ville romaine. Ils lui demandent; ils le conjurent de jeter toujours un regard propice sur sa postérité.

Tite-Live *Histoire romaine* traduction de M. Nisard, Tome I, Paris, 1864

Note 935, page 426
La critique textuelle, selon R.M.Grant

Les méthodes utilisées pour traiter ces matériaux ne vont pas sans difficultés. On pourrait croire que les manuscrits anciens sont, de toute évidence, meilleurs que les manuscrits plus récents. Or tel n'est pas nécessairement le cas, car un manuscrit peut être récent mais remonter à un texte original très ancien. Parfois on peut deviner, à cause d'erreurs qu'ils conservent identiquement que des manuscrits récents, constituant de ce fait un groupe de manuscrits remontent à un " ancêtre " hypothétique. Mais le plus souvent, des leçons divergentes et des " contaminations " ont altéré les manuscrits récents et il est devenu impossible d'en reconstituer l'arbre généalogique. On pourrait également croire que les versions antiques apportent un témoignage précieux. Oui, parfois ; mais souvent, elles ont été corrigées à partir de diverses sortes de textes grecs, et nous ne pouvons reconstituer avec certitude l'original sur lequel a été faite la traduction. Les citations des pères ne sont pas sûres : a) le père peut avoir cité de mémoire ; b) il peut avoir utilisé plusieurs manuscrits ou un seul ; c) ses propres œuvres peuvent avoir été mal transmises ; il faut étudier la transmission de leur manuscrit.

(...)

En fait, tous ces principes font largement appel à la subjectivité. Le premier a plus d'intérêt par ses applications négatives que par les positives ; il signifie fondamentalement que tous les manuscrits et tous les types de manuscrits peuvent contenir des erreurs. Le second introduit dans l'étude textuelle la critique littéraire, et nous amène à nous poser la question de savoir si un auteur écrit toujours dans ce que l'on peut appeler son style. Sinon, ce principe ne peut nous assurer de rien. Quant au troisième, il nous invite à la critique historique, et, comme on ne nous cache pas qu'il est d'ordre subjectif, il nous suffira de dire que, dans son énoncé, le sens du verbe " expliquer " est plus clair que les moyens par lesquels il convient d'appliquer ce principe. (...)

C'est pourquoi, même si l'on découvrait des papyri inédits, cela ne nous vaudrait pas automatiquement un texte du N.T. plus sûr. Peut-être, s'il apparaissait des papyri du 1er siècle, cela nous donnerait-il une grande confiance en eux. Mais aucun n'a été retrouvé et les papyri les plus importants et les plus complets que nous possédions proviennent du IIIème siècle.

Devrions-nous donc tenter de ne rien faire d'autre qu'une histoire des variantes textuelles du IIIème au Xème ou XIème siècle ? Ce serait une solution d'échec et elle n'est guère recommandée quand on nous dit que l'histoire passée du texte illustre et éclaire l'histoire de la théologie. L'histoire de la théologie est connue par les ouvrages des théologiens et les variantes textuelles du N.T. n'apportent pratiquement rien qui n'ait été connu de façon indépendante, ou n'aurait du moins pu l'être.

Le premier but de l'étude textuelle du N.T. reste la reconstitution de ce qu'avaient écrit les auteurs du N.T. Nous avons déjà dit qu'il était pratiquement impossible d'y parvenir. Nous devons donc nous contenter de ce que Reinhold Niebuhr et d'autres ont appelé, à propos d'autres sujets, une " possibilité impossible ". Seul un objectif de cette sorte justifie les travaux de la critique textuelle et la distance qui existe entre ce que les savants ont découverts et ce qu'ils avaient espéré découvrir. Si tel est donc le but de la critique textuelle du N.T., nous sommes en mesure de dire quelle attitude nous devons adopter à l'égard des additions qui se trouvent dans les Evangiles et les Epîtres. Elles ne font pas partie du texte primitif et relèvent de l'histoire de l'Église plutôt que celle du N.T. Elles peuvent prétendre au titre de témoignage apostolique aussi peu, ou autant, qu'un livre comme l'Évangile de Thomas. Le cas n'est guère différent quand il s'agit des conjectures " modernes " destinées à tourner les difficultés présentées par les textes connus. Ce genre de correction relève manifestement de l'histoire de la science néo-testamentaire ; des corrections furent proposées dès le temps d'Origène, sans parler de celui de Marcion.

D'autre part, si nous prétendons vertueusement que nous ne faisons aucune correction, mais suivons simplement ce qui est écrit, je demande : qu'est-ce qui est écrit ? Allons-nous, pour ainsi dire, canoniser un manuscrit ou un groupe de manuscrits particuliers ? Y aurait-il un papyrus ou un autre document qui mériterait notre soumission totale ? Il semble que rien de ce genre n'existe et que pour trancher au sujet du texte, comme pour trancher au niveau du Canon, il faut que nous nous servions de notre raison. Il est vrai que, peut-être par suite de la Chute, notre raison est totalement pervertie, mais comme nous ne sommes ni des rats, ni des singes, il faut bien que nous nous en servions.

Grant Robert M., *introduction historique au Nouveau Testament*, Payot - pp 33-38

a) Loisy

Pour les *Actes*, il (*l'auteur réel, qui n'est pas Luc*) aurait eu à sa disposition, outre les notes de Luc sur les missions de Paul, divers documents concernant les premières années du christianisme. Mais on peut craindre que cette conception un peu mécanique du travail rédactionnel ne soit pas tout à fait conforme à la réalité (...) Or, le second de ces prologues a été visiblement altéré et surchargé dans une rédaction subséquente ; ainsi l'auteur du second livre à Théophile serait à distinguer du rédacteur des Actes. Il en va de même pour l'auteur du premier livre et le rédacteur de l'évangile attribué à Luc (...) On est autorisé à penser que les deux livres à Théophile pourraient bien être de Luc, mais qu'ils auront été tous les deux remaniés à fond par un même rédacteur, auquel surtout sont dûs et le caractère de compilation qui maintenant leur appartient et la plupart des éléments mythico-légendaires qu'ils contiennent, soit qu'il ait trouvé des éléments tout préparés dans la littérature chrétienne antérieure, soit qu'il ait eu la principale part dans leur adaptation à la légende évangélique et à la légende apostolique. (...) Luc a joué de malheur. Vers la fin d'une existence assez mouvementée, cet homme (...) avait mis tous ses soins à composer une légende religieuse qui était vraie et sincère autant que peut l'être une légende religieuse, et cette légende a été gravement altérée en ses deux parties.

Loisy Alfred, *Les Actes des Apôtres*, Paris, 1920, pp 9-10-11-

b) Goguel :

Un premier point nous paraît acquis, c'est que l'hypothèse de la composition par Luc des *Actes* tels que nous les possédons directement (...) ne saurait être retenue. Sans qu'il soit nécessaire de faire valoir toutes les invraisemblances et toutes les inexactitudes du récit qui empêche de l'attribuer à un compagnon de Paul, il suffit de rappeler qu'il y a certainement derrière le récit actuel des Actes la narration d'un témoin direct qui, selon toute vraisemblance, est Luc et que ce témoignage, comme nous avons eu l'occasion de le noter à plusieurs reprises, a été coupé, altéré et surchargé, ce qui établit, sans hésitation possible, l'intervention d'une rédaction

différente de Luc, le témoin oculaire. Le remaniement de l'oeuvre primitive de Luc dans les *Actes* tels que nous les lisons est le fait fondamental dont doit partir toute critique du livre et toute théorie sur sa composition. (...)

Ce que nous avons vu sur la composition, les sources et la pensée religieuse des *Actes* fait qu'il n'est pas possible de porter sur la valeur historique de ce livre un jugement simple. C'est parce qu'on a voulu trop simplifier qu'on a abouti, bien souvent, à des conclusions contradictoires. Tantôt on a célébré le *livre des Actes* comme une source historique de tout premier ordre, tantôt on l'a rabaissé comme une oeuvre d'imagination, comme un roman dans lequel la vérité ne se trouve qu'altérée et transposée. Les *Actes*, en réalité, ne méritent ni cet excès d'honneur ni cette indignité. On ne peut y voir un tableau exact de l'histoire des Églises ou d'une partie des Églises de l'âge apostolique parce que le cadre dans lequel le récit est présenté est la création d'un homme qui est déjà assez loin des événements qu'il raconte et qu'il ne les aperçoit qu'à travers le christianisme de son temps, c'est-à-dire leur fait subir, instinctivement sans doute, mais non moins réellement pour cela, une adaptation à ses propres idées. Historique, le récit ne saurait non plus l'être entièrement, parce que l'auteur l'a constitué à l'aide de matériaux divers parmi lesquels il y en a qui ont nettement le caractère de déformations parfois intentionnelle et tendancieuse des faits, par exemple le récit de la conférence de Jérusalem, tandis que d'autres, par exemple l'histoire de la Pentecôte ou celle de Corneille, sont visiblement des développements déjà légendaires.

Mais d'un autre côté, parmi les documents entrés dans la composition du *livre des Actes*, il en est qui présentent une incontestable valeur historique. Certains ont été empruntés à un document où les missions de Paul étaient racontées par un homme qui y avait été associé (...) On peut dire, en résumé, que si le *livre des Actes*, pris en bloc, ne saurait être considéré comme une oeuvre historique, on y trouve des matériaux d'un très grand prix et d'une incontestable valeur (...)

page 367 "Le *livre des Actes* se trouve être ainsi, malgré toutes les lacunes et les insuffisances qu'il peut présenter, l'une des bases les plus essentielles sur lesquelles repose l'histoire du christianisme ancien.

Goguel Maurice, , *Introduction au Nouveau Testament*, t. III, le *livre des Actes*, Paris, 1922
page 342 - page 354, page 367

c) Autres

Dans son livre consacré à l'Apôtre Paul, Jurgen Becker, sans aborder directement la question de la validité historique des *Actes*, fait un certain nombre de remarques qui,

pratiquement, la remettent sérieusement en cause. (Voir ci-dessus , note 839 , page 218) Encore Jurgen Becker suppose-t-il les *Actes* écrits dans la foulée du IIIème évangile, c'est-à-dire, selon lui, après 80. D'une manière plus générale, les *Actes* étant une sous-partie du *Nouveau Testament*, toute critique formulée au sujet de la validité historique du *Nouveau Testament* s'applique évidemment aux *Actes* et réciproquement.

Note 946, page 429
Incertitudes et irréalisme de la Source Q

La source Q est une fille de la question synoptique et doit son existence académique à la théorie dite des deux sources. Mais, si elle reste largement majoritaire, cette théorie n'a pas pu s'imposer complètement ; dans la période récente, on assiste même à des remises en cause diverses et insistantes, comme l'illustre en particulier un brillant bilan tout frais -- (Note 1 : *History of Q Research* de James M. Robinson et *Effervescence in Q Studies* de Jean-Paul Michaud) -- L'incertitude affecte la teneur de la Source et la publication d'une édition critique ne doit pas susciter un enthousiasme excessif, comme celui qu'on trouve dans le dit déjà fameux et sans doute quelque peu ironique de Ron Cameron : "*Nous avons bel et bien un texte de Q ; ce que nous n'avons pas, c'est un manuscrit*". (...) " Il y a un accord sur l'existence d'un texte écrit (Q) ou de deux textes écrits si l'on admet Q Mt et Lc, qu'on identifie à celui qui a service de source à Mt et à Luc, ou ceux sur lesquels s'appuient respectivement Mt et Lc. Mais à partir de quand pouvons-nous compter avec l'écriture de la tradition Q, et ne faisons-nous pas fausse route en évacuant trop vite le phénomène de la transmission orale de la tradition, comme si l'oralité cessait avec la mise par écrit ?" ...) Qu'en est-il des milieux d'origine et des destinataires potentiels de ce texte, avant qu'il ne disparaisse lui-même en tant que tel quand il passe dans Lc et Mt ? On parle des porteurs de la tradition et de la Source, on parle d'une communauté Q destinataire comme d'entités distinctes d'autres communautés chrétiennes comme si on avait des informations détaillées à son égard et l'interaction entre le texte et la réalité sociale postulée sert plus d'une fois d'arguments dans le débat sur la composition et sur son histoire. On suppose tacitement que cette communauté n'avait pas d'autres informations sur Jésus que celle de Q. Et on étend la même approche à des ébauches comme Q1 ou Q2. C'est peu réaliste, comme Michaud l'a montré. La transposition du texte à la réalité historique n'inspire vraiment confiance que sur quelques points : l'existence de missionnaires itinérants, l'existence d'une ou de communautés sédentaires établies peut-être en Galilée comme le propose avec insistance

Jonathan L. Reed sur la base d'une analyse des noms géographiques, proposition toutefois critiquée et rejetée par Marco Frenschkowski qui plaide pour Jérusalem. Ce survol fonde la nécessité d'être prudent au moment où l'on aborde le sujet dont on m'a chargé. Pour le circonscrire plus exactement, je m'arrête un moment au langage technique utilisé par les exégètes. "*Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément*", disait Boileau dans son *Art poétique*. Ce n'est pas toujours aussi simple, car il arrive que les mots mis à notre disposition par la langue soient ambigus.

Schlosser Jacques *La source des paroles de Jésus (Q), aux origines du christianisme*, op.cit. pp-123-125

Note 959, page 434
Datation des évangiles (Goguel)

A/Les évangiles

page 9 (fin de la préface) : " Pour simplifier notre exposé, nous avons couramment employé les termes de Matthieu, de Marc ou de Luc, là où, rigoureusement, nous aurions dû dire " l'auteur du premier, du second ou du troisième évangile".

page 370 : "Des opinions très diverses ont été soutenues quant à l'époque de composition de l'Évangile de Marc. Les dates proposées s'échelonnent entre 44 environ (Belsler) et après 130 (F.C. Baur)

page 375 : " L'évangile de Marc nous apparaît donc, comme une compilation faite à Rome après 70 à l'aide de diverses traditions dont les principales sont le recueil de logia et le souvenir de la prédication de Pierre. Cette compilation paraît être l'oeuvre d'un palestinien d'origine qui pourrait être Jean-Marc" ...

page 440 : " La tradition qui fait du premier évangile l'oeuvre de l'Apôtre Matthieu ne saurait être retenue. Comment, en effet, un apôtre, c'est-à-dire un témoin oculaire, pourrait-il avoir raconté les faits auxquels il avait assisté d'après un récit de seconde main, compilé par un homme qui ne

pouvait avoir de ces faits qu'une connaissance indirecte ? Comment un palestinien pourrait-il dépendre de sources grecques ? L'attribution traditionnelle écartée, nous ne disposons d'aucune indication sur laquelle on puisse étayer une hypothèse relative à l'auteur de l'évangile."

page 442 : "La composition du livre des Actes que nous avons cru devoir fixer à 80-90 (Introduction III, page 355) empêche de faire descendre la rédaction de l'évangile de Luc beaucoup plus bas que 85. Celle de l'évangile de Matthieu ne peut lui être de beaucoup postérieure. La date de 90 semble pouvoir être prise comme *terminus ad quem*. L'évangile de Matthieu aurait donc été vraisemblablement écrit entre 80 et 90.

page 526 : "Reste la question de la date: les opinions les plus diverses ont été soutenues sur ce point : on a proposé 54-56 (Blass); 58-60 (Alford, Gloag, Schaff), 59-63 (Cornély), 61-62 (Belser) 100-110 (Davidson, Hansrath, Hilgenfeld), environ 130 (Baur).

(...) Les dates que nous avons assignées d'une part à l'*évangile de Marc* (peu après 70) et de l'autre au *livre des Actes* (entre 80 et 90) autorisent à penser que la composition du 3ème évangile doit tomber dans les années 75 à 85, sans que l'on ait de raisons valables pour penser de préférence au commencement ou à la fin de cette période.

Maurice Goguel, *Introduction au N.T., t I : les Evangiles synoptiques*, 1923

B/ Les Actes

" Un premier point nous paraît acquis, c'est que l'hypothèse de la composition par Luc des *Actes* tels que nous les possédons directement (...) ne saurait être retenue. Sans qu'il soit nécessaire de faire valoir toutes les invraisemblances et toutes les inexactitudes du récit qui empêche de l'attribuer à un compagnon de Paul, il suffit de rappeler qu'il y a certainement derrière le récit actuel des Actes la narration d'un témoin direct qui, selon toute vraisemblance, est Luc et que ce témoignage, comme nous avons eu l'occasion de le noter à plusieurs reprises, a été coupé, altéré et surchargé, ce qui établit, sans hésitation possible, l'intervention d'une rédaction différente de Luc, le témoin oculaire. Le remaniement de l'oeuvre primitive de Luc dans les *Actes* tels que nous les lisons est le fait fondamental dont doit partir toute critique du livre et toute théorie sur sa composition. (Conclusion (page 342)

La date de composition :

(page 353)

Les dates diverses qui ont été assignées à la composition du livre des Actes s'échelonnent sur près d'un siècle depuis avant 64 jusqu'à environ 150

page 355

(...) Le rapprochement de ces deux indications 1) permet, croyons-nous, de fixer la date de composition des Actes entre 80 et 90, environ...

1) *Commentaire* : « indications » est le mot utilisé par Maurice Goguel pour désigner les " indices » «sur lesquels il a choisi de raisonner -

page 354

Ce que nous avons vu sur la composition, les sources et la pensée religieuse des *Actes* fait qu'il n'est pas possible de porter sur la valeur historique de ce livre un jugement simple. (Voir plus haut, note.... page...

Goguel Maurice , *Introduction au NT*, t III, *le livre des actes* Paris 1922

Note 964, page 434,
Que sait-on du Nouveau Testament ?

Marc : (chapitre 7)

Parmi ceux qui accordent un crédit à la tradition de Papias, l'interprétation habituelle est que Marc écrivit avant ou juste après la mort de Pierre, donc vers le milieu des années 60 (...) on pense que cette datation est appuyée par l'incapacité de Marc à démontrer une quelconque connaissance des détails de la première révolte juive de 66-70 (...) Quand à la date extrême après laquelle on ne peut raisonnablement penser que Mc ait été rédigé, les relations synoptiques constituent une indication. Si Mc a été utilisé indépendamment par Mt et par Lc, et si ceux-ci ont été écrits durant les années 80 ou au début des années 90, comment le pensent la plupart des spécialistes, une date au-delà de 75 semble improbable. L'autre extrémité du spectre est plus problématique, car il n'y a pas moyen de connaître avec certitude la date la plus haute possible pour la rédaction de Mc. (pp 204-205)

Matthieu (chapitre 8)

L'opinion majoritaire date Mt de la période 70-100 ; mais quelques exégètes conservateurs importants soutiennent une date antérieure à 70. A l'autre extrémité du spectre, Papias peut remonter jusqu'à 115 (...) A l'extrémité basse du spectre, la plupart de ceux qui pensent que l'apôtre Matthieu lui-même rédigea l'évangile tendent à une datation antérieure à 70 (bien que l'apôtre puisse évidemment avoir vécu au-delà de cette date) . Il y a des arguments de poids, cependant, contre une datation aussi haute (...) Sans doute le meilleur argument pour une datation postérieure à 70 est-il la dépendance de Mt par rapport à Mc, évangile communément daté de la période 68-73. Tout cela rend une datation dans les années 80-90 plus plausible ; mais les arguments sont imprécis, et il faut donc s'accorder au moins une marge d'une décennie avant et après. (pp 258-259)

Luc, (chapitre 9)

(...) Et si l'on doit dater Mc de la période 68-73, une date antérieure à 80 pour Lc est incertaine (...) L'objection à une date ultérieure à 80 provient largement du fait que les *Actes* s'achèvent vers 63 avec la captivité de deux ans de Paul à Rome; or, si Luc avait écrit beaucoup plus tard, il aurait rapporté la suite de la vie de Paul et sa mort (...) cette objection méconnaît cependant l'objet des *Actes* (...) Dans la fourchette 80-100, pour préserver la possibilité d'une part de vérité à la tradition selon laquelle l'auteur était un compagnon de Paul, la meilleure date semble 85, à plus ou moins cinq ans près. (pp 314-315)

Les Actes (chapitre 10)

(1) Ac présente un problème textuel plus aigu que tout autre livre du N.T. (...) La majorité considère le texte oriental comme plus originaire et le texte occidental comme paraphrasé (...) il y a cependant des motifs de désaccord (...) Les variantes de la théorie des deux éditions sont les suivantes :

- a) Luc les rédigea toutes deux (...)
- b) un deuxième scribe produisait le texte occidental (...)
- c) le texte occidental était l'édition originale (...)
- d) la version originale des Actes est perdue (...) (pp. 368-369)

Jean (chapitre 11)

Si nous laissons de côté le problème des sources utilisées en Jn, demeure la question de la cohésion de l'évangile comme un tout. (...) Aussi l'évangile actuel est-il considéré comme le résultat d'un travail à deux mains, celle d'un évangéliste qui composa le corps de l'évangile et celle d'un rédacteur qui y fit plus tard des ajouts. Dans cette théorie, quel était le but du rédacteur et comment travailla-t-il ? (...) Dans un tel cas, cependant, il ne faut pas se précipiter pour conclure que, le rédacteur ayant effectué ses ajouts en fonction des circonstances particulières d'une communauté historique en développement, le matériel ajouté doit être nécessairement tardif... Dans certains cas, le rédacteur peut avoir ranimé et incorporé une ancienne tradition (...) En fait, si l'on postule à la fois un écrivain différent pour les épîtres et un rédacteur pour l'évangile, on peut approuver la thèse d'une " école johannique ", où plusieurs disciples emploieraient à la fois un style et un matériel traditionnels dans cette communauté - traditionnels parce qu'en tout ou en partie façonnés par le disciple bien aimé (...) L'évangéliste, qui transcrivit cette tradition en un ouvrage génial, avait probablement un disciple du disciple bien aimé, dont il parle à la troisième personne. Quant au rédacteur, s'il y en eût un, c'était peut-être un autre disciple. (p 408-413)

Brown Raymond E. Brown *Que sait-on du Nouveau Testament ?* (2000)

Note 970, page 438
Datation et langue des évangiles

« ...C'est l'étude des manuscrits de la mer Morte qui m'a habitué à l'hébreu en usage au temps du Christ et, tout naturellement, dans le grec de l'Évangile de St Marc j'ai reconnu en transparence cette même langue hébraïque, qui était simplement décalquée en grec. Les recherches techniques ont abouti à des preuves qui semblent décisives et qui portent également sur l'Évangile de Matthieu et sur les documents utilisés par St Luc. Mais alors les conséquences de ces constatations vont très loin : Les Évangiles ont donc été rédigés bien plus tôt qu'on ne le dit habituellement. Ils sont beaucoup plus proches des faits. Ils ont une valeur historique de premier ordre. Ils contiennent les témoignages des disciples qui ont suivi et écouté Jésus. Ces arguments scientifiques devraient conforter les chrétiens et attirer l'attention des incroyants. Mais ils bouleversent les théories à la mode et donc ils seront âprement critiqués. Pour ne présenter au public que des démonstrations irréfutables, je poursuis depuis 20 ans des recherches minutieuses,

qui seront exposées en de gros livres techniques. Mais on m'a demandé de ne pas songer seulement aux spécialistes et de faire connaître aussi au grand public les résultats actuels de ces 20 ans de travail. Voilà pourquoi j'ai rédigé un petit livre* La naissance des EÉvangiles synoptiques... »

Jean Carmignac

* Ed. F.-X. de Guibert, Paris 1984.

Écoutons Jean Carmignac

<http://www.abbe-carmignac.org/presentation.php>

Note 977, page 445

Dei verbum : l'interprétation juste

12. Comment interpréter l'Écriture

Cependant, puisque Dieu, dans la Sainte Écriture, a parlé par des hommes à la manière des hommes [22], il faut que l'interprète de la Sainte Écriture, pour voir clairement ce que Dieu lui-même a voulu nous communiquer, cherche avec attention ce que les hagiographes ont vraiment voulu dire et ce qu'il a plu à Dieu de faire passer par leurs paroles. Pour découvrir l'intention des hagiographes, on doit, entre autres choses, considérer aussi les « genres littéraires ». Car c'est de façon bien différente que la vérité se propose et s'exprime en des textes diversement historiques, ou prophétiques, ou poétiques, ou même en d'autres genres d'expression. Il faut, en conséquence, que l'interprète cherche le sens que l'hagiographe, en des circonstances déterminées, dans les conditions de son temps et de sa culture, employant les genres littéraires alors en usage, entendait exprimer et a, de fait, exprimé. En effet, pour vraiment découvrir ce que l'auteur sacré a voulu affirmer par écrit, il faut faire minutieusement attention soit aux manières natives de sentir, de parler ou de raconter courantes au temps de l'hagiographe, soit à celles qu'on utilisait à cette époque dans les rapports humains. Cependant, puisque la Sainte Écriture doit être lue et interprétée à la lumière du même Esprit que celui qui la fit rédiger, il ne faut pas, pour découvrir exactement le sens des textes sacrés, porter une moindre attention au contenu et à l'unité de toute l'Écriture, eu égard à la Tradition vivante de toute l'Église et à l'analogie de la foi. Il appartient aux exégètes de s'efforcer, suivant ces règles, de pénétrer et d'exposer plus profondément le sens de la Sainte Écriture, afin que, par leurs études en quelque sorte préalables, mûrisse le jugement de l'Église. Car tout ce qui concerne la manière d'interpréter l'Écriture est

finalement soumis au jugement de l'Église, qui exerce le ministère et le mandat divinement reçus de garder la Parole de Dieu et de l'interpréter ."

Constitution dogmatique sur la révélation divine, *Dei Verbum*, , 18 novembre 1965

Note 993, page 453
Les contre-façons évangéliques

Avant tout, évêques, gardez-vous des hérésies funestes, intolérables et impies, évitez-les comme le feu qui brûle ceux qui l'approchent (1.1) (...) Lorsque nous sommes partis chez les païens pour annoncer au monde la parole de vie, le diable intervint alors dans le peuple et envoya à notre suite de faux apôtres pour profaner la parole (8.1)(...) Mais quand il apparut que l'hérésie même était assez forte pour semer l'erreur et qu'elle représentait un danger pour l'Église entière, nous les douze, nous nous réunîmes à Jérusalem 12.1 (...) Nous envoyâmes donc la lettre, mais nous-mêmes, nous restâmes à Jérusalem de longs jours à rechercher ensemble ce qu'exigeait le bien commun en vue d'un redressement. Pendant le temps qu'il fallût, nous visitâmes les frères ; nous les affermissions par la doctrine de la foi et leur enjoignons de fuir ceux qui, au nom du Christ et de Moïse, combattent en fait le Christ et Moïse et cachent des loups sous des peaux de brebis. Ce sont de faux Christ, de faux prophètes et de faux apôtres, des imposteurs et des corrupteurs, le parti des renards et les ravageurs des vignes rampantes. 13.1 (...) Tout cela nous vous l'avons prescrit afin que vous puissiez savoir quelle est notre pensée en détail. Mais n'acceptez pas les livres reliés sous notre nom par les impies ; car il ne faut pas vous fier aux noms des apôtres, mais à la nature des choses et à la justesse de la pensée. Nous savons en effet que les partisans de Simon et de Clébios ont composé des livres plein de venin, sous le nom du Christ et de ses disciples et qu'ils les répandent pour vous tromper (...) Chez les anciens déjà, certains avaient rédigé des livres apocryphes de Moïse... des livres pernicieux et contraires à la vérité. De tels livres, des gens malfaisants en ont édité à nouveau... ils sont signés de quelques noms barbares, des noms d'ange à ce qu'ils prétendent, mais à vrai dire, c'est les noms des démons qui les ont inspirés. Fuyez leur enseignement, pour ne pas être associés au châtement de leurs auteurs qui les ont rédigés pour tromper et perdre les fidèles et irréprochables disciples du Seigneur (13.1)».

Constitutions apostoliques, livre VIII, 4, 1 ; 6;1 ; 12, 1 ; 17, 1 ; 19, 1 ; 21, 1 ; 22, 1 ; 23, 1 ; 25 ,
1 ; 27, 1 ; 29, 1 ; 32, 1 ; 35, 1 ; 46, 1

On sait que dans le Nouveau Testament, le Christ est appelé « Grand-Prêtre selon l'ordre de Melchisédech », notamment à la suite de la lettre de Paul aux Hébreux (5, 5 et autres). Les théologiens chrétiens ont en général des explications fort alambiquées, et pour cause, quand ils essaient d'expliquer l'origine de cette formule (qui a, évidemment, des antécédents dans l'Ancien Testament (Psaume 110, 109 ; Genèse 14). Bien plus gênés encore seraient-ils, s'ils devaient commenter la naissance de Melchisédech selon la façon dont elle est racontée dans le livre d'Hénoch ainsi que l'enlèvement au ciel de Melchisédech. On sait que, selon Matthieu, lorsque Joseph découvre que sa fiancée, Marie, est enceinte, il envisage de la répudier discrètement de la répudier, ce dont il est dissuadé par l'apparition d'un ange qui lui explique que l'enfant à naître vient de Dieu. (Matthieu 1, 18-25)

. Or, la naissance de Melchisédech n'est pas sans présenter de troublantes analogies. La femme de Nêr, père de Melchisédech, s'appelle Sophonim. Sophonim est stérile depuis toujours. Elle est devenue vieille. Elle ne dort plus aux côtés de son mari depuis bien longtemps quand tout à coup, elle se trouve enceinte et sur le point d'accoucher.

« Et Sophonim alla auprès de son mari et voici, elle était enceinte et au temps de l'enfantement. En la voyant, Nêr eut grande honte d'elle et il lui dit : « Pourquoi as-tu fait cela, femme, et m'as-tu fait honte devant tout le peuple ? Et maintenant, écarte-toi de moi, va où tu as conçu la honte de ton ventre, pour que je ne souille pas mes mains sur toi et que je pêche pas devant le Seigneur ! » Et Sophonim répondit à son mari et lui dit : « Voici, mon Seigneur, le temps de ma vieillesse et il n'y a pas eu en moi d'ardeur de jeunesse et je ne sais pas comment été conçue l'indécence de mon ventre ». (LXX, 4) Mais Nêr ne croit pas sa femme qui tombe aux pieds du mari et meurt. A cet instant, l'archange Gabriel apparaît et dit à Nêr : « Ne pense pas que ta femme Sophonim soit morte à cause d'une faute. Cet enfant qui est né d'elle est un fruit juste. » (LXX, 10). Il ne semble pas parvenir à convaincre Nêr qui va raconter ses malheurs à son frère Noé (celui de l'Arche) , estimant le problème réglé puisque la coupable est morte. Il se trompe car, pendant que Nêr et Noé préparent l'enterrement, voici que l'enfant sort du ventre

de la morte avec un corps parfaitement achevé et se met à célébrer les louanges du Seigneur. Cette fois, Nêr et Noé sont bien convaincus qu'il s'agit d'une œuvre divine et s'emparent de l'enfant pour le revêtir d'habits sacerdotaux. Telle est la façon dont Melchisédech est fait grand-prêtre. Un peu plus tard, c'est le Seigneur lui-même qui apparaît à Nêr pour lui dire : « *Il ne périra pas avec ceux qui doivent périr, et moi, je l'ai montré, et il sera mon prêtre des prêtres, à jamais, Melchisédech. Et je le sanctifierai et je le changerai en un grand peuple qui me sanctifiera* » (LXX, 26) Effectivement, à l'occasion du déluge où Noé en réchappe de la façon que l'on sait, Melchisédech est emporté au paradis par les bons soins de l'archange Gabriel. : : « *Pendant qu'Hénoch conversait avec son peuple, le Seigneur envoya l'obscurité sur la terre, et ce furent les ténèbres, et les ténèbres couvrirent les hommes qui se tenaient avec Hénoch. Et les anges se hâtèrent de prendre Hénoch et de le faire monter au ciel supérieur et le Seigneur l'accueillit et le plaça devant sa face à jamais. Et les ténèbres se retirèrent de la terre et ce fut la lumière et le peuple vit, et il comprit comment Hénoch avait été enlevé ; et ils glorifièrent Dieu, et il s'en alla dans leurs maisons.* » (LXVII, 1-3)

Ecrits intertestamentaires Extraits de "*Le livre des secrets d'Hénoch*". Gallimard, La Pléiade , 1987, de la page 1165 à 1224 (traduction A Vaillant).

Note 1033, page 473
l'Edit de Thessalonique

Article 1. 2. (Livre XVI du code théodosien)

Les empereurs Gratien, Valentinien et Théodose, augustes : un édit pour le peuple de la ville de Constantinople.

C'est Notre Volonté que tous les peuples qui sont sous l'autorité administrative de Notre Clémence adoptent cette religion que le divin Apôtre Pierre a transmis aux Romains, comme cette religion qui vient de lui l'affirme, jusqu'à aujourd'hui. Il est évident que c'est celle à laquelle se soumettent les Pontifes Damase et Pierre, évêque d'Alexandrie, homme d'une sainteté apostolique. Cela veut dire que, conformément à la discipline apostolique et à la doctrine évangélique, nous croirons à l'unique divinité du Père, du Fils et du Saint Esprit, réunis en une égale majesté et une sainte Trinité. Nous ordonnons que ces personnes qui suivent cette règle prennent le nom de chrétiens catholiques. Pour les autres, que nous jugeons fous et déments, ils

supporteront l'infâmie de leurs doctrines hérétiques; leurs lieux de réunion ne recevront pas le nom d'églises et ils s'exposeront d'abord à la vengeance divine et ensuite à ce que nous déciderons de leur réserver, en toute conformité avec le jugement divin.

Thessalonique, 28 février 380

Note 1037 page 476
Le Temple et l'Église de Jérusalem

Tant que le Temple existait, il était un objet de controverse entre sectes mais il constituait en même temps un toit unificateur qui abritait tous les groupes concurrents, *y compris les premiers chrétiens* ; il excluait sans doute seulement Qumrân, qui l'avait, apparemment, rejeté complètement. Après la disparition de ce centre unificateur, de nouvelles manières de former l'identité religieuse devinrent nécessaires. Selon moi, telle fut l'utilité des légendes parallèles de " l'abandon de Jérusalem " par Rabban Yohanan Ben Zakkai (pour aller à Yavneh), d'un côté et de l'autre de l'Église de Jérusalem (pour aller à Pella) (...) Et tout cela forma l'arrière-plan de l'invention de l'orthodoxie juive par les Rabbis. Un besoin similaire d'identifier le centre et les frontières conduisit, je pense, à l'invention chrétienne parallèle et pratiquement contemporaine, mais nous y reviendrons sous peu.

Daniel Boyarin, *La partition du judaïsme et du christianisme*, p 121

Commentaire :

Le Temple de Jérusalem (avant 70) est objet de " controverse entre sectes ", mais il est en même temps " centre unificateur ". Il ne sera plus ni l'un ni l'autre après sa destruction et cette disparition nécessitera la construction d'une nouvelle orthodoxie. C'est cette nouvelle orthodoxie que représente le judaïsme rabbinique, que nous ne croyons pas illégitime d'appeler une nouvelle religion. Cette nouvelle orthodoxie veut s'enraciner dans l'histoire. D'où le recours au personnage de Yohanan Ben Zakkai et sa " capitale " que serait Yavneh. D. Boyarin qualifie le

déplacement du Sanhédrin à Yavneh de "légendaire" et n'en pense pas moins de la " migration de l'Eglise de Jérusalem " à Pella. Si cette migration (que tous les historiens-théologiens chrétiens donnent comme historique est en réalité une légende, comment croire que l'Eglise de Jérusalem elle-même serait une réalité historique au-dessus de tout soupçon ?

Dans son introduction, Daniel Boyarin prend la précaution rhétorique de dire qu'il ne fait que des hypothèses. Mais en même temps il qualifie, non sans raison, également d'hypothétiques, les positions qu'il combat, c'est-à-dire celle de l'historiographie traditionnelle, aussi bien juive que chrétienne. D'autre part (page 97, par exemple), il fait du terme " hypothèse " le quasi-synonyme de postulat. Le paradigme historico-théologique qui fait naître le christianisme avec les récits des quatre évangiles ne serait-il, lui aussi, qu'une suite de postulats ?

Note 1042, page 479

Le christianisme, la plus antique et la plus primitive de toutes les religions

Avant d'entrer dans mon récit, je dois faire une observation indispensable, pour que personne ne pense que Jésus-Christ notre Sauveur et Seigneur n'est que d'hier, à cause du temps où il a paru dans sa chair.

1. Afin qu'on ne soupçonne point sa doctrine d'être récente et étrangère, œuvre d'un homme nouveau et en tout semblable aux autres, il faut nous expliquer brièvement sur cela. [2] Sans doute il n'est pas contestable que notre Sauveur Jésus ait récemment manifesté sa présence à tous les hommes ; il est très sûr également qu'il a surgi un peuple qu'on n'avait jamais vu, non pas petit et faible, ni resserré dans quelque coin de la terre, mais le plus nombreux, et aussi le plus religieux de tous, indestructible et invincible parce qu'il reçoit sans cesse le secours de Dieu : il a fait son apparition à l'heure mystérieuse des volontés divines.

(...)

4] Mais si, à n'en pas douter, nous sommes d'hier, si le nom récent de Chrétien n'est connu que depuis peu parmi toutes les nations, notre genre de vie, nos mœurs inspirés par les principes de la religion, n'ont rien de récent et n'ont pas été inventées par nous : dès les premiers temps de

l'humanité, pour ainsi dire, elles furent adoptées d'instinct par les hommes pieux d'autrefois. Nous allons le montrer.

(...)

[5] Le peuple juif n'est certes pas un peuple nouveau, tous lui accordent l'honneur de l'antiquité : ses livres et ses écrits nous apprennent que, dès les âges anciens quelques hommes, clairsemés et peu nombreux, [...], ne laissaient pas d'être éminents en piété, en justice et dans toutes les autres vertus. Plusieurs d'entre eux ont vécu avant le déluge ; d'autres ont existé plus tard, tels les fils et les descendants de Noé, tel Abraham que les fils des Hébreux se glorifient d'avoir pour chef et pour premier père. [6] Tous ceux dont la justice est ainsi attestée, depuis Abraham en remontant jusqu'au premier homme, on peut sans sortir de la vérité les appeler des chrétiens ; ils l'ont été en fait, sans en porter le nom. [7] Ce nom signifie en effet que le chrétien, grâce à la connaissance et à la doctrine du Christ, se distingue par la modestie, l'équité, la force du caractère, la virilité de sa conduite, la confession et le culte d'un seul et unique Dieu souverain (...)- 8 (...) Cependant ils ont fort bien connu le Christ de Dieu : Abraham l'a vu, Isaac a reçu ses oracles, il a parlé à Israël, et il s'est entretenu avec Moïse et les prophètes qui vinrent plus tard ainsi que nous l'avons montré. [9] C'est pourquoi dans l'Écriture on trouve que ces amis de Dieu sont honorés du nom de Christ selon la parole : « *Ne touchez pas à mes Christs et ne faites pas de mal à mes prophètes.* » [10] Il faut clairement conclure de ceci que la forme de religion la plus antique et la plus primitive de toutes, trouvée par ces hommes pieux, contemporains d'Abraham, est celle même qui est annoncée depuis peu à toutes les nations par la doctrine du Christ.

(...)

[13] Il est facile de voir que ces promesses se sont réalisées en nous, car Abraham a été justifié par la foi au Christ, au Verbe de Dieu, qu'il avait vu lui-même.

(...)

[15] Quel motif a-t-on, par suite, de nier que nous, postérieurs au Christ, nous n'ayons un seul et même genre de vie, une même religion que ces antiques amis de Dieu ? Non, elle n'est ni nouvelle ni étrangère, et à dire vrai, elle nous apparaît la plus ancienne et la seule véritable forme normale du culte divin, cette religion que nous puisons dans la doctrine du Christ. Mais cela suffit.

Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique*, Livre I, chapitre IV

(Traduction Emile Grappin)

<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/eusebe/histoire1.htm>

a) Selon Eusèbe de Césarée

[CE QUE PHILON RACONTE DES ASCÈTES D'EGYPTE]

Sous le règne de Claude, Philon serait, dit-on, venu Rome et entré en relations avec Pierre qui y prêchait alors. Le fait ne serait pas invraisemblable ; car la dissertation dont nous parlons, entreprise par lui dans la suite et après un certain temps, expose clairement les règles de l'Église qui sont en vigueur de nos jours encore parmi nous. [2] Au reste, quand il décrit, avec toute l'exactitude possible, la vie de nos ascètes, il paraît avec évidence non seulement connaître, mais approuver, préconiser et vénérer ces hommes apostoliques dont il est le contemporain : ils étaient, semble-t-il, de race hébraïque; car ils observaient encore assez complètement à la manière juive la plupart des coutumes anciennes.

[3] Philon assure d'abord que, dans le livre qu'il a écrit *De la vie contemplative* ou *Des suppliants*, il n'a rien ajouté à ce qu'il devait raconter, qui soit en dehors de vérité ou qui vienne de lui même. Il dit qu'on les nommait Thérapeutes et Thérapeutrides, les femmes qui habitaient avec eux. Puis, il donne les motifs de cette appellation, qui leur fut donnée soit parce qu'ils soignaient et guérissaient les âmes de ceux qui allaient eux, les délivrant, ainsi que des médecins, des souffrances du vice, soit en raison des soins chastes et purs et du culte qu'ils rendaient à la divinité. [4] Du reste que Philon les ait désignés par ce terme qui répondait parfaitement à leurs occupations, ou qu'en fait, on les ait appelés d'abord ainsi dès le début, le nom de chrétiens n'étant pas en usage partout, il est inutile de s'y arrêter. [5] Philon rapporte donc que d'abord ils renonçaient à leurs biens. Il dit que ceux qui s'adonnaient à cette philosophie, transféraient d'abord leur fortune à leurs parents ; puis, une fois libres de tous les soucis du siècle, ils sortaient des villes et allaient habiter des champs à l'écart et des jardins. Ils étaient persuadés que la compagnie d'hommes différents d'eux-mêmes leur était inutile et [illisible] . Ils faisaient alors cela ainsi, comme il convient, avec une foi généreuse et très ardente [s'exerçant a] imiter la vie des prophètes. [6] Le livre des Actes des Apôtres qui est reçu de tous, porte d'ailleurs que tous les disciples des apôtres vendaient, eux aussi, leur fortune et leurs biens et les distribuaient à chacun selon ses besoins, tellement qu'il n'y avait aucun indigent parmi eux.

Ceux qui possédaient des terres ou des maisons, dit l'Écriture, les vendaient et venaient en déposer le prix aux pieds des apôtres pour que la répartition en fût faite à chacun, selon qu'il était nécessaire.

[7] Philon rend le même témoignage de ces thérapeutes en question et voici textuellement ce qu'il ajoute : « Il y a de ces hommes en beaucoup de pays de la terre et il fallait que les barbares eussent part à ce bien parfait aussi bien que les Grecs. Mais c'est en Égypte qu'ils sont le plus nombreux ; ils sont répandus dans chacune des divisions appelées nomes, et surtout aux environs d'Alexandrie.

[8] Les meilleurs d'entre ceux de tous les pays sont envoyés en colonie dans un pays tout à fait approprié et qui est comme la patrie des thérapeutes. Il est situé au delà du lac Maréotis, sur une butte de faible élévation. Cet endroit leur convient admirablement, aussi bien à cause de la sécurité qu'il présente que pour la salubrité du climat. »

[9] Philon décrit ensuite leurs maisons et voici ce qu'il dit des églises de leur pays :

« Dans chaque demeure, il y a un oratoire appelé maison religieuse et monastère. C'est là que les Thérapeutes se retirent pour accomplir seuls les mystères de leur sainte vie. Ils n'apportent avec eux ni boisson, ni vivres, ni rien de tout ce qui est nécessaire aux besoins du corps, mais les lois, les oracles rendus par les prophètes, les hymnes et les autres choses qui peuvent les aider à augmenter et à perfectionner leur science et leur piété. »

Plus loin il ajoute :

« [10] Le temps qui s'écoule de l'aube au crépuscule est celui de l'ascèse. Ils lisent les saints livres et philosophent sur les doctrines de leurs ancêtres d'après la méthode allégorique. Ils pensent en effet que la parole elle-même est le symbole des choses cachées qui se manifestent dans l'allégorie. [11] Ils ont aussi des ouvrages d'hommes anciens qui furent les premiers chefs de leur secte et qui ont laissé de nombreux monuments de leur système sous forme d'allégorie. Ils s'en servent comme de modèles et imitent leur genre de philosophie. »

[12] Un tel langage paraît bien être celui d'un homme qui les aurait entendus expliquer les saintes Écritures. Ce qu'il appelle les livres des anciens est peut-être vraisemblablement les évangiles et les écrits des apôtres, ainsi que certaines expositions des anciens prophètes, telles qu'on en trouve dans l'Épître aux Hébreux et les nombreuses autres lettres de Paul. [13] Quant aux psaumes nouveaux qu'ils composent, voici ce que Philon en écrit tout aussitôt :

« Ils ne se contentent pas de méditer, ils composent des chants et des hymnes à Dieu, en divers mètres et sur diverses mélodies, ne choisissant du reste forcément que des nombres très graves. »

[14] Philon raconte encore beaucoup d'autres particularités dans ce même ouvrage; il m'a paru nécessaire de choisir celles où l'on peut saisir le caractère de la vie ecclésiastique. [15] S'il paraît à quelqu'un que cette description ne s'applique pas au genre de vie évangélique, mais qu'elle peut convenir à d'autres qu'à ceux qui ont été indiqués, ce qu'en dit ensuite Philon le persuadera. Il y a là un témoignage irréfragable pour tout homme de sens droit. Voici ce qu'il écrit : « *Ils jettent*

d'abord dans l'âme, comme un fondement, la tempérance, et élèvent ensuite l'édifice des autres vertus. Personne parmi eux ne mange ni ne boit avant le coucher du soleil; ils pensent que le temps de la lumière est celui de la philosophie et que celui des ténèbres convient aux nécessités du corps : à celle-là,, ils consacrent [le jour ; aux autres, une courte partie de la nuit. [17] Quelques-uns même ne pensent à prendre des aliments que tous les trois jours, tant est grand leur désir de la science. Certains sont dans une telle joie et une telle jouissance, quand ils se nourrissent de la sagesse qui leur présente ses principes, avec abondance et sans compter, qu'ils passent presque un temps double sans manger, et c'est à peine s'ils goûtent à des mets nécessaires tous les six jours. »

17 : Il nous semble que ces paroles montrent d'une façon claire et indiscutable que Philon a parlé de nos coreligionnaires.

[18] Si toutefois quelqu'un résiste encore à l'admettre, voici des preuves plus évidentes qui auront raison de son obstination, parce qu'elles ne peuvent avoir de fondement que dans la religion des chrétiens qu'inspire l'Évangile.

[23] Philon décrit en outre l'ordre de préséance des ministres du culte ecclésiastique ; il dit les fonctions du diacre et la présidence de l'évêque élevé au-dessus de tous. Quiconque au reste désire examiner avec précision ce sujet, pourra s'en instruire dans les livres de notre écrivain.

[24] Mais que Philon ait pensé aux premiers prédicateurs de la doctrine évangélique et aux institutions établies dès l'origine par les apôtres, c'est évident pour tous.

Eusèbe de Césarée, *H.E.* II, 17

traduction Emile Grapin

<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/eusebe/#HIS>

b) Selon l'historiographie classique :

Eusèbe de Césarée, au début du IV^{ème} siècle, rapporte un certain nombre de témoignages sur les Thérapeutes. Selon lui, il s'agit des premiers chrétiens convertis par Marc qui a été envoyé de Jérusalem pour répandre le message chrétien en Égypte et établir des églises à Alexandrie (HE I, 2, 16). Ces informations sont considérées maintenant comme erronées, mais elles ont été à la source de confusions qui ont duré près d'un millier d'années. Eusèbe est en tout cas le premier à avoir identifié les thérapeutes à des chrétiens, et il n'aura pas de contradicteurs durant longtemps : Épiphane et Jérôme reprendront, en effet, ses informations sans aucune critique. Épiphane mentionne le *De vita contemplativa* sous le titre de *Peri Iessaion* et rapproche la communauté

des thérapeutes des communautés chrétiennes (*Panarion* III, 5, 1-13). Jérôme la compare aux monastères chrétiens et souligne que leur mise en commun des biens rappelle la pratique de la première communauté de Jérusalem (*De viris illustribus* 11).

(...)

Il n'est évidemment plus question depuis le XIX^{ème} siècle, voire avant, de considérer que les Thérapeutes ont été les premiers chrétiens d'Alexandrie et d'Égypte : l'opinion d'Eusèbe a été définitivement abandonnée.

(...)

" On ne sait pas à quelle époque les communautés de thérapeutes ont commencé à se constituer, et rien ne permet de savoir quand elles ont disparu. »

Mimouni Simon-Claude, *Le judaïsme ancien*, pp 839-843

Note 1050, page 483
Ouverture sur le rabbinisme

L'histoire du judaïsme ancien dont il a été question dans cet ouvrage est celui des prêtres, celui qui va le remplacer est celui des rabbins. Il s'agit là évidemment d'un raccourci excessif car les prêtres ne disparaissent pas instantanément et les rabbins ne leur succèdent pas en un clin d'œil. Cette évolution se produit, en effet, durant des siècles et ne va pas se faire dans le calme et la sérénité, plutôt dans les nombreux conflits qui vont opposer successivement les pharisiens, les tannaïtes et les amoraïtes aux autres Judéens, notamment ceux de la synagogue, qu'ils soient de langue et de culture grecques ou araméennes - sans compter les chrétiens, qu'ils soient d'origine judéenne ou autre.

On reproduit souvent l'idée erronée que les rabbins ont succédé aux prêtres après la destruction du temple de Jérusalem en 70 de notre ère. Une idée dont il faut décidément se défaire (...) Les prêtres, après 70, ne disparaissent nullement : ils demeurent une composante essentielle, voire dominante, de la nation judéenne. Leur influence, dans le cadre des synagogues, se maintient au moins jusqu'au IV^{ème} siècle, si ce n'est au VII^{ème} avec l'arrivée des Arabes musulmans sur la scène internationale.

Le judaïsme actuel, peu importe ses multiples courants, se considère comme le continuateur en droite ligne de la tradition des Hébreux et comme le dépositaire unique d'un message divin transmis par l'intermédiaire de Moïse, le plus grand des hommes divins ou prophètes. Il n'est nullement question ici d'entrer dans la querelle de la continuité ou de la

discontinuité entre le judaïsme antique et le judaïsme médiéval et moderne qui traverse et partage les " études juives ", dont les paramètres des partisans de l'une et l'autre tendance sont plus idéologiques que scientifiques (...) et les débats souvent polémiques (...) (page 854)

(...) Les rabbins et les chrétiens vont adopter une attitude assez proche, renonçant à leur identité d'origine pour adopter celle proposée par leur mouvement respectif : ils vont se considérer comme un peuple, renvoyant dos à dos la manière d'être judéen ou d'être grec. Ils récusent leur identité de Judéen ou de Grec, pour revendiquer celle d'Israël en se proclamant rabbins ou chrétiens, représentants du Verus Israël. Cette revendication quasi parallèle va pousser les uns et les autres à s'opposer de manière radicale. (...) Le IIème siècle va être l'époque des restructurations des mouvements issus du judaïsme et de leur volonté à se prétendre, chacun, comme la vraie et seule voie. Pour les chrétiens comme pour les rabbins l'ennemi sera l'hellénisme et la paideia (...) Dans ce livre, on suggère, avec d'autres et après d'autres, que les frontières entre rabbinisme et christianisme ont été historiquement construites à partir d'actes de violence discursive et concrète, spécialement par des actes de violence contre les hérétiques des deux bords. (...) La connexion entre ce que l'on appelle judaïsme, celui des Sages, et ce que l'on appelle christianisme, celui des Pères, est beaucoup plus complexe que ce que l'on s'imagine habituellement. Mais cette complexité est des plus instructives quant aux identités et aux filiations qui se sont construites réciproquement par un jeu de miroir.

En tout cas, le judaïsme n'est nullement la " matrice " du christianisme : l'un et l'autre sont à considérer plutôt comme des jumeaux, " liés par la hanche ". C'est ainsi qu'il convient désormais de voir les relations entre ces deux religions dont les liens sont plus profonds qu'on ne le pense généralement.

A partir du IIème siècle, le rabbinisme et le christianisme ont été profondément occupés à définir leurs identités et leurs frontières, à les établir et à sélectionner les procédés pour parvenir à se différencier : concevoir la différence par un travail idéologique des orthodoxies et camoufler, dissimuler les interstices du front du refus - un travail qui n'est pas achevé avant le IVème siècle, s'il l'a jamais vraiment été.

(...) L'hybridité a été considérée comme un danger autant dans le rabbinisme que dans le christianisme. Ils l'ont combattue par la mise en place du concept de l'hérésie et du discours hérésiologique avec ses termes et ses codes.

(...)

Bien comprendre ces phénomènes dans toutes leurs complexités et leurs dimensions implique de laisser entrer le christianisme des trois ou quatre premiers siècles dans le domaine des " études juives ", une discipline qui devrait être en principe scientifique et non

confessionnelle, et de le traiter au même titre que le rabbinisme ou l'essénisme et autres groupes minoritaires de l'ethnicité judéenne, avec notamment les sympathisants grecs à ses croyances et pratiques.

(page 857)

Mimouni Simon-Claude, *Le judaïsme ancien*, pp 843-857

Nogte 1053, page 483

Une histoire à « revisiter » entièrement

L'histoire des origines du christianisme, toujours écrite à rebours, nécessite par conséquent d'être enfin entièrement revisitée. (...)

Pour saisir l'émergence du christianisme dans le monde antique, la connaissance du paramètre juif apparaît donc tout aussi nécessaire et importante que la connaissance du paramètre païen. Mais toute la question est de savoir quand, comment et pourquoi le christianisme est-il sorti du judaïsme pour devenir une croyance à part entière – voire une religion, pour reprendre une terminologie typiquement chrétienne ? Autrement dit et en élargissant la perspective, à partir de quel moment, les disciples de Jésus se sont-ils considérés non plus comme des juifs ou comme des païens, mais comme des chrétiens face aux juifs et aux païens ? (...)

Pour répondre aux nombreuses interrogations que pose le christianisme en ses débuts, il semble absolument nécessaire de sortir du « carcan » proposé et imposé par la plupart des théologiens chrétiens anciens comme modernes, dont le but a été – et demeure – d'exposer une histoire croyante dans laquelle se trouvent insérés les principaux personnages qui ont été « institués » dans la mémoire des premières communautés des disciples de Jésus. (...)

Rappelons toutefois que les raisons fondamentales pour lesquelles les théologiens chrétiens – anciens comme modernes – s'intéressent de très près à une certaine représentation de l'histoire des origines du christianisme, tiennent essentiellement à la volonté d'insertion sotériologique de la religion chrétienne dans le temps comme dans l'espace, c'est-à-dire dans l'histoire (...)

On le constate, l'historien des origines du christianisme a plutôt intérêt à se libérer des perspectives théologiques contenues dans ses sources qui sont essentiellement des documents littéraires à portée communautaire (liturgique donc mémoriale) sans pour autant penser que tout ce qui y est rapporté n'est que légende. Il ne doit donc pas nécessairement déconstruire pour reconstruire – de toute évidence l'exercice serait vain et rejoindrait l'apologétique. Il doit surtout essayer de comprendre ses sources : les expliquer et non pas les interpréter(...) Afin de

déterminer quels sont les éléments historiques, il peut partir notamment des éléments traditionnels – la tradition mémorielle chrétienne constitue de toute façon son matériau de première main. Il peut certes se limiter à faire l'histoire de ces éléments traditionnels mais il doit aussi, autant que faire se peut, tenter d'y retrouver les éléments historiques.

Il conviendrait donc dans l'avenir d'infléchir les recherches en fonction de ces nouvelles perspectives, même si leur implication demandera alors une reconsidération plus ou moins totale de l'histoire des premières communautés des disciples de Jésus, une réécriture presque totale de l'histoire – une de plus pourront dire certains (...)

Est-il encore besoin de dire, de redire, que le souci de l'historien du christianisme ancien ne doit aucunement être celui du théologien chrétien, l'historien de l'Église ancienne en l'occurrence, dont les nécessités de l'insertion historique de sa religion sont bien connues. Le christianisme s'est construit une histoire à travers les entreprises de ses théologiens, l'histoire doit se départir de cette perspective, au risque sinon de la poursuivre (...)

Mimouni Simon-Claude

L'émergence du mouvement des disciples de Jésus dans le judaïsme des Ier et IIème siècles, entrée en matière, in Rivista di storia e letteratura religiosa (1999) p. 457-471

Note 1053, p 484

Le judaïsme vers le temps de Jésus

C'est parmi les Juifs et en terre juive que Jésus est né ; c'est aux Juifs qu'il a prêché, aux seuls Juifs. Donc, dans son origine première, et pour autant qu'il dépende de l'initiateur que la tradition lui prête, le christianisme est un phénomène juif. Au terme de la prédication de Jésus, il ne constitue pas encore une religion, mais du moins, il exprime une grande espérance. Ce sont des Juifs qui la transportent sur le terrain hellénique, où une telle fortune l'attend. Elle ne trouve d'abord asile dans le cœur des Juifs ou dans celui d'hommes façonnés, préparés pour elle par la propagande du judaïsme. C'est, enfin, à l'ombre des privilèges acquis dans l'Empire par la nation juive que les premières communautés chrétiennes peuvent germer et s'enraciner sans éveiller les défiances de l'autorité romaine.(...)

« *C'est du sein du judaïsme qu'est sorti le christianisme et, s'il a quelque part des antécédents directs et immédiats, c'est là qu'il faut les chercher.* » Ainsi, Michel Nicolas justifiait, en 1860, en accusant ses préoccupations chrétiennes, l'étude qu'il allait entreprendre des *Doctrines religieuses des Juifs*. Et Renan, vers la fin de sa vie, pensait encore que « *rien ne s'est développé dans le christianisme qui n'ait ses racines dans le judaïsme, au Ier et au IIème siècles avant*

Jésus—Christ. » Il professait aussi que « *les pays recouverts par le christianisme primitif furent ceux que le judaïsme avait déjà conquis dans les deux ou trois siècles qui précèdent Jésus-Christ* ». (...) Sous le nom de judaïsme, il faut donc comprendre un ensemble très vaste, mais aussi confus et polymorphe, d'idées, de croyances, de sentiments, de tendances, d'habitudes, de pratiques, divers par l'âge et la source, auxquels s'attachent les Juifs – ou des Juifs – vers le temps de la naissance de Jésus.

Charles Guignebert, *Le Monde Juif vers le temps de Jésus*, Paris, 1935, pp. 1-4